

J. B. Tavernier

Les six voyages  
en Turquie  
& en Perse

I



FM / La Découverte



Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

# La Découverte



Jean-Baptiste Tavernier

LES SIX VOYAGES  
DE TURQUIE ET DE PERSE

Introduction et notes de Stéphane Yerasimos

I

FRANÇOIS MASPERO  
1, place Paul-Painlevé  
PARIS V<sup>e</sup>  
1981

© Librairie François Maspero, Paris, 1981  
ISBN 2-7071-1206-2

# Introduction

La question qui peut légitimement se poser face à l'engouement tout récent pour les récits des voyageurs porte sur la finalité actuelle de ces textes. Une première réponse, qui apparaît en filigrane à travers la consommation qui s'en fait, serait l'attrait pour l'aventure personnelle que ces auteurs nous offrent à travers les temps et les espaces vécus et parcourus. Dans ce cas, l'auteur devrait être livré à l'imagination des lecteurs afin qu'ils cheminent à leur aise à travers l'exotisme des mots et le merveilleux des situations dans une aventure devenue une affaire personnelle, une complicité à deux d'où toute tierce personne devrait être exclue. Alors le commentateur, cet empêcheur de rêver en rond, fait piètre figure avec sa manie d'accrocher les noms merveilleux à des étymologies banales, de vouloir caser à tout prix les toponymes dans l'atlas et les mots dans le dictionnaire. L'interprétation de la réalité offerte par l'auteur devrait se suffire à elle-même, se passer de commentaires.

Or la question est de savoir de quel côté on se place, celui de la réalité ou celui de son interprétation? On est bien obligé d'accéder à des parcelles, infimes sans doute, d'une réalité révolue à travers les interprétations qu'on dispose, en sachant pertinemment que toute interprétation est une déformation et que la fidélité n'est pas forcément un critère. Le récit de voyage, pour en rester là, est aussi un genre littéraire, et les meilleures réussites du genre ont été souvent faites au prix de grosses déformations qui ont eu le mérite de fixer des situations beaucoup plus que les descriptions

fidèles et méticuleuses. Mais le récit de voyage n'est pas seulement un genre littéraire et l'approche ou la critique littéraire ne peut constituer une fin en soi. L'auteur, vu comme l'interprète d'une réalité inconnue ou méconnue, étant toujours un miroir déformant, l'objectif de l'analyse serait d'essayer de déceler les correctifs possibles avant de livrer le récit au lecteur. Prendre le parti de la subjectivité littéraire serait faire peu de cas de l'objet immédiatement décrit, qui est une société humaine, en le réduisant à un écran de projection de nos fantasmes actuels et, en plus du risque d'une reproduction automatique, non critique, d'une vision ethnocentrique du monde, jeter en pâture un « folklore » du passé, un tourisme, sédentaire et rétrospectif, mais aussi destructeur et dévorant. Ce serait également rendre un mauvais service aux voyageurs eux-mêmes ; lesquels, marchands, missionnaires ou militaires, sont souvent de piètres littéraires et se trouveraient, par cette procédure, vite éliminés au profit de n'importe quel texte d'histoire-fiction bien tourné.

Par sa personnalité, ses fonctions, ses appartenances, et par-dessus tout par son époque, le voyageur est un écran entre le lecteur de nos jours et la société sur laquelle il témoigne. Lever complètement cet écran est une tâche impossible, puisqu'elle impliquerait une connaissance préalable de la réalité qu'on veut atteindre. Il est néanmoins possible de fournir quelques paramètres qui faciliteraient une lecture différente, plus ardue peut-être, mais seule capable de sauver ces textes d'une mode passagère et de leur conférer leur fonction essentielle de témoignage, aussi imparfait qu'irremplaçable, d'une fraction du temps et de l'espace de l'histoire humaine. Quant au merveilleux, qui reste irréductible au cœur même de tous ces récits, il cesserait ainsi d'être un élément gratuit de fiction pour s'ériger en expression privilégiée de la réalité même.

La question étant ainsi posée, il reste à savoir en quoi un marchand français du siècle de Louis XIV peut enrichir nos connaissances actuelles sur les sociétés orientales de son époque. Le personnage fut illustre en son temps, « un des plus grands voyageurs de son siècle », et bien controversé : « Tavernier parle plus en marchand qu'en philosophe et n'apprend guère qu'à connaître les grandes routes et les diamants », dit Voltaire dans son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations. Il reste que, quand on ouvre une encyclopédie du XVIII<sup>e</sup> et même du XIX<sup>e</sup> siècle pour vérifier une information de Tavernier, on tombe le plus souvent sur une citation... du même Tavernier ; c'est dire comment ses informations restèrent quasi exclusives pendant une bonne période pour l'Occident. Mais voyons l'homme dans son époque.

Jean-Baptiste Tavernier est né à Paris en 1605, fils d'un marchand de cartes géographiques, protestant émigré d'Anvers. Double prédestination : le protestantisme, religion créée sur mesure pour la nouvelle bourgeoisie montante, mais aussi religion persécutée en France, s'adaptait bien à la grande aventure qu'était encore le commerce international face aux avantages tranquilles de l'épée et de la robe ; l'enfance passée dans la boutique paternelle au milieu des cartes aussi merveilleuses qu'imprécises et des discussions sur les mondes inconnus formait le futur voyageur. Ainsi Jean-Baptiste se lança bien avant sa vingtième année dans les voyages, en commençant prudemment par l'Angleterre. « A l'âge de vingt-deux ans, écrit-il dans son “Dessein de l'auteur” qui préface son livre, j'avais vu les plus belles régions de l'Europe, la France, la Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie, et je parlais raisonnablement les langues qui sont les plus nécessaires et qui y ont le plus cours. » Dans la seconde partie de la phrase, il y a peut-être une dose de vantardise parce que, en trente-six ans de voyages en Orient, il ne réussira à apprendre aucune des langues qui y ont cours.

Dans l'Europe ravagée par la guerre de Trente Ans,

ce jeune protestant semble tout d'abord tenté par la carrière des armes puisqu'il sert pendant quatre ans comme page auprès du vice-roi de Hongrie. Mais si Tavernier a acquis avec l'âge la passion de l'argent, celle des voyages a dû l'habiter depuis toujours. Il repart pour l'Italie et, de là, il passe à l'Europe du Nord pour se retrouver à Ratisbonne au couronnement de Ferdinand III. Là, l'occasion d'un voyage à Constantinople se présente. Le père Joseph, l'éminence grise de Richelieu, qui se trouvait à Ratisbonne pour le couronnement, lui propose d'accompagner deux gentilshommes français, de Chapes et Saint-Liebau, à la Terre sainte via Constantinople. Les causes de l'intérêt du père Joseph pour Tavernier sont obscures, mais il reste que ce capucin fut le premier des hommes d'Etat français à s'intéresser à la Perse. A cette date où les Hollandais s'implantaient solidement dans l'océan Indien et les Anglais s'unissaient, au grand scandale de la Chrétienté, aux Persans pour chasser les Portugais d'Ormuz en 1622, aucun contact n'était établi entre les cours d'Ispahan et Paris. Les quelques missions religieuses existant à Ispahan étaient aux mains des Portugais.

C'est peut-être la coalition d'Ormuz, laquelle conférait également aux Anglais des droits sur la douane de Bender Abbas, qui décida Richelieu, sur l'instigation du père Joseph, paraît-il, d'envoyer un ambassadeur en Perse. Mais c'était sans compter sur un autre facteur de la politique moyen-orientale, le gouvernement ottoman. Le conflit séculaire turco-persan consistait, sous couvert d'un différent religieux entre sunnites et chiites, pour les premiers, à barrer toutes les issues du grand commerce caravanier vers les mers intérieures afin de pouvoir prélever leur part ; pour les seconds, à profiter de toutes les mésaventures des Turcs dans leur lutte contre l'Europe afin de tenter de desserrer l'étau. Les Occidentaux, parfaitement au courant de ce jeu, ont toujours cherché à en profiter en entraînant la Perse dans des alliances anti-ottomanes, à commencer par Venise, qui fut ainsi la première à entretenir des relations suivies avec la cour persane. En contrepartie, les

Turcs filtraient avec une vigilance draconienne tout étranger, non commerçant, qui voulait se rendre en Perse. Ainsi Louis de Hayes de Courmenin, l'ambassadeur français, ne pourra pas dépasser Constantinople en 1626. Le même, envoyé trois ans plus tard à Moscou pour négocier un passage par le nord, n'aura pas de meilleurs résultats.

Entre-temps, le père Joseph dut recourir à d'autres moyens en envoyant un religieux de son propre ordre, le père capucin Pacifique de Provins, comme futur supérieur de la mission d'Ispahan et comme porteur de lettres de Louis XIII à Chah Abbas I<sup>er</sup>, lequel s'empressa, dès l'arrivée du père Pacifique à la cour en 1628, de lui conférer le statut d'ambassadeur.

C'est donc dans ce contexte que se fera la rencontre du père Joseph et de Tavernier à Ratisbonne. Il est vrai que Tavernier est chargé, au moins d'après ce qu'il dit, d'aller en Palestine et non en Perse, mais il est également vrai qu'une fois arrivés à Constantinople, au début de l'année 1631, les deux Français continueront leur route par mer pour Alexandrette, tandis que Tavernier précise : « Pour moi qui avais un autre voyage dans l'esprit et qui voulais voir la Perse, je demeurai à Constantinople dans l'attente d'une caravane qu'on me faisait espérer de mois en mois. » Il y restera ainsi pendant onze mois. Pendant ce temps, il recueillera le matériel nécessaire pour la rédaction de sa Relation du séraïl qui ne paraîtra qu'en 1675, un an avant le récit principal de ses voyages.

A cette époque, Constantinople se débat, à l'image de l'Empire, dans des difficultés internes et externes. Dans la capitale, la minorité du souverain Murat IV tisse l'alliance occulte entre les femmes et les eunuques du harem impérial qui se vengent par l'exercice d'un pouvoir cruel. L'Anatolie exsangue des révoltes paysannes de la fin du siècle dernier, qui avaient fini par disloquer le minutieux système administratif patiemment mis sur place depuis un siècle et demi, n'envoie plus d'argent au Trésor impérial. Ce dernier en a de plus en plus besoin, à cause de la guerre sans fin avec l'Occident

chrétien, de la diminution des revenus du commerce qui fuit sans cesse vers les mers ouvertes et des dépenses sans limites du palais. Alors, pour renflouer le Trésor, le palais vend les titres administratifs au plus offrant. Les pachas s'empressent d'enchérir sur les prix des gouvernorats en espérant se rattraper sur place. De son côté, le sérail se hâte de revendre la même charge dans les plus brefs délais. Ainsi le passage d'un pacha dans la province où il est nommé est aussi bref que dévastateur. Et souvent celui-ci, n'ayant pas le temps de rentrer dans ses frais et se trouvant démis de ses fonctions et à découvert devant ses bailleurs de fonds, préfère se révolter contre l'autorité centrale que de rentrer. Il commence donc à lever de force une armée parmi les paysans de la région. Son successeur se trouvant dans l'obligation de le mater recourt au même procédé, et si, les choses traînant en longueur, un troisième vient à être nommé, rien n'empêche l'alliance des deux premiers. L'Anatolie ayant plusieurs provinces où différents gouverneurs se succèdent, toutes les combinaisons sont possibles ; ainsi tout le pays est parcouru par des gens plus ou moins armés qui s'appellent voleurs, rebelles ou armée selon la taille de leur groupement et leurs fonctions momentanées. C'est cette Anatolie déchirée que Tavernier va traverser de la hauteur de sa caravane.

A l'extérieur, la situation n'est guère moins brillante. Une guerre commencée avec Venise pour la possession de la Crète, dernier bastion de la Sérénissime, traîne en longueur, et la flotte vénitienne bloque les Dardanelles, asphyxiant Constantinople qui reçoit son blé et la totalité de son numéraire en or de l'Egypte. Enfin, profitant de cette situation, les Persans ont repris Bagdad.

Tavernier quittera Constantinople en février 1632, au cours d'un de ces bouleversements trimestriels de l'époque où, le grand vizir ayant déposé son sceau et sa tête devant le trône, celui-ci est suivi d'une charrette de hauts fonctionnaires au milieu d'un soulèvement de janissaires réclamant leurs arriérés de paye. Il suit

*l'antique chemin des caravanes, lequel, à travers Tokat, Erzeroum et Tabriz, l'amènera à Ispahan. Là, il trouvera un système peut-être plus calme et même plus prospère en apparence, mais plus profondément miné dans ses fondements. Tandis que les Ottomans se sont acharnés pendant des siècles à extirper toute structure tribale, l'Empire safevide était basé sur une alliance tribale fondée autour de la personne charismatique du fondateur de la dynastie, Chah Ismail. Mais la ferveur révolutionnaire des Qyzylbash — les têtes rouges —, combattants du chiisme, s'était éclipsée depuis long-temps, et le sérail d'Ispahan, qui n'avait rien à envier à celui de Constantinople, produisait des personnages falots noyés dans leur propre suffisance et le vin de Chiraz, tandis que le féodalisme tribal se renforçait en attendant son heure. Si la fonctionnarisation extrême des charges et l'absence de tout droit héréditaire sur la fonction publique provoquait pendant les périodes de crise l'exaspération des conflits en terre ottomane, la progression de la féodalisation safevide créait, par l'assurance de la possession de la terre et du pouvoir, une paix apparente, jusqu'à ce que le plus puissant des féodaux se sente suffisamment fort pour se lancer à l'assaut de l'Empire. Cela arrivera en 1722 et la société iranienne sera projetée pendant un demi-siècle dans les affres de l'anarchie la plus sanglante. Ainsi le régime safevide s'écroula exactement deux siècles avant le régime ottoman.*

*Tavernier arrivera à Ispahan à la fin du printemps de l'année 1632, dans la quatrième année du règne de Chah Safi, le premier des rois fainéants safevides. Il est peu probable qu'il soit arrivé à rencontrer le souverain dans ce premier voyage. Il n'est pas encore un riche commerçant, il n'est pas investi d'une mission, au moins officielle. Il se présente comme un simple touriste, et la seule chose qui nous rappelle ses rapports avec le père Joseph est qu'il va loger chez le père Pacifique, le supérieur capucin. D'ailleurs, cette première fois, Tavernier ne restera que deux ou trois mois à Ispahan. La raison qui précipitera son départ est encore indirectement liée*

*aux tentatives françaises de s'implanter dans le commerce de l'Orient et des Indes.*

*Pendant le temps où les premières relations se nouaient avec la Perse, une compagnie de commerce privée se fondait sous la direction du duc de Montmorency pour trafiquer dans l'océan Indien. Les quatre bateaux affrétés arrivèrent jusqu'à Java, où ils furent « brûlés devant Batavie par une subtilité frauduleuse des Hollandais ». Un matelot français décidé à rentrer par terre, tombe malade près de Kengavar en Perse et Tavernier est chargé par les Pères Capucins de le secourir. Ainsi il rentrera par Kengavar, Bagdad, qui est à cette époque persane et où les Capucins ont également fondé une mission, et Alep. C'est l'itinéraire décrit au chapitre 5 du troisième livre et dont les détails n'ont pas été repris dans cette édition. Embarqué à Alexandrette, il revient en France au début de l'année 1633 après avoir visité Malte et Syracuse.*

*Par son deuxième voyage, Tavernier va inaugurer sa vraie carrière de marchand. Il part de Marseille le 13 septembre 1638, accompagné de son frère cadet Daniel, pour arriver vers la fin du mois d'octobre à Payas, près d'Alexandrette, et ensuite à Alep début novembre.*

*Pendant son absence, certaines choses avaient changé en Orient. A Constantinople, Murat IV avait atteint sa majorité et pris en main les rênes de l'Empire. Au prix d'une discipline sanglante et souvent gratuite, la turbulence de la classe dirigeante s'étant apaisée, le souverain chercha à redorer le blason de son empire en s'attaquant à son voisin le plus faible, la Perse. En 1635, il assiégeait déjà Erivan, porte du Caucase persan, où son gouverneur alcoolique, bien connu de Tavernier au cours de son premier voyage, préférait rendre la ville et s'adonner à son penchant sur les bords du Bosphore, en le transmettant également à son nouveau protecteur. Murat IV retorna à Constantinople après un raid du côté de Tabriz et se mit à bâtir un pavillon commémoratif de sa victoire dans les jardins de son palais. Avant que la construction soit terminée, Erivan était*

*reprise par les Perses et le pavillon fut la seule chose qui resta pour la postérité.*

*En 1638, l'armée ottomane se prépara pour une expédition beaucoup plus sérieuse, celle de la reconquête de Bagdad. Une première tentative en 1630 avait échoué et coûté sa tête à Hüsrev Pacha, le grand vizir de l'époque, Tavernier ayant été témoin de l'événement, à Tokat, en mars 1632. Une grande armée, menée par le souverain en personne, descendit en Mésopotamie, et c'est au milieu de ces préparatifs que Tavernier débarqua en Syrie. Il assista à Alep à l'arrivée du souverain et à celle du pacha d'Egypte, les deux armées devant s'y joindre. Le tumulte ayant cessé, il quitta la ville le jour de Noël de l'année 1638.*

*Il est intéressant de noter que la guerre n'affecta pas la marche du commerce. Toutefois, c'est peut-être par précaution que la caravane de Tavernier prit la route du désert, la plus difficile ; la nouvelle de la prise de Bagdad et du retour de l'armée ottomane étant arrivée en route, la caravane s'enfonça plus loin dans le désert pour éviter toute mauvaise rencontre. Cet itinéraire nous donne en même temps l'occasion de voir que nulle part on ne peut faire autant de rencontres, bonnes ou mauvaises, que dans un désert qui n'est jamais vide.*

*La caravane arriva début mars à Basra, et Tavernier s'embarqua à la fin du mois pour la traversée du golfe Persique. Il débarqua à Bandar Rig, près de Boushehr, et continua par terre, à travers Kazerun et Chiraz, vers Ispahan, où il arriva à la fin du mois d'avril.*

*A partir de ce moment, on va perdre sa trace pendant deux bonnes années pour le retrouver en 1641, sans autre précision, « à Brampour », entre Agra et Surate, c'est-à-dire dans les Indes. D'ailleurs, ce premier voyage indien reste assez imprécis. On sait seulement qu'à la fin de cette même année 1641 il se trouve à Goa. De là, il reviendra, peut-être par Bender Abbas, en 1642 ou même en 1643, son frère Daniel continuant sa route vers l'est pour aller visiter le Tonkin.*

*Une chose est sûre : le 6 décembre 1643, il est à Paris et il repart pour son troisième voyage. De là,*

on peut supposer que le bilan du deuxième était positif.

Dans son troisième voyage, Tavernier, considéré maintenant comme un connaisseur de l'Orient, aura la tâche d'initier un nouvel arrivant qui jouera un rôle important par la suite : le père Raphaël du Mans, religieux capucin, qui prendra en charge la mission d'Ispahan jusqu'à sa mort en 1696 et deviendra à son tour l'éminence grise de Chah Abbas II et de Chah Soliman en ce qui concerne les affaires européennes.

L'accélération de la course pour le commerce de l'Orient et des Indes et la nouvelle crise de l'Empire ottoman amènent les puissances européennes à solliciter de nouveau la cour safevide. A Constantinople, Murat IV, mort en 1640, a pour successeur un fou, Ibrahim, et l'Empire replonge dans les extravagances du sérapil et les transes sanglantes de l'anarchie provinciale. La guerre turco-vénitienne devient une gangrène qui affecte tout l'espace est-méditerranéen. C'est dans ce contexte que l'Europe se met à chercher de nouveaux passages et de nouvelles alliances. Déjà, entre le premier et le deuxième voyage de Tavernier, le duc de Holstein envoie une ambassade qui réussit deux exploits : traverser les terres russes où les premiers Romanov commencent tout juste à structurer leur empire, et présenter à Ispahan la première mission dûment constituée avec ses parades et ses cadeaux destinés à impressionner le chah. Mais la plus impressionnée par cette mission, dont Adam Olearius qui l'a suivie laissera un bon récit, est bien l'Europe. La France, empêtrée dans les difficultés de la fin du règne et de la succession de Louis XIII, met du temps à réagir, et sa seule réaction apparente est l'envoi du père Raphaël.

L'embarquement pour ce troisième voyage se fait à Livourne, et les deux hommes arrivent à Alep en février 1644. A leur départ de cette ville, le 6 mars, une autre personne se joint à leur caravane : Domenico de Sanctis, l'ambassadeur aventurier, les deux fonctions n'étant nullement incompatibles à l'époque, encore que Tavernier, qui ne peut souffrir qu'un Européen ose faire le voyage de la Perse sans se mettre sous sa protection,

ne perde pas une occasion de le dénigrer. Venise, elle aussi à bout de souffle dans sa lutte pour une Méditerranée qui se vide de son commerce, est obligée de faire feu de tout bois, et l'acharnement des Turcs pour intercepter son envoyé montre bien l'enjeu, quel que soit le personnage.

L'arrivée à Ispahan a lieu le 3 mai 1644. Entre-temps, Chah Safi est mort et Chah Abbas II est monté sur le trône. La paix conclue avec les Turcs en 1639 ne sera pas mise en question pendant près d'un siècle et, la friction à propos de Kandahar avec l'empereur des Indes mise à part, la Perse vivra en paix pendant une longue période ; le nouveau souverain, bien qu'élévé lui aussi dans le harem, est d'un cran au-dessus de ses prédécesseur et successeur immédiats ; mais tout cela n'empêche pas le régime safevide de sombrer doucement.

Tavernier passera le printemps et l'été à Ispahan et partira en fin d'automne pour Bender Abbas. De là, il s'embarquera pour Surate où il arrivera en janvier 1645. Quittant cette ville le 19 du même mois, il atteindra en 27 jours Golconde, un des trois grands royaumes musulmans de l'Inde. De là, il rayonnera sur différentes régions de l'Inde et on perdra encore sa trace pendant un moment. Une lecture attentive de cette partie de son récit et des recoupements avec les événements et les personnages cités nous donneraient peut-être quelques indications supplémentaires ; mais, le volume sur les Indes restant en dehors de la présente édition, ce travail n'a pas été entrepris. Un seul problème se pose, Tavernier écrit quelque part qu'à la fin de 1647 il se trouve à Ispahan. Si il n'y a pas d'erreur de date, on doit supposer un aller-retour supplémentaire, matériellement tout à fait possible d'ailleurs, puisque dans les derniers jours de 1647 on le retrouve à Surate, d'où il repart pour Goa. Arrivé en cette ville le 21 janvier 1648, il y restera jusqu'au 11 mars pour engager ensuite un long voyage maritime qui l'amènera, à travers Ceylan, à Batavia. Là, il rencontrera son frère Daniel de retour de Tonkin et se brouillera avec

les Hollandais, ce qui nous vaudra un long pamphlet publié dans les annexes à ses Voyages parus en 1679. Entre-temps, son frère meurt des suites de sa participation forcée aux débauches d'un roi local, commerce oblige, et Tavernier s'embarque fin 1648-début 1649, pour un retour en Europe par la route du Cap, où il a dû arriver au courant de cette même année.

Il souffle pendant l'année suivante et, le 18 juin 1651, repart pour son quatrième voyage. Même itinéraire par Marseille, Alexandrette, avec une escale à Chypre, et Alep qu'il quitte le dernier jour de l'année pour arriver à Mossoul le 2 février 1652. De là, il descend le Tigre. Le 25 février, il est à Bagdad ; il quitte cette ville le 15 mars et continue à descendre le Tigre jusqu'à Basra, où il arrive le 25 du mois. Début avril, c'est le départ pour Bender Abbas, d'où il s'embarquera directement pour les Indes sans pénétrer cette fois-ci en Perse. Mais, apparemment, il n'est plus obligé de faire tout le travail seul. La Boulaye le Gouz, qui visite Ispahan en 1648 et qu'on retrouvera plus loin, rencontre là-bas un joaillier huguenot français, associé de Tavernier. Il s'agit probablement du dénommé Sain, plusieurs fois cité dans ce texte.

Le débarquement sur le continent indien ne se fait plus cette fois-ci par Surate, mais par Machilipatam, sur la côte est, après un arrêt à Ceylan, probablement pour se rapprocher de Golconde. Tavernier sera à Machilipatam le 2 juillet et à Golconde en octobre. De là, il rejoindra Surate par terre en novembre. Au courant de l'année 1653, il fera encore un aller-retour Surate-Golconde et, en janvier 1654, s'embarquera pour Bender Abbas où il arrivera le 11 mars.

Arrivé en Perse, il tentera de suivre un autre chemin, parcouru il y a quatre siècles par Marco Polo dans l'autre sens : celui de Kerman et Yazd. L'objectif est l'achat de laines à Kerman. Il sera à Ispahan en été, mais, la cour étant à Qasvin, il la suivra et assistera aux fêtes qui y sont données en octobre. Ensuite, c'est le retour par le nord, Erivan en février 1655, Erzeroum en mars, pour aboutir à Smyrne, où il aura

*le temps de visiter Ephèse en attendant le départ des bateaux.*

*Le cinquième voyage démarre en février 1657. À partir de cette date, le chemin du sud sera délaissé pour celui du nord. L'arrivée de Mehmet Köprülü Pacha au grand vizirat à Constantinople en 1656 contribue à sortir l'Empire de sa plus longue crise et à lui redonner une certaine solidité pour les trente années à venir. Les routes de l'Anatolie deviennent plus sûres et c'est peut-être ce qui décide Tavernier à les réemprunter.*

*Il est accompagné dans ce voyage par quelques marchands et aventuriers français dont il décrit les déboires avec complaisance. Le voyage se fait par Smyrne, Tokat, Erzeroum, Kars, Erivan, Tabriz, et il arrive à Ispahan vers la fin de l'été 1657. Là, il est probablement pour la première fois reçu par le roi qui l'honore du hilat, la robe honorifique.*

*A Ispahan, côté européen, il y a peu de changements. Une nouvelle mission, cette fois-ci jésuite, a été fondée en 1653 par le père Rigordi, qui est un ancien habitué de ces parages, âme damnée du malheureux ambassadeur Domenico de Sanctis et marieur de Chah Abbas II avec... la princesse d'Orléans, toujours d'après Tavernier évidemment. Mais, comme dit ce dernier, en laissant pour une fois apparaître son protestantisme, il y a bien plus de prêtres que de paroissiens dans la capitale persane. Parce que si un tout petit noyau de colonie française se forme à Ispahan, il est quasi exclusivement composé de protestants, lyonnais ou genevois. Artisans, orfèvres ou horlogers, ils sont cinq ou six au service de la cour, faisant aussi fonction d'amuseurs occasionnels du souverain pendant ses longues beuveries. C'est tout en ce qui concerne la présence française. Les Anglais et les Hollandais ont des représentants de leurs compagnies respectives à Ispahan et sont beaucoup plus solidement implantés à Bender Abbas où aucun Français ne figure.*

*Tavernier restera cette fois-ci un bon moment à Ispahan : un an, un an et demi peut-être. De là, il part pour les Indes, on ne sait pas par quelle route, mais*

on le retrouve fin 1660 à Surate sur le chemin de retour. Il débarque à Bender Abbas début 1661 et refait un long séjour à Ispahan, puisqu'il s'y trouve toujours en 1662. Ensuite, c'est le retour dont le chemin n'est pas précisé. Or, on ignore deux itinéraires de retour, celui du deuxième voyage en 1642-1643 et celui du cinquième, et il nous reste deux itinéraires décrits à dater : celui par Van, Bitlis et Diyarbakir et celui par Amadia et Cizre, les deux commençant à Tabriz et finissant à Alep. Donc, sans pouvoir préciser plus, on peut néanmoins dire que dans le cinquième voyage, ainsi que dans le deuxième, le retour s'est fait par Tabriz en traversant le Kurdistan et en aboutissant à Alep et Alexandrette.

Entre ce retour et le prochain départ, on possède, pour une fois, un élément sur la vie de Tavernier à Paris : il se marie, à cinquante-huit ans, à une certaine demoiselle Goisse, huguenote comme lui et fille d'un joaillier « auquel il avait des obligations », diront non sans malice ses biographes.

Mais ce n'est pas le mariage de Tavernier qui constitue l'événement majeur en France. C'est la montée de Colbert et son intérêt pour le grand commerce. Déjà la Perse commence à faire sa percée dans les milieux parisiens. Le récit d'Adam Olearius, le chroniqueur de l'ambassadeur du duc de Holstein, est traduit et paraît en France en 1656 ; celui de Pietro della Valle, qui resta en Perse de 1617 à 1622, fréquenta la cour de Chah Abbas I<sup>er</sup> et fit le premier récit important sur la Perse safavide, est traduit de l'italien et publié en 1663-1664. Le père Raphaël du Mans envoie, vers la même époque, un long rapport manuscrit à Colbert sur « l'estat de la Perse ». De même, le père Gabriel de Chinon, un autre religieux capucin, supérieur de la mission de Tabriz, rédige une Nouvelle relation du Levant, laquelle, tout en paraissant en 1671 à Lyon, a dû circuler auparavant sous forme manuscrite. Pouillet, autre français qui voyagea dans le Levant et la Perse, entre les années 1655 et 1663, et nous laissa un récit complètement incohérent de ses pérégrinations,

adresse à son tour à Petis de la Croix, secrétaire et interprète du roi pour les langues « arabesque et turquesque », une dissertation sur le commerce des Anglais et des Hollandais en Perse et sur les moyens de s'en débarrasser.

Ce flot d'informations précède le grand remue-ménage qui sera fait par Colbert dans les affaires commerciales d'outre-mer : réglementation des postes consulaires du Levant, création de la Compagnie des Indes orientales, en même temps que celle des Indes occidentales, en 1664, et enfin création de la Compagnie du Levant en 1670. L'agitation qui a dû précéder la création des grandes compagnies ne pouvait pas laisser indifférents les voyageurs qui étaient les informateurs des maisons françaises quand ils n'étaient pas eux-mêmes des commerçants. Ainsi il ne peut pas être considéré comme fortuit que les trois plus grands voyageurs français du siècle, en ce qui concerne la Perse, partent à quelques mois de distance de Paris, à la veille de la création de la Compagnie des Indes orientales.

Jean Thévenot part le premier, le 16 octobre 1663. Il en est à son deuxième et dernier voyage puisqu'il mourra sur le chemin du retour. Il dit qu'il est parti secrètement afin d'éviter les tentatives de ses proches pour le retenir, mais si Thévenot est le touriste parfait et ne fait pas de commerce lui-même, il racontera néanmoins que les Hollandais lui interdiront de s'embarquer à Bender Abbas pour les Indes sous prétexte que ses parents étaient les principaux intéressés de la Compagnie des Indes, ce que l'auteur récuse. Même si l'information nécessite vérification, Thévenot ne paraît pas complètement innocent.

Tavernier partira ensuite, le 27 novembre. Les deux hommes se rencontreront et chemineront souvent ensemble dans ce voyage, mais ils éviteront dans la mesure du possible d'en parler dans leurs textes respectifs, laissant ainsi apparaître qu'ils ne s'apprécient guère, eux dont le caractère est d'ailleurs diamétralement opposé. Mais Tavernier agit-il seul ? On sait qu'il est devenu très riche par son commerce et qu'il a des

représentants en Perse et aux Indes ; mais est-ce qu'il n'a pas aussi des commanditaires en France ? Est-ce qu'il n'a aucune liaison avec les milieux commerçants, protestants ou autres ? On n'en sait rien pour le moment. La seule hypothèse qu'on peut avancer empiriquement est que Tavernier est l'homme du commerce caravanier terrestre, d'où d'ailleurs sa sympathie pour les Arméniens, qui tiennent en main ce commerce, et sur laquelle on reviendra. Or l'objectif de la compagnie, comme celui des compagnies anglaise et hollandaise qui l'ont précédée, est de contourner l'obstacle ottoman et ses péages, et sa réussite sonnerait par conséquent le glas du commerce caravanier et des maisons qui en dépendaient. Déjà Poullet dans son rapport fait part des démêlés des Arméniens avec les Anglais et les Hollandais, et la création de la Compagnie du Levant portera également un coup dur au grand commerce arménien. De là, on pourrait supposer que Tavernier en tant que représentant des intérêts du commerce caravanier est opposé à la compagnie, mais aucun élément particulier ne vient étayer cette thèse, sauf peut-être le fait que les Hollandais qui bloquent Thévenot à Bender Abbas le laissent, lui, passer sans problème. Dans son récit, on ne trouve pas d'opposition à la compagnie, mais il est possible que son souci de se faire bien voir par Louis XIV, joint aux déboires de celle-ci, l'ait rendue superflue.

Quelques mois après Tavernier, c'est le tour de Jean Chardin, autre protestant, qui part pour son premier voyage en Perse, envoyé par son père afin de prospection le marché.

Enfin, Tavernier ne part pas seul, il emmène avec lui André Daulier-Deslandes, un commerçant vendômois, lequel agit au nom des commanditaires en France. Ce dernier nous laissera aussi un récit de voyages mineur et quelques lettres écrites d'Ispahan à ses associés.

Ces départs successifs ne doivent pas être interprétés comme une course. Chacun ira tranquillement son chemin ; Thévenot passera par Alexandrie, débarquera à Saïda, visitera Damas et Alep, et ensuite empruntera

*l'itinéraire déjà suivi par Tavernier : par Birecik et Urfa jusqu'à Mossoul, puis, en descendant le Tigre, jusqu'à Bagdad. De là, il passera par Hamadan et arrivera à Ispahan le 1<sup>er</sup> octobre 1664, où il ira loger chez le père Raphaël.*

*Tavernier, de son côté, traînera en route en visitant les cours de Monaco et de Toscane et n'arrivera à Smyrne que le 25 avril. Il est accompagné également par son neveu Pierre, âgé de quatorze ans, fils d'un frère orfèvre à Uzès, qu'il emmène avec lui pour faire l'apprentissage de l'Orient. La caravane part le 9 juin de Smyrne, elle est le 14 septembre à Erivan et le 9 novembre à Tabriz, où le neveu est abandonné aux bons soins du père Gabriel pour se parfaire en langues orientales. Ce n'est qu'à partir de Tabriz qu'une course étrange commence. Tavernier quitte la caravane avec un groupe d'Arméniens pour arriver plus tôt à Ispahan. Après une marche forcée à cheval, ils y arrivent selon ses dires le 14 décembre. Or Daulier-Deslandes, dans sa première lettre qu'il écrit d'Ispahan à ses commanditaires le 15 février 1665, précise qu'en arrivant ce même 14 décembre il avait trouvé Tavernier, qui l'avait précédé de douze jours. L'information de Daulier paraît plus exacte, non seulement parce qu'elle est plus proche de l'événement, mais aussi parce que, la caravane étant partie de Tabriz le 22 novembre et la durée normale du trajet étant de vingt-quatre jours, ce n'était pas la peine de se donner tant de mal pour gagner deux jours, un cheval pouvant d'ailleurs aller deux fois plus vite que les chameaux. Quant à l'objectif de toute cette affaire, il était tout simplement de pouvoir court-circuiter Daulier, ainsi qu'un autre diamantaire appelé Musin, et vendre le premier des marchandises à la cour.*

*Ce dernier voyage de Tavernier ne présente pas un intérêt particulier en tant que tel. Ce sont seulement les détails plus abondants fournis par lui-même et le recouplement qu'on peut faire avec les récits de ses compagnons qui lui confèrent sa valeur en nous permettant de pénétrer dans le petit monde des commerçants de l'époque. Ainsi par exemple, en ce qui concerne*

*les beuveries faites avec le chah, la comparaison avec le texte de Daulier contribue à les rendre encore plus dérisoires en les dépouillant de tout caractère d'orgie royale qu'on pourrait encore soupçonner derrière le récit de Tavernier.*

Thévenot reste loin de tout cela, quoique demeurant à Ispahan pendant le séjour de Tavernier. Il ne mentionne pas les réceptions faites aux autres, et il ne sera pas mentionné non plus par eux dans ce cadre. Il y a même plus : Tavernier, Thévenot et Daulier partiront ensemble dans la même caravane, le 24 février 1665, d'Ispahan pour arriver toujours ensemble, le 10 avril, à Bender Abbas. Or si ce n'est la concordance absolue des étapes, des dates et même des heures, rien dans les deux textes ne permet de savoir que les deux grands voyageurs ont fait la route ensemble.

De Bender Abbas, Tavernier s'embarquera aussitôt pour Surate, tandis que Thévenot, refoulé, ira, par Chiraz et Bender Rig, chercher un autre bateau à Basra, d'où il s'embarquera en novembre.

Entre-temps, un autre groupe de cinq Français arrive à Ispahan en juillet 1665. Il est composé des marchands Beber, Dupont et Mariage représentant la Compagnie des Indes et des gentilshommes Nicolas Claude de Lalain et La Boulaye le Gouz (celui-ci déjà à son deuxième voyage) porteurs d'une lettre de la part de Louis XIV. Ces personnages, qui semblent plutôt représenter leurs propres intérêts que ceux d'une mission, se mettent aussitôt à se chamailler pour des questions de préséance, et le père Raphaël, intermédiaire attitré de toute mission française auprès de la cour persane, embrouille plus qu'il n'arrange les choses. Les dissensions des Français ayant atteint les oreilles de la cour, les sauf-conduits pour la compagnie se font attendre, d'autant plus qu'une seule lettre sans aucun cadeau ne paraît pas comme un gage de bonne volonté de la part du roi de France aux yeux des Persans. En automne, la cour part pour Qazvin et la mission française éclate. La Boulaye, Beber et Dupont partent pour les Indes via Bender Abbas, tandis que les deux autres remontent

vers Qazvin pour essayer d'amadouer le chah. Dupont meurt en route à Chiraz, et les deux autres, arrivés à Surate, se bagarrent et se séparent. La Boulaye disparaîtra tout simplement, probablement assassiné par des soldats, et Beber, après s'être mis tout le monde à dos, ira mourir quelque temps plus tard à Goa.

Lalain et Mariage font l'antichambre à Qazvin, jusqu'à ce que l'arrivée opportune de Chardin leur permette de lui emprunter de l'argent pour faire un cadeau au chah et obtenir le sauf-conduit. Entre-temps, Mariage réussit à obtenir pour sa personne le monopole du vin de Chiraz destiné à la colonie française en Perse et part pour cette ville. A Ispahan, Lalain et Chardin s'adjoignent Louis de L'Estoile, un protestant d'origine lyonnaise, natif de la capitale persane, et se rendent à Bender Abbas pour fonder le premier comptoir français. C'est là qu'ils rencontreront Tavernier et Thévenot, de retour des Indes.

Arrivé à Surate en mai 1665, Tavernier ira vendre sa marchandise à Aurangzeb, l'empereur moghol des Indes, et après être resté un moment à la cour, reviendra fin 1666 pour s'embarquer au début de l'année suivante pour Bender Abbas. Là aussi, il a très probablement voyagé dans le même navire que Thévenot ; mais, les deux voyageurs s'ignorant comme d'habitude et ne citant pas non plus de dates exactes, la vérification n'est pas possible.

A Bender Abbas, rencontre historique en avril 1667 des trois grands voyageurs du siècle : Tavernier, Thévenot et Chardin, rencontre qu'aucun des trois ne se donnera la peine de mentionner. Ils assistent début mai, près de Bender Abbas, à la mort de Lalain et, en laissant le soin du comptoir à L'Estoile, partent pour Ispahan.

Tavernier restera à Ispahan jusqu'aux derniers jours de l'année. Thévenot, parti plus tôt que lui, tombe malade en route et meurt le 28 novembre à Mianeh, près de Tabriz. Tavernier, parti juste après, sera en février 1668 à Erivan et, en reprenant le chemin de son premier voyage arrivera ensuite à Constantinople ; de là,

il passera en juillet à Smyrne pour revenir à Paris par Turin le 6 décembre 1668.

Le cycle des voyages était terminé, mais pas les affaires. Reçu par Louis XIV au début de l'année 1669, il lui vendra des diamants achetés en Inde et recevra des titres de noblesse. Maintenant, il lui faut une terre pour asseoir ses titres ; il en trouvera une en Suisse : la baronnie d'Aubonne, ancien fief des comtes de Gruyère, qui lui rappelle, dit-il, la ville d'Erivan. Il ira d'ailleurs si loin dans la comparaison qu'il prétendra dans son livre que les habitants de la région d'Erivan sont d'origine suisse, enrôlés dans les légions d'Alexandre le Grand.

Arrivé à la fin d'une vie heureuse et bien remplie, il ne lui reste qu'une chose : écrire ses Mémoires. Il serait, dit-on, encouragé dans cette tâche par Louis XIV, ou au moins par les milieux intéressés aux informations qu'il pourrait apporter. Il avait pris des notes de voyage durant toute sa vie, il avait même profité des arrêts forcés dans l'attente d'une caravane ou d'un navire pour les rassembler ; mais, pensant les dédier au roi, il voulait du travail soigné et chercha un « nègre » qu'il trouva en la personne de Samuel Chappuzeau, protestant et auteur malheureux de son état.

Des discussions, bien inutiles, ont été faites sur le rôle joué par Chappuzeau dans la rédaction des Voyages. Les informations étant correctes et le caractère de l'homme apparaissant bien à travers le texte, la question de savoir si le style littéraire de Chappuzeau est meilleur que celui de Tavernier, ou vice versa, ne mérite pas un grand effort d'érudition. Il suffirait peut-être de citer ce que le pauvre Chappuzeau a pu écrire pour sa défense : « Ainsi, monsieur, si vous saviez combien j'ai été mortifié, pour ne pas dire martyrisé, pendant près d'un an qu'a duré ce misérable travail, par l'esprit brusque du mari et par l'esprit ridicule de la femme, vous n'auriez pas eu sans doute assez de cruauté pour m'insulter sur une chose que je n'ai faite qu'à mon corps défendant, avec une horrible répugnance et sans aucun profit. » (« Défense du sieur

*Samuel Chappuzeau contre une satire intitulée L'Esprit de M. Arnaud. »)*

Il reste à voir les sources que Tavernier a pu utiliser dans la rédaction de ses *Voyages*. La seule partie textuellement citée et repérable est le passage sur la vie de Zoroastre qui se trouve dans la Nouvelle relation du Levant du père Gabriel de Chinon, le reste du récit sur les Gaures étant partiellement, mais non totalement, inspiré du même livre. Les fonctions administratives en Perse (non reprises dans cette édition) sont inspirées du manuscrit du père Raphaël du Mans qui n'est paru qu'en 1890. Enfin, il y a sûrement des emprunts aux anciennes géographies de la Perse et au récit de Pietro della Valle dans la description générale de la Perse du début du quatrième livre. Le reste est soit original, ce qui constitue de loin la majeure partie, soit emprunté à des sources inconnues, comme les informations sur les peuples du nord du Caucase. La quasi-totalité de ce texte constitue donc un ouvrage de première main.

Les Six voyages de Jean-Baptiste Tavernier parurent pour la première fois en 1676, en suivant de peu la première édition de la Nouvelle relation du sérap, parue, elle, en 1675. Une nouvelle édition parut l'année suivante, et une troisième en 1679, accompagnée d'un troisième volume contenant des annexes. La quatrième s'échelonna de 1679 à 1682. Les autres éditions complètes sont celles de 1692, 1713 (Rouen) et 1713 (Paris), et enfin celle de 1724, l'édition de 1817 en sept volumes in-dix-huit étant une édition abrégée. La traduction anglaise est parue en 1676, avec une deuxième édition en 1678, l'allemande en 1681 à Gand et l'italienne en 1682. Un beau succès en somme.

On devrait enfin pouvoir terminer cette longue vie ici ; mais, malheureusement pour le lecteur et pour l'auteur des Six voyages, elle ne se termine pas encore. Tavernier, retiré des voyages, ne l'était pourtant pas des affaires. Il possédait ses correspondants et il avait formé son neveu pour le remplacer. Pierre Tavernier, revenu de son séminaire de Tabriz, repartit aussitôt avec une

caravane en 1672, comme il est mentionné dans les Six voyages. Mais la suite est moins claire. Les mauvaises langues diront que le neveu s'installa à Ispahan et vendit les marchandises pour son compte, ce que les biographies postérieures récuseront avec indignation. D'autres diront que le train de vie de la baronnie a vite fait d'épuiser les richesses amassées par une vie laborieuse. Il reste qu'en 1684, à soixante-dix-neuf ans, Tavernier partira pour Berlin auprès de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, afin de monter une Compagnie des Indes et assumer sa direction. L'affaire conclue, il revient à Paris où il met en vente, en février 1685, la baronnie pour financer le projet. Or l'idée de faire diriger la Compagnie des Indes par un vieillard octogénaire ne fait pas l'unanimité à la cour prussienne et l'affaire échoue. Mais ce n'est pas tout. Parce que l'année 1685 est celle de la révocation de l'édit de Nantes. Et une nouvelle question se pose. Est-ce que le Tavernier qui figure sur le livre d'écrou de la Bastille pour l'année 1686 est bien Jean-Baptiste ? La réponse n'est pas sûre, et de toute façon, le 9 juillet 1687, un Tavernier — et cette fois-ci c'est bien Jean-Baptiste — obtient un passeport pour la Suisse contre versement d'une caution de trente mille livres.

Arrivé en Suisse, Tavernier ne prépare pas sa retraite ; il prépare son nouveau voyage en Perse, par la seule route qu'il n'a jamais essayée : celle de la Russie. On pourrait conclure que c'est du radotage, avec la seule différence qu'il le met en œuvre. En 1688, il est à Copenhague ; de là, il passe à Stockholm pour obtenir un passeport du roi de Suède, les côtes de la Baltique étant à l'époque des possessions suédoises. Et, le 3 février 1689, le grand boyard Vassili Galitzine reçoit à Moscou une lettre lui demandant d'accorder l'entrée en territoire russe du baron Tavernier qui arrive à Smolensk. Le « baron » arrive effectivement à Smolensk le 16 février, au cœur de l'hiver, et le passeport lui est accordé.

Le reste est un entrefilet du Mercure galant annonçant « la mort de M. Tavernier à Moscou au mois de

juillet dernier (1689) » et une pierre tombale découverte par un érudit au milieu du siècle dernier dans le cimetière protestant de Moscou portant le nom « Jean-Baptiste Tavernier » et la date effacée « 16.. ».

*La passion des voyages, comme toute autre passion d'ailleurs, a besoin d'un objet pour s'exercer. Ainsi le voyageur devient amateur de vieilles pierres ou de petites fleurs, collectionneur de manuscrits ou de coutumes locales, ou tout simplement acheteur et vendeur de marchandises. Or, quelles que soient les prédispositions personnelles ou relatives à l'éducation, le statut social joue aussi un rôle déterminant dans le choix de cet objet. Les lords voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient de grands amateurs d'art ; Pietro della Valle, « gentilhomme romain », qui voyageait avec son train de peintres et de médecins particuliers, était un collectionneur de vieilles choses et de belles dames ; Thévenot, modeste mais néanmoins riche, dépensait parcimonieusement sa petite fortune pour l'amour des voyages ; mais Tavernier, fils de boutiquier, ne pouvait voir les choses de ce monde qu'en les achetant et les vendant. Quelle que soit la pureté originelle de sa passion des voyages, il fallait lui trouver un objet bien matériel pour pouvoir la satisfaire. Ainsi Tavernier devient un marchand au retour de son premier voyage et le reste toute sa vie, sauf peut-être dans cette dernière fuite où la passion en soi le mènera au petit cimetière protestant de Moscou. Il voyage, il est reçu chez les grands de l'époque, il transgresse son statut social en s'anoblissant, il entre dans les sphères de l'érudition et de la postérité en tant que marchand. Alors, quand il écrit ses Mémoires, il le fait en tant que tel, et ceux qui les lui réclament attendent avant tout de lui son expérience dans ce domaine.*

*Cela doit donc constituer le premier présupposé de la lecture de son texte, mais il faut essayer de le cerner de plus près. Parce que Tavernier ne prétend pas non*

plus conceptualiser son objet et nous décrire le commerçant idéal. D'autres à son époque, comme Savary dans son *Parfait Négociant*, tenteront de le faire. Lui est marchand français du XVII<sup>e</sup> siècle, son aire d'activité est l'Orient, son domaine le commerce caravanier. C'est dans ces domaines qu'il prétend avoir une connaissance, et celle-ci est assenée avec suffisance, aussi sûre de ce qu'elle dit qu'indifférente à ce qu'elle ignore.

Ce pragmatisme, qui vise directement et sans complexes des objets fermement choisis, a comme corollaire le principe de l'utilité. Les jugements portés sur les hommes et les choses ont comme critère premier leur utilité par rapport à l'objet visé : les Arméniens sont bons parce qu'ils détiennent le grand commerce ; le chah est bon parce qu'il s'intéresse aux marchands européens ; Persépolis n'a aucun intérêt parce qu'elle ne se vend pas, au moins à l'époque, etc.

A partir de ces éléments, le schéma du récit se développe selon les axes suivants :

### — L'itinéraire

Avant que la géographie ne se mette au service des explorateurs, prospecteurs et autres gouverneurs généraux, les voyageurs ont dû défricher le terrain tout seuls en fournissant également des informations aux géographes, empêtrés dans leurs cabinets entre Ptolémée et Pline le Jeune, cherchant à déterminer l'emplacement exact d'Ecbatane ou de Babylone. Tavernier fait donc avant tout œuvre de géographe afin de fixer et décrire les itinéraires, condition sine qua non du commerce caravanier.

Les itinéraires décrits le seront évidemment d'après leur utilité caravanière. Les éléments archéologiques, pittoresques ou ethnographiques ne joueront aucun rôle dans la détermination et ils ne seront d'ailleurs que très peu mentionnés. Les monuments cités seront principalement les caravansérails, et là encore, quand il s'agira d'un caravanséral monumental, il faudra se rapporter à Chardin ou à Thévenot pour trouver une description détaillée ; les coutumes décrites seront celles

*des caravaniers et des officiers de péage. Ces derniers jouent un rôle important, parce que les critères de détermination des itinéraires ne dépendent pas uniquement des conditions géographiques et climatiques. Si la praticabilité des chemins et la fréquence probable des mauvaises rencontres influent assurément sur le choix, l'élément déterminant est sans doute la somme totale des droits à acquitter sur un itinéraire, calculée en pourcentage de la valeur de la marchandise. C'est ainsi qu'on verra, par exemple, les chemins s'écartez systématiquement des grandes villes en territoire ottoman. C'est le problème clé du commerce de l'Orient et de la bataille entre la Méditerranée et l'Océan, dans laquelle les Empires ottoman et persan se trouvent impliqués, et qui devient crucial avec la création des compagnies maritimes à l'époque de la rédaction de l'ouvrage.*

*Ces itinéraires et l'état des lieux parcourus fournissent un élément précieux de géographie historique qui permet de situer le degré de dépendance de régions entières de l'Orient à ces veines qui les traversent. Le maintien de certains trajets jusqu'à nos jours et l'abandon d'autres, le développement ou, au contraire, la disparition de séries de toponymes cités par Tavernier ouvrent le champ à des recherches dans ce domaine.*

#### — Les marchandises et les pratiques du commerce

*Ces éléments sont développés principalement dans le volume concernant les Indes, ce dernier pays étant plus au centre des préoccupations de l'époque et beaucoup plus riche que la Perse. Le volume des Indes contient des chapitres entiers sur les différents types et qualités de marchandises, les monnaies et mesures et les pratiques commerciales. Dans le volume de la Perse, qui fait l'objet de la présente édition, à côté des chapitres consacrés aux caravanes et aux poids et mesures, des éléments de détail sur la convertibilité des monnaies ou le paiement des douanes sont insérés en plusieurs endroits, à côté des mésaventures des marchands européens complaisamment décrites. A cela*

il faut ajouter les chapitres de la vente des objets précieux au roi de Perse qui acquièrent une valeur de document ethnographique.

### — Les hommes

Si les produits apparaissent dans le texte, surtout à travers leur échange, les hommes en tant que producteurs sont absents. Déjà le domaine rural, fait assez commun pour les voyageurs de l'époque, est inexistant. Si les villages sont cités quand ils font l'objet d'une étape, les paysans, eux, sont quasiment absents. La production agricole ne figure que déjà transformée en marchandise.

Les artisans, qui devaient intéresser plus le commerçant, ne sont pas mieux traités. La chapitre 12 du cinquième livre n'a pas été repris dans cette édition car, malgré son titre prometteur : « Du tiers état, qui comprend les marchands et les artisans », il ne parle encore que de marchandises et de quelques procédés de fabrication et pratiquement pas des producteurs eux-mêmes.

Fait encore plus curieux, les commerçants ne sont pas non plus présents. Les bazars, quand ils sont mentionnés, sont traités en une demi-ligne : à Chiraz, il y a « deux ou trois bazars fort bien bâtis » ; à Kashan, « les bazars y sont beaux et bien voûtés » ; à Lar, « on passe dans deux grands bazars de bonne pierre et très bien voûtés » ; à Ispahan enfin, il y a « quelques bazars », et c'est tout. Les commerçants persans sont également ignorés.

Le mystère, si mystère y a, s'éclaircit par la phrase placée à la tête du chapitre cité ci-dessus : « Le négoce du pays se fait par les Persiens et les Juifs, et le négoce étranger est tout entier entre les mains des Arméniens. » Dans son objectif précis, Tavernier ne s'intéresse qu'aux seconds ; il ignore donc totalement les premiers ainsi que leurs bazars, leurs artisans et leurs producteurs ruraux. Par contre, les Arméniens seront abondamment mentionnés non seulement dans la partie descriptive générale mais aussi dans les itinéraires, avec leurs

églises, leurs monastères et leurs villages comme éléments constitutifs des étapes décrites. Ils seront ainsi pratiquement les seuls à être perçus comme un groupe social réel et à échapper, même si ce n'est que très partiellement, à la schématisation abstraite dans laquelle se trouvent projetées les autres ethnies.

Parce que Tavernier recueillera aussi et fournira dans son récit des éléments ethnographiques importants. Il sera même un des premiers à parler des zoroastriens persans et des Mandéens, ainsi que des peuples du nord du Caucase. Ce côté de son ouvrage dépasse ses objectifs immédiats. L'aspect de Tavernier marchand ne nous suffit donc plus pour aborder ce domaine, et d'ailleurs, même dans le cadre de ses préoccupations principales, ce qualificatif n'épuise pas totalement le personnage.

Fils d'un boutiquier protestant, lancé dans la vie sans pouvoir compléter son éducation, Tavernier est le type du self made man. Parti faire carrière en Orient, un des rares bagages qu'il a dû emporter avec lui était la confiance en la supériorité innée de l'Occidental. Ce noyau dur, élément principal de survie, n'a pas pu être transformé par l'expérience de trente-six années de pérégrinations, et Tavernier restera à travers ses textes toujours distant et étranger aux pays parcourus. Quand Chardin, à vingt ans et à son premier voyage, le rencontrera au retour de son dernier périple en 1667 à Bender Abbas, c'est le premier qui servira comme interprète au second. D'ailleurs, les termes cités démontrent une parfaite ignorance aussi bien du turc que du persan, ce qui dessine vite les limites des contacts possibles dans ces pays.

Ces barrières évidentes n'empêchent pas forcément des attaches sentimentales avec les choses de l'Orient, comme cette baronne achetée parce qu'elle lui rappelait Erivan ; mais c'est précisément ces faits qui laissent apparaître une mentalité d'ancien colon languissant de la nostalgie du pays tout en ne pouvant pas supporter ses habitants. L'Orient pour Tavernier était le symbole de la réussite et aussi l'aventure, les fastes de la

cour et les pierres précieuses, mais surtout pas les hommes qui le peuplent.

C'est ainsi que, revenu définitivement chez lui pour vendre une dernière fois le produit « Orient » qui a fait sa fortune, et en même temps désireux de plaire aux grands tout en craignant de se ridiculiser auprès des érudits, il fournira l'archétype du discours petit-bourgeois « français moyen », où viendront se noyer dans le dédain et la suffisance les qualités réelles de son expérience.

Le ton est donné dès la première page, où la raison pour laquelle les terres sont en friche est attribuée « à la paresse des hommes qui aiment mieux vivre pauvrement que de travailler ». Cette constatation constitue toujours un élément fondamental et inexpugnable de la pensée occidentale concernant l'Orient. Par la suite, le raisonnement est simple : tout ce qui n'est pas expliquable selon les normes occidentales, et même tout ce qui n'est pas conforme aux critères occidentaux, tandis qu'il devait « logiquement » l'être, est mauvais ou ridicule. Ainsi il jugera les jardins d'Ispahan sans intérêt parce qu'ils sont différents de ceux de Versailles. Ispahan n'est d'ailleurs qu'un grand village parce que les maisons sont entourées des jardins. Les rues ne sont pas en ligne droite, « ce qui est tout à fait désagréable à la vue ». Les fleurs en Perse ne valent rien parce qu'on ne trouve que des roses. Et on peut ainsi trouver des quantités de lieux communs classiques, y compris le fameux « bien faits de leur personne, quoique un peu basanés ».

Dans cette optique, évidemment, les coutumes sociales et religieuses deviennent des « superstitions ridicules » et sont ainsi débitées sans structure ni cohésion. Tout cela n'est peut-être pas important pour le lecteur d'aujourd'hui qui peut penser qu'au moins ces informations ont le mérite d'exister. Mais ce sont ces descriptions (et Tavernier est loin d'être un cas isolé) qui ont fabriqué l'image de l'Orient dans la pensée occidentale, à tous les niveaux. Et là où les choses deviennent plus graves, c'est quand l'auteur se met à discourir sur les

structures politiques de l'Empire persan. L'histoire des Safavides est pour Tavernier uniquement une série interminable de cruautés arbitraires et gratuites. Les assassinats perpétrés par les chahs successifs avant, pendant et après leurs débauches tiennent lieu d'histoire de la Perse. Les renseignements fournis par Tavernier à ce sujet peuvent d'ailleurs être parfaitement véridiques, mais ils n'épuisent pas le sujet. Or, au-delà, on ne trouve aucun signe de curiosité, ni pour s'interroger sur les raisons de cette violence ni pour analyser les structures les plus élémentaires de l'Empire, mis à part une énumération de titres et de fonctions. D'où cet empire tire-t-il ses revenus ? Comment son système administratif fonctionne-t-il ? Pas de réponses et surtout pas de questions. Le chapitre 9 du cinquième livre commence ainsi : « Le gouvernement de la Perse est purement despotique et le roi a droit de vie et de mort sur ses sujets indépendamment d'aucun conseil, ou d'autres procédés accoutumés dans notre Europe. Il peut faire mourir de quelque manière qu'il lui plaît les premiers du royaume, sans que le corps de l'Etat s'en formalise ni qu'on ose lui en demander raison, et l'on peut dire qu'il n'y a point de souverain au monde plus absolu que le roi de Perse. » Ensuite, on passe aux exemples et c'est tout. On croirait apercevoir le classique appel du pied au lecteur : « On est quand même bien chez nous. »

Tavernier n'a rien à nous apprendre aujourd'hui sur les structures politiques et administratives de la Perse de son temps. On dispose d'autres sources. Mais le problème est qu'il a constitué une des bases sur laquelle s'est édifiée l'idée du « despotisme oriental », et par là celle de la supériorité de l'Occident. Celui-ci se trouvait déjà, à partir de la Renaissance, victime du mirage de l'Antiquité. L'homme éclairé qui lisait dans son manuel les splendeurs antiques et allait ensuite voir sur place les ruines entourées de paysans misérables concluait « logiquement » que si les choses en étaient arrivées là, c'était la faute aux barbares, turcs, arabes et autres, et que cet héritage usurpé et mal géré reve-

*nait de droit à l'Occident, dépositaire des « valeurs » antiques. Des analyses comme celle de Tavernier venaient confirmer ces conclusions.*

*Dans ce contexte, l'ouvrage de Tavernier nous fait penser à Montesquieu et aux Lettres persanes, ne serait-ce que par l'utilisation que ce dernier a fait des Six voyages. L'itinéraire d'Uzbek, son personnage principal, est d'ailleurs celui de Tavernier d'Ispahan à Smyrne par Erivan, Erzeroum et Tokat. Ici, il ne s'agit évidemment pas de se lancer dans une analyse de Montesquieu, mais d'aborder uniquement les aspects décluant directement du texte de Tavernier.*

*La quasi-totalité des éléments puisés chez Tavernier se trouve dans la lettre 9 des Lettres persanes, où Uzbek, arrivé à Smyrne, fait part à son ami ses impressions de la traversée du territoire ottoman. « De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme [...]. Les places sont démantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres et le commerce entièrement abandonnés [...]. Les chrétiens qui cultivent les terres, les juifs qui lèvent les tributs sont exposés à mille violences. »*

*Les remarques sur la désolation des campagnes viennent directement de Tavernier. A cela Montesquieu viendra ajouter l'absence des villes remarquée sur l'itinéraire, qui est simplement due au fait que les caravanes les évitent pour ne pas être soumises aux péages. Quant aux violences exercées uniquement sur les paysans chrétiens, c'est une idée qui commence nouvellement à faire son chemin pour aboutir au « droit de protection des minorités chrétiennes par les grandes puissances » au XIX<sup>e</sup> siècle. En réalité, tout le monde était soumis à la même violence pendant la période des révoltes en Anatolie.*

*« Ces barbares ont tellement abandonné les arts, continue Montesquieu, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se raffinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance [...]. Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on*

puisse regarder comme une ville riche et puissante [ici l'on voit encore intervenir les informations de Tavernier] ; ce sont les Européens qui la rendent telle, et il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres. Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant. » Et comme ces affirmations, à force de se répéter, se transformeront en prophéties quand, deux ans avant l'expiration du terme prédit, en 1919 (les Lettres persanes ont paru en 1721), les armées grecques débarqueront à Smyrne, la propagande officielle de l'époque ne fera qu'amplifier les propos tenus par Montesquieu.

Si on en revenait, pour terminer, à la question posée au début, concernant l'utilité actuelle de l'ouvrage de Tavernier, la réponse serait simple. Ce sont ses informations, telles quelles, délivrées du poids de l'ethnocentrisme, qui sont du plus grand intérêt. Mais l'ethnocentrisme est à deux tranchants. Si les informations données par des voyageurs, c'est-à-dire par des personnes étrangères à la société décrite, conservent une valeur particulière, c'est parce que ces mêmes informations ne se retrouvent pas dans les documents produits par ces sociétés elles-mêmes. Cela ne doit pas amener à récuser toute information comme fausse puisque extérieure. Parce que, d'une part, dans ces sociétés, la connaissance a été traditionnellement monopolisée par un groupe, qui a pu juger inutile ou préjudiciable à ses intérêts de consigner par écrit tel ou tel fait ou situation ; et parce que, de l'autre, souvent les chercheurs modernes issus de ces sociétés, pris au piège de l'image de leur propre passé que l'Occident leur renvoie, finissent par considérer ce passé comme immuable et récuser toute information contraire à l'état actuel des choses. Or les sociétés dites traditionnelles, surtout quand il s'agit de sociétés complexes, changent beaucoup plus vite qu'on ne veut le croire. Les différences entre la

société safavide du XVII<sup>e</sup> et la société kadjare du XIX<sup>e</sup> siècle sont extrêmement importantes, la seconde étant beaucoup plus proche de l'image du traditionalisme actuel. Par exemple, et pour en rester aux aspects extérieurs, aussi bien Tavernier que Chardin insistent sur le penchant des Persans pour les habits de couleur vive. Dupré et Gardane, qui visiteront la Perse au début du XIX<sup>e</sup> siècle, se souviendront de ces textes et s'étonneront des couleurs tristes de l'habillement de leur temps. De même, le combat de taureaux de Qom décrit par Tavernier, comparé avec le rigorisme actuel de cette ville, paraît complètement invraisemblable et a profondément choqué des Iraniens qui ont lu le manuscrit de cette édition. Or la solution doit se trouver ailleurs que dans la récusation de ce récit comme une affabulation pure et simple. Les récits des voyageurs ont encore de beaux jours devant eux à condition qu'on sache les libérer, par une lecture dégagée de préjugés, du carcan dans lequel des siècles d'intolérance respective les ont enfermés.

Stéphane YERASIMOS  
Juillet 1980

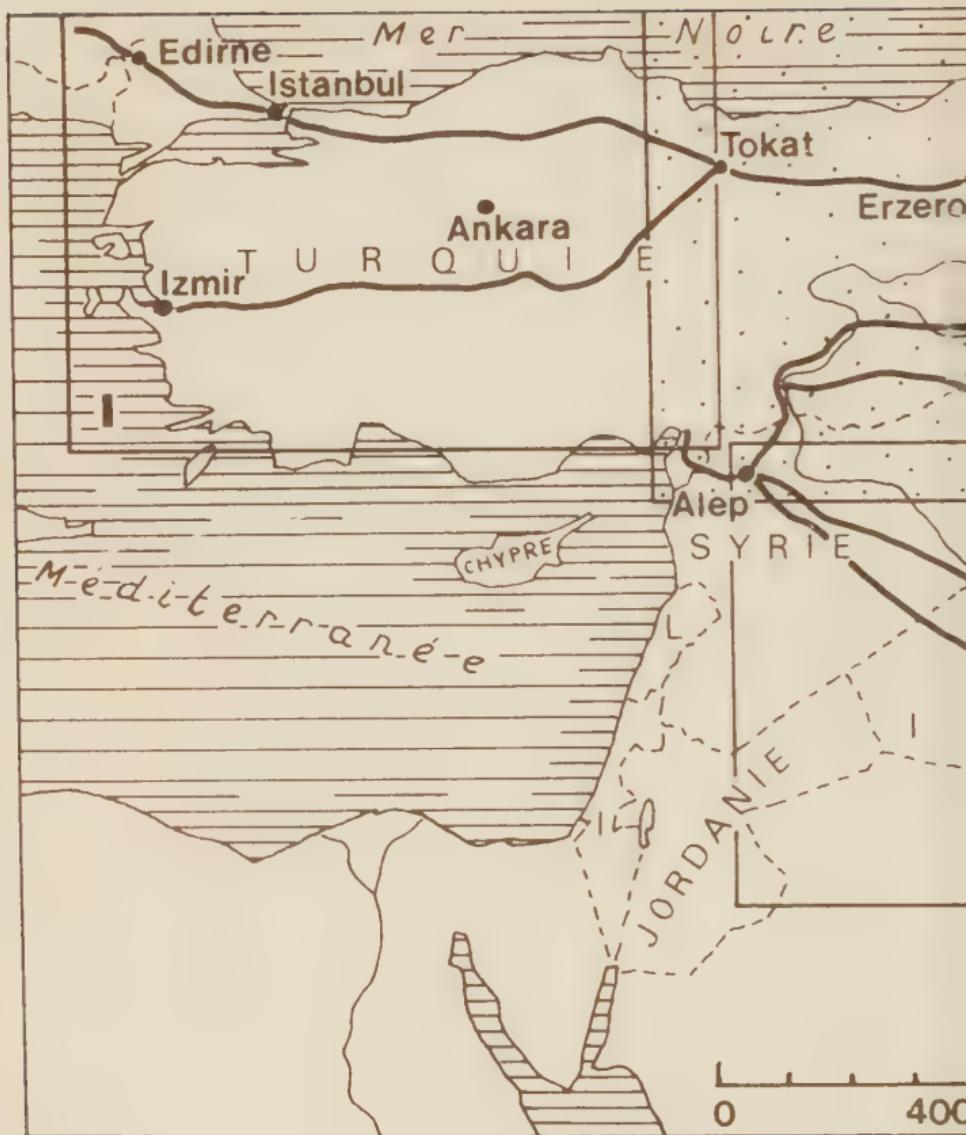
# Cartes

## LÉGENDE

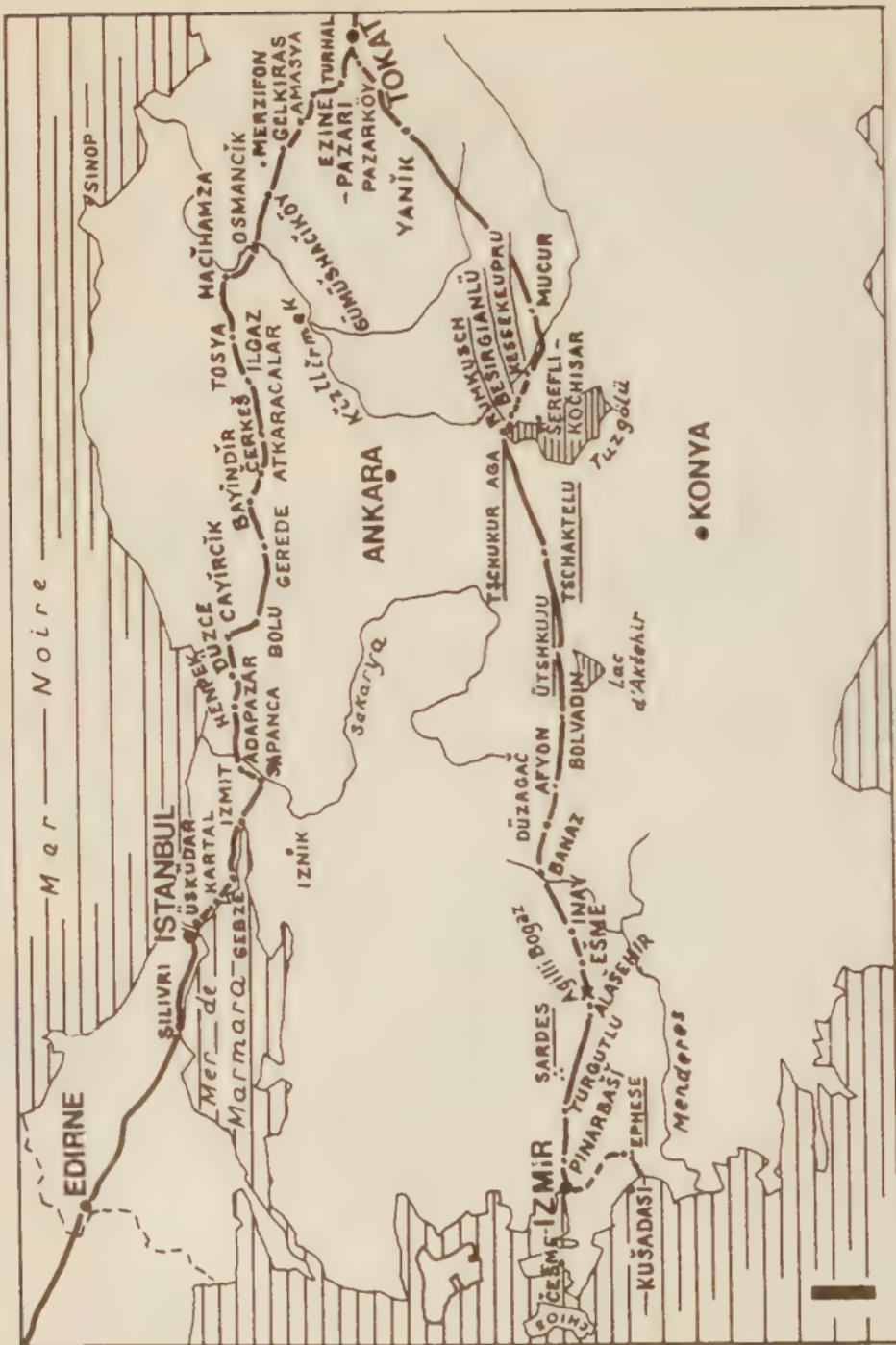
BOLU : Noms repérables sur les cartes actuelles.

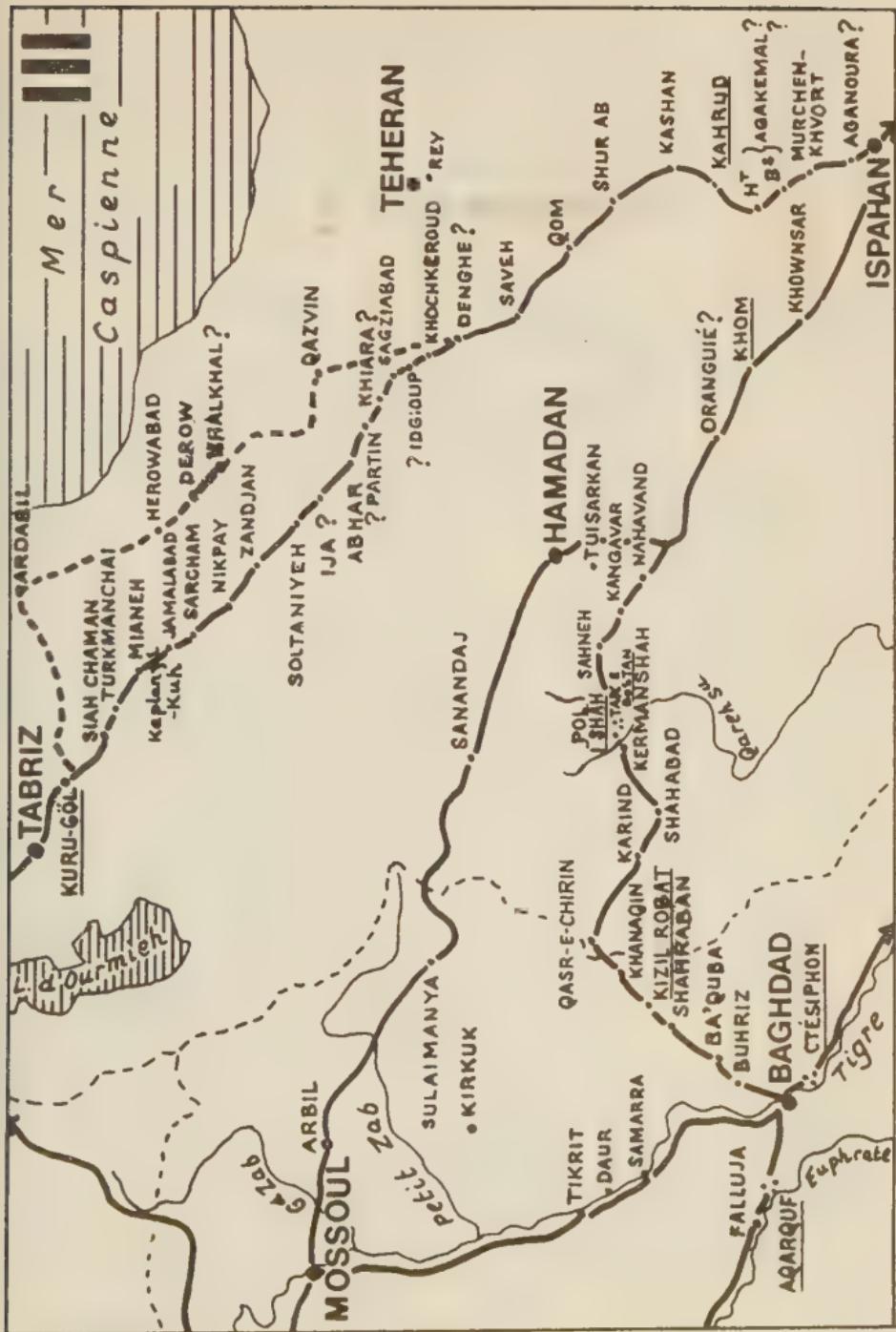
TSCHUKUR AGA : Noms repérables sur des cartes anciennes.

CHARQLIQUEU? : Noms non repérés.

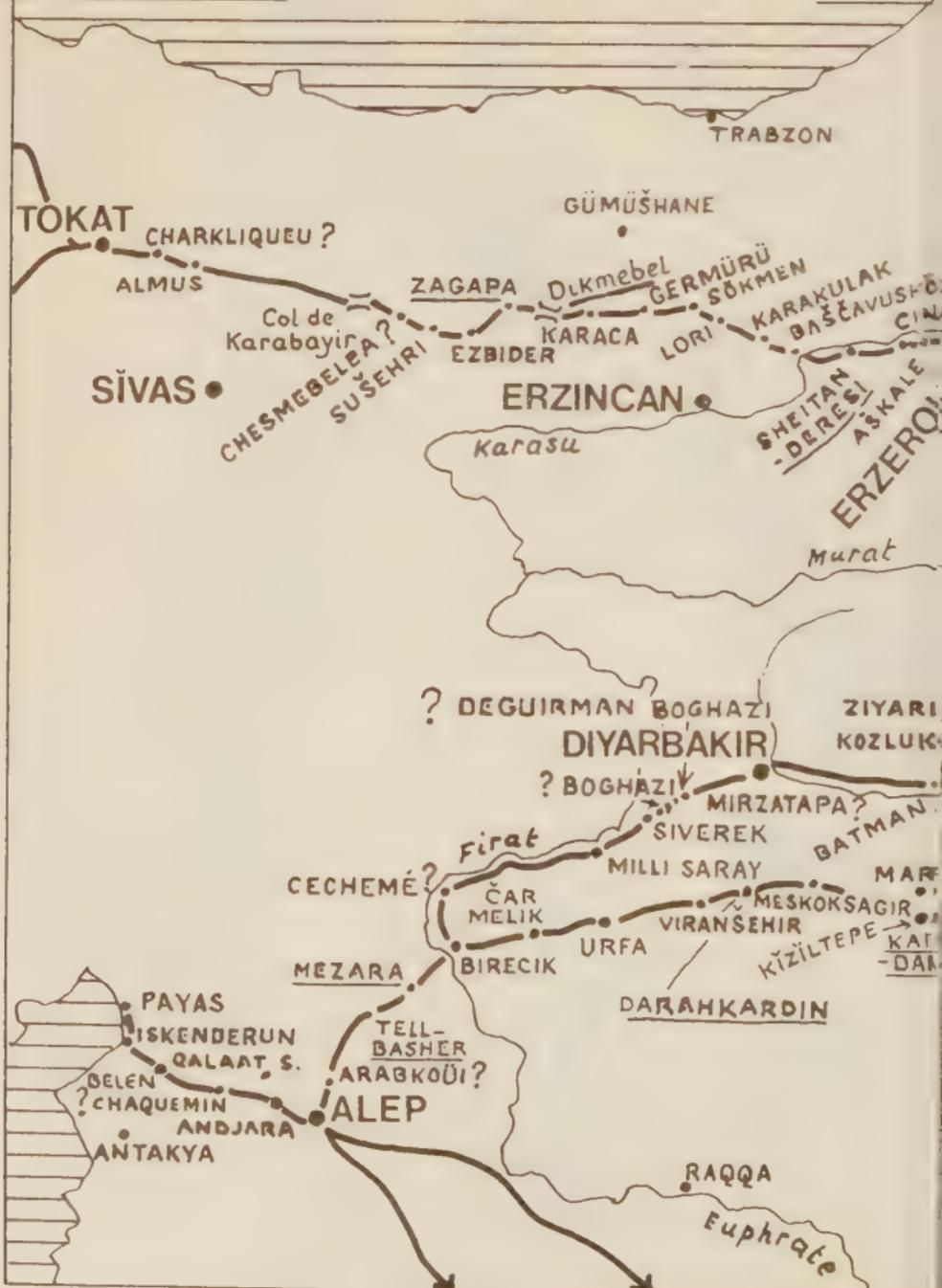


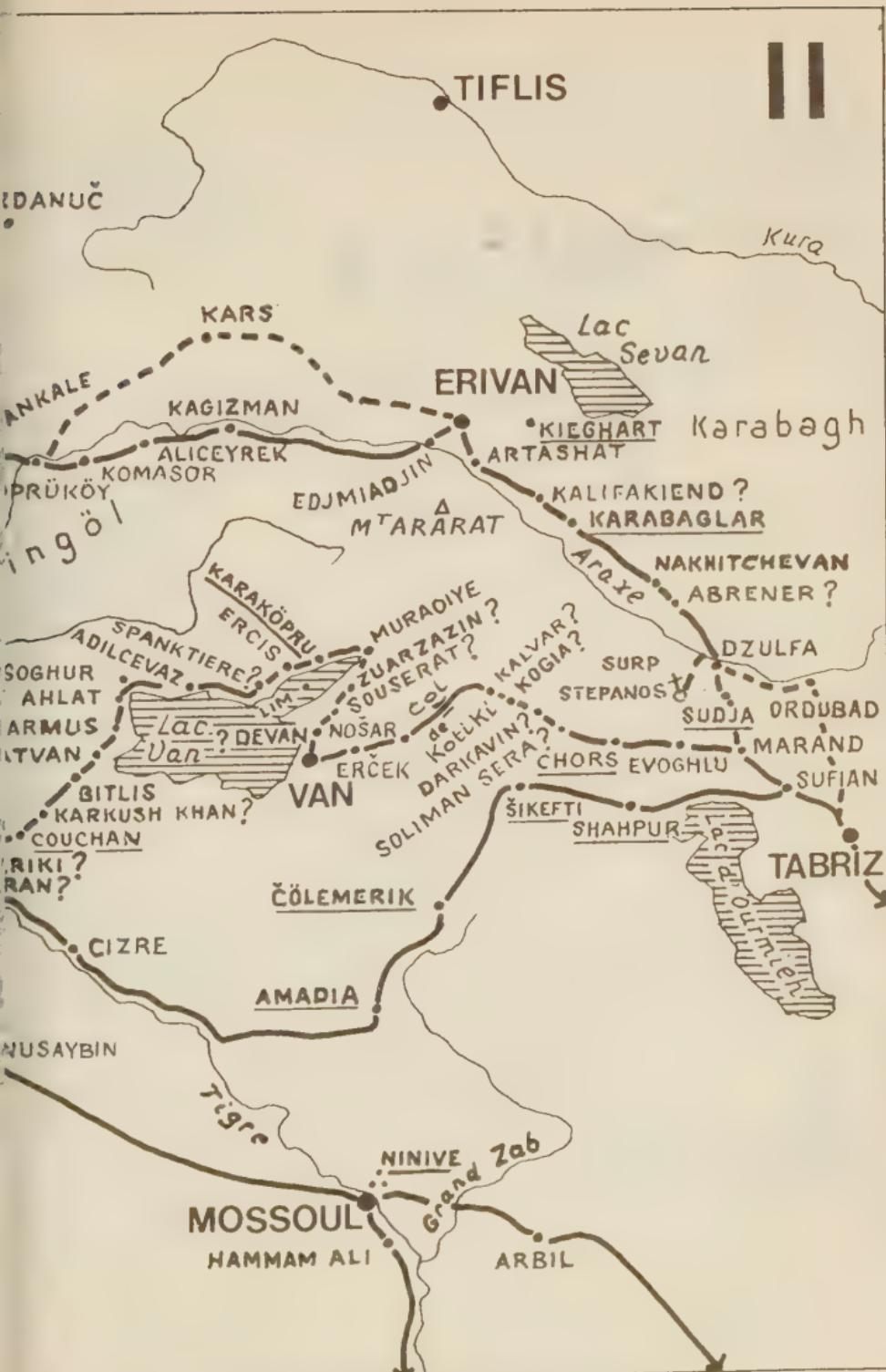


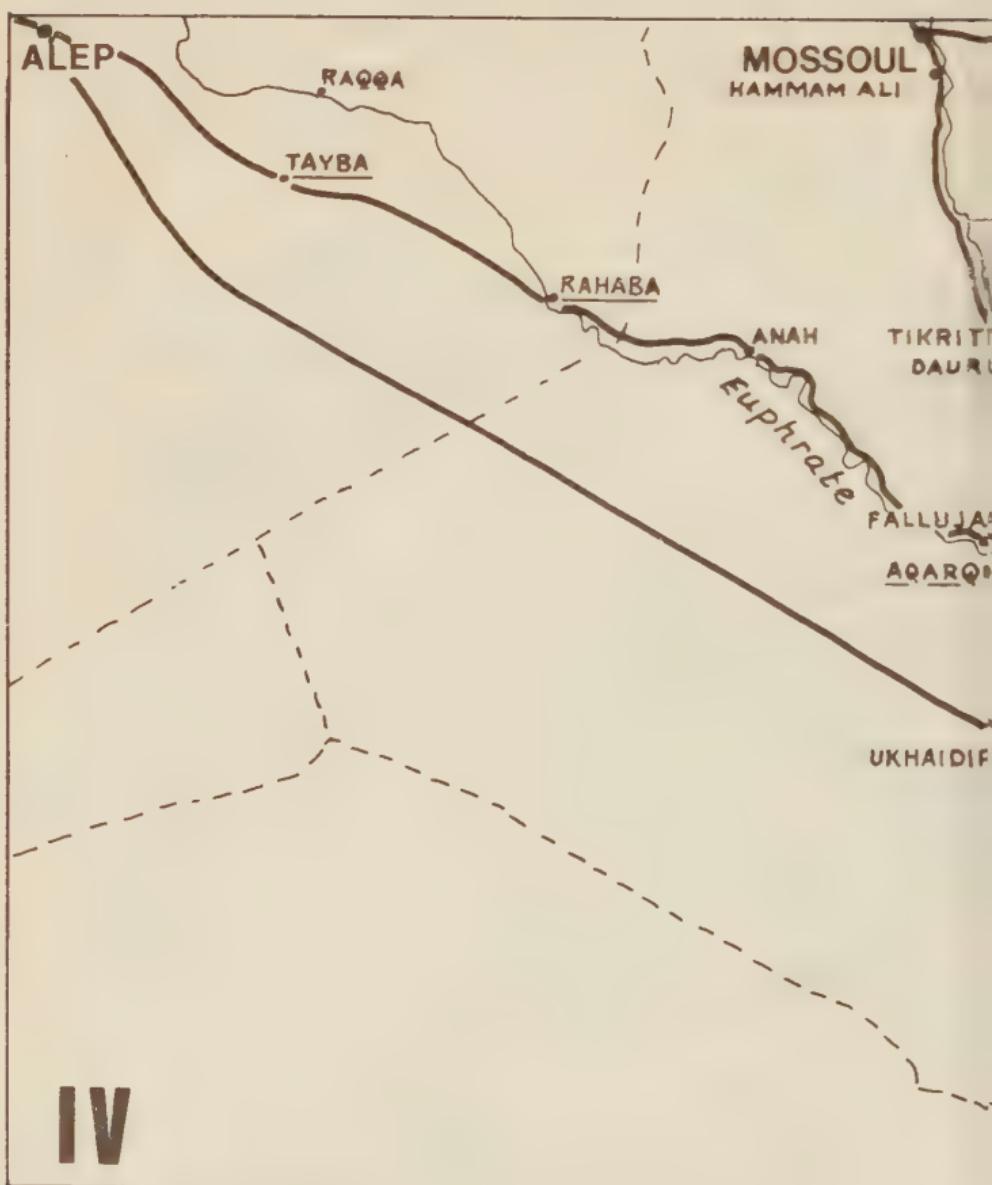




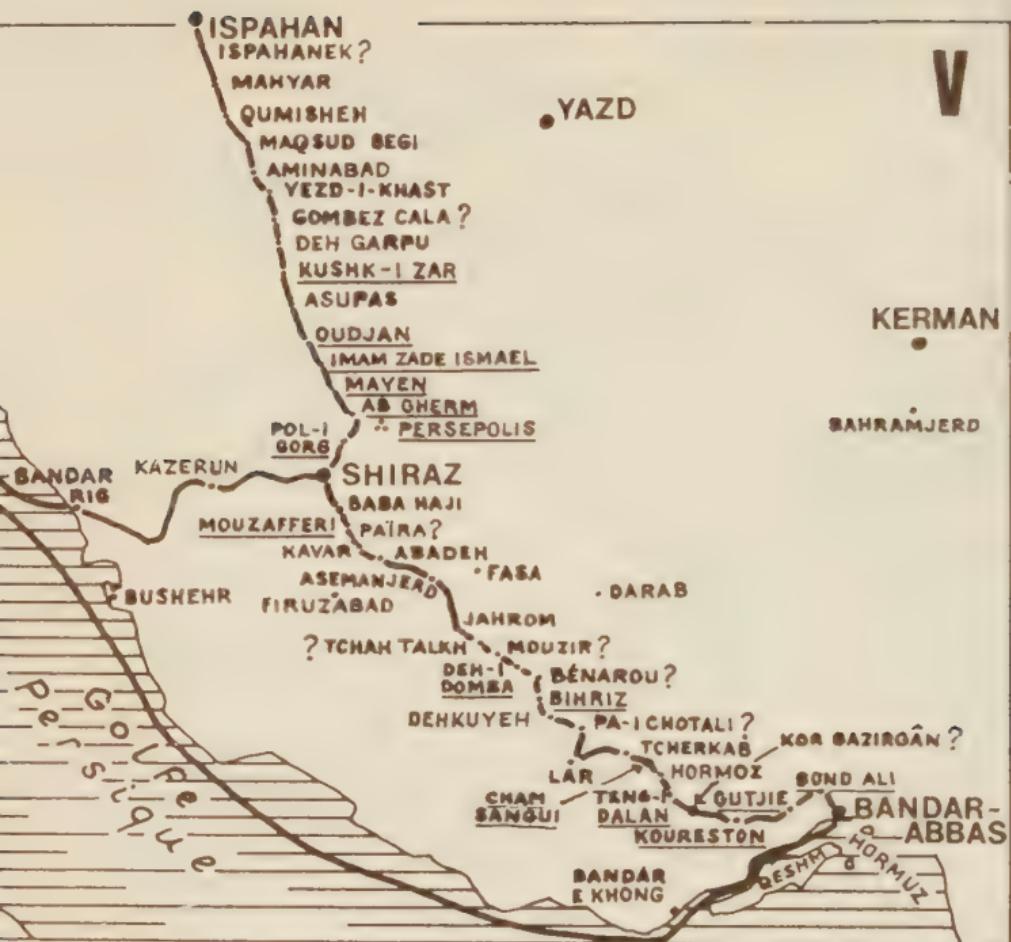
Mer Noire











*Livre premier*

---

*Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan, ville capitale de Perse, par les provinces septentrionales de la Turquie*



DES ROUTES QUE L'ON PEUT PRENDRE EN PARTANT  
DE FRANCE POUR ABORDER EN ASIE ET AUX LIEUX  
D'OÙ L'ON PART D'ORDINAIRE POUR ISPAHAN

Les voyages ne se font pas dans l'Asie comme dans l'Europe, ni à toutes les heures ni avec la même facilité. On n'y trouve pas de voitures ordinaires toutes les semaines de ville en ville et de province en province, et les pays sont fort différents. On voit dans l'Asie des régions entières incultes et dépeuplées, ou par la malignité du climat et du terroir, ou par la paresse des hommes qui aiment mieux vivre pauvrement que de travailler. Il y a de vastes déserts à traverser, et dont le passage est dangereux par le manque d'eau et par les courses des Arabes. On ne trouve pas dans l'Asie des gîtes réglés, ni des hôtes qui prennent soin de loger et de bien traiter les passants. Votre meilleur gîte, particulièrement en Turquie, est la tente que vous portez, et vos hôtes sont vos valets qui vous apprêtent à manger de ce que vous avez pris de provisions dans les bonnes villes. Vous leur faites dresser votre tente en pleine campagne, ou dans quelque place de ville où il n'y a point de caravansera ; et même on se passe bien de tente, quand le temps est doux, et qu'il ne fait ni soleil ni pluie. Dans les caravanseras, qui sont plus fréquents et plus commodes en Perse qu'en Turquie, il y a des gens qui vous fournissent des vivres, et les premiers venus

sont les mieux logés. D'ailleurs, toute la Turquie est pleine de voleurs qui vont par grosses bandes et attendent les marchands sur les chemins : s'ils se trouvent les plus forts, ils les dépouillent et bien souvent leur ôtent la vie ; ce qu'on ne craint point en Perse, où il y a un bel ordre pour la commodité des voyageurs. Toutes ces incommodités et ces risques qu'il leur faut essuyer les obligent à suivre les caravanes qui vont en Perse et aux Indes, et qui ne partent que de certains lieux et en certains temps.

Ces caravanes, dont je ferai ailleurs la description avec celle des caravanseras, partent de Constantinople, de Smyrne et d'Alep : et c'est à l'une de ces trois villes où se doivent rendre ceux qui ont dessein d'aller en Perse, soit qu'ils se joignent aux caravanes, soit qu'ils veuillent se hasarder de faire seuls le chemin avec un guide, ce que j'ai fait une fois. Voici les routes que l'on peut tenir en partant de Paris pour se rendre à ces trois villes.

Je commencerai par Constantinople, où l'on peut aller par terre et par mer : et, par l'une et l'autre de ces voies, il y a deux routes. La première est celle de terre, et je dirai seulement que, lorsqu'on est à Vienne, on est à peu près à moitié chemin de Paris et de Constantinople. La seconde route est moins fréquentée, mais elle est d'ailleurs moins incommodé et moins dangereuse, parce qu'il n'est pas besoin de passeports de l'empereur, ce qu'il n'accorde pas facilement ; et qu'on ne court point de risque des corsaires de Tunis, ou d'Algier, ou d'autres lieux, comme quand on s'embarque à Marseille ou à Ligourne. Par cette route, il faut se rendre à Venise, et de Venise à Anodone, d'où il part toutes les semaines plusieurs barques pour Raguse<sup>1</sup> ; au lieu que, de Venise, il en part rarement pour le même lieu. De Raguse, on va le long de la côte à Durazzo<sup>2</sup>, ville maritime d'Albanie, d'où le reste du chemin se

1. Vacuelle Dubrovnik en Yougoslavie.  
2. Durrës en Albanie.

fait par terre. On passe à Albanopoli<sup>3</sup>, éloignée de trois journées de Durazzo, à Monestier<sup>4</sup> dans une égale distance d'Albanopoli ; et, de Monestier, on peut prendre à la gauche par Sophie et Philippoli<sup>5</sup>, ou à la droite par Inguischer<sup>6</sup>, à trois journées de Monestier et à dix d'Andrinople<sup>7</sup>, d'où en cinq jours on se rend par Selivréa<sup>8</sup> à Constantinople.

Cette dernière route est en partie par mer et en partie par terre. Mais il y en a deux autres entièrement par mer, au-dessus et au-dessous de l'Italie, selon la distinction que l'Antiquité faisait des deux mers qui en font une presqu'île. On peut s'embarquer à Venise et, faisant voile le long du golfe où il n'entre point de corsaires, on va doubler le cap de Matapan, qui est la pointe la plus méridionale de l'Europe, pour passer dans l'archipel. L'autre route est par Marseille ou Ligourne, d'où il part bien souvent des vaisseaux pour le Levant. Pour être plus en sûreté contre les corsaires, il faut prendre occasion du passage des deux flottes anglaise ou hollandaise, qui se rendent d'ordinaire à Ligourne au printemps et à l'automne, et qui se partagent vis-à-vis de la Morée pour se rendre aux lieux où chaque vaisseau est destiné. Selon les vents qui règnent, ces flottes passent quelquefois entre l'île d'Elbe et l'Italie et par le phare de Messine ; quelquefois aussi, elles prennent le large au-dessous de la Sardaigne et de la Sicile et vont reconnaître l'île de Malte. Ainsi, jusqu'à la vue de Candie<sup>9</sup>, il n'y a qu'une même route pour Constantinople, pour Smyrne et pour Alexandrette, dont Alep

---

3. Elbasan, également en Albanie.

4. Monastir, l'actuelle Bitola en Macédoine yougoslave.

5. Philippopoli, l'actuelle Plovdiv en Bulgarie.

6. Ce lieu n'a pas pu être déterminé.

7. L'actuelle Edirne en Thrace turque. En cet endroit, la route du nord venant de Plovdiv et celle du sud se joignent.

8. La Selymbrée byzantine, actuellement Silivri, à soixante-dix kilomètres d'Istambul, petite ville au bord de la mer de Marmara.

9. La ville actuelle d'Iraklion en Crète, et par extension, à l'époque, l'ensemble de l'île.

n'est éloignée que de trois petites journées ; et c'est à l'une de ces trois villes d'Asie où il faut nécessairement aborder pour aller en Perse.

Il y en a quelques-uns qui prennent la route d'Egypte par Alexandrie, Le Caire et Damiette, d'où il part souvent des barques pour Jaffa ou Saint-Jean-d'Acre qui en est proche, et de là ils vont à Jérusalem et à Damas, d'où ils se rendent à Bagdat ou Babylone, comme je dirai ailleurs.

Quand on ne veut pas attendre le départ des flottes, et qu'on ne veut pas se hasarder sur un vaisseau seul de peur des corsaires, on peut prendre un brigantin de Ligourne à Naples, et de Naples à Messine, sans s'éloigner des côtes, et allant tous les soirs coucher à terre. J'ai fait aussi cette route, et je fus de Messine à Syracuse, où l'on voit de beaux restes d'antiquité. C'est comme une ville sous terre, et assez près de là est un grand rocher qu'on a creusé, sous lequel, en parlant bas, ceux qui sont sur le haut entendent ce qui se dit. On appelle ce rocher l' « oreille de Denys le tyran <sup>10</sup> », parce qu'étant au-dessus il entendait aisément tout ce qui se disait de lui, et tous les conseils des principaux de Syracuse qu'il avait fait mettre prisonniers en ce lieu-là. Syracuse n'a plus rien de la splendeur qui la faisait renommer lorsqu'elle commandait à toute la Sicile, et que la Grèce jalouse de sa puissance lui faisait la guerre ; mais son terroir est toujours bon, on y fait grande chère, et c'est où les galères de Malte viennent souvent pour prendre des vivres. Auprès de la ville, il y a un beau couvent de capucins, à la sortie duquel on peut aller plus d'une demi-heure entre deux roches fort hautes, et qui ont assez de pente pour faire place à de petites cellules accompagnées chacune de leur jardin, où ces religieux vont quelquefois en retraite, et cette solitude est des plus agréables que l'on puisse voir. De Syracuse, je fus à Malte sur les galères qui y retournaient chargées de provisions de bouche ; et il faut

10. Les carrières antiques qui constituent encore une des curiosités touristiques de cette ville.

attendre là l'occasion de quelque vaisseau qui aille au Levant.

Je parlerai plus exactement de cette navigation de la Méditerranée pour Smyrne et Alexandrette quand je viendrai à la relation de quelques-uns de mes voyages en particulier. Il est temps d'entrer en Asie et de parcourir toutes les routes qui peuvent conduire à Ispahan, ville capitale de la Perse.

DE LA ROUTE DE CONSTANTINOPLE A ISPAHAN,  
 QUI EST CELLE QUE L'AUTEUR A TENUE  
 DANS SON PREMIER VOYAGE DE PERSE

Il part rarement des caravanes de Constantinople pour la Perse, mais il en part de Burse presque tous les deux mois ; et cette ville, qui est la capitale de la Bithynie, n'est éloignée de Constantinople que de trois journées, ou un peu plus. Ces deux routes se viennent joindre à Chabangi<sup>1</sup>, où l'on se peut rendre en deux jours de Burse, et ainsi il me suffit de parler de la route de Constantinople à Ispahan. On fait ce voyage ou avec la caravane de chameaux comme je fis la première fois, ou en se joignant dix ou douze hommes ensemble bien montés et bien armés.

De Constantinople, on passe à Scutaret<sup>2</sup> sur la côte d'Asie, et l'on y emploie ordinairement le reste du jour àachever de se pourvoir de ce qui est nécessaire pour le voyage. Si l'on a oublié quelque chose à Constantinople, le trajet est court et on peut l'aller quérir.

En partant de Scutaret, la première journée est fort agréable et l'on traverse de belles campagnes qui sont

1. Voir plus loin, note 7.

2. En ture Usküdar : faubourg d'Istanbul sur la côte asiatique du Bosphore, point de départ des caravanes et des armées pour l'Asie. Pour les étapes jusqu'à Tokat voir carte I.

couvertes de fleurs dans la saison. D'abord, pendant quelque temps de côté et d'autre du chemin, on voit, quantité de belles sépultures avec leurs pyramides et l'on discerne aisément les sépultures des hommes d'avec celles des femmes. Les premières ont un turban au bout de la pyramide, et les autres une coiffure dont les femmes se servent en ce pays-là. On couche ce soir-là à Cartali<sup>3</sup>, village de Bithynie, et le lendemain à Gebise<sup>4</sup>, où était l'ancienne Lybissa que le sépulcre d'Annibal rendit célèbre. Il y a en ce lieu-là deux caravanseras et deux fort belles fontaines.

Le troisième jour, on vient à Isnich<sup>5</sup>, que plusieurs croient être l'ancienne ville de Nicée : une partie de la ville est bâtie sur la pente d'une colline, et l'autre dans une plaine qui va jusqu'à la mer, qui fait en cet endroit-là un cul-de-sac que l'on appelle le golfe d'Isnich. Il y a au port deux môle de grandes pierres de taille et trois grands clos fermés de murailles, qui sont comme autant d'arsenaux, dans lesquels sous de longues galeries on voit quantité de bois dégrossi pour bâtir des maisons et des galères. La chasse étant belle aux environs de la ville, et son terroir portant toutes sortes d'excellents fruits et de très bon vin, Sultan Amurat<sup>6</sup> fit bâtir un serrail au lieu le plus éminent, d'où l'on découvre à la fois et la mer et la campagne. Les Juifs occupent

---

3. Kartal, petite ville au bord de la mer, aujourd'hui banlieue d'Istanbul.

4. Gebze. Evliya Tchélebi, le célèbre voyageur turc qui fera le même trajet que Tavernier huit ans plus tard, en 1640, parle d'un grand caravansérail. Le lieu-dit tombeau d'Annibal est situé à l'est de la ville.

5. Ici, il y a confusion entre la ville d'Iznik, qui est effectivement l'ancienne Nicée mais qui se trouve à une centaine de kilomètres au sud-ouest, au bord du lac du même nom, et celle d'Iznikmit, l'ancienne Nicomédie, l'actuelle Izmit, au fond du golfe homonyme, cette dernière étant celle visitée par Tavernier. D'après Evliya, la ville comptait trois mille cinq cents maisons et vingt-trois quartiers, dont trois chrétiens et un seul juif.

6. Murat IV (1623-1640). Le palais est également mentionné par Evliya.

la plus grande partie de la ville, et les blés avec le bois à bâtir sont leur principal négoce. Quand le vent est favorable, on peut aller par mer de Constantinople à Isnich en sept ou huit heures, et le trajet n'est pas dangereux.

Le quatrième jour, on s'arrête à Chabangi, petite ville bâtie sur le bord d'un lac appelé Chabangigul<sup>7</sup>, et il y a deux caravanseras. Depuis le commencement du lac jusqu'à la ville, on marche environ deux lieues, en partie dans la montagne, en partie sur le bord du lac, où en quelques endroits le cheval va dans l'eau jusqu'au ventre. Ce lac n'a guère moins de dix lieues de tour et il s'y pêche une si grande quantité de gros poisson que j'y achetai un brochet de deux pieds et demi pour la valeur de trois sols. Plusieurs empereurs turcs ont eu dessein de conduire un canal de ce lac jusqu'au golfe, parce qu'on transporterait plus aisément à Constantinople le bois à bâtir qu'on tire des montagnes qui environnent le lac. Si le grand vizir, qui par un prodige est mort dans son lit et a eu son fils pour successeur dans sa charge<sup>8</sup>, eût vécu encore quelques années, il aurait sans doute ajouté ce bel ouvrage à de magnifiques réparations qui rendront sa mémoire éternelle dans l'Empire.

Pour dire les choses en moins de mots, j'avertirai le lecteur que tous les lieux par où je vais le mener ne sont éloignés les uns des autres que d'une journée de caravane de chameau, pourvu qu'il ne survienne aucun empêchement, soit par le mauvais temps, soit par la nécessité de se détourner pour éviter la rencontre des voleurs.

De Chabangi, on va camper le soir sur le bord d'une

---

7. La ville et le lac de Sapanca : mille maisons et deux grands khans bâtis par des vizirs au XVI<sup>e</sup> siècle.

8. Il s'agit de Mehmet Köprülü Pacha, mort en 1661, grand vizir depuis 1656. Mais le projet devait être antérieur, puisqu'il est également mentionné par Evliya dans son passage de 1640.

assez grande rivière appelée Zacarat<sup>9</sup>. Elle court au nord et se va jeter dans la mer Noire. On la passe sur un pont de bois et on y pêche beaucoup de poissons. Il n'y a en ce lieu-là ni village ni carvansera ; mais, à une lieue de la rivière, on trouve une grande ville appelée Ada<sup>10</sup> dont la plupart des habitants sont arméniens. Nous y envoyâmes prendre de fort bon vin et d'autres rafraîchissements qui nous étaient nécessaires.

De cette rivière à Cancoly<sup>11</sup>, où l'on couche le lendemain et où l'on a le choix de quatre carvanseras, on marche presque tout le jour au milieu des marais sur des ponts de bois et des chaussées.

Tuskebasar<sup>12</sup> vient après, petit village avec deux carvanseras. Voici de suite les autres lieux où l'on passe :

Cargueslar<sup>13</sup> est un gros village avec un carvansera, sur une petite rivière où l'on prend une sorte de poisson que les habitants appellent *Bournabalouky*, c'est-à-dire poisson au long nez. Il est marqueté comme des truites, mais il est meilleur et plus estimé.

Polia, ou Polis<sup>14</sup>, est une ville au pied des montagnes

---

9. Le fleuve Sakarya. « On a traversé Sakarya sur un pont de bois » (Evliya Tchélebi).

10. Adapazar, chef-lieu du département de Sakarya.

11. Le nom proposé par Tavernier est indéchiffrable, mais il ne peut s'agir que de la petite ville de Hendek, étape obligée de l'ensemble des itinéraires. La route suivie par Tavernier depuis Gebze est l'actuelle route nationale reliant Istanbul à Ankara. Le marécage et ses ponts de bois sont aussi bien mentionnés par Evliya en 1640 que par Ainsworth en 1838.

12. Düzce Pazar (*pazar* : marché), village d'à peine vingt maisons au passage d'Ainsworth, l'actuelle petite ville de Düzce.

13. Après Düzce, le chemin du XVII<sup>e</sup> siècle quittait la route actuelle pour remonter la rivière Melen vers le nord-est. Le village cité ici n'est pas autrement identifiable, mais devait se trouver à l'emplacement ou à proximité du village actuel de Cayircik, sur la rivière Melen.

14. A Bolu, Tavernier rejoint la route actuelle. D'après Ainsworth, la ville avait dix mille habitants dont trois mille chrétiens au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

dont la plupart des habitants sont grecs. Ces montagnes sont fort hautes et continuent le long de la route pendant deux journées de chemin. Elles sont remplies de toutes sortes d'arbres qui sont droits et hauts comme des sapins, et traversées de quantité de torrents qu'il serait difficile de passer sans les ponts que le grand vizir Kuprigli<sup>15</sup> y a fait bâtir. Comme dans toutes ces montagnes le terroir est gras, il n'y aurait pas moyen que les chevaux s'en pussent tirer, quand il tombe de grosses pluies ou quand les neiges viennent à fondre, si le même vizir n'eût eu soin de faire pavé tous les mauvais chemins de ces montagnes jusqu'à Constantinople. Cela ne s'est pu faire qu'avec une très grande dépense, parce qu'il a fallu charrier la pierre de fort loin et qu'il ne se trouve pas un caillou dans toutes ces montagnes. Il y a une grande quantité de colombes grosses comme des poules et de très bon goût, et nous en fîmes bonne chère durant deux jours après avoir eu le divertissement de les tirer. Entre la ville et les montagnes, il y a une belle plaine qui dure près de deux lieues ; après laquelle on passe une rivière qui l'arrose et contribue à sa grande fertilité. C'est un terroir excellent, et qui produit en abondance tout ce qui est nécessaire pour la vie. Des deux côtés du chemin, je comptai plus de vingt grands cimetières. C'est la coutume des Turcs de se faire enterrer sur les grands chemins, et ils croient que les passants font des prières pour les âmes des défunt. Sur chaque tombeau, on voit une colonne de marbre qui est à moitié en terre ; et il y en a une si grande quantité de différentes couleurs qu'on peut juger par là qu'il y a eu un grand nombre de belles églises chrétiennes à Polia et aux environs. On m'assura qu'il y a encore une grande quantité de ces colonnes en plusieurs villages de ces montagnes, et que les Turcs en abattent tous les jours pour en mettre sur leurs tombeaux.

---

15. Voir note 8.

Bendourlour<sup>16</sup> est un village dans les montagnes, et il y a un caravansera.

Gerradar<sup>17</sup> est au-delà des montagnes, et il y a deux caravanseras.

Cargeslar<sup>18</sup> a, de même, deux caravanseras et est dans un bon pays.

Caragalar<sup>19</sup> est un bourg où l'on trouve encore deux caravanseras.

Cosizar<sup>20</sup> n'est qu'un village avec un caravansera.

Tocia<sup>21</sup> est une grande ville sur des collines enchaînées avec de hautes montagnes. Du côté du couchant d'hiver, on découvre une large campagne baignée d'une rivière qui se va perdre dans une autre plus grande appelée Guselarmac<sup>22</sup>. Sur la plus haute de ces collines qui regarde le levant, il y a une forteresse où demeure le bacha<sup>23</sup> et, dans la ville, un des plus beaux caravanseras de la route. La plupart de ses habitants sont chrétiens grecs, qui ont l'avantage de boire de très bon vin que le terroir leur fournit en abondance.

---

16. La comparaison de l'itinéraire de Tavernier avec ceux d'Evliya Tchélebi et d'Ainsworth, entre autres, permet de déceler une inversion entre l'étape de Bayındır (Bendourlour) et celle de Gerede (Gerradar). A Gerede, le chemin des caravanes quitte l'actuelle route d'Ankara, laquelle descend vers le sud, pour se diriger vers l'est. Bayındır est la première étape sur cette route, un village de trois cent cinquante maisons avec un caravansérail selon Evliya, d'à peine cent d'après Ainsworth.

17. Gerede, petite ville de mille feux au XVII<sup>e</sup> siècle ou quinze mille habitants début XIX<sup>e</sup>.

18. L'actuel Çerkeş : trois cents feux à l'époque du passage de Tavernier.

19. Karacalar selon Evliya, Atkaracalar aujourd'hui. Evliya le présente comme un petit village sans caravansérail, les voyageurs logeant chez l'habitant.

20. Koçhisar, l'actuelle bourgade d'Ilgaz.

21. Tosya : trois mille feux (Evliya), vingt mille personnes dont trois mille Arméniens (Ainsworth).

22. Kızılırmak, l'antique Alys, dans lequel se jette la Devres, la rivière de Tosya.

23. Pacha, ou gouverneur de province ; mais, d'après Evliya, il s'agirait plutôt d'un soubachi, gouverneur d'une ville, de rang inférieur au pacha.

Agisensalou<sup>24</sup> est auprès d'une rivière, et il y a un caravansera et une belle mosquée.

Ozeman<sup>25</sup> est une petite ville assise au pied d'un coteau, sur lequel il y a un fort chateau, et au bas deux caravanseras des plus commodes. La rivière de Guselarmac, large et profonde, passe le long de la ville du côté du midi, et on la traverse sur un des plus beaux ponts que l'on puisse voir. Il a quinze grandes arches toutes de pierres de taille, et c'est un ouvrage qui marque la hardiesse de l'entrepreneur. A quelque distance du pont, il y a six moulins à blé joints ensemble comme s'ils n'en faisaient qu'un, et l'on s'y rend par un petit pont de bois, comme nous en voyons dans nos rivières. Celle dont nous parlons se va jeter dans le Pont-Euxin environ à huit journées d'Ozeman.

Azilar<sup>26</sup> est un gros bourg où il y a deux caravanseras.

Delekiras<sup>27</sup> est un grand village avec un caravansera.

Ces quatre dernières journées sont fort dangereuses, parce que les passages sont étroits et avantageux pour les voleurs. Il y en a quantité en ce pays-là et, sur l'avis que nous eûmes qu'une troupe de ces gens-là nous attendaient pour nous attaquer, nous envoyâmes demander escorte au bâcha de Tocia qui nous donna cinquante cavaliers pour nous défendre.

Amasia<sup>28</sup> est une grande ville dans un enfoncement de montagne, bâtie sur un penchant. Elle n'a de vue

---

24. Hacıhamzalu, l'actuel Hacıhamza. Le village était ruiné au passage d'Evliya, mais retrouvait cinq cents maisons au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

25. Osmancık, diminutif d'Osman, d'où l'orthographe de Tavernier. Le château est « un petit bâtiment solide situé sur un rocher abrupte près de la rivière » (Evliya). Le bourg compterait un millier de maisons à l'époque, trois cents au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

26. Hacilar (les pèlerins), l'actuel Gümüşhacıköy, en ruine d'après Evliya.

27. Il doit correspondre au Kerkiraz d'Evliya, l'actuel Gelkiras. La route de l'époque laissait au nord la ville de Merzifon, traversée par le chemin actuel. Ce village aussi tombait en ruine vers 1640.

28. Amasya, aujourd'hui chef-lieu du département du même nom.

que du côté du midi sur une belle campagne. La rivière qui y passe<sup>29</sup> vient de Tocat et va se dégorger dans la mer Noire à quatre journées d'Amasia. On la passe sur un pont de bois, qui est si étroit qu'il n'y peut passer que trois personnes de front. Pour faire venir de l'eau de fontaine dans la ville, on coupa autrefois une lieue de roches dures comme du marbre, et ce fut un travail prodigieux. Du côté du levant, sur une haute montagne, on voit une forteresse où l'on ne peut avoir d'autre eau que celle de la pluie que l'on conserve dans une citerne. Au milieu de la montagne, on trouve une belle source d'eau et, au même endroit, on voit plusieurs chambres taillées dans le roc où quelques dervis<sup>30</sup> font leur demeure. Il n'y a que deux méchants carvanseras dans Amasia ; mais son terroir est bon et il y croît le meilleur vin et les meilleurs fruits de la Natolie.

Ainabazar<sup>31</sup> est le nom d'un carvansera, éloigné d'un quart de lieue d'un gros village où l'on va prendre des provisions.

Turcal<sup>32</sup> est un gros bourg auprès d'une montagne sur laquelle il y a une forteresse. La rivière qui vient de Tocat baigne les maisons, et nous y prîmes de fort bon poisson. Il y a en ce lieu-là un des beaux carvanseras de la route.

De Turcal, on peut aller d'une traite jusqu'à Tocat, et c'est où se vient joindre la route de Smyrne à Ispahan, comme je dirai ensuite.

Tocat<sup>33</sup> est une assez grande ville bâtie au pied d'une haute montagne, et s'étendant autour d'un grand rocher qui est presque au milieu, et sur lequel est assis un fort château où il y a garnison. Il est fort ancien et resté

---

29. Yeşilırmak (la rivière verte).

30. Derviches, moines musulmans appartenant à des sectes plus ou moins hétérodoxes.

31. Le village aussi s'appelait Ayna Pazar. C'est l'actuel Ezine-pazarı, à mi-chemin entre Amasya et Turhal.

32. La ville actuelle de Turhal.

33. Tokat, actuel chef-lieu du département du même nom, était un des principaux centres manufacturiers et caravaniers de l'Anatolie.

seul de trois autres qui étaient moindres. Cette ville est fort peuplée et a pour habitants des Turcs qui en sont les maîtres, des Arméniens, des Grecs et des Juifs. Ses rues sont fort étroites, mais les maisons y sont assez bien bâties, et entre plusieurs mosquées il y en a une magnifique et qui paraît toute neuve. On voit auprès un très beau caravansera qui à mon dernier voyage n'était pas encore bien achevé. Ce qu'il y a de singulier et de commode à Tocat, et que l'on ne trouve guère en d'autres lieux de la route, est qu'autour de ce caravansera et des autres qui sont en cette ville il y a plusieurs logis qu'on loue aux marchands qui veulent être en leur particulier et hors du bruit des caravanseras pendant le séjour que les caravanes font à Tocat. Joint qu'en ces logis particuliers on a la liberté entière de boire du vin et d'en faire provision pour le reste du voyage, et de se réjouir avec ses amis, ce qu'on ne peut faire que difficilement dans les caravanseras, où des Turcs malins viennent quelquefois épier les actions des marchands pour tâcher de tirer quelque chose de leur bourse. Les chrétiens ont douze églises à Tocat, et il y réside un archevêque qui a sous lui sept suffrageants. Il y a aussi deux couvents d'hommes, et autant de filles ; et, quatorze ou quinze lieues aux environs de Tocat, ce sont tous chrétiens arméniens, y ayant très peu de Grecs. La plupart de ces chrétiens sont gens de métier, et presque tous forgerons. Une assez belle rivière passe à un demi-quart de lieue de la ville. Elle prend sa source dans le voisinage d'Erzerom, et on la traverse à Tocat sur un très beau pont de pierre. Au nord de cette ville, elle arrose une vallée de trois ou quatre journées de long et de deux ou trois lieues de large. Elle est très fertile et remplie de quantité de beaux villages qui sont fort peuplés. On vit à bon marché à Tocat, le vin y est excellent, toutes sortes de fruits y viennent en abondance ; et c'est le seul endroit de l'Asie où il croît du safran en quantité : c'est la meilleure marchandise qu'on puisse porter aux Indes, et la livre se vend sur le lieu treize ou quatorze francs selon les années, quoiqu'il y ait autant pesant de cire que de safran, que

sans cela on ne pourrait conserver. Cette ville avec ses dépendances est l'apanage des sultanes mères. Il n'y a qu'un aga et un cadi qui y commandent<sup>34</sup> de la part du Grand Seigneur, et le bâcha de qui ils prennent les ordres demeure à Sivas, qui est l'ancienne Sebaste, et très grande ville environ à trois journées de Tocat. Ce qu'il y a enfin de plus remarquable de Tocat est que cette ville est un des plus grands passages de l'Orient, et qu'il y arrive incessamment des caravanes de Perse, de Diarbekir, de Bagdat, de Constantinople, de Smyrne, de Synope<sup>35</sup> et d'autres lieux. C'est d'ordinaire où ces caravanes se séparent quand elles viennent de Perse. Celles qui vont à Constantinople prennent à main droite au couchant d'hiver, et celles qui vont à Smyrne tirent à la gauche au couchant d'été. A la sortie de Tocat, de côté et d'autre de la ville, il y a un receveur qui, lorsque les caravanes passent, compte tous les chameaux et les chevaux qui portent des marchandises, se faisant payer un quart de richdalle<sup>36</sup> pour chaque chameau et la moitié moins pour chaque cheval. Pour ce qui est des chameaux et des chevaux qui portent les hommes et les provisions de bouche, ils ne paient rien. Ce grand et continual passage de caravanes fait que l'argent roule en ce lieu-là, et que Tocat est une des meilleures villes de la Turquie.

A mon premier voyage de Perse, la caravane qui était fort grosse ne put loger à Tocat. Le grand vizir, qui revenait de Bagdat où il avait été contraint de lever le siège, occupait tous les caravanseras, ou pour mieux dire la ville entière. C'est ce qui obligea notre

34. L'agha est ici un intendant, ou fonctionnaire privé, chargé de collecter les revenus du fief viager de la reine mère. Sa présence, en écartant l'envoi d'un administrateur militaire ordinaire, confère au cadi, juge religieux, qui avait déjà d'habitude des fonctions proches de celles d'un maire, les prérogatives plus étendues d'un administrateur civil ; le tout étant quand même supervisé par le gouverneur de la province résidant à Sivas.

35. L'actuelle Sinop au bord de la mer Noire.

36. Reichsthaler, monnaie d'argent allemande et hollandaise circulant également dans les possessions ottomanes.

caravan-bachi de traverser la ville sans s'y arrêter et d'aller camper à Charkliqueu<sup>37</sup>, de quoi les Arméniens ne furent pas fâchés, ayant par ce moyen plus de temps pour employer à leurs dévotions et pour faire provisions de vin ; ce lieu-là en produisant de très bon.

En sortant de Tocat pour aller à Erzerom, on voit la ville pressée au midi par une haute montagne et, entre cette montagne et la rivière qui est au nord, le chemin où la caravane doit passer est fort étroit. Ce fut dans ce chemin où nous rencontrâmes le grand vizir qui revenait de la chasse avec quatre ou cinq cents de ses gens. Dès qu'il nous eut aperçus, il fit ranger tout son monde en haie et voulut voir passer la caravane. Nous n'étions que quatre Francs sur qui il jeta particulièrement les yeux, et, ayant fait venir auprès de lui notre caravan-bachi, il lui demanda qui nous étions. Le caravan-bachi, pour éviter les mauvaises suites du soupçon que des Francs auraient pu donner au grand vizir en un temps que le Grand Seigneur faisait la guerre à la Perse, lui dit que nous étions juifs ; sur quoi le vizir branlant la tête répartit seulement que nous n'en avions pas la mine, et ce fut un bonheur qu'il n'en dît pas davantage. Peut-être se serait-il avisé de renvoyer après nous et de nous faire arrêter ; mais il n'en eut pas le temps, parce qu'arrivant à son logis il trouva un capigi<sup>38</sup> qui l'y attendait avec un ordre du Grand Seigneur de lui envoyer sa tête, ce qui fut exécuté sans aucune résistance<sup>39</sup>. Sultan Amurat qui régnait alors, fâché de ce que son armée était périe et que le grand

---

37. Le campement accidentel de Tavernier explique l'absence de toute mention de ce village chez les autres voyageurs. Le nom ne figure pas non plus sur les cartes actuelles. Il correspond à la forme Šarkliköy (village des Orientaux) ou Čarkliköy (village de la roue).

38. Littéralement portier. Huissiers du palais chargés souvent de fonctions confidentielles, comme celle ici décrite.

39. Hüsrev Pacha, grand vizir depuis 1628, était déjà destitué depuis septembre 1631. C'est à son retour vers Constantinople qu'il fut assassiné sur ordre impérial, à Tokat, au mois de mars 1632.

vizir avait si mal réussi, ne se put consoler de cette disgrâce que par la mort de celui qui l'avait causée.

Quoique les caravanes se soient reposées quelque temps à Tocat, elles s'arrêtent encore deux ou trois jours à Charkliqueu qui n'en est éloigné que de deux lieues, et en voici la raison. Charkliqueu est un gros village dans un beau pays, entre des coteaux fertiles où il croît d'excellent vin. Il n'est habité que par des chrétiens qui la plupart sont tanneurs, les beaux maroquins bleus se faisant à Tocat et au voisinage. On tient que les eaux y contribuent, et en effet Tocat est renommé pour les maroquins bleus, comme Diarbekir et Bagdat pour les rouges, Moussul ou l'ancienne Ninive pour les jaunes et Ourfa pour les noirs. A deux mille pas de ce village, au milieu d'une campagne, on voit une grosse roche où, du côté du levant, on monte huit ou neuf degrés qui conduisent à une petite chambre où il y a un lit, une table et une armoire, le tout taillé dans le roc ; du côté du couchant, on monte cinq ou six autres degrés qui montent à une petite galerie d'environ six pieds de long et de trois de large, le tout encore taillé dans le roc, quoiqu'il soit d'une dureté extraordinaire. Les chrétiens du pays assurent que cette roche a servi de retraite à saint Jean Chrysostome durant son exil<sup>40</sup> ; que, de cette galerie, il prêchait au peuple ; et que, dans sa petite chambre, il n'avait pour matelas et pour chevet que le roc même, où l'on a pratiqué la place d'un homme pour s'y reposer. Les marchands chrétiens faisant toujours le plus grand corps dans les caravanes, elles s'arrêtent, comme j'ai dit, deux ou trois jours à ce village de Charkliqueu pour donner le temps aux chrétiens d'aller faire leurs dévotions à cette roche, où l'évêque du lieu suivi de quelques prêtres, chacun un cierge à la main, vient dire la messe. Mais il y a encore une autre raison qui oblige la caravane à faire ce petit séjour à Charkliqueu. J'ai dit qu'il

40. Saint Jean Chrysostome était effectivement exilé dans la ville de Comana du Pont dont les ruines se trouvent aux environs de Tokat.

y croît d'excellent vin, et comme il coûte la moitié moins qu'à Tocat, c'est là où les marchands arméniens en font provision pour le voyage.

A deux lieues de Charkliqueu, on passe de hautes montagnes où il y a des précipices de tous côtés. Je me souviens qu'au retour d'un de mes voyages de Perse trois Arméniens y furent fort maltraités, ce qui leur fut causé par leur précipitation et leur imprudence. La chose se passa de cette sorte. Quand on sait qu'une caravane approche, c'est la coutume des Arméniens d'aller un jour ou deux au-devant de leurs frères et de leur porter quelques rafraîchissements. Ceux de Charkliqueu étant venus joindre notre caravane, et ayant apporté de leur bon vin, les trois Arméniens dont je veux parler en burent ce matin-là assez abondamment, ce qui leur donna de la hardiesse et leur fit venir l'envie de gagner les premiers le village de Chankliqueu. Ils se détachèrent de la caravane et, ayant pris les devants sur leurs chevaux de bagage sans songer aux accidents qui en pouvaient arriver, ils furent attaqués à la descente par six cavaliers qui venaient du côté du nord, où il y a d'autres montagnes plus hautes que celle que nous avions à passer. Ils lancèrent d'abord leurs demi-piques contre les Arméniens, dont il y en eut deux qui tombèrent de cheval blessés à mort, le troisième s'étant sauvé et caché dans les rochers. Ces voleurs se saisirent d'abord des chevaux et des marchandises que portaient les Arméniens. Elles étaient en petit volume, et l'on faisait compte qu'il y en avait pour près de dix mille écus. La caravane qui était sur le haut de la montagne vit de loin cette infortune que leur imprudence leur avait attirée, mais sans qu'elle y put remédier, parce que les passages sont étroits et que ces voleurs qui savent tous les détours de ces montagnes se dérobèrent aussitôt à notre vue. Il y a beaucoup à risquer quand on s'éloigne du gros de la caravane, soit qu'on demeure derrière, soit qu'on prenne le devant, et bien des gens se sont mal trouvés de s'en être écartés seulement de cinq cents pas.

Les journées des caravanes ne sont pas toujours

égales et elles arrivent au gîte plus tôt ou plus tard, selon qu'on trouve des eaux et des caravanseras, ou des endroits propres à camper, où l'on sait qu'on doit apporter des vivres et du fourrage des montagnes. Il y a des lieux où il est besoin de faire provision de paille et d'orge pour deux ou trois jours. Quand on marche au mois de mai et que l'herbe est haute, les chameaux et les chevaux ne coûtent rien à nourrir, on ne leur donne alors ni orge ni paille, et dès que la caravane est arrivée, les valets vont couper de l'herbe dans les coteaux où elle est de beaucoup meilleure que dans la plaine ; mais, pendant que ces bêtes de service ne mangent que de l'herbe, elles ont beaucoup moins de force et ne peuvent faire de grandes journées ; ce qui n'est pas agréable aux voyageurs.

De la montagne où les Arméniens furent attaqués, on vient à Almous<sup>41</sup>, petit village sur une rivière qu'on passe sur un pont de bois.

A la sortie d'Almous, on traverse une grande plaine, après laquelle on vient camper auprès d'une assez belle rivière appelée Toufanlu-sou<sup>42</sup> qui se rend dans celle de Tocat.

De cette rivière, on marche vers une haute montagne que les gens du pays appellent Karabehir-beguindrem<sup>43</sup>, c'est-à-dire la montagne qui arrête les grands seigneurs, parce qu'elle est rude et que de nécessité il faut mettre pied à terre à la descente. Dans les mauvais pas qui s'y rencontrent, deux des chevaux de la caravane qui portaient chacun deux balles de draps d'Angleterre

---

41. Le village actuel d'Almus, à l'est de Tokat. A partir de cette dernière ville, le chemin suivi par les caravanes emprunte une route complètement abandonnée aujourd'hui, située au nord de l'axe Sivas-Erzincan-Erzerum reliant actuellement l'Europe à l'Iran. Pour l'itinéraire Tokat-Tabriz voir carte II.

42. Tozanlı-su, nom donné au Yeşilırmak en amont de Tokat.

43. Il s'agit de l'actuel col de Karabayır (descente noire), à près de deux mille mètres d'altitude. Quand au mot « beguindrem », il devrait être lu *begui indiren* (qui fait descendre le seigneur, sous-entendu de son cheval).

crevèrent sous leur charge, et il se trouva bientôt des gens qui en firent bonne chère. Nous avions fait notre compte d'aller camper ce jour-là dans une prairie où coule un petit ruisseau, laquelle n'est éloignée que d'une lieue de l'endroit où nos chevaux étaient demeurés. Mais une compagnie de Tartares qui en attendait deux ou trois autres s'était saisie du poste avant nous et, leur voisinage ne nous pouvant être avantageux, nous fûmes camper à un demi-quart de lieue plus loin dans un endroit qui était assez commode. Notre caravan-bachi fit présent au capitaine des Tartares de deux ou trois livres de tabac, d'un peu de biscuit et de deux flacons de vin, de quoi il lui fut bon gré. Mais l'avis qu'il lui donna de nos deux chevaux morts dans la montagne causa tant de joie à ces Tartares que d'abord quinze ou vingt d'entre eux coururent à toute bride pour les aller dépecer. Deux heures après, nous les vîmes revenir et, la curiosité me portant à les aller voir de près, je fus seul sur une mule avec mon fusil, faisant mine de chasser, et m'approchai d'eux. Ils avaient écorché ces deux chevaux et en avaient mis chacun une pièce sous la selle du cheval qu'il montait. De cette manière, la chair se mortifie et se cuit en quelque sorte par le mouvement et la chaleur du cheval, et ces Tartares la mangent souvent comme cela sans la faire autrement cuire. J'en vis un qui prit une pièce de ces chevaux et, après l'avoir bien battue entre deux linges fort sales avec un morceau de bois, y mit les dents en ma présence et en mangea goulûment, ce qui me dégoûta plus de huit jours de toute sorte de viande.

Au-dessus de la montagne dont je viens de parler, il y a une plaine et, au milieu de la plaine, une fontaine appelée Chésmébeler, c'est-à-dire fontaine de cristal<sup>44</sup>, et assez près de là, du côté du midi, on y voit un village.

---

44. La fontaine n'est évidemment pas identifiable, mais l'endroit correspond à la plaine d'Aksara citée par Evliya, qu'on retrouve sous le nom d'Akschehr (ville blanche) sur les cartes allemandes du milieu du xix<sup>e</sup> siècle (H. Kiepert, 1844).

Du lieu où nous campâmes ce jour-là, on vient à un petit bourg appelé Adras dont tous les habitants sont arméniens<sup>45</sup>.

Aspidar<sup>46</sup> n'est éloigné d'Adras que de deux lieues et n'est qu'un village.

Izbeder est un autre village dans les montagnes où la caravane s'arrête d'ordinaire un jour ou deux, tant pour payer le droit qui est un quart de richdalle pour chaque chameau, et la moitié moins pour chaque cheval, que parce qu'on y trouve d'excellent vin et à grand marché dont chacun emplit ses outres. Mais, de plusieurs fois que j'ai été en ce lieu-là, j'ai passé deux fois sans rien payer, parce que la caravane était si forte de monde que nous nous moquions de ceux qui venaient prendre les droits ; et, n'était le bon vin dont chacun se veut pourvoir, on passerait souvent outre sans rien payer.

D'Izbeder, on vient à un autre gros village dans les montagnes. Toutes ses maisons sont taillées dans le roc sur lequel il est assis, de même que les degrés par où on y monte. De ce village, après avoir passé une rivière sur un pont de bois au bout duquel on voit un caravansera, on arrive à Zacapa<sup>47</sup>, autre village, d'où, par des passages fort étroits où il faut décharger les chameaux en deux endroits et, durant vingt-cinq ou trente pas, porter les ballots de marchandise à force d'hommes, on vient camper dans une petite plaine. Elle est au pied d'une haute montagne qu'on appelle Dikmebel<sup>48</sup>, et au-delà on trouve le village de Kourd-

45. Enderes, village arménien de cent cinquante feux selon Evliya. C'est l'actuel bourg de Sušehri.

46. Aspidar et l'étape suivante Izbeder correspondent aux villages actuels de Bas et Haut-Ezbider.

47. Ce village figure sous le nom de Zacapa ou Zaghaba sur les cartes du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il n'est plus identifiable de nos jours. Evliya mentionne un village de cent feux sur la rivière Zaga, qui doit être un affluent du Kelkit.

48. Il s'agit probablement du Tekmanbeli d'Evliya, situé à neuf heures de Zaga.

aga<sup>49</sup>, après lequel on passe à gué trois rivières. A deux lieues au-delà, on en rencontre une quatrième qu'on passe trois fois, une fois à gué, deux autres fois sur deux ponts, après quoi suit un village qu'on appelle Garmeru<sup>50</sup>.

De Garmeru, on vient à Seukmen<sup>51</sup>, autre village ; de Seukmen à Louri<sup>52</sup>, de Louri à Chaouqueu<sup>53</sup>, qui sont aussi deux villages assez bien entretenus. Je vis un vieillard à Chaouqueu de l'âge de cent trente ans, qui, lorsque Sultan Amurat fut assiéger Bagdat, donna toute l'avoine qui fut nécessaire pour un jour à l'armée du Grand Seigneur. Sa Hautesse pour récompense l'exempta, lui et ses enfants, de tous droits pendant leur vie.

En sortant de Chaouqueu, on trouve une haute et rude montagne, ce qui lui a donné le nom d'Aaggi-dogii<sup>54</sup>, c'est-à-dire montagne amère. Comme les passages sont fort étroits, il faut que la caravane fasse un défilé, et c'est alors que l'on compte tous les chameaux et les chevaux, chaque chameau et chaque cheval payant au caravan-bachi un certain droit, qui monte à une assez bonne somme quand la caravane est grosse. Une partie de cet argent est employée au paiement de sept ou huit Arméniens qui font la garde autour de la

---

49. La carte de Kinneir qui date des années 1820 mentionne un lieu-dit Kourd-agha qui se trouve placé sensiblement plus au nord que l'itinéraire ici décrit. L'étape correspond au village de Karaca, figurant sur les cartes actuelles et étant, selon Evliya, un village mixte de Turcs et d'Arméniens.

50. Germürü sur les cartes actuelles. Evliya mentionne un petit château bâti pour protéger la route des voleurs.

51. Ce village est appelé Sukmé par Tournefort qui le traversa en 1701. Il figure sous le nom de Sökmen sur les cartes modernes.

52. Actuellement Lori. Village de cent maisons d'après Gardane qui y passa en 1807.

53. Le mot correspond à Çavuşköy. Un Baščavuşköy figure aujourd'hui sur les cartes, mais les itinéraires mentionnent le plus souvent une étape appelée Karakulak.

54. Si l'emplacement de la montagne peut être situé au nord-ouest du coude de l'Euphrate, le nom ne figure pas sur les cartes.

caravane dans toute la route, depuis son arrivée au gîte jusqu'à son départ ; une autre partie s'en va à d'autres frais ; et ce qui en peut rester est au profit du capitaine de la caravane.

Après que l'on a passé cette montagne, on vient camper dans une plaine qu'on appelle Gioganderesi<sup>55</sup> ; et, de cette plaine jusqu'à Erzerom, on ne rencontre plus que trois villages, Achekala<sup>56</sup>, Ginnis<sup>57</sup> et Iligia<sup>58</sup>, qui sont autant de gîtes pour les caravanes. Pendant ces trois dernières journées, on côtoie toujours l'Euphrate, qui est encore faible et qui prend sa source au nord d'Erzerom. C'est une chose admirable de voir la quantité de grosses asperges qui croissent le long de cette rivière, et dont on pourrait charger plusieurs chameaux.

A une lieue au-deçà d'Erzerom, la caravane est obligée de s'arrêter, et le douanier de cette ville, accompagné du lieutenant du bacha, vient pour lier tous les ballots et les coffres d'une corde en croix où il met son cachet, afin que, quand les marchands sont dans la ville, ils ne puissent tirer quelques sacs d'argent ou quelques pièces d'étoffe pour les cacher jusqu'à leur départ. Le lieutenant du bacha vient particulièrement au-devant de la caravane pour prendre garde si les marchands ont bonne provision de vin ; et quand il en demande quelques bouteilles, soit alors, soit dans la ville, où ni lui ni le douanier n'ont point de honte de faire la ronde chez les marchands, on n'ose guère les refuser. Car il faut remarquer qu'il ne croît point de vin à Erzerom, et que celui qu'on y boit est un petit

---

55. Un village nommé Sheitan Deresi (la rivière du diable) figure en cet endroit sur la carte qui accompagne le récit d'Ainsworth (1838).

56. Aşkale : ici, la route des caravanes rejoint la route actuelle venant de Trabzon à Erzerum, juste avant la traversée de l'Euphrate.

57. Cinis. Le village se trouve également cité dans les textes du XVI<sup>e</sup> siècle.

58. İlica, sources d'eau chaude à une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'Erzerum.

vin blanc de Mengrelie<sup>59</sup> qui est toujours vert ; ce qui oblige les marchands de se fournir de vin à Tocat, où il est bon pour tout le voyage jusqu'en Perse. Le douanier laisse d'ordinaire trois jours à la caravane pour se reposer, pendant lesquels il envoie aux principaux marchands quelques fruits et autres petits rafraîchissements, dont ensuite il sait bien se rembourser. Les trois jours passés, il vient visiter tous les ballots et, les ayant fait ouvrir, il prend le compte de toutes les marchandises. Cela ne peut se faire en si peu de temps que la caravane, tant pour cette visite que pour changer de chameaux, ne demeure d'ordinaire vingt ou vingt-cinq jours à Erzerom.

Erzerom, ville frontière de Turquie du côté de la Perse, est assise au bout d'une grande plaine remplie de bons villages et environnée de hautes montagnes. En comprenant les faubourgs et la forteresse, elle peut passer pour une grande ville ; mais les maisons y sont mal bâties, n'étant que de bois et de terre sans aucun agencement. On y voit seulement quelques restes d'églises et de bâtiments des anciens Arméniens, par où l'on peut juger qu'il n'y avait pas grande beauté. La forteresse est sur une éminence et entourée d'une double ceinture de murailles, avec un méchant fossé et des tours carrees qui sont assez près l'une de l'autre. Le bâcha y fait sa demeure et y est très mal logé, tous les bâtiments qu'enferme la forteresse étant en mauvais état. Dans la même enceinte, il y a une butte sur laquelle on a élevé un petit fort, qui est la demeure du janissaire-aga et où le bâcha n'a aucun pouvoir. Quand le Grand Seigneur veut avoir la tête de ce bâcha, ou de quelque personne considérable de la province, il envoie un capigi avec ordre au janissaire-aga de faire monter au petit fort celui de qui la mort est conclue, et l'exécution s'en fait sur-le-champ. J'en ai vu un exemple à mon dernier voyage de Perse, le bâcha d'Erzerom n'ayant pas envoyé assez tôt douze mille

<sup>59</sup> Mingrelie : ancien royaume situé au nord-ouest de la Géorgie actuelle.

hommes que le Grand Seigneur lui demandait pour la guerre de Candie : le même capigi qui lui avait porté l'arrêt de sa mort venait d'en faire autant au bacha de Kars pour n'avoir pas aussi envoyé le nombre complet de six mille hommes pour la même guerre ; et, ayant rencontré dans un village ce capigi qui retournait à Constantinople, il me fit voir malgré moi les têtes de ces deux bachas qu'il portait dans un sac au Grand Seigneur.

Entre la première et la seconde porte de la forteresse, on voit à main droite vingt-quatre pièces de canon qui sont parfaitement belles, mais sans affût et les unes sur les autres. On les mena à Erzerom pour s'en servir aux occasions des guerres que le Grand Seigneur peut avoir contre la Perse, qui sont assez ordinaires entre ces deux empires.

Il y a dans Erzerom plusieurs grands caravanseras, cette ville étant comme Tocat un des plus grands passages de la Turquie. Il croît du vin dans le voisinage, mais il n'est pas des plus excellents, et comme il est étroitement défendu d'en boire, il faut l'acheter en cachette et sans que cela vienne à la connaissance du cadi. Quoiqu'il fasse presque toujours froid à Erzerom, l'orge y croît en quarante jours et le blé en soixante, ce qui est une chose digne de remarque. La douane se paie rigoureusement en ce lieu pour la sortie de l'or et de l'argent, et pour toutes les marchandises. La soie qui vient de Perse paie quatre-vingts écus par charge de chameau, et la charge pèse huit cents livres. On n'en donne pas davantage à chaque chameau à cause des montagnes qu'il faut passer, mais dans les pays des plaines on leur donne jusqu'à dix quintaux. La charge des toiles d'Inde paie jusqu'à cent écus, mais ces charges-là sont beaucoup plus fortes que celles des soies. Pour ce qui est des autres marchandises, elles paient six pour cent de leur valeur. Si les marchands veulent donner quatre-vingt-dix écus, tant pour le douanier que pour le bacha et les janissaires, ils ont le privilège qu'on ne leur ouvre point les ballots quand ils seraient pleins d'or et de piergeries ; et ces mar-

chands s'accordent quelquefois avec les chameliers pour reduire trois charges à deux et payer moins de douane. Les soies qui viennent de Chamaqui<sup>60</sup>, de Gengea<sup>61</sup> et de Teflis paient deux écus par batman<sup>62</sup>. Un batman pèse seize livres, et la livre est de seize onces. Celle qui vient de Guilan<sup>63</sup>, quoique beaucoup plus fine et plus chère, ne paie par batman qu'un écu et demi. La raison de ceci est que toutes les soies de Guilan se rendent à Tauris<sup>64</sup>, et qu'il y a d'autres chemins que par Erzerom pour se rendre à Alep ou à Smyrne, qui sont les deux villes où l'on porte toute la soie pour la vendre aux Francs. Je dirai en passant qu'il vient de Guilan trois sortes de soie. La première s'appelle charbasi, la seconde carvari, la troisième loge<sup>65</sup>. Pour ce qui est du prix des soies, il n'y a rien de fixe, il hausse et baisse selon les années. De Chamaqui, de Gengea et de Teflis, il en vient de deux sortes. La fine est appellée charbasi et la grosse ardache<sup>66</sup>; et quand celle-ci vaut dix, l'autre vaut dix-huit. Quand il arrive que le douanier d'Erzerom veut prendre au-delà des droits ordinaires (ce que l'on sait par les caravanes qui y ont passé), les marchands, au lieu de suivre la route ordinaire, vont de Tocat à Diarbekir, de Diarbekir à Van, de Van à Tauris, et de cette manière ils punissent le douanier de son injustice. Mais, celles-ci n'y trouvant pas son compte, pour les rappeler à Erzerom il va mettre une grosse somme en dépôt entre les mains du kan<sup>67</sup> d'Erivan, ce qui lui sert de

60) Chemakha, en Azerbaïdjan soviétique.

61) La nouvelle ville de Kirovabad, en Azerbaïdjan soviétique.

62) Mesure de poids qui vaut environ vingt trois kilos.

63) Région du nord de l'Iran, située au sud-ouest de la mer Caspienne.

64) La ville de Tabriz.

65) Chabasse, khorvay et logia appellations sous lesquelles les différentes qualités de la soie persane étaient commercialisées à l'époque.

66) Soie ardache ou chirvani de Chirvan, nom donné à l'actuel Azerbaïdjan soviétique, à l'époque province iranienne.

67) Khan, gouverneur souvent heréditaire d'une province iranienne.

caution pour assurer les marchands qu'il ne les traitera pas rudement à l'avenir.

Erzerom a été anciennement une des principales villes d'Arménie. Il y a encore aujourd'hui dans les faubourgs plusieurs familles arméniennes qui ont l'exercice libre de leur religion dans une fort vieille église. Le gouvernement de cette ville est d'autant plus important et lucratif que c'est une des principales portes de Turquie pour entrer en Perse. Le grand passage des caravanes enrichit et le bacha et le douanier, comme je dirai bientôt, et, de quelque adresse dont les marchands se puissent servir, il leur est difficile de les tromper. Ils mettent à part pour payer les droits toutes les espèces légères qu'ils peuvent avoir, et quelquefois le douanier n'est pas si rude que de les refuser, il les prend pour bonnes et comme si elles étaient de poids. C'est à Erzerom qu'on commence à voir de la monnaie de Perse.

J'ai remarqué qu'en ce lieu-là on est fort sujet aux maladies des yeux ; mais il n'y a point de gens experts pour les guérir, et à mon dernier voyage le chirurgien que j'avais pris en France pour me servir eut beaucoup de pratique pendant mon séjour à Erzerom.

Pour ne rien oublier, il faut dire ici un mot d'une autre route de Constantinople à Erzerom, mais qui est peu fréquentée.

Il n'y a que cinq journées d'Erzerom à l'ancienne Trébizonde, appelée aujourd'hui Tarabosan<sup>68</sup>, assise sur la mer Noire ; et, en s'embarquant à Constantinople, on pourrait s'y rendre avec un vent favorable en quatre ou cinq jours. De cette manière, on ferait en dix ou douze jours et à peu de frais le chemin de Constantinople à Erzerom ; et quelques-uns ont essayé cette route ; mais ils ne s'en sont pas bien trouvés et n'ont pas eu envie d'y retourner. C'est une navigation très

---

68. L'actuelle Trabzon. Ce chemin, qui était très fréquenté du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle parce qu'il traversait des terres chrétiennes (l'Empire grec de Trébizonde, Constantinople byzantine), sera remis en vigueur au XIX<sup>e</sup> avec le développement de la navigation.

dangereuse et qui se fait rarement, parce que cette mer est pleine de brouillards et sujette aux orages ; et c'est pour cette raison plutôt que pour la couleur de son sable qu'on lui a donné le nom de mer Noire, tout ce qui est funeste et obscur étant appelé « noir » selon le génie universel de toutes les langues mortes et vivantes.

Le jour que la caravane part d'Erzerom, elle ne peut faire qu'une demi-lieue, le bacha et le douanier l'obligeant de s'arrêter près de la ville pour visiter une seconde fois les sacs et les caisses et voir s'il n'y a point d'argent dedans. Il leur est dû deux pour cent de tout l'argent qui se transporte hors de Turquie, et, les marchands ayant pu cacher le leur pendant leur séjour à Erzerom, ou chez un ami, ou dans quelque trou fait en terre, le bacha et le douanier qui partagent ces droits-là tâchent de les recouvrer par une seconde visite dans la campagne. Le douanier y vient en personne avec ses gens ; mais comme il ne veut pas rebuter les marchands qui peuvent, comme j'ai dit, prendre une autre route, il ferme souvent les yeux à beaucoup de choses et le plus qu'il emporte est un pour cent. Sans l'intérêt du bacha, il n'irait peut-être pas les inquiéter de peur de les dégoûter de ce passage et il se contenterait de ce qu'il en a tiré à Erzerom. Il traite ce jour-là à dîner les principaux de la caravane après la visite faite, et, à l'issue du repas qui est d'ordinaire achevé sur le midi, les gens du bacha crient à haute voix : « Marchands, il vous est permis de passer outre. » La caravane part d'ordinaire de ce lieu-là sur le soir, et ces gens du bacha qui sont rusés y demeurent jusqu'au lendemain pour tâcher de surprendre quelque marchand qui, pour frauder les droits, pourrait s'être arrêté dans la ville et venir ensuite avec son argent joindre la nuit la caravane.

De ce dernier poste où campe la caravane, on passe à une forteresse appelée Hassan Kala<sup>69</sup>. Il faut payer

---

<sup>69</sup>. Forteresse importante, abondamment décrite par Evliya Tcheli bi.

la une demi-piastre pour chaque charge de chameau ou de cheval quand on va d'Erzerom à Erivan ; mais au retour on ne paie que la moitié.

De cette forteresse, on vient camper à un pont qui est auprès d'un village appelé Choban-kupri<sup>70</sup>. C'est sur ce pont, qui est un des plus beaux de la route, où l'on passe deux rivières qui s'y viennent joindre, à savoir celle de Kars et une autre qui sort d'une montagne qu'on appelle Binguel<sup>71</sup>, et toutes deux se vont perdre dans l'Aras. La caravane s'arrête d'ordinaire un jour ou deux à ce pont, parce qu'elle se sépare souvent en ce lieu-là, et que les marchands, dont les uns continuent de suivre la grande route et les autres prennent le chemins de Kars, se réjouissent ensemble avant de se quitter. On prend ce chemin de Kars tant pour éviter de passer plusieurs fois l'Aras à gué, ce qui est fort incommodé, qu'à cause d'une douane qui est sur la grande route où l'on paie quatre piastres pour chaque cheval, au lieu qu'à Kars on en est quitte pour la moitié.

J'ai fait deux fois le chemin par Kars, et il est plus long et plus ennuyeux que l'autre. En partant du pont, pendant les quatre premières journées, ce ne sont que des montagnes couvertes de bois et des pays fort déserts où on ne rencontre qu'un seul village ; mais quand on approche de Kars, on découvre un pays plus riant et des terres défrichées où les grains et les fruits viennent à souhait.

Kars est à 78 degrés 40 minutes de longitude et à 42 degrés 40 minutes de latitude<sup>72</sup>, dans un bon terroir. Cette ville est fort grande mais mal peuplée, quoique les vivres y soient excellents et à grand marché. Mais le Grand Seigneur ayant souvent choisi ce lieu-là pour

70 Choban Kupri (le pont des bergers). Le village est aujourd'hui appelé Koprükoy (village du pont).

71 Montagne de Bingol au sud-est d'Erzerum, d'où prennent leur source l'Araxe et l'Euphrate inférieur.

72 Les longitudes et latitudes données par l'Avantier ne correspondent pas à celles de nos jours. Même en comptant sur le méridien de Paris, la longitude de Kars ne serait qu'aux environs de 41°, sa latitude étant également proche de 41°.

le rendez-vous de son armee, toutes les fois qu'il a voulu le remettre en bon etat et y envoyer du monde pour y bâtit des villages, le roi de Perse a tout ruiné, comme il a fait à Zulfa et en plusieurs autres lieux de la frontière, durant huit ou neuf journées de chemin.

De Kars à Erivan, il y a neuf journées de caravane et on campe dans les lieux qu'on trouve les plus commodes, n'y ayant point de gites régles. Le premier jour, on passe à un monastère accompagné d'un village qui ne sont pas moins deserts l'un que l'autre. Le lendemain, on vient aux ruines d'une grande ville appellée Anikigae, c'est-à-dire en langage arménien « la ville d'Ani »<sup>73</sup>, qui était le nom d'un roi d'Arménie son fondateur. Le long des marailles qui regardent le levant, il passe une rivière fort rapide qui vient des montagnes de Mengrelle et se va perdre dans la rivière de Kars. L'assiette de cette ville était forte, étant bâtie dans un marais où l'on voit des restes de deux chaussées par lesquelles seulement on la pouvait approcher. On voit aussi des marques de plusieurs beaux monastères, entre lesquels il y en a deux entiers, et l'on tient qu'ils étaient de fondation royale. De là à Erivan, pendant deux journées de chemin, on ne trouve plus que deux villages, et à la dernière on cotoie une grande montagne, d'où, lorsque la caravane passe, on amène des chevaux à vendre de divers endroits.

Il faut maintenant reprendre la grande route et retournir au pont où la caravane s'est séparée selon les étapes et les inclinations des marchands.

À deux lieues de ce pont, on voit à main droite vers le midi une grande montagne que ceux du pays appellent Mengol<sup>74</sup>, c'est une montagne d'où sort quantité de sources et d'où se forment d'un côté l'Euphrate et de l'autre la rivière de Kars, que l'Aras reçoit quatorze ou quinze lieues de environs au-deçà d'Erivan.

73 Ancienne capitale du royaume arménien dont les ruines sont encore visibles à la frontière soviétique, sur les bords de la rivière Arpa Cay.

74 Il s'agit toujours de la montagne de Bingol, reprise ici avec une autre orthographe (voir note 71).

L'Aras, que les anciens appelaient Araxe, sort d'autres montagnes au levant de celle de Mingol et, après avoir serpenté dans la haute Arménie où il se grossit de plusieurs autres rivières, il se va décharger dans la mer Caspienne à deux journées de Chamaqui, aux frontières des anciennes Mèdes<sup>75</sup>.

Tout le pays qui est entrecoupé de ces rivières d'Aras et de Kars, et de plusieurs autres qui s'y viennent joindre, n'étant presque habité que par des chrétiens, le peu de mahométans qui s'y trouvent sont si superstitieux qu'ils ne boivent point de l'eau d'aucune de ces rivières et ne s'y lavent point, les tenant impures et souillées par les chrétiens qui s'en servent. Ils ont des puits et des citernes en leur particulier et ils ne souffrent pas que les chrétiens en approchent, tant il y a de superstition et de folie parmi les mahométans de ces quartiers-là. Mais il n'y en a pas moins parmi les femmes arméniennes de Zulpha dont je parlerai dans la suite de mes relations, lesquelles aussi sont si scrupuleuses qu'elles ne veulent point boire de l'eau de la rivière de Senderou, qui passe à Ispahan, parce que les mahométans s'y lavent, et elles ne boivent que de l'eau de leurs puits, ne voulant pas même manger des viandes qui ont été tuées par les mahométans.

Coumasour<sup>76</sup> est le premier village où l'on vient camper en partant du pont de Choban-kupri pour Eriwan.

Halicarcara<sup>77</sup> est le gîte qui suit après Coumasour. C'est un gros village dont tous les habitants sont chrétiens, et les maisons y sont bâties sous terre comme des caves. Je me souviens qu'y arrivant le septième

75. La Médie Atropaténé des géographes grecs ou Aterpatan des Perses a donné le nom moderne d'Adherbaïdjan ou Azerbaïdjan.

76. Komasor, petit village au sud de l'Araxe.

77. Alidjakrak sur la carte de R. Kiepert (1907), Aliceyrek actuel ; à vingt-cinq kilomètres à l'est de Komasor. Plus loin, il faudrait lire quatrième et non troisième voyage, Tavernier étant revenu de son troisième voyage directement de l'île de Java en Europe par Le Cap, probablement en 1649, et reparti pour son quatrième en 1651.

jour de mars 1655, au retour de mon troisième voyage de Perse, les neiges étaient encore si hautes qu'on eut bien de la peine à en tirer les ballots de marchandises qui y étaient demeurés. Il fallut nous y arrêter huit jours entiers, et le douanier d'Izerom, qui eut avis du tâcheux état où le mauvais temps avait mis la caravane, vint en personne avec cinq cents cavaliers pour lui faire le chemin et fut assembler quantité de paysans des environs pour tirer les marchandises des neiges. Mais ce n'était pas le désir de nous rendre service qui faisait agir le douanier, c'était son propre intérêt, parce qu'un nouveau douanier devait entrer en sa place le vingt-deuxième de mars, et notre caravane se trouvant fort grosse, ce lui aurait été une perte de plus de cent mille écus si elle ne fut pas arrivée à Izerom avant ce jour-là. Nous souffrîmes beaucoup dans cette marche, et les neiges nous empêchant d'avancer, toute la caravane était souvent dispersée. La plupart de nos gens avaient comme perdu la vue de la forte réverbération de ces neiges qui gâtent les yeux et, ne croyant pas qu'il en dut tomber une telle quantité au mois de mars, ils ne s'étaient pas précautionnés selon la coutume de ces pays-là. Quand on a à marcher plusieurs journées dans des pays pleins de neige, les voyageurs pour se conserver la vue se couvrent le visage d'un mouchoir de soie fait exprès pour cet usage comme une manière de crêpe noir. D'autres ont de grands bonnets fourrés dont la bordure est de poil de chèvre et, les poils qui sont longs leur tombant sur le visage, leur rend le même office que ferait un crêpe.

La caravane est d'ordinaire douze jours en chemin d'Izerom à Erivan. La deuxième journée après Halcarcar, on passe trois fois l'Aras à gué, et le lendemain on le passe encore, parce que cette rivière serpente beaucoup. A une lieue et demie de l'endroit où on la passe pour la quatrième fois, il y a dans la montagne une forteresse appelée Kaguangan<sup>8</sup>, et c'est

<sup>8</sup> Kaglian. Erivan y trouve une petite forteresse et sept cents feux. Des environs de Kais jusqu'au golfe Persique, la

la dernière place des Turcs de ce côté-là. Les douaniers qui y demeurent viennent de là à la caravane prendre leurs droits, qui sont quatre piastres par charge de chameau et deux piastres d'un cheval chargé. En la même année 1655, la caravane étant campée à une lieue de cette forteresse de Kaguisgan, toutes ces montagnes n'étant habitées que par des chrétiens arméniens, nous vîmes arriver un pauvre évêque suivi de quinze ou seize personnes, entre lesquelles il y avait quelques prêtres, et ils nous apportèrent du pain, des poules et quelques fruits, demandant la charité aux marchands qui les renvoyèrent satisfaits. Il n'y avait que quatre ou cinq mois que ce pauvre évêque avait perdu un œil par un coup qu'il reçut d'un janissaire. Ce brutal, étant venu au village où cet évêque demeure, voulait par force qu'il lui donnât de l'argent et, voyant qu'il n'en avait point, il lui donna de rage un coup de poignard dans l'œil, qui lui sortit de la tête. La plainte en fut portée à l'aga<sup>79</sup>, qui peut-être aurait châtié le janissaire, mais celui-ci avait pris la fuite et l'évêque ne put avoir justice de cet attentat.

Du dernier lieu où nous campâmes auprès de l'Aras, on va camper encore le jour d'après sur le même fleuve à la vue d'un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue. Le lendemain, on passe la rivière qui vient de Kars et qui fait la séparation de la Perse d'avec la Turquie. Le jour suivant, on s'arrête au bord de l'Aras environ à demi-lieu d'un petit village, et c'est la dernière fois qu'on voit cette rivière qu'il a fallu si souvent passer.

De l'Aras, on vient camper dans une plaine à la vue d'un village qui n'est pas fort loin. Le lendemain, la caravane s'arrête dans une campagne et, le jour d'après,

---

frontière turco-persane fixée en 1639 correspond aux frontières actuelles entre la Turquie et l'U. R. S. S., la Turquie et l'Iran, l'Irak et l'Iran.

79. Il s'agit probablement d'un agha des janissaires, c'est-à-dire d'un officier de ce corps.

elle arrive aux Trois-Eglises<sup>80</sup>, d'où il n'y a plus qu'une demi-journée jusqu'à Erivan.

Puisque nous sommes à la fin de la Turquie que nous avons quittee au passage de la rivière de Kars, je mettrai fin aussi à ce chapitre pour delasser le lecteur et j'en commencerai un nouveau en commençant d'entrer en Perse.

---

80. Evliya appelle également ce lieu Üç Kilise. Le nom arménien, lequel prevaut aujourd'hui, est Edjmiadjine. La ville située dans la République socialiste soviétique d'Arménie est toujours le siège du patriarcat arménien.

SUITE DE LA ROUTE DE CONSTANTINOPLE A ISPAHAN,  
DEPUIS LES PREMIERES TERRES DE PERSE JUSQU'A ERIVAN

Le premier lieu digne d'être remarqué en entrant en Perse par l'Arménie est celui qu'on appelle Les Trois-Eglises à trois lieues d'Erivan, et ce sont ces trois monastères à quelque distance les uns des autres. Le plus grand et le plus beau est la résidence du grand patriarche des Arméniens : il y en a un autre au midi, qui n'est éloigné du premier que d'une portée de mousquet : et un troisième a un quart de lieue de la vers le levant, qui est un monastere de filles. Les Arméniens appellent ce lieu-la Egmiasin, c'est-a-dire « Fils unique », qui est le nom de la principale église. On trouve dans leurs Chroniques qu'environ trois cents ans après la venue de Jésus-Christ on commença à la bâtir, et que, les murailles étant déjà à hauteur d'appui, le Diable venait défaire la nuit ce qu'on avait fait le jour : que cela dura pres de deux ans ; mais qu'une nuit Jésus-Christ apparut, et que des ce moment-la le Diable ne put plus empêcher que l'on achevât l'église. Elle est dédiée à saint Grégoire pour lequel les Arméniens ont une grande vénération, et on y voit une table de pierre qui est, selon leurs mêmes Chroniques, la pierre où Jésus-Christ se posait quand il apparaissait à saint Grégoire. Ceux qui entrent dans l'église vont baisser cette table en grande dévotion.

monastère a été bâti à l'honneur d'une qui vint d'Italie avec quarante filles de quavoir saint Grégoire. Un roi d'Arménie l'avait jeté dans un puits avec des serpents dont il ne reçut aucun dommage. Il y vécut quatorze ans par un grand miracle, et depuis ce temps-là les serpents de deux ou trois lieues des environs ne font aucun mal. Ce roi idolâtre ayant voulu jouir de cette princesse qui était très belle et de ses compagnes, elles surmontèrent par leur vertu la violence qu'il leur voulait faire et, de rage de ne pouvoir venir à bout de son dessein, il les fit toutes mourir. Voilà ce que les Arméniens racontent au sujet de la fondation de ce monastère<sup>1</sup>.

C'est la coutume de tous les Arméniens, tant de ceux qui vont en Perse que de ceux qui en viennent par la route que je décris, d'aller faire leurs dévotions aux Trois-Eglises, et la caravane s'y arrête d'ordinaire cinq ou six jours, pendant lesquels ils se confessent et reçoivent l'absolution du patriarche.

Le patriarche a sous lui quarante-sept archevêques, et chaque archevêque a quatre ou cinq suffrageants avec lesquels il vit en communauté dans un couvent où ils ont la conduite de plusieurs moines. Dès qu'ils ont dit l'office et la messe, ce qui d'ordinaire est achevé à une heure de jour, ils vont tous travailler à la terre pour leur entretien. Le revenu du grand patriarche est de six cent mille écus ou environ, et tous les chrétiens arméniens qui passent quinze ans lui doivent annuellement la valeur de cinq sols. Il y en a toutefois plusieurs qui ne paient pas, n'en ayant pas le moyen ; mais les riches suppléent à ce défaut, et il y en a qui donnent jusqu'à deux ou trois écus. Tout cet argent ne demeure pas dans la bourse du patriarche ; il y a des années où il faut qu'il y ajoute de son épargne, et qu'il s'engage même pour le soulagement des pauvres Arméniens

1. Les éléments donnés par Tavernier correspondent en gros à la légende de sainte Hripsimé et de saint Grégoire l'Illuminateur, située au IV<sup>e</sup> siècle, légende fondatrice du christianisme arménien, dit grégorien.

qui n'ont pas le moyen de payer le « carage », c'est-à-dire le tribut annuel qu'ils doivent aux princes mahométans qui les tiennent sous leur domination ; autrement, il serait à craindre que la nécessité ne forçât ces pauvres gens à se faire mahométans, et qu'ils ne fussent vendus avec leurs femmes et leurs enfants ; à quoi le grand patriarche apporte tout le remède qui lui est possible. Chaque archevêque lui envoie un état de ce qui est nécessaire pour ce sujet dans l'étendue de sa juridiction, et ainsi ce que le patriarche prend d'un côté, il l'emploie de l'autre, ne profitant point en son particulier du revenu qu'il tire de quatre-vingt mille villages que l'archevêque de Saint-Étienne m'a assuré qu'il avait sous lui. Je parlerai ailleurs de la religion des Arméniens et de quelques autres chrétiens du Levant, selon la connaissance que j'en ai pu avoir sur les lieux, et je n'entretiendrai le lecteur dans ce premier livre que de ce qu'il y a de plus remarquable dans chacune des routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan.

A mon retour de Perse en 1655, je passai aux Trois-Eglises sur la fin de février. Notre caravane s'y arrêta onze jours, tant à cause des grandes neiges qui nous fermaient les chemins que parce que les Arméniens voulaient passer là le carnaval et y faire ensuite leurs dévotions. Le lendemain de notre arrivée, je fus visiter le patriarche<sup>2</sup>, et on me fit entrer dans une petite chambre où il était assis sur une natte à la mode du Levant, les jambes croisées comme nos tailleur d'habits. Il y avait quatre archevêques et neuf évêques en même situation autour de la chambre, et entre ces évêques il s'en trouva un qui parlait assez bien italien. Le patriarche me fit un très bon accueil, et je demeurai avec lui environ trois heures. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble, il me témoigna qu'il aurait bien voulu voir quelque religieux français pour converser aimablement avec lui, parce qu'il savait que la nation française

---

2. Le patriarche était à l'époque Philippos d'Aghbak (1633-1655).

est douce et civile et qu'au contraire l'italienne veut tout emporter de haute lutte. Nous étions sur ce discours lorsqu'il entra un des moines du couvent, qui depuis vingt-deux ans n'avait parlé à qui que ce fût par une pénitence qu'il s'était imposée lui-même, et il y a plusieurs moines dans le Levant qui en font souvent de plus rudes que celles-là. Il n'y eut jamais d'homme plus hideux et plus décharné qu'était ce moine, et le patriarche l'avait fait venir exprès. Il usa de son autorité pour lui faire rompre ce long silence, et, lui ayant commandé de parler, il obéit à l'instant.

Comme je voulais prendre congé du patriarche, il fit apporter la collation qui consistait en du fromage, des poires et des pommes et une sorte d'oignon. Quand le tout fut mis sur le sofra qui est un cuir étendu par terre, le patriarche fit la prière et bénit le pain, après quoi il le rompit, et en donnant un morceau à chacun il n'en prit pour lui qu'une bouchée. Il bénit aussi le vin, mais il n'en but point, et moi, ayant mangé une poire et bu un coup, je pris congé du patriarche et me retirai. Je dirai en son lieu quelle est la manière de vie et la grande austérité du clergé arménien, et avec quelle rigueur ils observent le carême et leurs autres jours de jeûne qui emportent plus de six mois de l'année.

Pendant le temps que la caravane demeura aux Trois-Eglises, le patriarche me fit l'honneur de m'envoyer tous les jours du vin, des melons et d'autres fruits, et il y ajoutait souvent de bonnes truites de deux ou trois pieds de long.

Le samedi veille du dimanche gras, le patriarche envoya inviter toute la caravane, maîtres et valets, à venir à la messe le dimanche et à dîner ensuite au couvent. Ce dimanche-là est aux Arméniens le dernier jour de leur carnaval, et le lendemain ils commencent le carême. Le service achevé, tout le monde passa dans une longue galerie voûtée de quinze à vingt pieds de large. De côté et d'autre, il y a une table faite de plusieurs pierres de la longueur de la galerie, avec un banc de même le long du mur pour s'asseoir. A un des

bouts de la galerie, il y a une autre table de quatre pieds en carré, au-dessus de laquelle il y a une voûte soutenue par quatre piliers qui prennent les quatre coins, et elle sert comme de dais à la table. Il y a en face une chaise pour le patriarche, d'où il peut voir le long de la galerie, et deux autres à droite et à gauche pour deux archevêques ; et la table et les chaises sont aussi de pierre. Les autres archevêques, les évêques, les moines et les conviés étaient assis aux deux longues tables. A l'autre bout de la galerie, vis-à-vis de la table du patriarche, il y a une petite porte par où, en montant trois degrés, on apporte les viandes de la cuisine. Celles qu'on nous servit alors étaient plusieurs sortes de pilav de diverses couleurs, comme je l'ai dépeint dans ma *Relation du serrail*<sup>3</sup> ; on nous donna aussi plusieurs sortes de poissons, et entre autres de fort belles truites. On servit en tout quarante plats ; mais chaque plat était si grand et si bien rempli que c'était tout ce qu'un homme pouvait porter. On les mit tous à terre devant la table du patriarche, qui, après qu'ils furent découverts, se leva de son siège, ce que firent aussi tous les assistants, puis fit la prière et bénit les viandes. Alors six évêques avec de grandes cuillers prirent les viandes de ces grands plats pour les mettre dans de médiocres, et on en couvrit les deux longues tables. Chacun avait son grand gobelet de terre qu'on remplissait de vin dès qu'on avait bu, et le vin était très bon. Pour ce qui est du patriarche et des deux archevêques qui étaient à sa table, on ne leur servit qu'à chacun deux œufs avec quelques herbes, de même qu'aux autres archevêques qui étaient à la table des conviés. Il y eut même quelques évêques qui ne mangèrent qu'un peu de poisson et ne burent point de vin.

Sur la fin du repas, un évêque avec un papier en sa main et une écritoire vint le long des tables de l'un à l'autre demander ce qu'on voulait donner pour l'Eglise,

---

3. *Nouvelle relation du séрай du Grand Seigneur, comprenant plusieurs singularités qui jusqu'ici n'ont point été mises en lumière*, Paris, 1675.

chacun donnant selon sa dévotion. L'évêque ne fait alors qu'écrire les noms des conviés et la qualité du présent qu'ils veulent faire, de quoi ils s'acquittent le lendemain. Il y a de riches marchands qui donnent jusqu'à deux Tomans, et le moins qu'un valet donne va à un Or. Le toman et l'or sont expliqués au chapitre des monnaies <sup>4</sup>. Pour moi, je fis écrire à l'évêque quatre tomans, qui passent soixante écus, à condition que le lendemain, à l'issue de l'office, on ferait prière pour mon roi et pour Monseigneur le duc d'Orléans à qui j'avais l'honneur d'appartenir. Sur cela il ne me répondit rien, mais il fut trouver le patriarche qui le renvoya aussitôt pour me dire qu'encore que je ne donnasse rien ils étaient tenus de prier Dieu pour le premier roi chrétien, pour Monsieur le duc d'Orléans et pour toute la famille royale. L'évêque ayant achevé d'écrire, on leva les viandes et le patriarche rendit grâces ; puis on apporta des fruits et quantité de melons. Peu de temps après, on sonna les vêpres et chacun fut à l'église ; car nous ne sommes plus en Turquie où on ne souffre point de cloches aux chrétiens, le roi de Perse leur permet tout, et il y en a dans toutes les églises des Arméniens qui ont le moyen d'en faire venir de la Chrétienté.

Les vêpres finies, le patriarche m'envoya quérir pour me dire que ce n'était pas leur coutume de se divertir ce jour-là plus qu'un autre jour ; mais qu'il savait bien que les chrétiens d'Europe faisaient de grandes réjouissances, et qu'il voulait aussi que moi et tous les autres marchands qui allaient en Chrétienté eussions le divertissement d'un combat de buffles. Ils ont en ce pays-là grande quantité de ces animaux qui leur servent au labourage, et ils tirent des femelles beaucoup de lait dont ils font du beurre et du fromage, et qu'ils mèlent avec toute sorte d'autres laits. Il y a des femelles qui en rendent par jour jusqu'à vingt-deux pintes.

Pour voir ce combat, on nous mena dans une grande place fermée de murailles où il y avait huit de ces buf-

---

4. Voir chapitre XII.

fles. Pour les irriter l'un contre l'autre, on leur montra un drap rouge, ce qui les fit entrer d'abord dans une, telle furie qu'aux premiers coups de corne il y en eut deux qui demeurèrent sur la place, et il n'y en eut aucun des autres qui ne fût estropié. Le combat achevé, on apporta quantité de bois qu'on entassa l'un sur l'autre pour y mettre le feu, comme l'on fait en France la veille de la Saint-Jean. Après que le bois fut rangé, un des archevêques présenta un cierge de cire blanche à tous les assistants, et aux maîtres et aux valets, qui lui dirent ce qu'ils donneraient le lendemain pour la cire. Les cierges allumés, et chacun tenant le sien en la main, le patriarche avec un bâton fait en manière de crosse d'évêque marcha en chantant un hymne et, suivi de tous les ecclésiastiques et séculiers, fit trois fois le tour de cette pile de bois. Comme il était question d'y mettre le feu, un des marchands dit que, pour avoir cet honneur, il donnerait une certaine quantité d'huile pour les lampes de l'église ; un autre vint enchérir sur lui et en promit davantage ; un troisième en offrit encore au-delà de ce dernier, et enfin l'honneur d'y mettre le feu fut au plus offrant. Aussitôt, chacun éteignit son cierge pour le garder fort soigneusement, parce qu'ils tiennent pour une chose certaine que, quand ils sont sur mer et qu'un orage survient, en allumant un de ces cierges et le jetant à la mer après avoir dit quelque prière, la tempête cesse aussitôt. J'eus la curiosité de leur demander quelle était l'origine de la cérémonie de ce feu et de ces cierges, et voici la réponse qui me fut faite. La Vierge, me dirent-ils, quarante jours après son enfantement, vint à Jérusalem avec Jésus son Fils et Joseph, et allant au temple où était Siméon, ce saint vieillard prit le Sauveur entre ses bras et commença le cantique *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole*, et ce qui suit.

Le cantique fini, tout le peuple se prit à s'écrier que le Seigneur était né et, sortant du temple, fut le publier à haute voix par toute la ville. Comme il était nuit, chacun accourrait au temple avec des chandelles à la main, et plusieurs faisaient des feux devant leurs portes

par où ils croyaient que le Seigneur devait passer. Voilà ce qui me fut dit alors. Cette cérémonie parmi les Arméniens est comme une fête de la Chandeleur, et ils l'appellent en leur langue *Ter en areche*, c'est-à-dire « où est le Seigneur ». La cérémonie achevée, on sonna la cloche, ils retournèrent à l'église, et après chacun se retira. Toute la nuit, les Arméniens, maîtres et valets, ne manquèrent pas de boire pour finir le carnaval, tandis que de son côté le patriarche prit soin de faire parer l'église de ses plus beaux ornements.

Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de richesse dans les églises chrétiennes qui sont sous la domination des mahométans. Il y a cent ans que cette église patriarchale n'était pas si bien ornée, et ce n'est que depuis que le grand Cha-Abas, roi de Perse, a poussé les Arméniens dans le négoce où ils se sont enrichis. Comme ils faisaient d'abord de grands gains, ils faisaient souvent des vœux et donnaient beaucoup à cette église, où il y a aujourd'hui d'aussi riches ornements qu'en aucune église de la Chrétienté. Le tour du chœur de l'église était paré d'un brocart d'or de Venise, et tout le pavé tant du chœur que de la nef avec les marches pour monter à l'autel était couvert de riches tapis. Car, avant que d'entrer dans l'église, chacun ôte ses souliers, et les Arméniens ne se mettent point à genoux comme l'on fait en Europe, mais ils se tiennent debout. Quand ils entendent la messe, ils sont assis à la mode du pays ; mais quand on lit l'Evangile, chacun se lève. Pendant tout le service, ils ont la tête couverte, sinon lors de l'élévation du Saint Sacrement ; car alors ils ôtent leurs toques et baisent la terre par trois fois. Il y avait sur l'autel une croix avec six chandeliers d'or, et sur les marches quatre chandeliers d'argent d'environ cinq pieds de haut. Après qu'on eut chanté plusieurs hymnes, le patriarche se vint mettre dans une chaise couverte d'un tapis de soie, et à un pilier qui était à sa main droite il y avait quatre archevêques assis. Tout le service fut solennellement célébré par un archevêque avec deux évêques à ses côtés, et je parlerai des cérémonies qui s'y observent au discours de la religion des

Arméniens. Le patriarche fit faire ensuite les prières pour le roi et pour Monsieur le duc d'Orléans ; après quoi l'archevêque prit le livre où il avait lu l'Evangile qu'il donna à baisser au patriarche, aux archevêques, aux évêques et à tout le peuple. Sur un des côtés de la couverture de ce livre, il y a des reliques enchâssées et couvertes d'un cristal, et c'est le côté du livre qu'on donne à baisser. Toute la cérémonie achevée, le patriarche donna la bénédiction au peuple, plusieurs furent lui baisser les mains et chacun se retira.

Avant que de venir à Erivan, je dirai un mot de quelques singularités qui se trouvent aux environs de cette ville. Il y a un lac vers le nord à dix lieues d'Erivan<sup>5</sup>, dans lequel on voit une île où on a bâti un beau couvent. Les moines qui y demeurent vivent si austèrement qu'ils ne mangent que quatre fois l'année de la viande ou du poisson. Ils ne se parlent point l'un à l'autre que dans ces quatre jours-là, et le reste de l'année ils ne mangent que des herbes comme on les cueille au jardin, parce qu'ils disent que ce n'est pas jeûner que de manger du beurre ou de l'huile. Le pain qu'ils mangent leur est apporté des villages circonvoisins, et dans cette petite île il croît toutes sortes de bons fruits.

Du côté de ce lac et plus près d'Erivan, on voit une grande plaine dans laquelle il y a six monastères, l'un desquels est tout entier taillé dans le roc avec l'église et les piliers qui la soutiennent, étant assis sur une roche fort dure. Les Arméniens appellent cette église Kickart<sup>6</sup> en leur langue, et les Turcs en la leur Guieurghieche, c'est-à-dire « vois et passe ». C'est dans cette église où, selon la tradition des Arméniens, est gardé le fer de la lance dont Jésus-Christ fut percé, et ils le montrent à ceux qui y vont, pourvu qu'ils s'y trouvent à l'affût du service. Les Arméniens ont cette lance en

---

5. Le lac Sevan.

6. Figure sous le nom de Kieghart sur les cartes du xix<sup>e</sup> siècle (Khanikof).

grande vénération et disent qu'elle fut apportée par saint Matthieu en ce pays-là.

A cinq lieues d'Erivan, tirant au sud-est ou à l'orient d'hiver, commence la montagne d'Ararat, que l'Arche de Noé qui s'arrêta sur sa cime rendra à jamais fameuse, et dont je ferai plus bas la description. A demi-lieu de cette montagne où le pays commence à s'aplanir, il y a une église sur un coteau et, à côté de l'église, une grotte où on voit comme une forme de puits. On croit que c'est la fosse où le roi d'Arménie nommé Cerda fit jeter saint Grégoire, parce qu'il ne voulut pas se mettre à genoux devant les faux dieux. Entre cette église et Erivan, on voit les ruines de l'ancienne Artaxate<sup>7</sup>, siège des rois d'Arménie, qui témoignent que ça a été une grande ville, et il y a aussi quelques restes d'un grand palais.

Il est temps de venir à Erivan qui n'est qu'à trois lieues des Trois-Eglises ; et c'est de ce côté-là la première ville de Perse, comme Erzerom qu'elle a en face est la dernière de Turquie sur la route de Constantinople à Ispahan.

Erivan est au 64<sup>e</sup> degré 20 minutes de longitude et au 41<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude<sup>8</sup>, dans un pays abondant en toutes choses pour la vie de l'homme, surtout en bon vin. C'est une des bonnes provinces de la Perse, et dont le roi tire de grands revenus, tant à cause de l'excellence du terroir que pour le grand passage des caravanes. Le gouverneur seul, appelé autrement le kan d'Erivan, a de revenu tous les ans plus de vingt mille tomans, qui font huit cent quarante mille livres de notre monnaie. Cette ville étant frontière des deux empires a été prise et reprise diverses fois par les Turcs et les Persans ; et la vieille ville étant toute ruinée on a bâti la nouvelle huit cents pas

7. L'actuelle petite ville d'Artashat, sur la route allant d'Erivan à Dzulfa.

8. La capitale actuelle de l'Arménie soviétique, à l'époque pomme de discorde entre les Persans et les Turcs. La longitude et la latitude sont également fantaisistes.

au-deçà sur une roche, au pied de laquelle du côté du couchant passe une rivière fort rapide. On l'appelle Sangui-Cija<sup>9</sup>, et en plusieurs endroits elle est fort profonde et pleine de roches, ce qui fait que l'eau en paraît noire. On la passe sur un beau pont de pierre de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres où le kan vient quelquefois en été passer la chaleur du jour. On y prend une grande quantité de poissons de plusieurs sortes, et principalement de belles truites, et à grand marché. Cette rivière sort d'un lac appelé Gigaguni<sup>10</sup>, qui est environ à vingt-cinq lieues d'Erivan du côté du nord, et elle se va jeter dans l'Aras qui n'en passe qu'à trois lieues vers le midi. Quoique la ville ait cette rivière qui lui sert de fossé à l'Occident, elle n'en est pas plus forte, car de l'autre côté de la rivière ce ne sont que des collines bien plus hautes que la ville. Comme elle est bâtie sur le roc, les fossés de la forteresse ne sont au plus que de trois ou quatre pieds de profondeur. La ville en quelques endroits a une double ceinture de murailles avec plusieurs tours ; mais, ces murailles n'étant que de terre comme toutes les maisons, la pluie y ferait plus de mal que les canons. Le quartier d'Erivan qui est au nord-ouest est comme un faubourg où il y a vingt fois plus de monde que dans la ville<sup>11</sup>. C'est la demeure de tous les marchands et artisans, comme aussi de tous les chrétiens arméniens, qui y ont quatre églises avec un grand monastère. On y a bâti aussi depuis peu un très beau caravansera. Pour ce qui est de la ville, il n'y a que le kan qui y demeure avec les officiers de guerre et les soldats, et le logis du kan regarde sur la rivière. Ce gouverneur est puissant et a toujours des forces suffisantes pour garder la frontière. L'été étant fort chaud à Erivan, il va d'ordinaire

9. Probablement de *seng* (pierre), ce qui indiquerait une dénomination persane. Le nom arménien actuellement utilisé est Razdan.

10. Il s'agit toujours du lac Sevan, dont le nom arménien est Gegham.

11. Ces renseignements sur la muraille et le faubourg sont confirmés par Evliya.

le passer à la montagne sous des tentes. Dès qu'il arrive une caravane, il est obligé d'en donner avis au roi ; et s'il passe quelque ambassadeur, il faut qu'il fournitte à toute sa dépense et qu'il le fasse conduire sur les terres d'un autre gouverneur qui en fait autant. De cette manière, les ambassadeurs ne dépensent rien s'ils ne veulent sur les terres du roi de Perse. A quatre lieues de la ville vers le midi, il y a de hautes montagnes, où les paysans qui habitent le pays chaud du côté de la Chaldée viennent jusqu'au nombre de plus de vingt mille tentes, c'est-à-dire de familles, chercher en été le bon pâturage pour leur bétail, et sur la fin de l'automne ils reprennent le chemin de leur pays. Je ne puis mieux comparer cet endroit de montagnes, soit pour ses vallons et ses rivières, soit pour la qualité de ses terroirs, qu'à cette belle portion de la Suisse que l'on appelle le Pays de Vaux, et même par une ancienne tradition on tient que les peuples qui habitaient entre les Alpes et le mont Jura, et dont une des légions d'Alexandre était composée, après qu'ils l'eurent servi dans ses conquêtes, s'arrêtèrent en cet endroit de l'Arménie qu'ils trouvèrent si ressemblant à leur pays qu'ils voulurent y établir leur demeure<sup>12</sup>. Depuis Tocat jusqu'à Tauris, le pays n'est presque habité que par des chrétiens, et comme ce large espace de terre est ce que les anciens appelaient la province d'Arménie, il ne faut pas s'étonner si dans les villes et dans la campagne on trouve cinquante Arméniens pour un mahométan<sup>13</sup>. Il y a plusieurs anciennes familles arméniennes à Erivan qui est leur pays natal ; mais elles sont souvent maltraitées par les gouverneurs qui, étant loin de la cour, font tout ce qu'ils veulent. Cette ville n'étant pas éloignée de la province d'où viennent les soies, c'est le lieu

12. Il est bien évident qu'il n'y a jamais eu des contingents suisses dans les armées d'Alexandre.

13. Même si on ne possède pas de chiffres pour cette époque, l'affirmation paraît fortement exagérée. Le témoignage d'Evliya corrobore la présence d'un nombre important de villages arméniens sur les routes caravanières, mais la population semble être beaucoup plus mélangée dans l'arrière-pays.

où elles s'assemblent toutes, et ni à Erivan ni dans les autres passages de Perse on n'est point sujet comme en Turquie à l'incommodeté d'ouvrir à la douane les ballots de marchandises. Il faut payer certains droits pour les gardes des chemins, et ces droits s'appellent raderies, et radars<sup>14</sup> ceux qui les lèvent.

Les kans ou gouverneurs de province en Perse sont civils aux étrangers, particulièrement quand ce sont des personnes qui leur plaisent et qui leur font voir quelque chose de curieux. En partant de Constantinople pour mon premier voyage de Perse, M. Smit, résident à la Porte pour l'empereur, avait un jeune homme de Zurich à son service nommé Rodolphe qui était un bon horloger, et il me pria de le prendre avec moi dans mon voyage. Etant arrivés à Erivan, le kan qui gouvernait alors la province, et que nous fûmes saluer d'abord, nous témoigna qu'il était bien aise de nous voir. En ce temps-là, les montres étaient rares dans le Levant, et Rodolphe, à ce que nous dit le kan, était le premier horloger qui était entré en Perse. Il lui fit rajuster une montre qu'il avait eue de quelque marchand et, tant pour avoir le plaisir de le voir travailler qu'afin que nous lui tinssions tous les jours compagnie à boire, il nous fit loger dans une chambre proche de la sienne. Il aimait fort la débauche et, pour mieux gagner son amitié dès que la chaleur commençait à passer, depuis quatre heures du soir jusque bien avant dans la nuit, il nous fallait lui tenir tête à boire. C'était d'ordinaire dans un beau jardin qu'il avait hors de la ville, et, aux quatre coins d'un vivier qui est au milieu, il faisait mettre quatre grandes bouteilles de verre d'excellent vin blanc et clairet, toutes les quatre pouvant tenir plus d'un demi-muid<sup>15</sup>. Entre ces grandes bouteilles, il y en avait cinquante de moindre grandeur et toutes égales qui bordaient le vivier, et chacune était de cinq ou six

14. Les gardiens s'appellent *rahdar* en persan et les droits *rahdari*.

15. *Muid* ou *mudd* en turc : mesure de volume. Le muid de Paris, dont il s'agit probablement ici, vaut 268 litres.

pintes. La terre tout autour était couverte de grands tapis qui venaient jusqu'aux bouteilles, et à un des bouts du vivier il y avait un amphithéâtre couvert aussi de riches tapis. C'est l'endroit où se faisait la débauche, et tout ce grand appareil n'était que pour la magnificence que ce kan aimait en toutes choses.

Il avait un grand génie, et c'est le même dont j'ai parlé dans ma *Relation du serrail du Grand Seigneur*, lequel après avoir livré Erivan à Sultan Amurat, le suivit à Constantinople et devint son favori en lui apprenant à boire<sup>16</sup>. Il eut, comme je l'ai dit alors, une fin funeste, et telle que méritait la trahison qu'il avait faite à son roi.

Amurat laissa dans Erivan une garnison de vingt-deux mille hommes, qui étaient pressés et n'avaient presque point de place pour se loger. Mais Cha-Sefi, roi de Perse, vint bientôt après avec une forte armée ; et, s'étant mis à couvert sur une des collines qui commande la ville, il la bâtit incessamment de huit pièces de canon qui furent plantées sur un petit fort qu'il fit élever en peu de temps. Dès le quatrième jour, il fit brèche, et ce prince qui n'avait pas auparavant la réputation d'être vaillant fut le premier à l'assaut et prit la ville, où il y avait, comme j'ai dit, jusqu'à vingt-deux mille Turcs. Comme il les avait fait sommer de se rendre, et qu'ils n'avaient voulu venir à aucune composition, il ne leur donna point de quartier et ils furent tous taillés en pièces. Amurat prit depuis sa revanche contre Cha-Sefi, mais peu noblement, et entrant victorieux dans Bagdat il fit passer au fil de l'épée tous les Persans, contre la parole qu'il leur avait donnée de leur conserver la vie<sup>17</sup>.

16. Il s'agit de Tahmasp Kuli Khan, fils d'Emir Guné, connu plutôt sous ce dernier nom. Après avoir livré Erivan à Murat IV en 1635, il a été ramené à Istanbul pour devenir le compagnon de débauche du souverain turc et il fut gratifié d'une résidence dans un faubourg du Bosphore, lequel a hérité de son nom jusqu'à nos jours.

17. Erivan a été reprise par les Persans neuf mois après la conquête turque en avril 1636. La prise de Bagdad date de 1638.

CONTINUATION DE LA MÊME ROUTE DEPUIS ERIVAN  
JUSQU'A TAURIS

D'Erivan à Tauris, il y a d'ordinaire dix journées de caravane, et Naksivan est sur le chemin dans une distance presque égale de l'une et de l'autre. La première journée, on passe de grandes plaines semées de riz et traversées de quantité de ruisseaux. La seconde, on continue de marcher dans de mêmes plaines à la vue de la montagne d'Ararat qu'on laisse au midi, et autour de laquelle il y a quantité de monastères. Les Arméniens appellent cette montagne Mesesousar<sup>1</sup>, c'est-à-dire « montagne de l'Arche », parce que l'Arche de Noé s'y arrêta lorsque les eaux du déluge s'abaisserent. Elle est comme détachée des autres montagnes de l'Arménie qui font une longue chaîne, et depuis le milieu jusqu'au sommet elle est continuellement couverte de neige. Elle passe en hauteur toutes les montagnes voisines, et en mon premier voyage je la vis de cinq journées. Aussitôt que les Arméniens la découvrent, ils baissent la tête, puis, levant les yeux au ciel, ils font un signe de croix et disent quelques prières. Mais il faut remarquer que la montagne depuis le milieu

1. Le mont Ararat est appelé Agrî par les Turcs et Masis par les Arméniens.

jusqu'à la cime est souvent cachée par des nuages pendant trois ou quatre mois, et, ayant passé plusieurs fois par la même route, je n'ai vu que trois fois le haut de la montagne découvert. Dans les plaines qu'on traverse cette deuxième journée, on voit au midi, à une lieue et demie du grand chemin, une butte qui apparemment est un ouvrage de l'art. Il y a au-dessus de grandes ruines qui témoignent que ça a été un magnifique château, et c'est où les rois d'Arménie allaient prendre le divertissement de la chasse, particulièrement pour la grue et le canard.

La troisième journée, on campe près d'un village où il y a de bonne eau, ce qui oblige la caravane de s'y arrêter, parce qu'on n'en trouve point que fort loin de là. Le lendemain, il faut marcher en défilé dans un détroit de montagnes et passer une assez grosse rivière nommée Arpa-sou<sup>2</sup> qui se jette dans l'Aras. On la passe à gué quand elle est basse ; mais, les neiges venant à fondre et à la grossir, il faut se détourner d'une lieue et l'aller passer sur un pont de pierre qui est au midi. De là, on vient camper près d'un village appelé Kali-fakiend<sup>3</sup>, d'où il faut aller chercher de l'eau bien loin. La cinquième journée, on est toujours dans la plaine, au bout de laquelle on trouve un caravansera appelé Karabagler<sup>4</sup> sur un ruisseau, et on achevait de le bâtir à mon dernier voyage en 1664. Ce ruisseau prend sa source trois ou quatre lieues plus haut du côté du nord, et demi-lieu au-dessous de Karabagler, une partie de l'eau se congèle et se pétrifie, et c'est des mêmes pierres qui s'y forment que le caravansera est bâti. Cette pierre est fort légère et, quand on en a besoin, on fait le long du ruisseau des fosses que l'on emplit

---

2. Affluent gauche de l'Araxe, presque à mi-chemin entre Erivan et Nakhitchevan, à ne pas confondre avec l'Arpa Cay qui fait la frontière turco-soviétique au nord de l'Araxe.

3. Aucune autre mention de ce village n'a pu être trouvée.

4. D'après Evliya, Karabaglar devait être un site important détruit au cours des guerres turco-persanes ; il figure sous la forme d'un petit village sur les cartes du début de ce siècle.

de son eau, qui huit ou dix mois après se tourne en pierre. Cette eau est fort douce et n'a point mauvais goût ; néanmoins, les paysans des environs font difficulté d'en boire et même n'en veulent pas arroser leurs terres. Les Arméniens disent que Sem, fils de Noé, fit creuser le rocher d'où sort ce ruisseau, qui, à quatre ou cinq lieues de sa source et à deux ou environ du carvansera, se va jeter dans l'Aras. De ce carvansera à Naksivan, il n'y a plus qu'une petite journée.

Naksivan<sup>5</sup>, selon l'opinion des Arméniens, est la plus ancienne ville du monde, bâtie environ à trois lieues de la montagne sur laquelle s'arrêta l'Arche de Noé. C'est d'où elle a pris son nom : car *nak* en arménien signifie « navire », et *sivan* « posé » ou « demeuré ». C'est une assez grande ville, qui fut toute ruinée par l'armée du sultan Amurat. On y voit les restes de plusieurs belles mosquées que les Turcs ont abattues, parce que les sectateurs de Mahomet ne veulent point entrer dans les mosquées des sectateurs d'Ali, ni ceux-ci réciprocurement dans les mosquées des autres, et que les Turcs et les Persans les détruisent tour à tour selon le sort de la guerre. Cette ville est très ancienne, et les Arméniens tiennent que ce fut le lieu où Noé vint habiter en sortant de l'Arche. Ils disent qu'il y fut enterré, et que sa femme eut son tombeau à Marante sur le chemin de Tauris. Il passe à Naksivan un petit ruisseau dont l'eau est bonne, et dont la source est peu éloignée de celle du ruisseau de Karabagler. Les Arméniens faisaient autrefois un grand négoce de soie en cette ville qu'on rebâtit à présent, et il y a un kan qui y commande. Tout le pays entre Eriwan et Tauris fut entièrement ruiné par Cha-Abas I<sup>er</sup> du nom, roi de Perse, afin que l'armée des Turcs qui marchait de ce côté-là, ne trouvant rien de quoi subsister, se détruisît

---

5. Nakhitchevan, qui d'après Evliya comptait dix mille feux et soixante-dix mosquées, n'est au passage de Chardin en 1672 qu' « un grand et prodigieux amas de ruines qu'on relève et qu'on repeuple peu à peu ». Aujourd'hui, la ville est le chef-lieu de la République autonome du Nakhitchevan, dépendant de la République socialiste soviétique d'Azerbaïdjan.

d'elle-même. Il voulut rendre le pays désert et emmena en Perse tous les habitants de Zulfa et des environs, jeunes et vieux, les pères, les mères et les enfants, dont il fit de nouvelles colonies en divers endroits de son Royaume. Il fit passer jusqu'à vingt-sept mille familles d'Arméniens dans la province de Guilan d'où viennent les soies, et dont le rude climat fit mourir beaucoup de ces pauvres gens accoutumés à un air p'us doux. Les plus considérables furent envoyées à Ispahan où le roi les poussa dans le négoce, et il leur avançait les soies qu'ils lui payaient à retour de voyage, ce qui mit bien-tôt les Arméniens sur pied. Le roi leur accorda en même temps de grands priviléges, et entre autres qu'ils auraient leur chef et leurs juges particuliers, sans dépendre de la justice de Perse. Ce sont eux qui ont bâti la ville de Zulpha, qui n'est séparée d'Ispahan que par la rivière de Senderou, et qu'ils appellent Zulpha la neuve pour la distinguer de la vieille Zulfa d'Arménie qui est la patrie de leurs ancêtres, ce que je dirai ailleurs plus amplement. Une troisième partie de ce peuple fut dispersée dans plusieurs villages entre Ispahan et Schiras ; mais les vieillards étant morts, tous les jeunes peu à peu se firent mahométans, et à peine trouverait-on aujourd'hui deux chrétiens arméniens dans toutes ces belles plaines où leurs pères furent envoyés pour les cultiver.

Entre les ruines de Naksivan, on voit celles d'une grande mosquée qui était une des plus superbes d'Asie, et on croit qu'elle fut bâtie en mémoire de la sépulture de Noé. En sortant de la ville, on voit auprès du même ruisseau qui y passe une tour dont l'architecture est des plus belles. Ce sont comme quatre dômes joints ensemble, qui supportent une espèce de pyramide qui semble être composée de douze petites tours ; mais, vers le milieu, elle change de figure et montre quatre faces qui vont en diminuant et finissent en aiguille. Tout l'édifice est de brique, et tant le dehors que le dedans est un beau vernis avec plusieurs fleurs de relief. On croit que c'est un ouvrage de Temur-leng quand il fut à la conquête de la Perse.

Avant que d'aller plus loin, il faut s'écartier un peu de la route pour voir plusieurs monastères qui sont à droite et à gauche, et où il se trouve plusieurs choses dignes d'être remarquées.

Entre Naksivan et Zulfa, de côté et d'autre du septentrion et au midi, il y a dix couvents de chrétiens arméniens, éloignés de deux ou trois lieues plus ou moins les uns des autres. Ils reconnaissent le pape et sont gouvernés par des religieux dominicains de leur nation. Pour en avoir toujours un nombre suffisant, on envoie de temps en temps des enfants du pays qu'on juge les plus propres à l'étude, et ils y apprennent la langue latine et l'italienne avec les sciences nécessaires pour leur profession. On compte en ce quartier-là environ six mille âmes qui suivent l'Eglise romaine en toutes choses, à la réserve de l'office et de la messe qu'on chante en arménien afin que tout le peuple l'entende. L'archevêque étant élu, on l'envoie à Rome où le pape le confirme. Il fait sa résidence à un gros bourg qui est un des plus beaux lieux de toute l'Asie ; le vin et les fruits y sont excellents et on y trouve en abondance tout ce qui est nécessaire pour la vie. Chaque couvent est accompagné d'un bourg ou gros village, dont voici les noms. Le premier et le principal des dix, qui est du côté du nord où j'ai été exprès deux fois, s'appelle Abarener, le second Abraghonnex, le troisième Kerna, le quatrième Soletak, le cinquième Kouchkachen, le sixième Giaouk, le septième Chiabounez, le huitième Aragbouche, le neuvième Kauzuk, le dixième Kisouk, et ce dernier est aux frontières du Curdistan ou de l'Assyrie<sup>6</sup>. C'est où les Arméniens croient que saint Barthélémy et saint Matthieu ont été martyrisés, et ils disent qu'ils en ont encore quelques reliques. Plusieurs mahométans y viennent en dévotion, et principalement ceux qui ont des fièvres. Il y a deux ou trois de ces

6. Chardin mentionne le premier de ces villages sous la forme Abrener, en précisant que ce noyau du catholicisme arménien s'isolait de son Eglise mère et semblait revenir aux dogmes de ses ancêtres. Aucun des dix toponymes cités n'a pu être retrouvé sur les cartes.

couvents où l'on reçoit charitalement les chrétiens qui viennent de l'Europe, quoique les moines y soient fort pauvres. Ils vivent d'ailleurs avec une grande austérité et ils ne mangent presque jamais que des herbes. Ce qui les rend si pauvres est la tyranie des gouverneurs qui viennent de temps en temps, et à qui il faut qu'ils fassent quelques présents. Comme ils n'ont pas le moyen de donner beaucoup, ces gouve-neurs ne les aiment pas et, poussés par les autres Arméniens qui peuvent leur faire de grands présents, ils traitent ceux-ci d'une manière à les obliger d'en venir faire plainte au roi, ce que j'ai vu plusieurs fois à Ispahan.

A une lieue et demie du principal de ces dix couvents, il y a une haute montagne séparée de toutes les autres, et faite en pain de sucre comme le Pic de l'île de Tenerife. Au pied de cette montagne, il y a quelques sources qui ont la vertu de guérir ceux qui ont été mordus d'un serpent, et même si l'on porte quelques serpents à cette montagne, ils y meurent aussitôt.

Quand la caravane est sur son départ de Naksivan pour Zulfa, qui n'en est éloignée que d'une journée, les principaux arméniens se détournent d'ordinaire de la route pour aller au couvent de Saint-Etienne qui est au midi. J'y ai été deux fois, la première au retour de mon quatrième voyage de Perse, ne voulant pas désobliger les Arméniens avec qui j'étais et qui souhaitaient d'aller y passer le carnaval ; joint que nous n'étions pas alors en caravane, et que nous avions fait une compagnie pour marcher à notre aise sur nos chevaux. La seconde fois fut en 1668, le douzième février, au retour de mon dernier voyage des Indes ; croyant y trouver un évêque polonais avec qui j'avais affaire, et comme il n'y était plus, quelques instances que l'archevêque me fit pour m'obliger de m'y reposer un jour ou deux, je ne m'y arrêtai que quelques heures et en partis à minuit pour Naksivan. Voici la route qu'on tient pour aller de Naksivan à Saint-Etienne<sup>7</sup> :

---

7. Le monastère figure sous son nom arménien de Surp Stepanos dans la carte d'Azerbaïdjan de Khanikof (1854),

Il faut passer premièrement à un gros village appelé Ecclisia, où demeurent plusieurs riches Arméniens qui font un grand négoce de soie et qui y ont bâti une belle église.

A deux lieues d'Ecclisia, on passe l'Aras en bateau, et il est pressé en ce lieu-là entre des montagnes. Une fois, je l'ai passé sur la glace. A deux portées de mousquet, on passe sur un pont une autre rivière qui vient du midi et se jette dans l'Aras. Du pied du pont, on commence à monter un coteau sur lequel on trouve un gros village appelé Chambé, dont tous les habitants tant hommes que femmes dès l'âge de dix-huit ans entrent comme en folie, mais d'une espèce de folie qui n'est pas méchante. Ceux du pays croient que c'est un châtiment du ciel, depuis que leurs ancêtres eurent persécuté dans ces montagnes saint Barthélemy et saint Matthieu.

De ce village à Saint-Etienne, il n'y a plus qu'une lieue, mais le chemin est fâcheux et il y a presque partout des précipices où il faut nécessairement mettre pied à terre.

Saint-Etienne est un couvent que l'on n'a commencé à bâtir que depuis trente ans. Il est dans les montagnes en un lieu désert et difficile d'accès ; et la raison qui a porté les Arméniens à choisir ce lieu-là plutôt qu'un autre est qu'ils ont par tradition que ce fut où saint Matthieu et saint Barthélemy se retirèrent quand on les persécutait. Ils ajoutent que saint Matthieu y fit un miracle, et que, n'y ayant point d'eau en ce lieu-là, il frappa de son bâton en terre d'où il sortit d'abord une source d'eau. Elle est environ à un demi-quart de lieue du couvent, cachée sous une voûte avec une bonne porte, de manière que l'on ne peut gâter l'eau. Les Arméniens vont voir cette source en grande dévotion, et on mène l'eau au couvent par un canal qu'on a fait sous terre. Ils disent aussi qu'ils ont trouvé en ce lieu-là plusieurs reliques que saint Barthélemy et saint Matthieu

---

mais les villages se trouvant sur son itinéraire n'ont pu être repérés.

y ont apportées, auxquelles ils en ont ajouté d'autres ; et voici les principales et pour lesquelles ils ont le plus de vénération :

— une croix faite du bassin où Jésus-Christ lava les pieds à ses disciples. Au milieu de cette croix, il y a une pierre blanche, et ils disent qu'en mettant la pierre sur un malade, s'il doit mourir, elle devient noire, et qu'après sa mort elle se retrouve blanche comme auparavant ;

— une mâchoire de saint Etienne martyr ;

— le crâne de saint Matthieu ;

— un os du col et un os du doigt de saint Jean-Baptiste ;

— une main de saint Grégoire, disciple de saint Denys l'Aréopagite ;

— un petit coffre où il y a quantité de petits morceaux d'os, qu'ils croient être des reliques des septante-deux disciples.

L'église est bâtie en croix comme le sont toutes les églises des Arméniens, et au milieu s'élève un beau dôme autour duquel sont les douze Apôtres. Et l'église et le couvent, tout est de pierre de taille, et quoique l'édifice entier ne soit pas fort ample, on y a consommé une grande quantité d'or et d'argent. Il y a beaucoup de familles arméniennes qui en sont encore incommodées, et on leur avait inspiré une telle dévotion pour ce lieu-là que la plupart des femmes, à l'insu de leurs maris, ont vendu leurs joyaux et jusqu'à leurs habits pour fournir aux frais du bâtiment.

La première fois que je fus à Saint-Etienne en la compagnie de quelques Arméniens avec qui je revenais d'Ispahan, deux évêques suivis de plusieurs moines vinrent nous recevoir et nous menèrent dans une grande salle où nous fûmes bien traités. Le vin était excellent, et il ne nous manqua rien selon le pays pour la bonne chère. C'est la coutume parmi les Arméniens de présenter aux conviés un peu avant le repas une grande coupe d'eau-de-vie, avec des dragées de plusieurs sortes, et des écorces confites d'orange et de citron dans sept ou huit porcelaines arrangées dans un grand bassin

de ces laques de la Chine. C'est un petit prélude pour exciter l'appétit ; les Arméniens et les femmes même vident de grandes tasses d'eau-de-vie. Après le repas, on fut à l'église où on chanta quelques hymnes, et au retour on trouva dans la salle un nombre suffisant de matelas pour se coucher. Il n'y a point d'autres sortes de lits dans toute l'Asie, la nuit on étend des matelas sur des tapis ; et on les serre le jour. Nous ne vîmes point l'archevêque ce soir-là que dans l'église.

Sur le minuit, toutes les cloches sonnèrent et chacun se leva pour aller à l'église. Je crois qu'on y fut plus tôt que de coutume à cause du carnaval ; car tant l'office que la messe, tout fut achevé à la pointe du jour. Entre huit et neuf heures du matin, on se mit à table, et nous avions vu arriver auparavant quantité de paysans des lieux circonvoisins avec du vin, des fruits et des viandes dont ils firent présent à l'archevêque, lequel mangea avec nous.

Nous n'étions pas à la moitié du repas lorsqu'il vint nouvelle qu'un évêque était mort à Zulfa en s'en retournant aux Trois-Eglises, d'où il avait été envoyé par le patriarche pour recevoir quelques droits sur des villages. L'archevêque se leva incontinent de table avec tous les assistants, et ils firent la prière pour le mort. Ensuite, l'archevêque ordonna à deux évêques et à six moines d'aller quérir le corps et de l'amener au couvent. Ils partirent aussitôt, mais ils ne furent pas loin et, ayant rencontré en chemin des gens qui le portaient, ils retournèrent au couvent un peu après la minuit. Le corps fut mis incontinent dans l'église sur un tapis étendu par terre, et le visage tourné vers l'autel. On alluma en même temps quantité de cierges, et le reste de la nuit deux moines se relevaient l'un l'autre pour faire des prières auprès du mort. Le jour venu, l'archevêque, les évêques et tous les religieux dirent l'office des morts, ce qui dura bien une heure, et à l'issue de la messe on apporta le corps proche de l'autel que les pieds touchaient. Après, on leva le linceul qui couvrait la tête et, la sainte huile ayant été apportée, l'archevêque l'oignit en six endroits, disant à chaque fois quel-

ques prières. Cela fait, on recouvrît la tête, puis tous ensemble firent des prières qui durèrent demi-heure. Ces premières cérémonies achevées, on sortit de l'église avec des croix et des bannières, et tous les assistants avaient un cierge à la main. Quand le corps vint à passer, un évêque lui mit dans la main droite un papier où ces mots étaient écrits : « Je suis venu du Père et je m'en retourne au Père. » Ensuite, il fut porté à la sépulture qui était sur une petite montagne près du couvent, et, l'ayant posé sur le bord de la fosse, ils firent des prières durant un quart d'heure. Cependant, un évêque descendit dans la fosse et, ôtant toutes les pierres qu'il y trouvait, fit le lieu uni, après quoi on y dévala le corps enveloppé d'un grand linceul. Alors l'évêque l'ajusta selon leur coutume, lui leva la tête un peu haut et lui tourna la face vers le levant. Ensuite, l'archevêque et tous les assistants prirent chacun une poignée de terre que l'archevêque bénit, et la donnant à l'évêque il l'épandit par-dessus le corps. Enfin, l'évêque sortit de la fosse, on la remplit de terre, et nous retournâmes au couvent pour yachever le carnaval.

De Saint-Etienne, on descend une lieue jusqu'à l'Aras, que l'on côtoie presque toujours jusqu'à Zulfa où on regagne la route. Si l'on veut, on peut prendre un autre chemin plus court d'une lieue et couper, comme j'ai fait quelquefois, droit par la montagne, où on ne vient tomber à l'Aras qu'à une demi-lieue de Zulfa. Mais le chemin est très fâcheux et plein de mauvais pas, ce qui rend l'autre plus fréquenté et plus ordinaire.

Mais il faut revenir à Naksivan pour reprendre la grande route, dont je me suis détourné pour aller voir tous ces monastères arméniens.

A demi-lieue de Naksivan, on trouve une rivière qui se jette dans l'Aras et on la passe sur un pont de pierre de douze arches, quoique d'ordinaire il y ait peu d'eau. Mais quand les neiges viennent à fondre, ou qu'il tombe de grandes pluies, elle grossit aussitôt et on ne pourrait la passer à gué. Dans une prairie qui suit le pont, et où nous campâmes à mon dernier voyage,

il y a une fontaine dont l'eau est tiède, et elle lâche le ventre à ceux qui en boivent. C'est à ce pont-là où le maître du péage de Naksivan vient prendre les droits, quand la caravane n'arrête point dans la ville. On paie pour charge de chameau dix abassis qui reviennent à neuf livres de notre monnaie, et c'est pour la garde des chemins. Cette sorte de droits qui vont du plus au moins se paie en divers lieux de la Perse sans que l'on visite les marchandises. Les gouverneurs chacun dans son ressort en répondent si elles étaient volées, ce qui rend la sûreté des chemins très grande dans toute la Perse, et si on veut, on n'a pas besoin de s'assembler en caravane pour voyager.

De ce pont qui est près de Naksivan jusqu'à Zulfa, il n'y a qu'une journée ; et parce que cette ville est toute en ruine, les caravanes campent d'ordinaire à cinq cents pas au-deçà sur le bord de la rivière.

Zulfa<sup>8</sup>, l'ancienne patrie des Arméniens que Cha-Abas emmena en Perse, est une ville pressée entre deux montagnes où passe l'Aras qui laisse très peu de terrain de côté et d'autre. Il ne commence à porter bateau qu'à deux lieues ou environ au-dessous (car au-dessus il ne peut guère souffrir que des radeaux), et comme le pays s'abaisse et s'étend en plaines, il n'y a plus de roches à craindre et le cours du fleuve est plus tranquille. Il y avait un beau pont de pierre que Cha-Abas fit rompre, et la ville entière fut détruite pour ne rien laisser aux Turcs. Ni par ce qui en reste ni par son assiette, on ne voit pas qu'elle ait jamais eu aucune beauté ; les pierres étaient grossièrement assemblées sans ciment, et les bâtiments ressemblaient mieux à des caves qu'à des maisons. Le côté du nord-ouest était le plus habité et il n'y avait presque rien de l'autre. Les terres qui sont au voisinage de Zulfa étant très fertiles, il est revenu quelques familles arméniennes qui y vivent doucement. Cogia Nazar, l'un des principaux Armé-

---

8. Dzulfa, aujourd'hui ville frontière et station ferroviaire entre l'U. R. S. S. et l'Iran, était toujours détruite au passage de Chardin en 1672.

niens qui sortirent de Zulfa, s'étant rendu puissant dans le négoce et ayant acquis un grand crédit auprès de Cha-Abas et de Cha-Sefi, son successeur, qui le firent kelonter<sup>9</sup>, c'est-à-dire chef et juge de la nation arménienne, fit bâtir en faveur de sa patrie deux caravanseras qu'on voit à Zulfa de côté et d'autre de la rivière. Il y a fait une dépense de plus de cent mille écus, et ce sont deux beaux ouvrages qui par sa mort sont demeurés imparfaits.

A une demi-lieue au-deçà de Zulfa, avant que de passer un torrent qui se jette dans l'Aras, on peut prendre deux chemins pour aller à Tauris. L'un est à main droite tirant au sud-est, et par la route ordinaire ; l'autre à la gauche vers le nord-est, que nous prîmes huit ou dix de compagnie à cheval à mon quatrième voyage à Ispahan. Nous laissâmes la caravane qui suit la grande route et ne prend jamais l'autre chemin, quoiqu'il ne soit pas plus long, parce qu'il est plein de roches et de cailloux qui gâtent le pied des chameaux. Je fus bien aise de voir un nouveau pays, et j'en ferai en peu de mots la description avant que de poursuivre la grande route.

Du torrent où nous quittâmes la caravane, nous fûmes coucher à un village qui n'en est éloigné que d'une lieue et demie.

Le lendemain, après avoir côtoyé l'Aras cinq ou six heures, nous arrivâmes à Astabat<sup>10</sup>, qui est à une lieue de la rivière, et nous y demeurâmes près de deux jours à nous divertir. Ce n'est qu'une petite ville, mais qui est très belle ; il y a quatre caravanseras et chaque maison a sa fontaine. L'abondance des eaux rend le terroir excellent, et surtout il y croît de très bon vin. C'est le seul pays du monde qui produit le ronas<sup>11</sup>,

9. Kalentar (le plus grand, en persan) : fonctionnaire de la hiérarchie civile placé à la tête d'une ville, d'une région ou d'un quartier d'une ville.

10. Il s'agit probablement d'Ordubad, ville située en aval sur la rive soviétique de l'Araxe et qui figure sous le nom d'Ardovar sur la carte de Kinneir du début du xix<sup>e</sup> siècle.

11. D'après Chardin, le ronas serait l'opopanax, mais ce

dont il se fait un si grand débit en Perse et aux Indes. Le ronas est une racine qui court dans la terre comme la réglisse, et qui n'est guère plus grosse. Elle sert à teindre en rouge, et c'est ce qui donne cette couleur à toutes ces toiles qui viennent de l'empire du Grand Mogol. Quoiqu'on en tire de terre des morceaux fort longs, on les coupe de la longueur de la main pour en faire des paquets et en mieux remplir des sacs dans quoi on transporte cette marchandise. C'est une chose étonnante de voir arriver à Ormus des caravanes entières chargées de ce ronas pour l'envoyer aux Indes dans les navires qui y retournent. Cette racine donne une forte et prompte teinture, et, une barque d'Indiens qui en était chargée ayant été brisée par leur négligence à la rade d'Ormus où j'étais alors, la mer le long du rivage où les sacs flottaient parut toute rouge durant quelques jours.

En partant d'Astabat, il nous fallut pourvoir de paille et d'orge pour nos chevaux, sur l'avis qu'on nous donna que nous n'en trouverions pas de tout le jour. D'abord on descend une heure entière jusqu'à l'Aras qu'on passe en bateau, et le reste de la journée on marche entre des montagnes parmi des torrents et des cailloux. Nous campâmes ce soir-là près d'un ruisseau.

Le jour suivant, après avoir marché deux ou trois heures dans un vallon, nous passâmes une haute montagne, au-dessus de laquelle on trouve trois ou quatre maisons où nous fîmes notre gîte.

Le lendemain, qui fut le cinquième jour de notre séparation d'avec la caravane, nous marchâmes en descendant près de trois heures jusqu'à un gros village dans une belle assiette, et où il y a d'excellents fruits. Nous y prîmes une heure ou deux de repos, et de là nous vîmes à un grand pont de pierre sur une rivière

---

dernier est une gomme résine utilisée dans la parfumerie. Il doit s'agir plutôt de la garance, dont la racine produit l'alizarine qui est un colorant rouge. Tournefort, à son passage d'Erzerum en 1701, mentionne une forte importation de garance de la Perse appelée en turc *boya* (teinture).

où il n'y a guère d'eau que lorsqu'il tombe des pluies. Elle va tomber dans le lac de Roumi dont je parlerai plus bas, et l'eau de cette rivière, particulièrement quand elle est basse, est si acre et de si mauvais goût que personne n'en peut boire. Un quart de lieue au-deçà du pont, on trouve trois longues pierres plantées en terre comme des piliers. Les gens du pays disent qu'elles ont été posées pour monument au même lieu où Darius, fils d'Hystaspes, fut élu roi de Perse par l'industrie de son palefrenier, selon que l'histoire le raconte ; et, de ce lieu-là jusqu'à Tauris, il n'y a plus guère qu'une demi-lieue.

Les montagnes des Mèdes que nous traversâmes par cette route et celles qui courrent au levant vers les anciens Parthes<sup>12</sup>, sont les plus fertiles de toute la Perse. Elles portent des grains et des fruits en abondance, et sur le haut des montagnes il y a de belles plaines toutes semées de blé et qui sont de grand rapport. Les sources qui s'y trouvent et les pluies qui y tombent y rendent toutes choses beaucoup meilleures et d'un goût plus relevé qu'en d'autres provinces de la Perse qui manquent d'eau, et elles sont aussi beaucoup plus chères.

Nous avons laissé la caravane à une demi-lieue de Zulfa, et c'est là où il nous faut retourner pour repren-  
dre la grande route.

La caravane, ayant passé le torrent où nous la quittâmes, vint camper au bord de l'Aras, qu'elle passa le lendemain en bateau. Elle n'entra point dans Zulfa, quoiqu'elle en fût proche, parce qu'au-delà de cette ville il y a deux ou trois lieues de chemin très rude et peu fréquenté, où il faut incessamment monter et descendre, et pour mieux dire il n'y a point de chemin. Ainsi on laisse Zulfa à la droite pour en prendre un moins rude et on ne fait pas un grand détour. Après deux heures de marche, on passe près d'un village

12. Il s'agit de la chaîne d'Alburz qui borde la mer Caspienne au sud jusqu'à la région de Damghan, l'ancienne Hécatompylos, capitale des Parthes.

nommé Sugiat<sup>13</sup>; puis on entre dans des bruyères entourées de hauts rochers. Et, cette première journée, on ne trouve d'autre eau que d'une petite fontaine; mais une eau si mauvaise que les bêtes ont de la peine d'en boire.

Le jour suivant, on traverse un pays uni mais fort désert, où on ne trouve qu'un grand caravansera abandonné, quoiqu'on y ait fait de la dépense et qu'il soit bâti de belle pierre de taille qu'il a fallu y apporter de fort loin. De là, on vient au gîte à Marante<sup>14</sup>, célèbre pour la sépulture de la femme de Noé. Ce lieu-là n'est pas grand et il ressemble plutôt à un bocage qu'à une ville; mais, d'ailleurs, il est dans une situation très agréable au milieu d'une plaine fertile et remplie de villages bien peuplés. Cette plaine ne s'étend qu'une lieue aux environs de Marante, et tout le pays d'alentour est presque désert. Il n'est pas toutefois entièrement inutile et, étant comme une bruyère continue qui ressemble à nos landes de Bordeaux, il fournit à la nourriture des chameaux qu'on y élève pour les caravanes. C'est ce qui fait le grand nombre de chameliers qui sont à Sugiac et à Marante, et qui selon la police qui est entre ces gens-là fournissent une partie de cette route. On paie à Marante treize abassis qui sont près de quatre écus pour charge de chameau, et c'est, comme j'ai dit plus haut, un droit qui se lève pour la garde des chemins.

De Marante, on vient camper le troisième jour à une lieue de Sophiana, dans une lande où l'eau ne vaut rien, après avoir traversé un pays mêlé et assez désert où on ne trouve qu'un beau caravansera dans un vallon. Sophiana<sup>15</sup> est une assez grande ville qu'on ne peut voir à moins d'être dedans, à cause de la quantité d'arbres

---

13. Un village du nom de Sudja figure sur la carte de Khanikof de 1854, immédiatement au sud de la frontière.

14. Marand : « C'est un bonne ville composée de deux mille cinq cents maisons qui a tant de jardins qu'ils occupent plus de terrains que les maisons » (Chardin).

15. Sufian : mille maisons et des jardins selon Evliya.

plantés dans les rues et aux environs, ce qui lui donne plutôt la face d'une forêt que d'une ville.

Le lendemain, qui est la dixième journée de marche ordinaire depuis Erivan, après avoir traversé de grandes plaines belles et fertiles, la caravane arrive à Tauris. Ces plaines sont entrecoupées de plusieurs ruisseaux qui viennent des montagnes des Mèdes du côté du nord, mais l'eau n'en est pas également bonne et il y en a quelques-unes dont on ne peut boire.

A moitié chemin de Sophiana et de Tauris, il y a un coteau d'où l'on a la vue sur ces belles plaines ; et c'est où vint camper l'armée du sultan Amurat quand il assiégea Tauris. La nouvelle étant venue à Cha-Sefi, roi de Perse, qu'il l'avait brûlée et qu'il avançait dans le pays avec plus de cent mille hommes, il dit sans s'émouvoir qu'il fallait le laisser approcher et qu'il savait le moyen de se venger de l'invasion des Turcs sans beaucoup de peine. Ils n'étaient plus qu'à quinze journées environ d'Ispahan, et ce fut alors que Cha-Sefi fit promptement détourner devant et derrière toutes les eaux, qui ne viennent que de sources et qui ne se conduisent que par canaux dans l'intérieur de la Perse où il n'y a point de rivières, et l'armée des Turcs pérît aussitôt de soif dans des pays vastes et arides où elle s'était imprudemment engagée<sup>16</sup>.

Tauris est au 83<sup>e</sup> degré 30 minutes de longitude et au 40<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude<sup>17</sup>, dans une plaine découverte où on ne voit aucun arbre, et environnée de montagnes hors du côté du couchant. La plus éloignée n'est qu'à une lieue de la ville, et il y en a une qui la touche presque au nord, n'en étant séparée que par la rivière. Le pays est bon et fertile en grains, les herbages y sont excellents et on y recueille en abondance toutes sortes de légumes. On croit que Tauris

---

16. Après la prise d'Erivan en juillet 1635, l'armée turque a fait quelques raids vers le sud. D'après Evliya, Murat IV aurait occupé Tabriz pendant une semaine.

17. Tabriz se trouve sur le 38<sup>e</sup> parallèle et un peu à l'est du 46<sup>e</sup> méridien de Greenwich.

était l'ancienne Ecbatane<sup>18</sup>, capitale de l'Empire des Mèdes, et c'est encore aujourd'hui une grande ville et fort peuplée, comme étant l'abord de la Turquie, de la Moscovie, des Indes et de la Perse. Il s'y trouve une infinité de marchands et de toutes sortes de marchandises, mais particulièrement des soies qu'on y apporte de la province de Guilan et d'autres lieux. Il s'y fait un grand trafic de chevaux qui y sont bons et à bon marché. Le vin et l'eau-de-vie, et généralement tous les vivres, n'y sont pas chers, et l'argent y roule plus qu'en autre lieu de l'Asie. Plusieurs familles arméniennes qui s'y sont habituées ont acquis du bien dans le trafic et l'entendent mieux que les Persans.

Une petite rivière dont l'eau est assez bonne court au milieu de Tauris ; elle s'appelle Scheinkaïe<sup>19</sup>, et il y a trois ponts qui n'ont qu'une arche chacun pour passer d'un côté de la ville à l'autre. Cette eau, pour la mieux nommer, n'est qu'un ruisseau ou un torrent qui fait parfois de grands ravages, et quand il vient à grossir, il inonde une partie de la ville. Je parlerai plus bas d'une rivière assez grande qui n'en est éloignée que d'une demi-heure de chemin.

La plupart des bâtiments de Tauris sont de brique cuite au soleil, et les maisons des particuliers n'ont la plupart qu'un étage ou deux au plus. Le toit est en terrasse, et au-dedans elles sont voûtées et enduites de terre détrempée avec de la paille bien hachée qu'on blanchit après avec de la chaux. En 1638, la ville fut presque toute ruinée par Sultan Amurat, empereur des Turcs, comme je l'ai dit plus haut<sup>20</sup> ; mais il s'en faut peu qu'elle ne soit toute rebâtie. Il y a des bazars ou halles pour les marchandises qui sont bien bâtis, et plusieurs caravanseras très commodes dont il s'en voit à

18. Ecbatane (Hagmatana) se trouvait à l'emplacement de l'actuelle Hamadan, mais l'opinion exprimée par Tavernier était assez courante à son époque.

19. L'origine de ce nom n'a pas été identifiée. Chardin parle d' « un petit fleuve appelé Spintcha ». La rivière s'appelle aujourd'hui Meydan Tchaï.

20. Voir note 16.

double étage. Le plus beau est celui de Mirza-Sade, intendant de la province, qui l'a fait bâtir depuis peu avec un bazar tout proche, à quoi il a joint une mosquée et un collège avec de bons revenus.

Le grand trafic de Tauris rend cette ville renommée par toute l'Asie, et elle a un commerce continual avec les Turcs, les Arabes, les Géorgiens, les Mengreliens, les Persans, les Indiens, les Moscovites et les Tartares. Ses bazars qui sont couverts sont toujours remplis de très riches marchandises, et il y en a de particuliers pour les artisans. La plupart sont forgerons, dont les uns font des scies, les autres des haches, et d'autres enfin des limes et des fusils pour battre le feu et pour prendre du tabac. Il y en a aussi qui font des cadenas ; car, pour les serrures, les Levantins n'en ont que de bois. On y voit des tourneurs qui fournissent tous les lieux circonvoyins de tours à filer et de berceaux, et quelques orfèvres qui ne font guère d'autre besogne que de méchantes bagues d'argent. Mais il y a quantité d'ouvriers en soie qui sont habiles et font de belles étoffes, et il y en a plus de ceux-là que de toute autre sorte d'artisans. C'est à Tauris où se fait la plus grande partie des peaux de chagrin<sup>21</sup> qui se consomment en Perse ; et il s'y en consomme une grande quantité, n'y ayant personne hors les paysans qui n'ait des bottes et des souliers de chagrin. Ces peaux se font du cuir de cheval, d'âne ou de mule, et seulement du derrière de la bête, et celui qui se fait de la peau de l'âne a le plus beau grain.

On voit à Tauris plusieurs restes de beaux édifices autour de la grande place et au voisinage, et on laisse tomber en ruine quatre ou cinq belles mosquées d'une grandeur et d'une hauteur prodigieuses. La plus superbe de toutes et la plus belle qui soit à Tauris est en sortant de la ville sur le chemin d'Ispahan. Les Persans l'abandonnent et la tiennent immonde comme une mosquée d'hérétiques, ayant été bâtie par les sunnis, sectateurs d'Omar<sup>22</sup>. C'est un grand bâtiment d'une très belle

21. Le mot vient d'ailleurs du turc *sâgri*.

22. Les sunnites, c'est-à-dire la majorité des musulmans,

structure, et dont la face qui est de cinquante pas est relevée de huit marches de l'assiette du chemin. Il est revêtu par dehors de briques vernissées de différentes couleurs, et par dedans orné de belles peintures à la moresque et d'une infinité de chiffres et lettres arabes en or et azur. Des deux côtés de la façade, il y a deux minarets ou tours fort hautes, mais qui ont peu de grosseur et dans lesquelles toutefois on a pratiqué un escalier. Elles sont aussi revêtues de ces briques vernissées, ce qui est l'ornement qu'on donne en Perse à la plupart des beaux bâtiments, et chacune est terminée par une boule taillée en turban de la manière que le portent les Persans. La porte de la mosquée n'a que quatre pieds de large et est taillée dans une grande pierre blanche et transparente, de vingt-quatre pieds de haut et de douze de large, ce qui paraît beaucoup au milieu de cette grande façade. Du vestibule de la mosquée, on entre dans le grand dôme de trente-six pas de diamètre, élevé sur douze piliers qui l'appuient par dedans, seize autres le soutenant par dehors ; et ces piliers sont fort hauts et de six pieds en carré. Il y a en bas une balustrade qui règne autour, avec des portes pour passer d'un côté à l'autre, et le pied de chaque pilier de la balustrade qui est de marbre blanc est creusé en petites niches à raz du pavé de la mosquée, pour y mettre les souliers qu'on ôte toujours pour y entrer. Ce dôme est revêtu par dedans de carreaux d'un beau vernis de plusieurs couleurs, avec quantité de fleurons, de chiffres et lettres et d'autres moresques en relief, le tout si bien peint et si bien doré, et ajusté avec tant d'art, qu'il semble que ce ne soit qu'une pièce et un pur ouvrage du ciseau. De ce dôme, on passe dans un autre plus petit, mais qui est plus beau en son espèce. Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la façade, blanche et transparente, et taillée comme une manière de porte

---

ne sont pas des « sectateurs d'Omar », mais reconnaissent l'autorité des quatre califes, successeurs de Mahomet, tandis que les chiites récusent les trois premiers pour n'accepter qu'Ali.

qui ne s'ouvre point. Ce dôme n'a point de piliers, mais à la hauteur de huit pieds il est tout de marbre blanc, et on y voit des pierres d'une longueur et d'une largeur prodigieuses : toute la coupe est un émail violet où sont peintes toutes sortes de fleurs plates. Mais le dehors des deux dômes est couvert de ces briques vernissées avec des fleurons en relief. Sur le premier ce sont des fleurons blancs à fond vert, et sur le second des étoiles blanches à fond noir, et ces diverses couleurs frappent agréablement la vue.

Proche de la porte par où l'on va du grand dôme à l'autre, on voit à gauche une chaise de bois de noyer peu curieusement travaillée et qui est appuyée contre le mur. Elle est élevée de six marches et n'est point couverte. Il y a à main droite une autre chaise de même bois et d'un assez bel ouvrage, couverte d'un petit daix de même étoffe et appuyée aussi contre le mur. Il y a un petit balustre autour et on y monte par quatorze marches. Du côté du midi de la mosquée, il y a deux grandes pierres blanches et transparentes que le soleil, quand il donne dessus, fait paraître rouges, et même quelque temps après qu'il est couché, on peut lire au travers par sa réverbération. Cette sorte de pierre est une espèce d'albâtre et elle se trouve dans le voisinage de Tauris, comme je dirai plus bas<sup>23</sup>.

Vis-à-vis de la mosquée, de l'autre côté du chemin, on voit une grande façade, qui reste seule d'un bâtiment qu'on a laissé ruiner. C'était la demeure du schec-iman ou du grand prêtre<sup>24</sup>. Il y avait de grands bains qui sont aussi tout détruits, et il y en reste quelques-uns qui étaient les moins beaux qu'on a encore soin d'entretenir.

23. Cette mosquée est décrite par plusieurs auteurs de l'époque, mais ne semble pas subsister de nos jours, au moins dans son ensemble. Evliya, qui fait une description assez proche, lui donne comme fondateur Uzun Hasan, souverain sunnite de l'Azerbaïdjan vers la fin du xve siècle.

24. D'après Evliya, il s'agirait de la mosquée de Chah Abbas.

Dans la grande place de Tauris et aux environs, il y a une belle mosquée, un collège et un château qui tombent en ruine, et tous ces édifices sont abandonnés parce qu'ils ont servi aux sunnis, sectateurs d'Omar<sup>25</sup>. Assez près de la même place, il y a une église d'Arméniens ruinée, où ils disent que sainte Hélène envoya une partie de la vraie croix. On voit encore une mosquée qui fut autrefois une église dédiée à saint Jean-Baptiste, et on croit qu'une de ses mains y a été conservée longtemps.

Les Capucins ont une maison assez commode à Tauris, et celui qui a le plus contribué à leur établissement, et qui les a toujours appuyés de sa protection, est Mirza-Ibrahim, à présent intendant de la province, et dont le crédit égale celui du kan de Tauris qui est le premier gouvernement de la Perse. Cet intendant s'est rendu considérable à la cour et s'est mis très bien auprès du roi par ses soins infatigables et son adresse particulière à augmenter les finances, ayant trouvé pour cela des secrets qui n'étaient pas entrés dans l'esprit d'aucun de ceux qui l'ont précédé dans la même charge. Il est curieux de toutes les belles sciences, ce qui est rare chez les Orientaux, et il a pris plaisir à s'appliquer aux mathématiques et à la philosophie dans l'entretien qu'il avait souvent avec le père Gabriel de Chinon, gardien du couvent des Capucins de Tauris. Mais le désir que Mirza-Ibrahim a eu de faire aussi instruire ses deux fils, qui ont profité des leçons du père Gabriel, est le principal motif qui l'a porté à faire du bien aux Capucins. Il leur a acheté une place pour bâtir une maison et fourni libéralement à une partie de la dépense.

Dans le Meydan ou la grande place de la ville, tous les soirs quand le soleil se couche, et tous les matins quand il se lève, il y a des gens gagés pour faire pendant une demi-heure un terrible concert de trompettes et

---

25. Tabriz est restée aux mains des Ottomans de 1585 à 1603. Pendant cette période, un château et quelques bâtiments ont été construits.

de tambours. Ils se rangent à un côté de la place dans une galerie un peu élevée, et cela se pratique dans toutes les villes de gouvernement en Perse.

En sortant de Tauris, du côté du nord, il y a une montagne qui en est toute proche, n'y ayant que la rivière entre deux. Elle s'appelle Einali-Zeinali<sup>26</sup>, et il y avait autrefois au-dessus un bel hermitage d'Arméniens que les mahométans ont converti en mosquée. Au bas de la montagne, on voit une forteresse et une mosquée qu'on laisse tomber en ruine, parce qu'elles ont été bâties par les Ottomans. Il en est de même d'un monastère qui est un peu plus loin sur le bord d'un précipice ; et, proche de là, il y a deux caves où l'on voit quelques sépultures et des colonnes de marbre couchées par terre. Il y a aussi dans la mosquée quelques tombeaux des anciens rois des Mèdes, et ce qui en reste montre assez que l'ouvrage en était beau.

Sur la route de Tauris à Ispahan, environ à une demi-lieue des derniers jardins de la ville, entre plusieurs croupes de montagnes qu'on laisse proche à main droite, on voit sur la plus haute où jamais il n'y eut d'eau, et où même il est impossible d'en conduire, un pont de cinquante pas de long dont les arches sont fort belles, mais qui peu à peu tombe en ruine. Ce fut un mollah qui le fit bâtir sans que personne pût juger de son dessein, et on ne peut de ce côté-là venir à Tauris sans voir ce pont, parce qu'il n'y a point d'autre chemin et qu'à droite et à gauche ce sont des eaux et des précipices. On sut depuis de son propre aveu qu'une pure vanité lui avait fait entreprendre cet ouvrage, sachant que Cha-Abas I<sup>er</sup> du nom<sup>27</sup> devait venir à Tauris. Le roi y vint en effet quelque temps après et, voyant sur le haut de cette montagne un pont qui ne pouvait être utile à quoi que ce fût, il demanda qui

---

26. Cet endroit figure sous le même nom à trois ou quatre kilomètres au nord-est de la ville sur la carte de Khanikof (1851). Chardin mentionne l'ermitage comme « une des dévotions et une des promenades des Taurisiens ».

27. Chah Abbas I<sup>er</sup>, dit le Grand (1587-1629).

était celui qui l'avait fait faire et quel était son dessein. Le moullah qui était venu au-devant du roi, et qui se trouva près de sa personne quand il fit cette demande : « Sire, lui dit-il, je n'ai fait bâtir ce pont qu'afin que, Votre Majesté venant à Tauris, elle s'informât de celui qui l'a fait faire », on peut juger par là que le moullah n'avait autre ambition que d'obliger le roi à parler de lui.

A une lieue de Tauris, au couchant d'été, on trouve au milieu d'un champ une grosse tour de brique appelée Kan-hazun<sup>28</sup>. Elle a environ cinquante pas de diamètre et, quoiqu'elle soit à demi ruinée, elle est encore fort haute. Il semble que ça a été le donjon de quelque château, et il reste encore autour de hautes murailles qui, pour n'être que de gazon, paraissent néanmoins être fort anciennes. On ne sait pas certainement par qui cette tour a été bâtie ; mais plusieurs lettres arabes qui sont sur la porte font juger que c'est un ouvrage des mahométans. En l'année 1651, il y eut à Tauris et aux environs un grand tremblement de terre, plusieurs maisons furent renversées et, cette tour se fendant de haut en bas, il en tomba une partie dont le dedans fut rempli.

Outre la petite rivière qui court dans Tauris, il en passe une autre plus grande à demi-lieu de la ville, sur laquelle au même endroit il y a un assez beau pont de pierre. On voit tout proche une sépulture couverte d'un petit dôme, où les Persans disent que la sœur d'Iman-Riza est enterrée, et ils l'ont en grande vénération. La rivière qui passe sous le pont vient des montagnes du nord et se va rendre dans le lac de Roumi<sup>29</sup>, à treize ou quatorze lieues de Tauris. On l'appelle Aggi-sou, c'est-à-dire eau amère, parce que son eau est très mauvaise et qu'il ne s'y trouve aucun

28. Chah-Ghazan ou Cham-Gazhan. Il s'agit du mausolée de Ghazan Khan, souverain ilkhanide (1295-1304). La tour a disparu depuis longtemps, mais le nom reste comme celui d'un quartier périphérique de la ville actuelle.

29. Le lac d'Ourmieh ; la rivière figure sur les cartes sous son nom persan Talkhé-roud.

poisson. Il en est de même du lac, qui a environ quinze lieues de tour et dont l'eau est comme noire. Les poissons qui s'y rendent avec plusieurs ruisseaux qui tombent dedans deviennent d'abord aveugles, et au bout de quelques jours on les trouve morts sur le rivage. Ce lac prend son nom d'une province et d'une petite ville qui s'appellent Roumi et n'est éloignée de Tauris que de dix ou onze lieues.

Au midi du lac, sur le chemin qui mène à une petite ville nommée Tokoriam<sup>30</sup>, on voit un coteau qui s'abaisse insensiblement, et dont le doux penchant forme un terrain uni où bouillonnent plusieurs sources. Elles s'étendent à mesure qu'elles s'éloignent du lieu où elles commencent à se montrer, et la terre où elles coulent a quelque chose d'assez singulier pour tenir lieu entre nos remarques. Elle est de différente nature : la première terre qui se lève sert à faire la chaux ; celle qui est dessous est une pierre trouée et spongieuse qui n'est bonne à rien ; et celle qu'on trouve après, comme un troisième lit, est cette belle pierre blanchâtre et transparente au travers de laquelle on voit le jour comme au travers d'une vitre et qui, étant bien taillée, sert d'ornement aux maisons. Cette pierre n'est proprement qu'une congélation des eaux de ces sources, et il s'y est trouvé quelquefois des reptiles congelés. Le gouverneur de la province envoya en présent pour une grande rareté à Cha-Abas une de ces pierres où il se trouva un lézard d'un pied de long. Celui qui la présenta au gouverneur eut pour reconnaissance vingt tomans ou trois cents écus, et depuis j'en ai offert mille pour la même pièce. En certains endroits de la province de Mazandran, où la mer Caspie s'avance le plus dans les terres de Perse, on trouve aussi de ces pierres congelées, mais en bien moindre quantité que vers le lac de

30. Ce nom n'a pas été identifié. Quant au marbre transparent cité plus bas, il est également mentionné par un grand nombre d'auteurs comme extrait dans la région de Maragheh au sud-est du lac d'Ourmieh. Le *Dictionnaire de géographie universelle* de 1829 le présente également comme issu de « sources pétrifiantes ».

Roumi, et on voit quelquefois des morceaux de bois et des vermisseaux pris dans la pierre. J'ai eu la curiosité d'apporter la charge d'un chameau, c'est-à-dire près de dix quintaux, de ces pierres transparentes, et je les ai laissées à Marseille jusqu'à ce que j'aie vu à quoi je pourrai mieux les employer.

SUITE DE LA GRANDE ROUTE DE CONSTANTINOPLE  
EN PERSE, DEPUIS TAURIS JUSQU'A ISPAHAN  
PAR ARDEUIL ET CASBIN

De Tauris à Ispahan, on compte d'ordinaire vingt-quatre jours de marche de caravane.

Le premier jour, on passe des montagnes arides et on trouve à quatre lieues de Tauris un des plus beaux caravanseras de la Perse. C'est Cha-Sefi<sup>1</sup> qui l'a fait bâtir ; il est spacieux et fort commode, et il y peut loger cent personnes avec leurs chevaux. Dans toute la Perse, et particulièrement depuis Tauris jusqu'à Ispahan, et de là jusqu'à Ormus, on trouve tous les jours des caravanseras dans une juste distance. Je ferai ailleurs la description de ces hôtelleries du Levant.

Le second jour, on descend une montagne fort rude et où le chemin est fort étroit<sup>2</sup>. C'est au bas de cette montagne où les marchands ont à choisir de deux chemins pour se rendre à Ispahan, et chacun suit en cela son inclination ou ses affaires. Ceux qui veulent suivre la route ordinaire et le droit chemin par les villes de Kom et de Kachan laissent à gauche un étang qui sépare les deux routes<sup>3</sup> ; et ceux qui veulent aller

1. Chah Safi I<sup>er</sup> (1629-1642).

2. Le col de Shebli sur la route actuelle de Tabriz à Téhéran.

3. L'étang figure sous le nom turc de Kuru-göl (étang sec) sur la carte de Khanikof (1851). Pour l'itinéraire jusqu'à Ispahan voir carte III.

par Ardeuil et Casbin, deux autres bonnes villes, laissent l'étang à droite et prennent le long de la montagne. De Tauris à Ardeuil, il n'y a guère moins de douze lieues ; depuis l'étang, le pays est assez bon, et je décrirai cette route la première.

Ardeuil<sup>4</sup>, étant si peu éloignée de Tauris, est à quelques minutes près aux mêmes degrés de longitude et de latitude. Cette ville est renommée tant pour le grand et premier abord des soies qui viennent de la province de Guilan, dont elle est voisine, que pour la sépulture de Cha-Sefi I<sup>er</sup> du nom, roi de Perse, et d'autres princes de sa maison<sup>5</sup>. Les avenues en sont agréables, et ce sont des allées de grands arbres appelés *tchinars*<sup>6</sup>, plantés en droite ligne dans une juste distance. Elle est d'une grandeur médiocre et assise dans une belle ouverture de montagnes. Celle qui est la plus proche de la ville, appelée Sevalan<sup>7</sup>, est une des plus hautes de la Médie. Les maisons d'Ardeuil sont bâties de terre comme dans toutes les autres villes de la Perse, et les rues y sont fort inégales, sales et étroites. Il n'y en a qu'une qui est assez belle, à un bout de laquelle est bâtie l'église des Arméniens. Une petite rivière passe au milieu de la ville, qui, sortant des montagnes voisines, prend son cours d'orient en occident. On la divise en plusieurs canaux pour arroser les jardins, et en divers endroits on a planté de beaux arbres qui réjouissent la vue et rendent la ville plus agréable. Le Meydan ou la place du marché est grande, plus longue que large, et un beau caravansera que le kan a fait bâtir répond sur un des côtés de cette place. Il y en a d'autres assez commodes en d'autres endroits

4. Ardabil, berceau de la dynastie safevide.

5. Ici, il y a confusion : il s'agit du tombeau de Cheikh Safi, ancêtre éponyme des Safevides qui aurait vécu de 1252 à 1334, et de ses descendants immédiats qui sont enterrés à Ardabil.

6. Des platanes. Olearius, qui accompagne en 1637 l'ambassade du duc de Holstein, voit des avenues bordées d'ormaux et de tilleuls.

7. Kuh-e Sabalan, culminant à 4811 mètres au nord-ouest d'Ardabil.

de la ville, aux environs de laquelle on voit de beaux jardins, particulièrement celui du roi où on se rend par une belle et longue allée de quatre rangs d'arbres, au bout de laquelle on découvre un grand portail qui y donne entrée. Quoique le terroir d'Ardeuil soit bon pour la vigne, on n'y en voit point et on ne fait point de vin qu'à plus de quatre ou cinq lieues loin de la ville. Les Arméniens qui demeurent à Ardeuil en ont toujours bonne provision ; mais il n'y a point de lieu dans la Perse où il faille apporter tant de précaution pour y en faire entrer, et même pour y en boire. Il faut s'en cacher comme on ferait d'une mauvaise action, et cette contrainte est un effet de la superstition mahométane, les Persans ayant une si particulière vénération pour ce lieu-là qu'ils croiraient pécher de souffrir qu'on y bût du vin ouvertement.

On vient de toute la Perse en pèlerinage au sépulcre de Cha-Sefi, qui, avec le grand abord des soies dont je parlerai plus bas, rend Ardeuil une des plus considérables villes du royaume<sup>8</sup>. La mosquée dans laquelle il est enterré est accompagnée de plusieurs bâtiments, dont l'entrée donne sur le Meydan qu'elle vient joindre au midi par un grand portail. La porte est croisée de chaînes de fer attachées à de grosses boucles, et quand un criminel peut les toucher et entrer dans la première cour, il est en sûreté et on ne saurait le prendre. C'est une grande cour plus longue que large, et au-dehors, du côté qui regarde le Meydan, on a bâti le long du mur des boutiques pour des marchands et des artisans.

De cette grande cour, on passe à une seconde de moindre étendue et pavée de pierres plates, avec un ruisseau qui court au milieu. On y entre par une grande porte croisée de chaînes de fer comme la première, et qui est à main gauche au coin de la grande cour. Elle conduit d'abord sous un portique, où il y a de grands balcons élevés à la façon du pays, sur lesquels

8. Ardabil est toujours, avec Machad, Qom et Rey, une des quatre villes sacrées du chiisme iranien.

on voit plusieurs personnes, pèlerins ou autres gens que de mauvaises affaires obligent à rechercher cet asile. C'est en ce lieu-là où il faut quitter l'épée et le bâton avant que de passer outre, et donner quelque chose à un moullah qui est toujours là avec des livres.

Dans cette seconde cour où coule un ruisseau, d'un côté sont les bains, de l'autre les greniers à riz et à blé ; et, à main gauche au bout de la même cour, il y a une petite porte qui conduit au lieu où tous les jours, soir et matin, on distribue aux pauvres les aumônes royales ; ce qui se fait vis-à-vis des cuisines. Cette porte est couverte de lames d'argent, et il y a dans ces cuisines vingt-cinq ou trente fourneaux pratiqués dans l'épaisseur du mur, avec autant de chaudières où on apprête quantité de viandes et de pilav, tant pour les pauvres que pour les officiers de la mosquée. Pendant qu'on fait cette distribution, le maître cuisinier qui commande à tous les autres est assis dans une chaise couverte de lames d'argent et prend garde que tout se passe avec ordre. Il fait tous les jours mesurer le riz pour les marmites et couper les viandes en sa présence, et tout se gouverne dans cette maison royale avec une grande économie<sup>9</sup>.

Au bout du portique qui suit la première cour, il y a deux portes l'une après l'autre de moyenne grandeur, couvertes toutes deux de lames d'argent, et qui donnent passage à un corridor. Entre ces deux portes, on voit à main droite une petite mosquée où il y a quelques tombeaux de seigneurs persans. Quand on a passé le corridor, on entre dans une petite cour, et à main gauche est la porte de la mosquée où sont les tombeaux des princes de la maison royale de Perse. Il se faut bien garder de marcher sur le seuil des portes qui d'ordinaire est couvert de lames d'argent ; c'est un crime à ne pouvoir être expié que par un châtiment très sévère. On passe d'abord par une petite allée qui mène à la nef fort richement tapissée, autour de laquelle il y a des pupitres chargés de gros livres, où lisent conti-

9. Les cuisines ont également suscité l'admiration d'Olearius.

nuellement les moullahs ou docteurs de la loi gagés pour le service de la mosquée. Au bout de la nef qui n'est pas grande, il y a un petit dôme en octogone comme une manière de chœur d'église, au milieu duquel est le sépulcre de Cha-Sefi. Il n'est que de bois, mais bien travaillé, et c'est un bel ouvrage de marqueterie<sup>10</sup>. Il n'excède pas la hauteur d'un homme de la taille ordinaire et paraît comme un grand coffre dont les quatre coins d'en haut portent quatre grosses pommes d'or. On le tient couvert d'un brocart rouge, et les autres tombeaux qui l'accompagnent sont couverts de même de riches étoffes. Tant au chœur qu'en la nef, il y a quantité de lampes, les unes d'or, les autres d'argent, et la plus grande de toutes est d'argent vermeil doré d'une belle ciselure. Il y a aussi six grands chandliers d'un bois exquis couverts de lames d'argent, et ils portent de gros cierges qu'on n'allume qu'à leurs grandes fêtes.

Du dôme où est le tombeau de Cha-Sefi, on passe sous une petite voûte qui enferme une autre sépulture d'un roi de Perse duquel je n'ai pu savoir le nom<sup>11</sup>. C'est comme un autre grand coffre de bois d'un assez beau travail, et couvert aussi d'un brocart de soie. La voûte de la mosquée est ornée au-dedans d'une peinture à la moresque d'or et d'azur, et au-dehors d'un beau vernis de diverses couleurs comme à la superbe mosquée de Tauris.

Il y a aux environs d'Ardeuil plusieurs sépultures antiques qui sont dignes d'être vues ; et quelques-unes qui sont ruinées montrent encore des restes du soin qu'on avait eu de les enrichir d'un beau travail. A un quart de lieue de la ville, on voit la mosquée où sont les tombeaux du père et de la mère de Cha-Sefi<sup>12</sup>. Elle

10. D'après Olearius, en 1637, le tombeau était bâti de marbre blanc. Tavernier l'ayant visité au plus tôt en 1632, on peut supposer qu'il a été rebâti entre-temps.

11. Il s'agit de Chah Ismail I<sup>r</sup> (1501-1524), premier souverain safevide.

12. Cheikh Djebraïl, mort en 1258, et Dawlati ; au village de Kelberan, selon Olearius.

est assez belle et a ses jardins et ses cours, dans l'une desquelles il y a un beau bassin d'eau fort claire où on nourrit du poisson.

Ardeuil n'est pas renommée seulement comme j'ai dit, par les sépultures royales qui sont dans son enceinte et par le pèlerinage qui s'y fait de toutes les provinces de la Perse. Le grand abord des caravanes de soie, qui montent quelquefois à huit ou neuf cents chameaux, contribue encore beaucoup à la réputation de cette ville. Comme elle est voisine du Guilan d'où sort l'abondance des soies et du pays de Chamaqui d'où il en vient aussi en quantité, et que c'est le grand passage de ces deux lieux-là pour Constantinople et pour Smyrne, c'est un abord continual de marchands et on y trouve aussi comme à Tauris toutes sortes de marchandises.

D'Ardeuil à Casbin, le pays est assez bon. De trois en trois lieues ou de quatre en quatre, on trouve de petites rivières qui viennent des montagnes du côté du nord et qui humectent la terre. La caravane met d'ordinaire cinq jours d'Ardeuil à Arion, d'Arion à Taron deux, et de Taron à Casbin deux autres. Une demi-lieue au-deçà de Taron, on passe une grande rivière sur un pont de pierre et, deux lieues au-delà, on trouve Kalcal.

Arion<sup>13</sup> est une petite ville, Taron<sup>14</sup> et Kalcal<sup>15</sup> sont deux gros bourgs ; et il n'y a que ces trois lieux dans toute la Perse où il croît des olives et d'où l'on tire de l'huile.

En sortant de Kalcal, on marche trois heures dans une plaine qui vient finir à une haute montagne qu'on ne saurait passer en moins de quatre heures. Elle est si rude qu'à peine les chevaux et les mules y peuvent monter ; mais, pour les chameaux, il faut qu'ils pren-

13. Herow sur la carte de Khanikof, Herowabad actuelle.

14. L'actuelle Derow sur le Shah-roud, affluent du Kizil-Uzun.

15. Le nom est Khalkhal, mais la localisation est incertaine, la distance donnée de Derow (Taron) à Qazvin (Casbin) étant fausse.

ment par le bas, qui est encore un chemin fâcheux et plein de cailloux que les torrents y entraînent, et ce détour est de trois ou quatre lieues. Je perdis deux de mes chevaux au passage de cette montagne, au-dessus de laquelle il y a un village où on peut loger. Après l'avoir descendue, le pays est uni et il n'y a plus que trois lieues jusqu'à Casbin.

Casbin<sup>16</sup> est au 87<sup>e</sup> degré 30 minutes de longitude et au 36<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude. C'est une grande village dont les maisons sont basses et mal bâties, à la réserve de sept ou huit qui accompagnent les jardins du roi et qui ont quelque apparence. Elle n'a point de murailles, et plus de la moitié de la ville est en jardinaages. Il y a trois caravanseras avec des bazars autour, et il y en a un des trois qui est fort grand et commode. Elle n'est habitée que par des mahométans, et s'il y a quelques chrétiens mêlés parmi eux, ils sont en très petit nombre.

Le terroir de Casbin produit des pistaches. L'arbre qui les porte n'est jamais guère plus grand qu'un noyer de dix ou douze ans, et elles viennent par bouquets qui ressemblent à une grappe de raisin. La grande quantité de pistaches qui sort de la Perse vient de Malavert<sup>17</sup>, petite ville à douze lieues d'Ispahan en tirant au levant : ce sont les meilleures pistaches du monde, et le terroir qui est de grande étendue en produit dans une telle abondance qu'il y en a de quoi fournir toute la Perse et toutes les Indes.

De Casbin, on vient camper à un petit village accompagné d'un caravansera, et on marche ce jour-là environ six lieues dans des campagnes assez fertiles et traversées de quantité de ruisseaux.

Le lendemain, on traverse encore un bon pays et, après neuf ou dix heures de marche, on vient à Denghé. C'est un gros village au pied d'une montagne, et au

16. Qazvin, la première capitale des Safavides jusqu'à l'époque d'Abbas le Grand. Ici, pour une fois, la latitude est bonne. La description d'Olearius confirme celle de Tavernier.

17. Ce lieu n'a pas pu être identifié.

milieu duquel passe un beau ruisseau. Il y a d'excellent vin tant blanc que clairet, et les voyageurs ne manquent pas d'en remplir leurs outres. On ne s'arrête pas toutefois à ce village, mais d'ordinaire on pousse une lieue plus loin pour gagner un beau caravansera qui est un assez bon gîte.

C'est à ce village de Denghé où se viennent joindre les deux routes de Tauris à Ispahan, celle que j'ai décrite par Ardeuil et Casbin et la route ordinaire et la plus courte par Kom et Cachan, laquelle il nous faut reprendre. C'est à ce même village où se rendent aussi les caravanes qui vont aux Indes par Mechéed et Candahar, et où elles laissent la route d'Ispahan pour prendre à gauche et tirer droit au levant.

SUITE DE LA ROUTE ORDINAIRE DE TAURIS A ISPAHAN  
PAR ZANGAN, SULTANIE ET AUTRES LIEUX

Il faut retourner à l'étang qu'on trouve au pied d'une montagne à six lieues de Tauris, où ceux qui veulent suivre la route ordinaire d'Ispahan par Zangan et Sultanie laissent à gauche le chemin d'Ardeuil et de Casbin. Cet étang est d'ordinaire couvert de gros canards rouges et qui sont fort bons.

De là, après douze ou treize heures de marche dans laquelle on trouve trois caravanseras, on vient à Kara-chima<sup>1</sup>, bon village dans un profond vallon qui paraît bien cultivé. Il n'y a qu'un petit caravansera de terre, dont les portes sont si basses qu'il y faut presque entrer à genoux.

Le lendemain, on vient à un autre gros village nommé Turcoma<sup>2</sup> dont le terroir est fertile, quoiqu'il y fasse bien froid. Il y a plusieurs caravanseras bâtis comme une longue allée couverte, et qui ne sont que de terre ; les hommes sont à un bout et les chevaux sont à l'autre.

1. L'actuel Siah Chaman, *siah* et *kara* étant respectivement les formes persane et turque du mot « noir ». Tavernier suit sensiblement la route actuelle de Tabriz à Téhéran.

2. Turkmanchay sur la même route, ainsi nommé, d'après Chardin, à cause des bergers turkmènes qui habitent les environs.

Le jour suivant, on passe un pays bossu et désert et, après avoir marché huit heures, on arrive à Miana<sup>3</sup>, petite ville située dans un lieu marécageux et où on paie un droit pour la garde des chemins. C'est où mourut M. Thévenot en revenant d'Ispahan. Il avait ramassé plusieurs livres persiens et arabes, et le cadi de Miana retint les meilleurs. Il y a dans cette ville un des plus beaux caravanseras de la Perse.

A deux heures de Miana, on passe une rivière sur un beau pont de pierre qu'on laisse ruiner, et dont les arcades sont creusées par dedans : il est bâti de brique et de pierre de taille et est aussi long que le Pont-Neuf de Paris. Ce pont est presque au pied d'une haute montagne appelée Kapleton<sup>4</sup>. Cha-Abas en fit pavé tout le chemin, parce que la terre y est si grasse que, dans le dégel ou lorsqu'il tombait la moindre pluie, il était impossible que les caravanes y pussent passer. Il y a en Perse une sorte de chameaux qui, dans une terre grasse où il vient à pleuvoir, n'ont point de force pour se tenir, et, avec la grosse charge qu'ils ont sur le dos, ils s'écartèlent et s'ouvrent le ventre. Avant que le chemin fût pavé, il fallait étendre des tapis dans les pas les plus glissants où ces chameaux devaient passer, et il faut recourir encore à ce remède en quelques endroits où le pavé est rompu.

Presque au bas de la descente, du côté d'Ispahan, sur la croupe d'une petite montagne détachée de toutes les autres, il y a un fort abandonné : il est proche du grand chemin et d'une rivière qui, de même que celle qui est de l'autre côté de la montagne à deux heures de Miana, va se perdre dans la mer Caspienne<sup>5</sup> après avoir traversé la province de Guilan, où on les coupe en plusieurs canaux. Mais, en général, tous les grains et les fruits qui croissent en Perse par le seul secours de l'eau des canaux qu'on dérive des rivières

3. La ville de Mianeh. Thévenot y mourut le 28 novembre 1667 en revenant des Indes.

4. Le col de Kaplan-kuh.

5. La rivière de Kizil-Uzun.

sont de peu de garde, moins bons et beaucoup moins chers que ceux qui viennent dans les provinces où il pleut et dont la fécondité ne doit rien à l'artifice. Le blé surtout ne se peut guère garder au-delà d'un an, et si on le garde davantage, il s'y engendre une vermine qui le mange. Il en est de même si le blé est en farine, et un ver qui s'y met aussi la rend si amère qu'il est impossible d'en manger.

Au-deçà de la montagne de Kapleton, on en voit de loin deux autres fort hautes, l'une vers le nord appelée Saveland, et l'autre au midi qu'on nomme Sehant<sup>6</sup>; il y en a une troisième de même nature, mais qu'on ne peut voir de la route d'Ispahan, parce qu'elle est trop éloignée du chemin, et près de la ville de Hamadan. C'est de ces trois montagnes remplies d'une infinité de sources d'où sortent la plupart des eaux qui arrosent la Perse, et les Persans disent que le nombre de ces sources était bien plus grand, mais que depuis cent ans il s'en est perdu plusieurs sans qu'on sache où elles se sont dispersées.

Il y a plusieurs villages aux environs de la montagne de Kapleton qui ne paient rien au roi, mais ils sont obligés d'envoyer une certaine quantité de riz et de beurre pour l'entretien de la mosquée d'Ardeuil. Ils ont aussi un beau privilège, et si quelqu'un tue un homme et se retire à l'un de ces villages, on n'ose l'y rechercher et le roi même ne le peut punir.

De la rivière qui passe au pied de la montagne de Kapleton, on vient à un beau caravansera appelé Tchamalava<sup>7</sup>, bâti depuis peu d'années, et, après treize heures de marche dans un pays fort stérile, on trouve un autre caravansera qu'on nomme Sartcham<sup>8</sup> dans un lieu entièrement solitaire : c'est ce qui rend insolents les radars qui se tiennent là pour la garde des chemins,

6. Kuh-e Sabalan (voir note 7) et Kuh-e Sahand, au sud de Tabriz.

7. L'actuel Jamalabad, sur la route de Téhéran.

8. Sarcham sur la même route : « C'est un grand caravansérail, proche de trois ou quatre petits villages » (Chardin).

et ils ne craignent rien, se voyant éloignés des villes et des villages.

De Sartcham, on vient à une rivière qu'on côtoie fort longtemps, après quoi on trouve un caravansera nommé Digbé<sup>9</sup> assez près d'un grand village : l'édifice en est beau, et les fondements sont de pierre de taille rouge et blanche, fort dure et ondée.

Le jour suivant, on passe un pays fort inégal, d'où on tombe dans un vallon au bout duquel on vient à Zangan<sup>10</sup>, grande village et très mal bâtie. Il y a toutefois un fort beau caravansera, qui à mon dernier voyage à Ispahan se trouva si plein que, nonobstant une forte pluie, j'aurais été obligé de coucher dehors sans deux Arméniens qui me reçurent dans leur chambre avec tous mes gens ; pour nos chevaux, ils demeurerent à l'air. De Zangan, on vient à un caravansera où on paie les droits qui sont dus au kan de Sultanie.

Sultanie<sup>11</sup> est une village qu'on laisse à demi-lieu du grand chemin, et qui est proche d'une montagne. Il y a eu autrefois de belles mosquées à ce qu'on en peut juger par ce qui en reste, et ce ne sont plus que des ruines que le temps achève de consumer. Plusieurs églises de chrétiens furent converties en ces mosquées, et s'il en faut croire les Arméniens, tant d'églises que de chapelles, il y en avait dans Sultanie jusqu'à près de huit cents.

A trois lieues de Sultanie, on trouve un caravansera

---

9. Ici, il y a une erreur de transcription. Ce lieu s'est appelé Nikbay ou Nikpay du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

10. Zandjan, « petite ville qui n'a guère plus de deux mille maisons » d'après Chardin, actuel chef-lieu de province.

11. Soltaniyeh, aujourd'hui petit bourg à l'écart de la grande route, fut la capitale des Ilkhanides. Oldjaïtu Khan (1304-1316), qui embrassa l'islamisme sous le nom de Mehmet Hodabendé, transféra sa capitale de Tabriz à Soltaniyeh et il fut enterré dans un mausolée qui constitue encore aujourd'hui un des joyaux de l'architecture persane. Quant à une présence importante d'Arméniens dans cette ville, elle ne semble pas avoir été vérifiée.

et, un peu plus loin, un gros bourg nommé Ija<sup>12</sup> où il y a aussi un caravansera assez commode, et on y trouve du vin qui n'est pas fort excellent.

Habar<sup>13</sup> vient ensuite, ville ancienne et de grande étendue, mais fort ruinée, dans laquelle habitent plusieurs Arméniens ; comme ils font de bon vin, les voyageurs ont soin d'en remplir leurs outres.

De Habar, après sept heures de marche, on arrive à un village nommé Partin<sup>14</sup>. Le chemin de Zangan à Partin se fait en deux jours. C'est une plaine fertile et on y découvre plusieurs villages. Elle est bordée des deux côtés au levant et au couchant d'une chaîne de hautes montagnes, et sa plus grande largeur n'est que de trois lieues.

Cette plaine est suivie d'une campagne stérile et mal habitée, et qui dure tout un jour jusqu'à Sexava. On passe aux ruines d'un village dont il n'est resté que deux maisons, avec une tour de mosquée qui est fort haute et menue. Le village est sur le bord d'un torrent. On trouve ensuite un caravansera de terre bâti depuis peu de temps et, assez près de là, un grand château appelé Khiara<sup>15</sup> qui est sur une butte et fort mal construit.

---

12. Ce nom est donné comme Hihié par Chardin et Hya par Kinneir au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Chardin parle d'un lieu « fort grand et bien peuplé », tandis que Kinneir mentionne « un petit village insignifiant ».

13. L'actuelle Abhar, ville de deux mille cinq cents maisons situées au milieu des jardins d'après Chardin.

14. Chardin l'appelle Parsac : « un gros bourg presque aussi grand qu'Ebher ». Matrakchi Nassouh, le chroniqueur du souverain ottoman Suleyman I<sup>er</sup> dans sa campagne de 1533-1536, le nomme Zaviye-i Parsiyan (couvent des Parsis : adorateurs de feu ?).

15. A partir de ce point, l'ancienne route de Tabriz à Ispahan est aujourd'hui abandonnée, la nouvelle faisant le tour par Qazvin et Téhéran. Ainsi la plupart des étapes citées par Tavernier ont aujourd'hui disparu. Khiara est cité par Chardin sous la forme de Kiaré, où il voit « un gros bourg de cinq cent maisons » et « au milieu un château de terre situé sur une éminence et à demi ruiné ».

Sexava<sup>16</sup> est une petite ville dont le terroir porte d'excellentes noix. Ses caravanseras, pour n'être que de terre et très petits, sont fort propres et commodes, et le nombre supplée au défaut de la grandeur.

De Sexava, après sept heures de marche en pays désert, on vient à un grand caravansera appelé Idgioup<sup>17</sup>, qui a été autrefois plus beau qu'il n'est à présent, et qu'on voit seul dans une campagne. A trois heures de là, on en trouve un autre fort spacieux appelé Kochkeria<sup>18</sup> et, quatre heures plus loin, on arrive au caravansera de Denghe<sup>19</sup> où se joignent les deux routes, et dont j'ai parlé au chapitre précédent.

De Denghe à Kom, il y a trois grandes journées de méchant pays désert et aride et sans autre eau que de citerne, à la réserve de quelques endroits qui sont assez bons. On trouve à quatre lieues de Denghe un beau caravansera, et à trois lieues plus loin un autre, éloigné de mille pas d'un village vers le midi entre des coteaux où croît de bon vin blanc et clairet. De ce dernier caravansera à Sava, il n'y a plus que trois heures de marche pour la caravane.

Sava<sup>20</sup> est une bonne ville dans une plaine fertile et remplie de villages. Son plus grand négoce est de petites peaux d'agneau grises, dont la frisure est fort belle et dont on fait des fourrures. Deux ou trois lieues au-delà de Sava, le pays est assez bien cultivé, et, après avoir gayé une rivière à une demi-lieue de la ville, on trouve deux heures plus loin un des plus beaux caravanseras de la Perse, qu'on achevait de bâtir

---

16. L'actuel Sagziabad : « gros bourg au milieu d'une belle plaine, où il y a quantité de villages » (Chardin).

17. Kinneir cite à cet endroit le caravansérail de Jub.

18. Khochkeroud : Olearius en donne une bonne description en 1637. Il est aujourd'hui classé parmi les monuments historiques de la région de Saveh.

19. Kinneir, qui l'appelle Daung, le situe « aux pieds des montagnes ».

20. L'actuelle ville de Saveh.

à mon dernier voyage à Ispahan. De là à Kom, il y a encore sept ou huit heures de marche dans des terres sèches et des sables salés ; mais, à une demi-lieue de Kom, la terre est bonne et de grand rapport.

Kom<sup>21</sup> est une des grandes villes de la Perse dans un pays plat et fort abondant en riz. Il y croît aussi de bons fruits, et particulièrement de grosses et excellentes grenades. Elle n'a que des murailles de terre avec de petites tours fort près les unes des autres, et les maisons, pour n'être aussi que de terre, n'en sont pas moins propres au-dedans. A l'entrée de la ville, on passe une rivière sur un pont de pierre, d'où, en tournant à droite sur un fort beau quai, on trouve un caravansera bien bâti et fort commode.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Kom est une grande mosquée, que les Persans n'ont pas en moindre vénération que celle d'Ardeuil. C'est où on voit les sépultures de Cha-Sefi et de Cha-Abas II<sup>22</sup>, et celle de Sidi-Fatima, fille de Iman-Hocen<sup>23</sup>, qui était fils d'Ali et de Fatima Zuhra, fille de Mahomet. La grande porte de cette mosquée répond sur une place plus longue que large, où il y a un caravansera et des boutiques qui au-dehors ont quelque beauté. Un des côtés de la place est comme fermé d'une muraille fort basse, par-dessus on voit la grève et la petite rivière qu'on passe sur un pont où la même place vient aboutir. Sur le grand portail de la mosquée, on voit de l'écriture en lettres d'or à la louange de Cha-Abas II. On entre d'abord dans une cour qui est plus longue que large et qu'on

---

#### 21. La ville sainte de Qom.

22. Chah Abbas II (1642-1666). Les deux souverains étant morts respectivement en 1642 et 1666, l'information de Tavernier ne peut dater que de son dernier voyage.

23. Ici, Tavernier confond la généalogie des imams du chiisme ; Sidi Fatima, surnommée Massoumé (l'innocente), dont le tombeau est le principal objet de vénération, conférant la sainteté à la ville de Qom, est la fille de Moussa Kâzim, le septième imam, et la sœur de Reza, le huitième imam enterré à Machad.

pourrait appeler jardin, puisque, des deux côtés de l'allée du milieu qui est pavée, il y a des carrés de fleurs, et j'y ai vu entre autres de beau jasmin jaune, quantité de fileria<sup>24</sup> et plusieurs sortes de plantes. Un balustre de bois qui règne des deux côtés le long de l'allée empêche que les passants ne puissent rien cueillir, et on a grand soin de tenir le lieu en bon état. Les chrétiens n'y entrent pas aisément, surtout ceux dont l'habit ni la mine ne donnent pas dans la vue ; mais, de la manière que j'ai toujours voyagé en Perse et aux Indes, on ne m'a jamais refusé la porte en aucun lieu.

Dans cette première cour, on voit à gauche en entrant de petites chambres où ceux qui reçoivent les aumônes, que par la fondation de la mosquée on distribue tous les jours, vont manger leur portion, après quoi ils se retirent. Ces mêmes chambres servent d'asile à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes, comme à la mosquée d'Ardeuil. Ces lieux de franchise ne sont pas comme les nôtres, où il faut que celui qui s'y retire se nourrisse à ses dépens. En Perse, ceux qui ont de méchantes affaires, et qui peuvent se sauver dans ces lieux d'asile, sont nourris des revenus de la mosquée, et, n'étant point en souci de leur entretien, leurs amis trouvent plus de facilité à traiter avec les parties et à les porter à un accommodement.

De la première cour, on passe dans une autre qui est plus grande et toute pavée, et de celle-ci à une troisième qui est carrée et relevée en terrasse. On y entre par une porte qui est au bout d'un large perron, et c'est où sont les logements des moullahs ou prêtres de la mosquée.

De cette troisième cour, par un escalier de brique de dix ou douze marches, on passe à une quatrième qui est aussi relevée en terrasse, et au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit continuellement par de petits canaux d'eau courante qui tombe

---

24. Il s'agit de l'ancienne forme française du latin *phillyrea*.

dedans, et se vide à mesure par d'autres canaux qui vont donner de l'eau à divers lieux de ce grand enclos. Il y a quelques bâtiments en cette cour, et un des côtés est occupé par la face de la mosquée qui n'est pas désagréable. Ce sont trois grandes portes assez bien entendues à la mode du pays, et il y a au-devant une muraille de brique à hauteur d'homme, et percée à jour en manière d'une plaque d'argent, et il y a entre ces trois portes et celle du dôme de la mosquée plusieurs moullahs ou docteurs qui tiennent des livres où ils lisent incessamment.

Cette mosquée est un octogone, et à chaque angle il y a une petite porte de bois de noyer vernissé de gris et de jaune. La sépulture de Sidi-Fatima, petite fille de Mahomet, est au fond de la mosquée, n'y ayant que pour passer un homme entre la muraille et le tombeau. Il est entouré d'une grande grille d'argent de seize pieds en carré, de laquelle les barreaux sont ronds et pommetés aux endroits où ils se croisent, et avec la lumière qui sort de quantité de lampes d'or et d'argent, tout cela ensemble ne peut produire qu'un très bel effet. Le dedans de la mosquée, jusqu'à l'élévation des angles de l'octogone qui supportent le dôme, est de carreaux d'un beau vernis de diverses couleurs ; et la coupe du dôme, comme la voûte du portique de la mosquée, est une peinture en moresque d'or et d'azur. De chaque côté de la mosquée, et près du lieu où est le tombeau de Sidi-Fatima, on voit une grande salle où on distribue aux pauvres les aumônes royales, qui consistent, comme j'ai dit ailleurs, en pilav et autres viandes apprêtées fort proprement. De ce tombeau, on tourne à gauche vers un escalier qui en est éloigné de vingt-cinq ou trente pas, et cet escalier même a une porte au-dessus de laquelle il y a encore quelque écriture à la gloire de Cha-Abas II. La porte étant ouverte, on voit le lieu où repose le corps de ce roi et, par une autre porte grillée, on découvre sous un petit dôme le tombeau de Cha-Sefi, son père, qui est couvert d'un drap d'or. On travaille incessamment à la sépulture de Cha-Abas qu'on veut rendre magnifique, et les gens

de la mosquée me dirent que la voûte du dôme sera revêtue par dedans de lames d'argent<sup>25</sup>.

Etant arrivés à Kom, nous fûmes nous placer au caravansera, et il n'y avait pas deux heures que nous y étions entrés quand nous vîmes passer devant la porte grande quantité de monde qui s'empressait à courir, et que tous ceux qui étaient au caravansera suivirent en même temps. Ce fut à mon premier voyage de Perse, et, m'étant informé de ce qui causait ce concours de gens, il me fut répondu que c'était le jour qu'on avait destiné depuis longtemps à un grand spectacle, qui était de faire battre les deux prophètes, et qu'il était temps de se rendre à la place parce que le combat allait commencer. Dans le dessein que j'avais de m'instruire des mœurs et coutumes du pays, je voulus voir le spectacle dont on me parlait, et quand je fus sur le lieu, je trouvai la place de la ville qui est fort grande si pleine de monde que j'eus de la peine à percer la foule jusqu'au milieu où se devait faire le combat de deux taureaux. Voici en peu de mots comme la chose se passa. Quantité de bateleurs divisés en deux bandes occupaient le milieu de la place, où ils faisaient faire large pour avoir l'espace nécessaire pour le combat. Chaque bande tenait un taureau, dont l'un portait le nom de Mahomet et l'autre celui d'Ali, et soit que ce fut un effet du hasard, ou de l'adresse des maîtres des taureaux, après un combat opiniâtre où on voyait ces bêtes écumer d'ardeur et de colère, Mahomet enfin quitta la partie et laissa à Ali toute la victoire. Aussitôt, tout le peuple donna de grandes marques de joie, toute la place fut remplie du son des flûtes et des hautbois, chacun vint comme adorer Ali, et tous s'écrièrent : « Voilà les œuvres de Dieu qu'Ali a faites. » Ensuite, on mena le taureau Ali sous une porte la tête tournée vers le peuple et, après l'avoir bien frotté pour le délasser du combat où il s'était cour-

---

25. Cette description des lieux saints de Qom correspond à celle, bien plus détaillée, faite par Chardin en 1675, et en gros à l'état actuel.

geusement porté, chacun lui envoya des présents qui vont au profit des bateleurs. Le kan ou gouverneur de Kom, qui assistait à ce spectacle avec cent cavaliers fort richement équipés, fit présent de cinquante tomans qui montent à sept cent cinquante écus. Ceux qui l'accompagnaient et les principaux de Kom donnèrent les uns une robe, les autres une ceinture, et jusqu'au petit peuple il n'y en eut aucun qui ne portât ou des fruits ou d'autres choses chacun selon ses moyens<sup>26</sup>.

Le kan était un seigneur tout à fait civil, et il n'y avait point d'étranger qui ne se louât de sa manière d'agir qui était entièrement obligeante. Dès qu'il fut arrivé à la place, soit qu'il m'eût aperçu avec l'Allemand que j'avais amené de Constantinople, soit que quelqu'un l'eût averti qu'il y avait là des étrangers auprès de lui, il nous fit incontinent appeler et, après nous avoir fait quelques questions sur le sujet de notre voyage, il ordonna qu'on nous apportât un banc pour nous asseoir. Il s'informa d'où nous venions et ce que nous allions faire à Ispahan et, lui ayant répondu que nous allions voir le roi, il approuva notre dessein et se plaignit seulement de ce que nous ne lui avions pas donné avis de notre arrivée. Le soir, étant de retour au caravansera, nous vîmes arriver quatre de ses gens qui nous apportèrent de sa part quelques rafraîchissements de bouche, et entre autres six beaux melons et quatre grandes bouteilles d'excellent vin.

Ce gouverneur me parut si brave et si galant homme, et je reçus tant de marques de sa courtoisie, que je ne pus que m'affliger du malheur qu'il eut de tomber dans la disgrâce du roi, ce qui lui causa la mort, et une mort très cruelle. Quelques années après mon départ de Kom, le kan, pour quelques réparations dont les murailles de la ville qui ne sont que de terre et le pont qui est sur la rivière avaient besoin en quelques endroits,

---

26. Cette coutume, comparée au rigorisme qui règne dans la ville actuelle de Qom, paraît inconcevable. Néanmoins, aucune raison valable ne peut nous faire croire à une affabulation de Tavernier sur ce point.

sans en rien écrire au roi, mit de son chef un léger impôt sur chaque corbeille de fruits qui entrat dans la ville. Il y a dans toutes les villes de Perse des gens gagés du roi pour avoir l'œil toutes les semaines à ce que les denrées peuvent valoir et donner ordre que chaque chose ne passe pas un certain prix qu'ils taxent entre eux, et que par une bonne police pour le bien du peuple ils font crier tous les premiers jours de la semaine. Cha-Sefi régnait alors, et ce que je raconte arriva sur la fin de l'année 1632<sup>27</sup>. Le roi, ayant eu bientôt avis par ces gens-là de l'impôt que le kan avait mis sur le fruit à son insu, en fut tellement indigné qu'il le fit venir enchaîné à Ispahan et usa envers lui d'une sévérité extraordinaire. Le fils du kan, jeune seigneur bien fait, était auprès de la personne du roi et lui donnait la pipe et le tabac, ce qui est une charge fort honorable à la cour de Perse. Quand le kan fut arrivé, le roi le fit amener à la porte du palais en présence de tout le peuple et commanda au fils d'arracher la moustache de son père. Il lui ordonna ensuite de lui couper le nez et les oreilles, puis de lui crever les yeux et enfin de lui couper la tête. Cette exécution faite, le roi dit au fils d'aller prendre possession du gouvernement de son père et, lui donnant un habile vieillard pour lieutenant, l'envoya à Kom avec ces mots : « Si tu ne gouvernes mieux que n'a fait ce chien mort, je te ferai mourir plus cruellement que lui. »

En sortant de Kom, on marche quatre heures dans une grande campagne, après laquelle on trouve un bon village avec cinq ou six caravanseras. De là, on n'a presque que des sables jusqu'à un lieu nommé Abschirim<sup>28</sup>, c'est-à-dire eau douce, où il y a trois caravanseras éloignés de tous villages. D'Abschirim à Cachan, il y a

27. Il y a une incohérence dans ce récit. Le premier voyage de Tavernier datant de 1632, si cet événement était survenu « quelques années après », il ne pourrait pas dater de cette même année 1632.

28. Ce nom figure sous la forme Schur Ab dans les cartes actuelles, sur la route allant de Qom à Kashan, mais la signification est la même.

six heures de marche dans un bon pays de grains, où on trouve deux gros villages.

Cachan<sup>29</sup> est une grande ville bien peuplée et fournie de toutes les choses nécessaires à la vie : elle a une vieille ceinture de murailles qui sont tombées en beaucoup d'endroits, et on n'a pas besoin de chercher les portes pour y entrer. Du côté d'Ispahan, son terroir est bon et produit en quantité des fruits et du vin que les Juifs qui demeurent à Cachan prennent soin de faire. On compte de ces Juifs dans Cachan jusqu'à mille familles, et dans Ispahan près de six cents ; à Kom, ils n'ont au plus que neuf ou dix maisons. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres Juifs en Perse ; mais ceux de Kom, de Cachan et d'Ispahan se disent particulièrement descendus de la tribu de Juda.

Il y a dans Cachan quantité d'ouvriers en soie qui travaillent bien, et qui font toutes sortes de brocarts d'or et d'argent des plus beaux qui sortent de la Perse. On y bat aussi monnaie et on y fabrique de la vaisselle de cuivre dont il se fait grand débit. Les bazars y sont beaux et bien voûtés, les caravanseras grands et commodes, mais il y en a un entre autres qui était fort magnifique, proche des jardins du roi à l'entrée de la ville, dans lequel je logeai à mon dernier voyage d'Asie. Tant le caravansera que les jardins sont des ouvrages de Cha-Abas I<sup>er</sup> du nom, et il y fit une fort grande dépense. Ce caravansera a environ cent pas en carré, il est bâti de brique et a deux étages, et contient près de six fois vingt chambres voûtées et d'une grandeur raisonnable<sup>30</sup>. Cet édifice était assez beau pour mériter qu'on l'entre-tient mieux que l'on ne fait ; mais on le néglige fort et il commence à tomber en ruine. Il y avait au milieu de la cour un beau réservoir d'eau qui à présent est gâté, les Persans et les Turcs ayant cette mauvaise coutume d'aimer mieux faire de nouveaux bâtiments que d'entre-

29. L'actuelle ville de Kashan. Chardin y compte six mille cinq cents maisons.

30. Chardin en donne également une longue description et une belle gravure.

tenir les vieux. On a fait depuis à Cachan quatre ou cinq caravanseras aussi grands et aussi commodes que celui de Cha-Abas qu'on laisse insensiblement périr. Cette coutume va si avant que, bien loin que les enfants prennent le soin d'entretenir et de réparer les maisons que leurs pères ont fait bâtir, ils tiennent comme à déshonneur d'y habiter après leur mort et veulent avoir la gloire de bâtir aussi pour eux-mêmes.

Avant que de quitter Cachan, il faut remarquer que, pour aller de cette ville au Guilan, on ne peut éviter de marcher douze heures dans des plaines qui ne sont que de pur sel, et on ne trouve au milieu du chemin qu'une citerne dont l'eau ne peut être que très mauvaise. Poursuivons la route d'Ispahan.

En sortant de Cachan, on passe une plaine de trois lieues, après laquelle on entre dans les montagnes, où se présente d'abord un fort beau caravansera de brique. De là, on passe dans un vallon agréable où on marche assez longtemps le long d'un ruisseau par un chemin fort étroit. Au bout du vallon, on voit une grande muraille qui le traverse et qui joint les deux montagnes. Cette muraille a plus de cent pas de long, son épaisseur est de plus de trente pieds et sa hauteur de plus de cinquante. C'est encore un ouvrage du grand Cha-Abas, qui voulut arrêter les eaux qui tombent de plus haut et faire là un grand réservoir pour s'en servir au besoin. Au pied de la muraille, il y a une écluse qu'on tient fermée quand on veut garder l'eau, et qu'on ouvre quand on la veut laisser aller dans les terres de la plaine de Cachan. Du réservoir à Corou, il y a environ deux heures de marche.

Corou<sup>31</sup> est un village fort grand et fort peuplé dans un terroir environné de hautes montagnes, et planté de quantité de noyers. Ses maisons n'ont qu'un étage fort bas et ne sont bâties que de cailloux, et son caravansera est beau et commode. Ce village n'a qu'une

---

31. Ce village est appelé Cohroud par Kinneir au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et Kahrud sur la carte d'Etat-major britannique du début du XX<sup>e</sup>.

rue, mais qui est longue de près d'une demi-lieue, et fort mauvaise en hiver, à cause d'un gros ruisseau qui y passe et des gros cailloux dont il est plein. Autour du village, comme en d'autres lieux de la Perse, il y a un grand nombre de chacals. C'est une espèce de renard qui fait la nuit un bruit incommode, parce que, quand il y en a un qui crie, tous les autres lui répondent.

De Corou, on marche encore trois lieues entre des montagnes, et quand on les quitte, il n'y a plus que douze lieues jusqu'à Ispahan. C'est une plaine continue qui dure encore au-delà, et en plusieurs endroits il y a de bonnes terres. De trois en trois lieues, on y trouve des caravanseras. Le premier s'appelle Achaha-Agakamala<sup>32</sup>; et le second, qui est à moitié chemin de Corou à Ispahan, se nomme Michiacour<sup>33</sup>. Ce n'est pas un seul caravansera, mais il y en a plusieurs qui font la meilleure partie d'un gros village. De Michiacour, on vient à Aganura<sup>34</sup>, autre caravansera assez mal bâti; et d'Aganura, après avoir fait trois lieues dans des campagnes grasses et fertiles, on arrive à Ispahan.

Je ferai la description de cette grande ville, capitale de la Perse et le séjour du roi, après que j'aurai conduit le lecteur par toutes les routes qu'on peut tenir pour s'y rendre, ne m'étant proposé que cette seule matière pour le premier livre de mes relations.

---

32. Le toponyme est d'origine turc : *Achaghi* signifie bas, *agha* sieur, et *Kemal* est un prénom. D'après Chardin, il s'agit de deux caravansérails situés en haut et en bas de la montagne, fondés par un riche marchand nommé Aga Kemal. La carte de Kinnneir mentionne, par contre, Upper Agakemal.

33. L'actuel Murcheh Khvort, qui présente toujours son aspect ancien. Au passage de Chardin, il comptait cinq cents maisons.

34. Il est signalé par Dupré au début du xix<sup>e</sup> siècle sous le nom d'Aganour, « près de l'enceinte d'un village inhabité ». Le caravansérail et le village ont aujourd'hui disparu.

## DE LA ROUTE DE SMYRNE A ISPAHAN PAR LA NATOLIE

Smyrne est aujourd’hui pour le négoce, soit par mer, soit par terre, la ville la plus célèbre de tout le Levant, et le plus grand abord de toutes les marchandises qui passent de l’Europe en Asie et de l’Asie en Europe. C’est où arrivent le plus régulièrement des flottes du ponant qui viennent mouiller auparavant à la rade de Ligourne, et d’où partent aussi en des temps réglés les plus belles caravanes.

Cette ville est au 50<sup>e</sup> degré de longitude et au 38<sup>e</sup> degré 45 minutes de latitude, dans le fond d’un golfe de l’archipel qui a environ sept lieues de long, et au côté droit de l’isthme d’où commence à se former la presqu’île de Clazomène<sup>1</sup> qui fait face à l’île de Chio. Elle est dans cette partie de la petite Asie que les Grecs possédaient sous le nom d’Iconie<sup>2</sup>, et dans une distance presque égale d’Ephèse et de Sardes ; et c’est à Smyrne où était une des sept principales églises dont il est parlé dans la Révélation de saint Jean. C’est

1. Clazomenai n’existant plus en tant que ville, la presqu’île porte aujourd’hui le nom de Çeşme, d’après la petite ville qui s’y trouve face à l’île de Chio.

2. Erreur évidente : à la place d’Iconie, l’actuelle ville de Konya au centre de l’Anatolie, il faut lire Ionie, nom donné à l’époque antique à la région de Smyrne.

encore aujourd’hui une grande ville bâtie en amphithéâtre sur la pente d’une colline qui regarde l’occident d’été. Mais elle n’est plus ni si grande ni si belle qu’elle a été autrefois, comme il est aisé de le juger par les ruines de quelques édifices qui restent sur ce côteau, qui du milieu jusqu’au haut, où était bâtie l’ancienne ville de Smyrne, n’est plus du tout habité. On y voit encore les murailles d’un grand château et, au-dessous, les ruines d’un amphithéâtre où on croit que saint Polycarpe fut exposé aux lions. Cet amphithéâtre n’était pas de la forme des autres qui d’ordinaire sont ronds ; il ne faisait qu’un demi-cercle, et du côté de la mer on l’avait laissé ouvert. Les Turcs l’ont presque entièrement abattu et se sont servis des pierres pour bâtrir un fort à deux lieues de la ville sur le golfe, en un lieu où le passage est étroit et où les vaisseaux sont obligés de saluer en entrant et de raisonner à la sortie. Pour n’avoir pas la peine d’aller quérir des pierres si loin, ils mirent en délibération s’ils se serviraient de celles des tombeaux des chrétiens et des juifs qui sont près du rivage ; mais ils n’en prirent que peu, soit qu’ils ne voulassent pas les fâcher, soit qu’ils ne trouvassent pas les pierres si propres que celles de l’amphithéâtre. Ce fort n’a été bâti que depuis peu, et par une occasion digne d’être remarquée. Dans les dernières guerres des Turcs avec les Vénitiens<sup>3</sup>, la flotte ottomane ayant été battue dans l’archipel, le Grand Seigneur voulut la remettre en état et envoya dans tous les ports de l’Empire où il sait qu’il y a d’ordinaire des vaisseaux anglais et hollandais pour les solliciter de le servir en les payant. Il faisait fond particulièrement sur les vaisseaux de Smyrne où il y en a toujours beaucoup plus qu’ailleurs. Mais les capitaines, qui rejetèrent d’abord la proposition qui leur fut faite d’aller en mer contre les Vénitiens, voyant qu’on les y voulait comme forcer, levèrent promptement les ancrés sans qu’on pût les retenir,

---

3. La guerre de trente ans qui s'est terminée en 1669 par l'accomplissement de la conquête de l'île de Crète par les Turcs.

n'y ayant alors ni forteresse ni canon à Smyrne. Le grand vizir, piqué de ce refus fait à son maître, et de ce que les vaisseaux pouvaient ainsi entrer et sortir sans aucun empêchement, s'avisa pour les tenir désormais en bride de bâtir un fort sur le golfe en un endroit où il faut nécessairement que les vaisseaux le viennent raser, et on y voit de gros canons qui battent à fleur d'eau et défendent le passage. Depuis ce temps-là, les vaisseaux de convoi qui escortent les flottes ne vont plus jusqu'à Smyrne comme ils avaient accoutumé, mais ils s'arrêtent plus bas que la forteresse et hors de la portée de son canon.

Assez proche de l'amphithéâtre, on voit aussi quelques restes d'une église dont les deux côtés paraissent comme distingués en chapelles par de petites murailles qui sont encore sur pied ; mais ceux du pays doutent si ce sont les ruines de l'église de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, ou d'un ancien temple de Janus.

Smyrne a été ruinée plusieurs fois, soit par les guerres, soit par les tremblements de terre qui y sont fréquents. Pendant le séjour que j'y fis à un de mes voyages, il en survint un qui ne dura que fort peu, mais qui fut fort rude. Environ soixante pas de la mer, on voit des restes de grosses murailles cachées deux pieds sous l'eau, et, au bout de la ville qui regarde le couchant d'hiver, il y a au bord de la mer des ruines d'un môle et de quelques vieux magasins.

Les marchands anglais ont fait fouiller dans les ruines de Smyrne et y ont trouvé quantité de belles statues qu'ils ont transportées en leur pays. On y en trouve encore tous les jours ; mais, alors que les Turcs y fouillent, ils défigurent toutes les statues. On peut juger qu'il y en a eu d'une prodigieuse grandeur par un orteil monstrueux rompu du pied de quelque statue, et que l'envie que j'eus de l'avoir me fit bien payer. Je l'envoyai à Paris à une personne de qualité qui trouva la chose curieuse. Cet orteil est d'une pierre blanche et dure et très bien formé, et à proportion de sa grandeur il fallait que la statue fût à peu près aussi haute que le colosse de Rhodes.

Du même côté de la ville où était le môle, il y a un vieux château de peu de défense, au pied duquel la mer forme une petite anse où se viennent quelquefois retirer les galères du Grand Seigneur.

La ville est fort peuplée et ne contient guère moins de quatre-vingt-dix mille âmes. On y compte plus ou moins soixante mille Turcs, quinze mille Grecs, huit mille Arméniens et six ou sept mille Juifs. Pour ce qui est des chrétiens d'Europe, qui y font tout le commerce et dont je parlerai incontinent, le nombre en est fort petit. Les Turcs ont à Smyrne quinze mosquées, les Juifs sept synagogues, les Arméniens n'ont qu'une église, les Grecs en ont deux et les Latins trois. Les capucins français y ont un fort beau couvent, et leur église sert de paroisse, où ils font les fonctions curiales. Il y a aussi des jésuites français et des observantins italiens. Les Turcs, les Grecs, les Arméniens et les Juifs demeurent sur la colline, et tout le bas qui est le long de la mer n'est habité que par des chrétiens d'Europe, Français, Anglais, Hollandais et Italiens. Les Grecs ont dans le même quartier une ancienne église, et quelques petites maisons où les matelots vont prendre quelques repas.

Tous ces différents peuples d'Europe sont connus généralement en Asie sous le nom de Francs par la raison que j'ai dite ailleurs, mais il y a beaucoup plus de Français que d'autres. Chaque nation a son consul ou agent, et le consul français a deux vice-consuls sous lui, l'un à Scalanove et l'autre à Chio.

Scalanove<sup>4</sup>, c'est-à-dire le port neuf, est à deux heures au-delà d'Ephèse, et comme c'est un bon havre, les vaisseaux y venaient décharger leurs marchandises, ce que les Turcs ne permettent plus. La raison est que, ce lieu-là étant d'ordinaire l'apanage de la mère du Grand Seigneur, le vice-consul s'accordait avec le gouverneur de Scalanove, qui permettait le transport des marchandises à Smyrne qui n'en est qu'à trois petites

4. Ce petit bourg, connu sous un nom italien jusqu'au début du siècle, s'appelle maintenant Kuşadası.

journées de caravane, ce qui gâtait le commerce de cette ville et faisait tort particulièrement aux douaniers. Ils firent en sorte d'obtenir du Grand Seigneur qu'il ne ferait plus rien décharger à Scalanove, et les vaisseaux n'y vont plus que pour y prendre quelques rafraîchissements.

Chio est une des grandes îles de l'archipel dont je parlerai ailleurs<sup>5</sup>, et le vice-consul qui s'y tient n'a guère plus d'occupation que celui de Scalanove, parce que les vaisseaux qui y touchent n'y déchargent ni n'en emporent aucune marchandise.

Le quartier des Francs n'est qu'une longue rue, dont l'un des côtés donne sur la mer qui bat au pied des maisons, et, tant pour la vue que pour la commodité de la décharge des marchandises, les maisons qui répondent sur la mer sont de beaucoup plus chères que celles qui regardent la colline.

Le terroir de Smyrne est fertile et abondant en toutes choses nécessaires à la vie, mais particulièrement en excellents vins et en bonnes huiles. Il y a des salines à demi-lieue de la ville du côté du nord. La mer fournit quantité de bon poisson, toute sorte de chasse y est à très grand marché ; en un mot, Smyrne est une ville de bonne chère. Il n'y en a guère en Europe où on se divertisse mieux, ce qu'il faut entendre du quartier des Francs ; on fait des parties de promenade, on s'y donne souvent à manger les uns aux autres, et il y a deux ou trois traiteurs français qui y tiennent auberge. On joue beau jeu à Smyrne, et cela allait autrefois jusqu'à des sommes considérables ; mais il y a eu depuis peu quelque modération. Il y a aussi des jeux de billard et d'autres sortes de divertissements agréables. La promenade est fort belle le long de la mer jusqu'aux salines, et du côté de la terre ce sont de beaux jardinages. Il y va d'ordinaire beaucoup de monde en été pour prendre la fraîcheur, et, la liberté étant plus grande à Smyrne

---

5. Une description rapide et de seconde main des îles de la mer Egée, placée au chapitre 8 du troisième livre, n'a pas été reprise dans cette édition.

qu'en aucun lieu de la Turquie, on n'a pas besoin comme ailleurs de prendre avec soi un janissaire quand on veut sortir et s'aller promener au voisinage. Si quelqu'un aime la chasse, il prend une petite barque qui le met à terre à deux ou trois lieues de la ville vers les montagnes, à l'endroit où elle est bonne, et il y a partout tant de gibier qu'il ne retourne guère au logis sans en être bien fourni. Pour la valeur de deux ou trois sols, on a à Smyrne une perdrix rouge, et le reste du gibier à proportion.

Mais si Smyrne a de si grands avantages, elle a aussi ses incommodités : les chaleurs y sont grandes en été, et elles seraient insupportables sans un vent de mer qui rafraîchit l'air ; il se lève d'ordinaire à dix heures du matin et dure jusqu'au soir, et quand il vient à manquer, on souffre beaucoup. D'ailleurs, il ne se passe guère d'années que cette ville ne soit attaquée de la peste, qui toutefois n'y est pas si forte qu'en Chrétienté. Les Turcs ne la craignent ni ne la fuient, parce qu'ils se fondent sur la prédestination. Mais je crois que si ceux de Smyrne avaient soin de faire écouler quantité d'eaux croupissantes qui s'amassent durant l'hiver autour de la ville, la peste n'y serait pas si souvent. Elle y règne d'ordinaire les mois de mai, juin et juillet ; mais les fièvres malignes qui ne manquent pas de la suivre en septembre et octobre sont bien plus à craindre et tuent beaucoup plus de gens que n'en fait la peste. Dans tous mes voyages, j'ai eu le bonheur de ne me trouver jamais à Smyrne dans les mauvaises saisons. Il n'y a point de bacha en cette ville, et elle n'est gouvernée que par un cadi qui n'est pas rude aux chrétiens comme on leur est en plusieurs autres lieux de la Turquie : s'il abusait de sa charge, on n'est pas loin de Constantinople pour aller se plaindre au grand moufti, et, avec quelque présent qu'on lui fait, on le porte aisément à déposer le cadi, étant bien aise d'avoir occasion de donner sa place à un autre.

La douane de Smyrne rapporte beaucoup au Grand Seigneur et elle se paie en ce lieu-là fort exactement. Si les choses étaient taxées, le marchand ne recher-

cherait pas comme il fait tant d'artifices pour tromper quelquefois la vigilance des douaniers, autrement ils ne se pourraient sauver ; car ces gens-là prisen comme ils veulent les marchandises et estiment mille écus ce qui n'en vaut que trois cents, étant maîtres absolus de cette taxe. A mon dernier voyage, quatre Hollandaises qui étaient venues de leur pays dans notre vaisseau me portèrent à terre sous leurs jupes ce que j'avais de plus précieux, et les Turcs ont tant de retenue pour le sexe qu'ils n'oseraient approcher d'une femme pour la fouiller. Quand on est surpris à faire passer secrètement de la marchandise, elle n'est pas confisquée et toute la punition va à payer double droit.

Le commerce est grand à Smyrne, et les principales marchandises que les Francs y viennent enlever sont les soies crues que les Arméniens apportent de Perse ; des fils et des camelots de poil de chèvre qui viennent d'une petite ville appelée Angouri<sup>6</sup> à quinze ou seize journées de Smyrne ; du coton filé, des cuirs et des cordons ou maroquins de plusieurs couleurs, des toiles de coton blanches et bleues, quantité de laines pour des matelas, des tapis, des couvertures piquées, du savon, de la rhubarbe, des noix de galle, de la valanede<sup>7</sup>, de la scamonée<sup>8</sup> et de l'opium : ces quatre dernières sortes de marchandises se recueillent au voisinage de Smyrne, mais non pas en quantité. Les caravanes arrivent d'ordinaire en cette ville aux mois de février, de juin et d'octobre et en partent pour les pays d'où elles viennent dans les mêmes mois. Les marchands, qui sont la plupart arméniens, aiment mieux vendre leurs marchandises aux Français plutôt qu'aux autres nations de l'Europe, parce qu'ils paient tout en argent, au lieu que les Anglais et les Hollandais les obligent à prendre une moitié de leur paiement en draps.

Ephèse n'étant éloignée de Smyrne que d'une jour-

6. Il s'agit d'Ankara, l'actuelle capitale de la Turquie, et de la laine dite d'Angora d'après cette ville.

7. Du grec *valanos* (gland) : des glands de chêne.

8. Substance utilisée dans la teinturerie.

née et demie de cheval, et me trouvant obligé au retour de mon quatrième voyage d'attendre quelques semaines le départ de la flotte pour Ligourne, je voulus profiter du temps et aller voir ce qui reste d'une ville et de son temple dont l'antiquité a fait tant de bruit. Nous nous joignîmes douze de compagnie, tant français que hollandais, et prîmes trois janissaires pour nous conduire avec trois chevaux chargés de vin et d'autres provisions de bouche.

Ce petit voyage se fit en été, et, étant partis de Smyrne sur les trois heures après midi, nous marchâmes dans un pays de plaines et de côteaux jusqu'à un gros village où nous soupâmes, et où un marchand anglais a une belle maison pour s'y retirer en temps de peste.

Après y avoir demeuré deux ou trois heures, nous remontâmes à cheval et marchâmes jusqu'à minuit pour éviter les chaleurs ; nous trouvâmes en chemin neuf ou dix arcades fort étroites et nous n'en pûmes juger autre chose sinon que ça a été un aqueduc. Quelques jeunes gens de notre compagnie qui n'étaient pas accoutumés à la fatigue reposèrent sur des coussins jusqu'à trois ou quatre heures du matin, et les janissaires et moi eûmes de la peine à en éveiller une partie pour remonter à cheval et marcher à la fraîcheur. De là jusqu'à Ephèse, c'est un chemin agréable parmi de petits bocages arrosés de quantité de ruisseaux.

A un quart de lieue d'Ephèse, on trouve une mosquée, qui fut autrefois une église de chrétiens qui la bâtirent des ruines du temple d'Ephèse<sup>9</sup>. Cette mosquée est dans un enclos de murailles, et on y monte par deux escaliers de douze marches chacun qui mènent à un perron. On entre ensuite dans une manière de cloître dont les arcades sont soutenues par de petits piliers de marbre de diverses couleurs fort délicatement travaillés, et le bas des galeries qui règnent de trois côtés est de grands carreaux de pierre. La mosquée occupe tout le quatrième côté qui est à main droite, et la porte est

---

9. La description correspond à l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, dont les ruines ont été remises en état de nos jours.

au milieu. Cette mosquée est une grande voûte soutenue par cinq colonnes qui sont parfaitement belles. Il y en a quatre de marbre et chacune de différentes couleurs ; mais la cinquième est une pièce très rare parce qu'elle est de porphyre, et sa grandeur fait qu'elle est d'autant plus à admirer.

Après avoir bien vu tout ce qu'il y a de remarquable en ce lieu-là, nous étalâmes une partie de nos provisions sur le perron et déjeunâmes sans qu'on nous dit mot. Mais, ayant voulu faire la même chose au retour, notre repas fut interrompu par une aventure que je conterai ensuite.

Ephèse n'a plus la face d'une ville, puisqu'elle est entièrement ruinée et qu'il n'y a aucune maison sur pied. Elle était bâtie sur la pente d'une colline, dans une situation à peu près pareille à celle de Smyrne, et un ruisseau coule au bas après avoir serpenté dans des prairies où il fait mille contours. Il paraît que cette ville a été fort grande, et on voit encore sur le haut de la colline l'enceinte de ses murailles avec quantité de tours carrées dont quelques-unes sont encore assez entières : il y en a une entre autres fort remarquable, et qui a deux chambres, dont l'une est très belle et revêtue de marbre. Les gens du pays croient que c'est le lieu où saint Paul fut mis en prison, et que par un privilège particulier le temps qui dévore toutes choses n'a pu jusqu'à présent causer aucun détriment à cette chambre.

Le temple si renommé de Diane est au bas de la colline auprès d'une porte de la ville. Il n'en reste autre chose que le grand portail qui est entier. Les voûtes des caves subsistent encore et sont fort grandes, mais toutes pleines d'ordure. Nous y fûmes avec des lanternes, et il faut se courber pour y entrer, parce que le vent chasse la terre qui bouche presque l'entrée. Mais quand on est dedans, on marche à son aise, et les voûtes sont hautes et belles sans qu'il y ait presque rien de gâté. Près du grand portail, on voit quatre ou cinq grandes colonnes couchées par terre et, tout proche, un bassin de dix pieds de diamètre et de deux de profon-

deur. Les gens du pays disent que c'est le bassin où saint Jean venait baptiser les chrétiens. Pour moi qui ai vu aux Indes plusieurs pagodes ou temples d'idolâtres, et des édifices plus beaux que ne pouvait être le temple d'Ephèse, je crois que ce bassin servait plutôt à mettre les offrandes du peuple, comme il y en a de semblables aux pagodes des Indiens. Les Grecs et les Arméniens, et surtout les Francs quand ils vont à Ephèse, tâchent de rompre un petit morceau de ce bassin pour l'emporter avec eux comme une relique ; mais la pierre en est si dure qu'ils n'ont pas pu encore en guère ôter.

Assez proche du temple, on voit une autre porte de ville, au-dessus de laquelle il y a une grande pierre de sept à huit pieds en carré, avec la figure en relief de Curtius, ce fameux Romain qui se jeta à cheval et tout armé dans un gouffre en faveur de sa patrie. Plusieurs négociants ont offert de l'argent au gouverneur de la province pour avoir cette pierre et la porter en Europe, mais ils n'ont pu l'obtenir ; on voit encore à cinq cents pas d'Ephèse la grotte qu'on appelle des Sept Dormants, au bas de la même colline où la ville était bâtie.

D'Ephèse, nous fûmes à Scalanove qui n'en est éloignée que de deux lieues. A moitié chemin, la petite rivière qui passe à Ephèse entre dans la mer, et il y a toujours à son embouchure quantité de barques de Grecs pour la pêche de l'esturgeon. Ils font des œufs de ce poisson, ce qu'ils appellent le caviar, et prennent les boyaux les plus délicats qu'ils emplissent de ces mêmes œufs pour en faire une espèce de boudin plat de la forme et de la longueur de nos biscuits, ce qu'ils appellent boutarde<sup>10</sup>. On fait sécher ce boudin à la fumée et on le coupe après par tranches pour le manger. C'est de cela seulement, et du poisson qu'on appelle seiche qui n'a point de sang, dont les Grecs font toute leur nourriture pendant leur carême qui est fort austère ; et ainsi il se fait en ces quartiers-là un grand négoce du caviar.

---

10. Le nom, actuellement en usage, est boutargue.

Scalanove est un port dont j'ai parlé ci-dessus, et nous y arrivâmes sur les sept heures du soir. Le gouverneur du lieu se trouva beaucoup plus civil que ne sont ordinairement les Turcs et nous fit bien des caresses. Le vice-consul nous reçut tout à fait bien et, entre les mets qu'il nous présenta, il y eut un bassin de melons qui sont excellents à Scalanove.

Le soir, un de nos janissaires, ayant eu querelle avec un de nos valets de qui il fut maltraité, et s'en étant plaint le lendemain à son maître qui ne lui en fit pas raison, médita d'abord de s'en venger aux dépens de toute la compagnie et prit le devant sous quelque prétexte pour venir à bout de son dessein. Nous partîmes le matin à la fraîcheur de Scalanove et arrivâmes avec bon appétit à la mosquée où nous avions déjeuné le jour précédent. Quelques-uns de notre compagnie, qui cherchaient leurs aises, ne voyaient point de lieu plus propre que le même perron qui nous avait déjà servi de table pour y aller manger une seconde fois à l'abri du soleil qui donnait partout ailleurs. Par un secret pressentiment que j'avais de ce qui nous arriva, je n'étais point du tout de cet avis et je tâchai de leur persuader de prendre notre repas sur quelques roches qui me paraissaient assez commodes. Mais enfin le plus de voix l'emporta, nous fûmes prendre encore une fois possession du perron de la mosquée, nous y fîmes apporter nos provisions avec une outre de vin et une outre d'eau et nous nous mêmes à manger et à boire sans songer plus loin. Nous en étions encore aux premiers morceaux lorsque j'aperçus à deux cents pas trois ou quatre Turcs qui venaient du village qui est assez proche de la mosquée. Connaissant le pays mieux qu'aucun de ceux de la compagnie, je les avertis d'abord qu'on venait nous faire une querelle et fis promptement cacher notre outre de vin ; car il faut remarquer que les Turcs étaient alors dans leur Ramadan qui est leur carême, pendant lequel le vin est beaucoup plus étroitement défendu. Je ne me trompai pas dans l'opinion que j'eus de l'arrivée de ces Turcs et de la trahison du janissaire, qui, se doutant bien que nous ne manque-

rions pas d'aller manger au retour sur le perron, fut en donner avis au cadi pour se venger par l'avanie qu'il nous suscita du peu de raison qu'on lui avait fait du valet dont il s'était plaint avec justice. Ces Turcs mal faits et fort mal vêtus étaient des janissaires du lieu, que le cadi envoyait pour nous surprendre buvant du vin dans un lieu qu'ils estiment sacré, et où par conséquent, selon eux, nous faisions un sacrilège. « Chiens de chrétiens, nous dirent-ils en abordant, que n'allez-vous boire et manger tout à fait dans la mosquée, et profaner davantage que vous ne faites un lieu saint dans un temps qui rend encore votre action plus criminelle. Chiens, poursuivent-ils, vous buvez du vin. — Non, repartis-je aussitôt, prenant la parole pour les autres et sachant un peu la langue, nous n'en buvons point (car je l'avais fait cacher), nous ne buvons que de l'eau ; en veux-tu goûter », dis-je à celui qui faisait le plus le mauvais. Et, en même temps, j'en fis verser par un valet de l'autre que j'en avais fait emplir. Je fis aussitôt signe de l'œil à un de ces Turcs, qui comprit aisément que je lui promettais quelque chose en particulier, et se tournant aussitôt vers ses camarades : « Eh bien, leur dit-il, il est vrai, ils ne boivent point de vin. » Cela n'empêche pas que, selon l'ordre qu'ils avaient de nous mener au cadi, il nous fallut les suivre, et je pris la commission accompagné de trois autres d'aller au village pour répondre à ce qu'il avait à nous demander. Il nous fit assez rudement les mêmes reproches par où les janissaires avaient débuté ; mais il fut bien surpris et bien fâché tout ensemble quand ils lui dirent unanimement que nous n'avions point de vin, ce qu'il ne voulait pas croire, les soupçonnant d'être d'intelligence avec nous. En effet, j'avais mis adroitement en chemin huit ducats dans la main d'un Turc à qui j'avais fait signe de l'œil, et, ravi d'un si honnête présent qu'il ne croyait pas devoir monter si haut, il avait mis ses camarades à la raison pour ne rien dire à notre désavantage. Le cadi, sur ce rapport qui ne lui plut pas, ne laissa pas de nous faire apporter le café selon la coutume du pays et nous renvoya à son lieutenant, qui, ayant souvent reçu de

petites gratifications des consuls et négociants de Smyrne, nous reçut tout à fait bien et fit aussitôt couvrir la table. Il nous fit entendre que, le cadi étant nouveau venu, et ne faisant que d'entrer en charge, il avait besoin de tout et que peu de chose le contenterait. Pour apaiser l'affaire, nous donnâmes vingt-cinq ducats au lieutenant, qui apparemment s'accommoda avec le cadi, et fûmes rejoindre notre compagnie qui avait bien peur que nous ne puissions pas sortir si aisément de ce mauvais pas.

Nous voulûmes regagner Smyrne par un autre chemin que celui par où nous étions venus et nous en prîmes un fort agréable, en partie entre des sables fermes, et en partie entre des prairies, où on trouve de temps en temps plusieurs digues étroites et bien pavées. Ensuite, nous passâmes une rude et haute montagne et fûmes coucher à une grange de mahométans.

Le lendemain à dix heures du matin, nous fûmes de retour à Smyrne de notre petit voyage d'Ephèse qui fut achevé le cinquième jour. Sur le rapport que nous fîmes aux consuls de la trahison du janissaire, ils en envoyèrent faire leur plainte au janissaire aga et au cadi, qui pour son châtiment l'ôtèrent du service des consuls, c'est-à-dire d'une place qui lui était fort avantageuse. Aussi est-elle fort briguée par cette sorte de gens ; car, outre que les janissaires qu'on donne aux consuls pour les servir sont exempts de la guerre, ils ont un fort bon appointement et il n'y a point de marchand de qui ils ne reçoivent de temps en temps quelque douceur ; particulièrement le jour de l'an et les autres bonnes fêtes, prétendant que ce qui leur est donné par grâce leur est comme dû, et faisant une loi d'une coutume. Ainsi le janissaire fut puni par la partie la plus sensible parmi les Turcs qui préfèrent l'argent à toutes choses ; et, pour ce qui est de nous, nous n'eûmes point de peine à nous consoler de la petite avanie qui nous avait été faite, étant les premiers à en rire, bien loin de nous en fâcher.

Il est temps de partir de Smyrne pour la Perse et de parler de la route qu'il faut tenir. Le rendez-vous de

toute la caravane est d'ordinaire à deux lieues de la ville, où elle campe près d'un village appelé Pongarbachi<sup>11</sup>. Le jour du départ étant fixé, chacun se pourvoit de tout ce qui lui est nécessaire pour le voyage et se trouve la veille au lieu de l'assemblée, pour partir quelquefois dès la nuit suivante ou le lendemain.

De Smyrne à Tocat, il y a à peu près trente-cinq journées de caravane, et à mon dernier voyage nous y mîmes trente-huit de Pongarbachi.

Le premier jour, nous marchâmes huit heures dans un pays qui n'est pas désagréable à la vue, laissant des villages à plus d'une lieue du chemin, et nous vîmes camper dans un parc près du Pactole, qui n'est qu'une petite rivière dont le sable est luisant et de toutes sortes de couleurs. C'est ce qui a donné lieu à l'Antiquité de la tant vanter et de dire que l'or roule parmi son sable. Elle sort de la montagne de Tmole et, après avoir arrosé le territoire de Sardes, elle entre dans le fleuve Hermus qui se va jeter dans l'archipel au golfe de Smyrne. Son embouchure n'est qu'à deux ou trois lieues de la ville en tirant au nord.

Le second jour, la marche ne fut que de six heures pour gagner Durgout<sup>12</sup>, petite ville assez agréable dans une plaine. Tous les chrétiens qui sont hors des états du Grand Seigneur et qui passent par ce lieu-là y payent une fois l'an « carrage », c'est-à-dire le tribut de quatre ou cinq écus ; mais les Francs en sont exempts, et à Durgout et par toute la Turquie. Il y a un bacha en cette ville, et nous fûmes obligés de nous y arrêter un jour entier, parce que la caravane qui venait de Perse y arriva et qu'il fallut faire échange de chameaux.

Le troisième jour, après cinq heures de marche dans une extrême chaleur, nous vîmes camper proche d'un méchant village.

---

11. L'actuel Pınarbaşı, dans la banlieue de la ville. Pour les étapes de cet itinéraire jusqu'à Tokat voir carte I.

12. Cette ville était connue sous le nom de Kasaba jusqu'au début de ce siècle ; elle a retrouvé son nom ancien de Turgutlu, utilisé par Tavernier.

Le quatrième jour, on marcha six heures et on s'arrêta assez près d'une petite rivière. Le matin, nous avions passé sur les ruines de l'ancienne Sardes<sup>13</sup>, ville capitale de Lydie et séjour du roi Crésus. On y voit encore les restes d'un grand palais et deux belles églises, avec quantité de colonnes et de corniches de marbre. Cette ville ayant résisté six ans aux armes de Temurleng qui l'avait assiégée, dès qu'il s'en fut rendu maître pour se venger, il la ruina de fond en comble. Il y a un village auprès de Sardes du même nom ; et c'est en cette ville où était une des sept églises dont saint Jean fait mention dans son Apocalypse.

Le cinquième jour, nous traversâmes pendant sept heures un pays peu cultivé et prîmes notre gîte dans une plaine au bord d'un ruisseau.

Le sixième jour, nous passâmes le long des murs de l'ancienne Philadelphie, appelée à présent Alla-chars<sup>14</sup>, où était aussi une des sept églises de l'Asie. Ces murs ont encore quelque beauté, et la ville est grande, mais mal peuplée. Elle est assise sur quatre collines au pied d'une haute montagne et a en face, au nord, une belle plaine qui produit d'excellents fruits. Pour toute antiquité, on y voit encore un reste d'amphithéâtre, avec quelques sépultures d'où ceux du pays disent qu'on a transporté en Europe plusieurs corps que les chrétiens révéraient et tenaient pour saints. Elle a été toute détruite, et les Turcs l'ont rebâtie de terre à leur mode. C'était autrefois une des principales villes de Mysie, et comme elle a toujours été fort sujette aux tremblements de terre, la plupart de ses anciens habitants demeuraient le plus souvent à la campagne. Quand j'y passai à mon dernier voyage en 1664, le dix-septième juin, les Turcs faisaient une fête pour une nouvelle qu'ils avaient, disaient-ils, d'une défaite des chré-

13. Les ruines de Sardes se trouvent aujourd'hui à côté du petit village de Sart, au sud de la rivière Gediz, l'antique Hermus.

14. Alaşehir. La route caravanière de l'époque de Tavernier semble suivre plus la voie ferrée d'Izmir à Afyon que la route actuelle.

tiens en Candie<sup>15</sup>. Mais la nouvelle était fausse et controuvée par politique pour donner courage aux peuples parce qu'on faisait alors des levées de soldats. Nous nous arrêtâmes ce jour-là, après une marche de sept heures, sur le bord d'une petite rivière à une lieue et demie de Philadelphie.

Le septième jour, nous marchâmes onze heures dans une grande montagne pleine de ces arbres qui portent la noix de galle et la valanede, qui est la coquille du gland dont les courroyeurs se servent pour accommoder leurs cuirs. Nous campâmes dans un pré sur le haut d'une montagne qui s'appelle Iiaglibogase, c'est-à-dire montagne de voleurs<sup>16</sup>.

Le huitième jour, nous continuâmes de marcher dans la même montagne ; c'est un pays fort désert et on n'y trouve aucune provision. Nous ne fîmes que six heures de chemin et nous nous arrêtâmes auprès d'un ruisseau dans une plaine appelée Sarroucabaqui<sup>17</sup>.

Le neuvième jour, la caravane marcha neuf heures dans des terres sèches où on ne trouve qu'un seul village et vint camper proche d'un pont qui est sur une rivière appelée Copli-sou dans la plaine d'Inahy<sup>18</sup>.

Le dixième jour, après avoir marché huit heures dans un pays bossu et stérile, nous fîmes halte dans un vallon près d'un ruisseau appelé Bana-sou<sup>19</sup>, et dont l'eau n'est guère bonne. La nuit, nous fûmes surpris d'un orage qui nous mit tous en désordre, et la pluie qui tomba était si froide qu'elle ne l'est pas davantage au cœur de l'hiver. Nous en fûmes percés jusqu'à la

---

15. C'est-à-dire des Vénitiens en Crète.

16. Ce nom signifie défilé huileux ou graisseux ; or le nom du défilé tel qu'il figure sur l'ensemble des cartes est Agill̄ bogaz (de *agıl* : enclos). Les deux explications ne correspondent pas à celle fournie par Tavernier.

17. Le lieu doit se situer aux alentours de la petite ville d'Ešme, mais le nom est introuvable.

18. Inay est aujourd'hui une petite station de chemin de fer. La rivière figure sous le nom de Köplü-su sur la carte de R. Kiepert du début du siècle.

19. Banaz-su, probablement près de la ville du même nom et donc toujours sur la ligne de chemin de fer Izmir-Afyon.

peau, et on étendit des tapis sur les ballots de peur que les marchandises ne fussent gâtées.

Le onzième jour, nous marchâmes dix heures dans un beau pays entre des vallons pleins de verdure et nous vîmes en passant des bains chauds mais fort mal entretenus. Nous campâmes auprès d'une petite rivière que nous avions suivie pendant quelques heures.

Le douzième jour, nous continuâmes notre route durant six heures dans les mêmes vallons et nous vîmes camper près d'un ruisseau.

Le treizième jour, on marcha huit heures et on s'arrêta proche d'un village dans une campagne appelée Doüagasse<sup>20</sup>.

Le quatorzième jour, après une marche de sept heures, nous passâmes le long des murailles d'Aphiom-Carassar<sup>21</sup>, c'est-à-dire « ville noire à aphiom », parce qu'elle regarde une belle et grande campagne très bien cultivée, et où on sème principalement quantité de pavots dont on tire l'opium ou l'aphiom, comme l'appellent les Turcs. C'est le lieu de toute la Turquie où il s'en fait le plus grand débit; il s'en trouve peu en Perse, mais dans les terres du Grand Mogol il en croît aussi quantité.

Aphiom-Carassar est une grande village sale et mal bâtie, et de laquelle je ne pus pas savoir le nom ancien, parce que l'ignorance est grande parmi les Grecs et les Arméniens. Mais selon les apparences et l'assiette des lieux, ce doit être l'ancienne Hiérapolis sur le Méandre<sup>22</sup>, rivière fameuse de la petite Asie et qui va serpentant plus que rivière du monde. Ce qui fait encore la difficulté plus grande est que les Turcs changent les anciens noms à leur mode et n'en donnent point d'autres aux rivières que de la ville principale où elles

---

20. Düzagač, cette fois-ci sur la route carrossable Izmir-Afyon.

21. Afyon Karahisar, chef-lieu du département du même nom.

22. Hiérapolis sur le Méandre est l'actuel Pamukkale, célèbre par ses sources pétrifiantes à deux cents kilomètres au sud-ouest d'Afyon par la route.

passent ou de la couleur qu'elles semblent prendre de leur sable. On voit en cette ville un ancien château de pierre de taille sur la pointe d'un haut rocher séparé des montagnes qui en sont proches du côté du midi, et qui font un demi-cercle. Tous les chrétiens arméniens sujets du roi de Perse, et qui passent à Aphiom-Carassar, y doivent payer carrage, et ils ne s'en peuvent exempter quand même ils l'auraient payé à Erzerom ou ailleurs. Il me souvient qu'au retour d'un de mes voyages j'eus une grande dispute en ce lieu-là au sujet de quelques Arméniens que j'avais à mon service. Ceux qui tirent le tribut voulaient que je payasse pour eux, et je m'en défendis si bien en vertu du privilège des Francs que mes valets arméniens passèrent sans que je misse la main à la bourse. La caravane ne s'arrête point à Aphiom-Carassar, tant parce qu'il n'y a point de caravanseras qui ne soient ruinés que parce qu'à une lieue plus loin on peut faire grande chère en poisson et à bon marché, et ceux de la ville apportent à la caravane de l'orge et de la paille et d'autres choses dont elle a besoin. Elle va donc camper ce jour-là le long du Méandre<sup>23</sup>, que l'on passe sur un pont peu éloigné d'un petit village. On y trouve quantité d'écrevisses et de carpes, et les pêcheurs s'y rencontrent d'ordinaire quand la caravane arrive. Il y a des carpes d'une grosseur monstrueuse et qui ont jusqu'à trois pieds de long.

Le quinzième, notre caravane commença à se partager entre les deux routes de Tocat et d'Alep, une partie prenant à droite vers l'orient d'hiver pour la Syrie et l'autre à gauche entre le septentrion et le levant pour l'Arménie.

Après que nous nous fûmes séparés, nous marchâmes encore deux ou trois heures à la vue les uns des autres. Ceux qui prennent le chemin d'Alep vont tomber à Tarse, la patrie de saint Paul, et de Tarse se rendre

23. Il ne s'agit évidemment pas du Méandre, l'actuel *Büyük Menderes*, mais d'une petite rivière appelée *Akar-čay* qui se jette dans le lac d'*Akşehir*.

à Alexandrette dont je parlerai dans le chapitre suivant. Nous continuâmes donc notre route pour Tocat et, après avoir traversé une grande plaine de six heures de chemin, nous vîmes camper proche d'un petit village dans un lieu marécageux. Il y a une chose à remarquer dans cette route et en beaucoup d'autres, qui montre qu'il y a de la charité parmi les Turcs. Sur la plupart des grands chemins qui sont fort éloignés des rivières, ils ont fait des citernes où, quand la pluie vient à manquer en certaines années, on apporte des villages voisins de l'eau pour les passants, qui sans cela souffriraient beaucoup.

Le seizième, nous marchâmes huit heures dans un pays fort uni, mais peu cultivé, où nous vîmes une petite ville nommée Boulavandi<sup>24</sup>, bâtie à peu près comme les villages de Beauce. Il y a quelques mosquées que les Turcs ont fait des ruines des anciennes églises des Grecs, et ils en ont tiré des colonnes de marbre et d'autres pièces d'architecture pour orner sans aucun ordre leurs sépultures qu'on trouve de temps en temps sur les grands chemins ; il y en a en grand nombre, parce qu'ils ne mettent jamais deux corps dans un même lieu. On voit aussi dans cette ville un caravansera couvert de plomb, ce qui en fait toute la beauté, et les voyageurs ne s'y retirent guère que quand il fait mauvais temps. Nous campâmes à un quart de lieue de la ville et y demeurâmes tout le lendemain.

Le dix-septième, nous marchâmes onze heures dans un pays mêlé et inégal et vîmes camper proche d'un village qui n'a que trois ou quatre maisons, quoiqu'il y ait abondance de pâturage. Il n'y a point d'eau que celle qui se tire de trois puits profonds, ce qui fait appeler ce lieu-là Euche derin-giu<sup>25</sup>.

24. Bolvadin, à l'extrême ouest des grandes plaines de l'Anatolie centrale. Ainsworth y trouve vers 1837 trois mille habitants, en majorité chrétiens. A partir de ce point et jusqu'à Tokat, le chemin caravanier suit une route complètement abandonnée aujourd'hui.

25. Il faudrait lire Uč-derin-kuyu pour retrouver l'explication de Tavernier. On trouve un toponyme Utshkuju, au nord du lac d'Akşehir, dans la carte de R. Kiepert de 1907.

Le dix-huitième, notre marche ne fut que de cinq heures dans des campagnes désertes, et nous prîmes notre gîte dans une espèce de marais proche d'un méchant village.

Le dix-neuvième, après avoir marché huit heures dans de grandes plaines toutes en friche, nous passâmes par un gros village dont tous les habitants généralement s'étaient retirés avec leurs troupeaux dans les montagnes pour chercher le frais durant l'été selon leur coutume. Il y a une assez belle mosquée de pierre de taille, et ce village qu'on me nomma Tchactelou<sup>26</sup> a été bien plus grand qu'il n'est aujourd'hui, comme on le peut juger par plusieurs ruines. Nous fûmes camper à deux heures au-delà dans une prairie proche d'un ruisseau.

Le vingtième, nous traversâmes des campagnes désertes, mais qui paraissent avoir été autrefois bien cultivées, et après dix ou onze heures de marche nous nous arrêtâmes dans un fond proche d'une méchante eau.

Le vingt et unième, nous n'eûmes pendant dix heures de marche qu'un pays de même nature désert et aride et nous vîmes camper au bout d'une longue plaine qui dure encore tout le lendemain, proche de deux puits dont l'eau ne vaut guère.

Le vingt-deuxième, nous marchâmes huit heures dans la même plaine, et on trouve ce jour-là de petits vallons remplis de bons pâturages. La caravane s'arrêta proche d'un méchant village et d'un méchant puits.

Le vingt-troisième, notre marche ne fut que de cinq heures à cause du Beiram qui est comme la Pâque des Turcs, et notre caravanbachi étant turc la voulut solennisé. Nous passâmes ce jour-là par un assez beau pays et assez bien cultivé, où nous découvrîmes plusieurs villages, et nous vîmes camper sur une petite éminence d'où la vue se peut étendre fort loin.

Le vingt-quatrième, nous marchâmes six heures et vîmes camper dans un pré où il n'y a que de méchante eau. Assez près de là, on découvre une grande plaine

---

26. Le nom Tschaktelu se retrouve uniquement sur la carte de H. Kiepert de 1844.

qui s'étend huit ou dix lieues en longueur et qui n'en a qu'une ou deux de large : elle paraît comme un lac, et c'est en effet une eau salée qui se congèle et se forme en sel, qu'on ne peut dissoudre qu'avec peine si ce n'est dans de l'eau chaude. Ce lac fournit de sel presque toute la Natolie<sup>27</sup>, et la charge d'une charrette tirée par deux buffles ne coûte sur le lieu qu'environ quarante-cinq sols de notre monnaie. Il s'appelle Douslag, c'est-à-dire place de sel, et le bacha de Couchahar<sup>28</sup>, petite ville qui en est à deux journées, en retire vingt-quatre mille écus par an. Sultan Amurat fit faire une digue d'une rive à l'autre quand son armée passa en 1638 pour aller mettre le siège devant Bagdat qu'il a repris sur le roi de Perse.

Le vingt-cinquième, la marche fut de neuf ou dix heures sans trouver aucun village, et dans un pays désert. On campa sur une éminence proche d'une bonne fontaine appelée Cara-dache-cesmé, c'est-à-dire fontaine de la pierre noire.

Le vingt-sixième, nous passâmes par un grand village nommé Tchekenagar<sup>29</sup>, dans une belle assiette, mais très mal bâti ; et, après avoir marché huit heures, nous campâmes dans un pâturage fort agréable, proche d'un autre village qu'on appelle Romcouché<sup>30</sup>.

Le vingt-septième, nous marchâmes neuf heures dans des campagnes pleines de réglisse et, après avoir passé par un gros village appelé Beserguenlou<sup>31</sup>, nous nous arrêtâmes dans une prairie.

Le vingt-huitième, nous passâmes sur un pont de pierre fort long et bien bâti une grosse rivière qu'ils appellent Iechil-irma, c'est-à-dire rivière verte<sup>32</sup>. Au

---

27. Il s'agit du *Tuz gölü* (lac salé).

28. Koçhisar, dit *Serefli* (le glorieux) pour le distinguer des autres bourgades du même nom, à l'est du lac.

29. Tschukur Agha, au nord-est du lac sur la carte de H. Kiepert.

30. Rumkusch (H. Kiepert).

31. Besirgianlu (H. Kiepert). Ce sont les seules mentions retrouvées de ces trois villages.

32. Ici, il y a confusion : il ne sagit pas du *Yeşilırmak*, qui passe à Tokat même, mais du *Kızılırmak*.

bout du pont appelé Kessré-kupri<sup>33</sup>, il y a un gros village dont la plus grande partie des maisons est bâtie sous terre comme des tanières de renard. Nous poussâmes plus loin et, après une marche de sept heures, nous vîmes camper au bas d'un autre grand village nommé Mouchiour<sup>34</sup>, où il y a quantité de Grecs qu'on force tous les jours de se faire turcs. Comme il y a des chrétiens en ce lieu-là, et que le terroir est bon pour la vigne, il n'y manque pas de vin, et ils en ont d'assez bon, mais qui sent le tuf comme nos vins d'Anjou. Ce village est bien situé, mais mal bâti comme le précédent, la plupart des maisons étant sous terre, et il s'en fallut de peu qu'un de nos gens passant à cheval sur une de ces maisons ne tombât dedans.

Le vingt-neuvième, la marche fut de sept heures dans un beau pays où nous vîmes plusieurs villages, proche d'un desquels la caravane campa dans un pré où on trouve une fontaine.

Le trentième, nous marchâmes neuf heures dans un pays plat et assez bien cultivé et nous nous arrêtâmes auprès d'un ruisseau où il y a fort peu d'eau. On l'appelle Cara-sou<sup>35</sup>, c'est-à-dire rivière noire. Deux ou trois jours durant, nous vîmes dans ces plaines de deux en deux lieues certaines mottes de terre artificielles, et on nous dit qu'elles furent élevées pendant les guerres des Grecs pour découvrir de loin et pour y bâtrir des forts.

Le trente et unième, on trouve un pays bossu et inégal, mais fort abondant en blé ; et, après avoir marché neuf heures, on vint camper dans un pré proche d'une rivière que nous passâmes le lendemain avant le jour sur un pont de pierre.

Le trente-deuxième, après une marche de huit heures,

---

33. Le village se retrouve sous le nom de Kessekeupru sur la carte d'état-major français, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Mucur, l'étape suivante.

34. L'actuelle bourgade de Mucur. Ainsworth y remarque aussi les maisons bâties sous terre.

35. Probablement l'actuelle Karanlık-dere (rivière obscure), affluent du Kızılırmak.

nous campâmes le long d'une petite rivière où nous vîmes quantité de Turcomans. C'est une nation qui vit sous des tentes comme les Arabes, et ils quittaient alors ce pays-là pour aller ailleurs, chargeant leur bagage sur des chariots traînés par des buffles.

Le trente-troisième, nous rentrâmes dans les montagnes et les bois, n'en ayant point vu depuis dix-huit jours, ce qui nous avait obligé de faire porter sur les chameaux quelque peu de bois pour cuire nos viandes ; nous l'épargnions fort et nous nous servions quelquefois de fientes sèches de vache ou de chameau, quand nous en trouvions proche des eaux où ces bêtes viennent boire. Ce jour-là, nous marchâmes huit heures et vîmes camper dans un pré où l'herbe était haute, et où il y avait eu autrefois quelques maisons.

Le trente-quatrième, nous passâmes à gué une rivière profonde et rapide appelée Iangou<sup>36</sup>, du nom d'un village qui en est proche. Un peu au-dessus de l'endroit où nous la gayâmes, nous vîmes un pont ruiné qui avait été bâti dessus.

Le trente-cinquième, nous marchâmes huit heures dans un beau vallon bien cultivé et laissâmes à main gauche un château élevé sur un rocher. La caravane campa ce jour-là sur une éminence proche d'un village.

Le trente-sixième, nous continuâmes de marcher huit ou neuf heures dans le même vallon, où il y a plusieurs bons villages, et nous nous arrêtâmes auprès d'une petite rivière.

Le trente-septième, on ne marcha que six heures entre des montagnes, où il y a quelques passages étroits et quantité d'eaux, et on vint camper dans un vallon abondant en pâture.

Le trente-huitième, on passe une montagne fort rude de quatre ou cinq heures de chemin et, après l'avoir descendue, on trouve un village nommé Taqibac<sup>37</sup>, d'où

---

36. Jengeh sur la carte de H. Kiepert, Yanık aujourd'hui sur le Cekerek, affluent du Yeşilırmak.

37. Il s'agit probablement de l'actuel Pazarköy, près duquel se trouvent les ruines d'un ancien caravansérail seldjoukide.

il n'y a plus que pour cinq heures de marche jusqu'à Tocat.

La route de Tocat à Ispahan a été décrite aux chapitres précédents ; et voilà tout ce qui regarde les diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan par les provinces septentrionales de la Turquie. Le livre suivant marquera tous les chemins qu'on veut prendre par les provinces du midi. Mais, avant que de finir ce premier livre, la charité m'oblige de donner un avis salutaire à ceux qui voudront aller en Perse par la route de Tocat. Je veux aussi leur apprendre de quelle manière on voyage en Orient, par une exacte description de caravanseras et des caravanes et un discours des monnaies dont la connaissance est absolument nécessaire à un voyageur.

D'UN VOL QUI FUT FAIT A L'AUTEUR PROCHE DE TOCAT ;  
ET D'UNE SORTE DE LAINE TRÈS RARE ET TRÈS BELLE  
QU'IL APPORTA LE PREMIER EN FRANCE

Taqibac, dont je viens de parler en approchant de Tocat, est le lieu où la caravane de Perse a coutume de s'assembler quand elle part de Tocat pour Smyrne ; et c'est l'endroit de toute la route où il faut le plus se tenir sur ses gardes, à cause des voleurs qui courrent en ces quartiers-là et qui sont subtils sur tous ceux de leur métier. J'en vis une expérience au retour d'un de mes voyages de Perse et, malgré toutes mes précautions, je ne pus éviter qu'ils ne me jouassent un tour d'adresse. Nous étions trois ou quatre qui avions pris le devant avec nos valets pour aller attendre la caravane à Taqibac, où elle ne se devait rendre que le lendemain ; et dès que nous fûmes arrivés, chacun fit dresser sa tente sur le bord d'une petite rivière. J'avais alors quantité de balles de laine, dont je fis faire comme une double muraille autour de ma tente, de sorte qu'il n'y restait autre ouverture que le passage d'un homme entre ces balles. Il y en avait quatre où j'avais mis du musc dans des boîtes de plomb environ pour dix ou douze mille écus, et je fis mettre ces balles en dedans, de sorte qu'elles touchaient ma tente et le chevet de mon lit : c'est ce qui trompa les voleurs qui ne manquèrent pas de nous venir voir cette nuit-là qui se trouva fort

obscur ; car, les balles qui étaient en dehors et faisaient la première ceinture se ressentaient toutes de la forte odeur du musc, ils crurent que s'ils en pouvaient dérober quelqu'une, ils feraient un butin considérable. Les balles étaient toutes attachées les unes aux autres par une corde qui les tenait fermes, et il était difficile de les défaire sans bruit. Les gardes de la caravane n'étaient pas là puisqu'elle ne devait arriver que le lendemain ; et c'est ce qui m'empêchait de dormir profondément, ne me fiant pas trop à des valets qui n'ont pas toujours le soin qu'ils doivent avoir du bien de leurs maîtres. Au bruit sourd qui m'éveilla, je leur criai qu'ils se levassent et fissent la ronde autour de ma tente ; mais, n'ayant pu dans l'obscurité découvrir ces voleurs qui furent se coucher sur le ventre quelques pas plus loin, ils se rendormirent incontinent et leur laissèrent le champ libre pour achever leur dessein. Ils s'y prirent si adroitement qu'enfin ils détachèrent deux balles en coupant les cordes et les emportèrent avec eux. Le jour venu, ayant reconnu le vol, et un chameau nous servant de guide par le chemin qu'il jugeait qu'ils avaient pris, nous les suivîmes quatre ou cinq bien armés et trouvâmes une demi-heure après les premières marques de leur larcin. De dépit qu'ils eurent de n'avoir trouvé dans ces balles que de la laine qu'ils ne crurent pas de grande valeur, et n'osant l'aller vendre de peur d'être accusés de l'avoir volée, ils l'épandirent par le chemin et, pendant deux ou trois lieues, nous en trouvâmes de petits monceaux en divers endroits. Je la fis toute ramasser dans des sacs et il ne s'en trouva de perdu que quinze ou vingt livres. Les marchands qui font des balles de brocart doivent bien prendre garde la nuit que les voleurs n'en approchent ; car ils viennent subtilement en se traînant sur le ventre et, coupant les balles avec de grands rasoirs, ils les vident quelquefois jusqu'à la moitié.

J'ai dit que ces voleurs ne crurent pas que la laine qu'ils avaient dérobée fût de grande valeur, parce qu'ils ne la connaissaient pas, ou qu'en effet elle ne valait guère pour leur usage. Mais, au fond, c'était une sorte

de laine fort rare et fort belle, que je portai de Perse jusqu'à Paris où jamais il n'en avait été vu de si fine. Or quelques personnes curieuses et de condition m'ayant prié de découvrir le lieu d'où l'on tirait ces laines, et me trouvant à Ispahan sur la fin de l'année 1647 à mon troisième voyage, j'y rencontrais un de ces Gaures ou anciens Persiens qui adoraient le feu, qui m'en montra un échantillon et m'apprit d'où elles venaient, leurs qualités et la manière de les conserver. Je sus donc de lui que la plus grande partie de ces laines se trouve dans la province de Kerman, qui est l'ancienne Caramanie<sup>1</sup>, et que la meilleure se prend dans les montagnes voisines de la ville qui porte le même nom de la province ; que les moutons de ces quartiers-là ont cela de particulier que, lorsqu'ils ont mangé de l'herbe nouvelle depuis janvier jusqu'en mai, la toison entière s'enlève comme d'elle-même et laisse la bête aussi nue et avec la peau aussi unie que celle d'un cochon de lait qu'on a pelé dans l'eau chaude, de sorte qu'on n'a pas besoin de les tondre comme on fait en France ; qu'ayant ainsi levé la laine de leurs moutons ils la battent et, le gros s'en allant, il ne demeure que le fin de la toison. Que si on veut en faire amas pour les transporter ailleurs, il faut, auparavant que de les emballer, jeter de l'eau salée par-dessus, ce qui empêche que les vers ne s'y mettent et qu'elles ne se corrompent. Mais il faut remarquer qu'on ne teint point ces laines, et que naturellement elles sont presque toutes d'un brun clair ou d'un gris cendré, et qu'il s'en trouve fort peu de blanches ; aussi sont-elles beaucoup plus chères que les autres, tant par la raison de leur rareté que parce que les mouftis, les moullahs et autres gens de loi ne portent que du blanc à leurs ceintures et aux voiles dont ils se couvrent la tête dans leurs prières ; car hors de là ils tiennent autour du col, comme les femmes en France portent leurs écharpes.

---

1. Il faudrait plutôt lire Karmanie ou Carmanie ; à ne pas confondre avec la Caramanie, ancienne région du centre-sud de l'Anatolie.

C'est dans cette province de Kerman où presque tous les Gaures se sont retirés, et ce sont eux aussi qui ont tout le négoce de ces laines et qui les travaillent. Ils en font des ceintures dont on se sert dans la Perse, et quelques petites pièces de serge qui sont presque aussi douces et aussi lustrées que si elles étaient de soie. J'ai eu la curiosité d'en apporter deux pièces en France, dont j'en présentai une à la feue reine mère et l'autre à Madame la duchesse d'Orléans.

Je ne pus aller faire emplette de ces laines qu'en l'année 1654, à mon retour des Indes par mer depuis Surate jusqu'à Ormus. Car, y étant arrivé et voulant m'en retourner par terre en Europe, je pris la résolution de m'en venir à Ispahan non pas par la route ordinaire de Schiras, mais par celle de Kerman qui est tout à fait extraordinaire. Je partis donc d'Ormus dans ce dessein et pris des gens pour me conduire à Kerman, où je ne pus me rendre à cheval à moins de vingt-sept jours. Je crois aisément que ce ne fut pas par ce chemin qu'Alexandre fut aux Indes ; car, dans toute l'étendue de ce pays, on ne trouve de l'eau qu'en certains endroits et dans le creux de quelques rochers, où bien souvent il n'y a pas pour abreuver huit ou dix chevaux. De plus, il se rencontre des lieux où les montagnes obligent à faire de grands contours, et un homme de pied qui coupe par les rochers fait en demi-heure ce qu'à peine un homme de cheval peut faire en quatre heures.

Kerman est une grande village qui a été ruinée à plusieurs reprises, et où on ne voit rien de beau qu'une maison et un jardin où les derniers kans ont fait de la dépense pour rendre le lieu agréable. On y fait d'une sorte de vaisselle de terre qui approche fort de la porcelaine, et qui paraît aussi belle et aussi fine. A mon arrivée, je fus voir le kan qui me fit caresse et qui ordonna d'abord aux Gaures de me fournir du pain et du vin, des poules et des pigeonneaux, qui en ces quartiers-là sont excellents et gros et gras comme de petits chapons. Ce sont ces Gaures qui font le vin, et, pour le rendre doux et agréable, ils ôtent la rafle et ne pressent que le grain.

Le kan entrat alors en possession de son gouvernement, et, voulant avoir, selon la coutume des nouveaux gouverneurs, une belle épée et un poignard avec un riche harnais de cheval qui demandait quelques pierre-ries, je lui fis présent d'un diamant de la valeur de huit cents écus qu'il fit mettre au pommeau de son poignard. Il voulut de plus en avoir de moi pour sept ou huit mille livres, et tant le présent que la vente facilitèrent l'achat des laines que je voulais faire. Deux jours après mon arrivée à Kerman, il m'invita au festin d'entrée qu'il faisait aux principaux de la ville et, à mon départ, ayant su que je cherchais une mule pour mon voyage, il m'en fit présent d'une qui valait bien cent écus. C'est la monture la plus honorable en Perse, et les grands s'en servent plutôt que de chevaux, surtout quand ils sont sur l'âge. Mais ce ne fut pas du kan seul que je reçus à Kerman des marques de la civilité des Persans. Un jeune seigneur qui demeurait à Kerman, et dont le père en avait eu autrefois le gouvernement, étant aussi au festin du kan, prit plaisir à s'entretenir avec moi de mes voyages et me fit des offres de service d'une manière entièrement obligeante. Comme les Persans sont curieux et aiment tout ce qui vient de rare des régions étrangères, il me demanda si je n'avais point quelque belle arme à feu et me dit qu'il me la paierait ce que je voudrais. Dès le lendemain, je lui fis présent d'une carabine et d'une paire de pistolets qu'il trouva fort à son gré et, n'en voulant point d'argent, non plus que d'une petite montre que j'ajoutai au présent, je vis par la suite que cela l'inquiétait et il fit inutilement tout ce qu'il put pour m'obliger à en prendre. Enfin, il m'envoya un présent que je ne pus refuser, et ce fut un beau cheval de dix ou douze tomans, c'est-à-dire d'environ deux cents écus. Ce jeune seigneur était tout à fait de belle humeur, civil, poli et fort généreux, faisant toutes choses de très bonne grâce. Quand il m'envoya le cheval, ce fut en me faisant prier que s'il ne me plaisait pas, je vinsse choisir celui de son écurie que je trouverais le plus à mon gré, ne pouvant, disait-il, assez reconnaître le présent qu'il avait reçu de moi.

M'étant insinué de la sorte dans l'affection du kan et de cet autre seigneur, cela me servit beaucoup à l'achat des laines que je voulais faire. Car, en ayant déjà amassé une grande quantité, le peuple murmura et fut en faire ses plaintes au kan. Ils lui représentèrent que j'enlevais toute la laine du pays et que les pauvres gens demeuraient sans rien faire, ce qui causerait un préjudice considérable à la province. Sur ces plaintes, le kan me fit appeler et me dit qu'il ne me pouvait pas permettre d'acheter davantage de laine, parce que le peuple criait fort et que cela causerait de la pauvreté dans le pays. Pour parer ce coup, je fis accroire au kan que le roi de Perse voulait essayer si on pourrait faire en France des draps de cette laine, aussi beaux et aussi fins que ceux d'Angleterre et de Hollande, afin que si la chose réussissait, on pût se passer des étoffes des Anglais et des Hollandais en amenant de France des ouvriers pour établir des manufactures de draps en Perse. Sous ce prétexte, le kan donna les mains à la continuation de mon achat, et je l'aurais poussé plus loin que je ne fis si les gens du kan avec lesquels je traitais m'eussent tenu parole. Mais depuis ayant appris qu'ils ne voulaient pas satisfaire à ce qu'ils m'avaient promis, et qu'ils croyaient assurément que je ne prendrais pas la peine de revenir à Kerman pour me plaindre, je n'y retournai pas à la vérité, mais j'y envoyai un exprès avec une lettre au kan dans des termes si forts et si pressants, et jusqu'à lui faire sentir que j'en porterais ma plainte au roi et à son Premier ministre, que la crainte qu'il eut de s'attirer quelque disgrâce l'obliga de me faire justice et de me faire envoyer promptement à Ispahan toutes les laines qu'on m'avait promises et dont j'avais fait les avances.

Voilà ce que j'avais à remarquer sur le sujet du vol qui me fut fait à Tocat, et de la nature des laines de la province de Kerman. J'ai dit qu'après avoir fait mon emplette je devais partir pour Ispahan, et je ferai un chapitre de cette route particulière qui est une traverse, et par conséquent moins fréquentée que les grandes routes.

ROUTE DE KERMAN A ISPAHAN,  
ET DE LA FORTUNE DU NAZAR MAHAMED-ALI-BEG

De Kerman à Ispahan, il n'y a guère moins de vingt-cinq journées de cheval. Dans les lieux où il se trouve de l'eau, le pays est assez bon, mais ces lieux-là sont rares et, dans la plus grande partie de cette route, il n'y a que des sables ennuyeux. Tout ce qui console un voyageur est qu'il trouve tous les soirs un caravansera avec une ou deux citernes, ce qui est un grand soulagement dans des pays si déserts. La plupart de ces logis ont été bâtis depuis peu d'années par les soins de Mahamed-Ali-Beg, nazar ou grand maître de la maison du roi et du Trésor, et le plus honnête homme que la Perse ait eu depuis plusieurs siècles. Il était généreux et favorisait les Francs en toutes choses, et les aimait beaucoup. Il servait parfaitement bien son roi et appuyait le peuple dans l'équité contre l'oppression et les insultes des grands, ce qui lui attira la haine de plusieurs, laquelle il surmonta par sa sincérité et par sa prudence, comme on le verra par son histoire qui est remarquable et que je ferai en peu de mots.

Le grand Cha-Abas I<sup>er</sup> du nom, étant un jour à la chasse dans les montagnes et éloigné de ses gens, trouva un jeune garçon jouant d'une flûte auprès d'un troupeau de chèvres. Le roi lui ayant fait quelques questions, il répondit si à propos à chaque chose sans savoir qui lui

parlait que Cha-Abas, surpris de ses reparties, fit signe de loin à Iman-couli-Kan, gouverneur de Schiras, qui le vint rejoindre, de ne rien dire qui pût faire connaître au berger que c'était le roi à qui il parlait. Il continua de lui faire d'autres questions, auxquelles le jeune homme répondit toujours d'une manière à donner de plus en plus d'étonnement au roi. Sur cela, le roi demandant au kan ce qu'il jugeait de l'esprit de ce berger, il lui répondit qu'il croyait que s'il savait lire et écrire, il pourrait rendre très bon service à Sa Majesté. Le roi le remit aussitôt entre ses mains avec ordre de le faire instruire, et ce jeune homme, qui avait naturellement l'esprit solide, un jugement net et une mémoire heureuse, se perfectionna en si peu de temps et s'acquitta si bien de plusieurs charges que le kan lui donna dans sa maison que, sur le rapport qu'il en fit au roi, Sa Majesté l'avança d'abord à la charge de nazar ou de grand maître de sa maison et lui fit l'honneur de lui donner le nom de Mahamed-Ali-Beg. Le roi ayant reconnu sa fidélité et sa bonne conduite en toutes choses l'envoya deux fois en ambassade au Grand Mogol, et toutes les deux fois il fut très satisfait de sa négociation. Mahamed aimait la justice et n'était pas d'humeur à se laisser corrompre par des présents, puisqu'il n'en prenait jamais, ce qui est fort rare chez les mahométans. Cette grande intégrité lui attira pour ennemis tous les grands de la cour, et particulièrement les eunuques et les femmes qui ont à toute heure l'oreille du roi. Mais, du vivant de Cha-Abas, il n'y eut personne qui osât ouvrir la bouche contre le nazar, et il était trop bien et avec justice dans l'esprit du roi pour espérer de lui pouvoir rendre de mauvais offices. Cha-Sefi ayant succédé à Cha-Abas, son aïeul, comme je dirai ailleurs, et étant fort jeune, les ennemis de nazar crurent avoir plus beau jeu et pouvoir plus aisément donner à ce jeune roi de mauvaises impressions de la conduite du grand maître. Les eunuques qui sont toujours auprès de la personne du roi lui dirent beaucoup de choses au désavantage de Mahamed ; mais, toutes les fois qu'ils lui en parlèrent, le roi ne fit pas semblant de les

écouter. Enfin, un jour que le roi prenait plaisir à voir quelques sabres et poignards couverts de pierreries, un des eunuques lui dit qu'il fallait faire apporter un sabre qui avait été envoyé à Cha-Abas par le Grand Seigneur<sup>1</sup>, et qui était tout couvert de diamants et d'autres pierres de prix. Il est vrai que le Grand Seigneur avait envoyé un riche sabre à Cha-Abas ; mais, longtemps avant que Mahamed fût à son service, Cha-Abas l'avait fait rompre et, des pierreries dont il était garni, il avait fait faire un très beau joyau. On chercha donc ce sabre dans le Trésor dont Mahamed avait l'intendance, et ne s'y pouvant trouver, puisqu'il y avait plusieurs années qu'il n'y était plus, le roi se fâcha, parce qu'il se trouvait dans le livre où on enregistre les présents. Quelques eunuques et autres grands de la cour qui se trouvèrent alors auprès du roi prirent leur temps pour lui rendre odieuse la conduite du nazar et lui faire une méchante peinture de sa personne. Ils tâchèrent de décrier toutes ses actions et représentèrent au roi que, Mahamed faisant bâtir en son nom plusieurs beaux caravanseras, des ponts et des digues, et pour soi-même une maison magnifique qui méritait que Sa Majesté la vît, il ne pouvait faire tous ses grands ouvrages sans une notable diminution des deniers publics, dont il serait bon de lui faire rendre compte. Sur cet entretien, Mahamed arrive, et le roi, ne le recevant pas comme il avait coutume, lui dit quelques fâcheuses paroles sur ce que le sabre ne se trouvait point ; il ajouta qu'il voulait voir si tout ce qui était dans le Trésor se trouvait conforme à ce qui était couché sur le registre, et qu'il lui donnait quinze jours de temps pour remettre tout en ordre. Mahamed sans s'émouvoir répondit au roi que s'il plaisait à Sa Majesté, elle pouvait venir au Trésor dès le lendemain, ce qu'il obtint, quoique le roi lui eût dit pour la deuxième fois qu'il voulait lui donner quinze jours pour remettre toutes choses en bon état. Le roi fut donc le lendemain au Trésor où il trouva chaque chose en très bel ordre, ayant déjà été informé

---

1. C'est-à-dire le souverain ottoman.

de ce qu'était devenu le sabre qu'il demandait. Du Trésor, il fut au logis de Mahamed qui lui fit un présent fort médiocre ; car c'est la coutume que celui que le roi honore de sa visite fasse un présent à Sa Majesté. Après que le roi eut reçu en arrivant celui du nazar, il se promena par toutes les salles et les chambres et fut bien surpris de les voir si mal ornées de simples feutres et tapis grossiers, au lieu que dans les maisons des autres seigneurs on ne marche que sur des tapis d'or et de soie. Le roi, selon qu'on lui avait dépeint la maison du nazar, s'attendait d'y trouver autre chose et s'étonna de cette grande modération dans une si haute fortune. Au bout d'une galerie, il y avait une porte fermée avec trois gros cadenas. Le roi l'avait passée sans y prendre garde ; mais au retour le meter, qui est un eunuque blanc, chef de la chambre du roi, lui fit remarquer cette porte avec les gros cadenas, ce qui donna la curiosité au roi de demander à Mahamed ce qu'il y avait dans ce lieu-là fermé avec tant de soin. « Sire, lui dit Mahamed, c'est une chambre que je dois tenir fermée parce que tout mon bien est là-dedans. Tout ce que Sa Majesté a vu dans ce logis est à elle ; mais ce qui est dans cette chambre est à moi, et je suis assuré qu'elle aura la bonté de ne me l'ôter jamais. » Ce discours augmenta la curiosité que le roi avait de voir ce qui était dans cette chambre, et, ayant commandé à Mahamed de l'ouvrir, il fut étrangement surpris de n'y trouver que les quatre murailles, sans autre ornement que de la houlette de Mahamed qui reposait sur deux clous, de la besace où il mettait son manger, de son outre qu'il remplissait d'eau, de sa flûte et de son habit de berger, chacune de ces pièces pendant à un clou contre la muraille. Le nazar ne voulant pas laisser longtemps le roi dans l'étonnement et le silence où il était à la vue de cette chambre : « Sire, lui dit-il, quand le roi Cha-Abas m'a trouvé dans la montagne gardant mon troupeau de chèvres, voilà tout ce que j'avais alors, il ne m'en a rien ôté ; ne me l'ôtez pas aussi, mais laissez-moi le reprendre, et que je m'en aille faire mon premier métier, ce que je recevrai de Votre Majesté

comme une très grande grâce. » Le roi, touché d'une si haute vertu, se fit ôter ses habits à l'heure même et les donna au nazar, ce qui est le plus grand honneur que les rois de Perse puissent faire à un sujet ; et on lui en apporta d'autres avec lesquels il retourna au palais. Mahamed continua d'exercer sa charge dans laquelle il est mort glorieusement, et ses ennemis n'ont eu que la honte et le chagrin d'avoir si mal réussi dans l'injuste complot qu'ils avaient fait pour sa perte. Ce brave seigneur était le père et le protecteur de tous les Francs qui étaient en Perse, et toutes les fois qu'il me rencontrait dans les rues, ou quelque autre Franc qui lui fut connu, il nous faisait bon visage et nous demandait si nous avions du vin ; quand nous disions qu'il nous manquait, il nous en envoyait aussitôt et du meilleur de Schiras. Il ne pouvait souffrir qu'on nous fit le moindre tort, et si nous allions nous plaindre de quelqu'un, il nous rendait sur-le-champ bonne justice. Il arriva un jour qu'étant à la chasse aux canards avec deux valets, en un endroit de la rivière d'Ispahan où ils se tiennent et qui est le long des jardins de la maison du nazar, cinq ou six de ses gens qui ne me connaissaient pas vinrent me faire insulte et se mirent en devoir de m'ôter mon fusil, que je ne leur abandonnai qu'après avoir rompu la crosse sur le dos de l'un et jeté le canon à la tête d'un autre qui en fut blessé. Il me restait mes deux pistolets, sans quoi nous ne marchons guère en Perse, mais je ne voulus pas tirer sur les gens du nazar pour le respect que je portais au maître qui aimait les Francs, et, m'étant débarrassé de cette affaire, je repris sur ma mule le chemin de mon logis. Les Francs qui surent comme la chose s'était passée voulurent d'abord tous en corps en témoigner du ressentiment, et le consul hollandais qui m'était ami vint m'accompagner chez le nazar pour nous plaindre de l'insolence de ses valets. Il nous témoigna qu'il en était fort fâché, et nous en vîmes des marques certaines par les coups de bâton qu'il fit aussitôt donner à ceux qui avaient entrepris de me maltriter.

Je ferai voir par un autre exemple plus considérable comme ce seigneur était juste et prudent dans toutes ses actions. Cha-Sefi revenait de la province de Guilan, et ses tentes étaient dressées proche de Zulfa dans l'Arménie, où il voulait avoir le plaisir de chasser deux ou trois jours. Comme il y a toujours des courtisanes qui suivent la cour, et qui viennent divertir le roi par leurs danses et leurs mōmeries, il s'en trouva une parfaitement belle que le roi regardait de très bon œil et à qui il avait déjà fait de beaux présents. C'était une chose qui ne pouvait être ignorée d'aucun seigneur de la cour, et le fils du nazar, par un emportement de jeunesse, ne laissa pas de faire venir cette belle courtisane dans sa tente, où se trouva aussi un autre jeune seigneur. Celui-ci eut la retenue de ne la point toucher, mais l'autre coucha avec elle et, dès le lendemain, son père le sut. Le nazar, soit par un effet de son zèle pour le roi, soit par un pur effet de sa prudence, pour prévenir sa colère qui aurait causé infailliblement la mort de son fils, voulut en faire promptement le châtiment qui fut rude. Il lui fit donner à la mode du pays tant de coups de bâton sur tout le corps entier que tous les ongles lui tombèrent des pieds, et que son corps entier n'était qu'une seule meurtrissure. Il faillit en mourir, et le roi, qui sut l'action du fils et le châtiment que le père en avait fait faire, ne dit autre chose sinon que le nazar avait fait sagement de punir lui-même son fils et de prévenir la justice qui en aurait été faite.

Je reviens à la route de Kerman à Ispahan, et je n'en ai interrompu le discours que pour faire connaître aux voyageurs le mérite et la fortune de celui qui la leur a rendue moins incommode, par les belles réparations des grands chemins et des grands caravanseras qu'on trouve tous les soirs en faisant des journées raisonnables de cheval.

Le premier jour que je partis de Kerman, je fis rencontre le soir au gîte d'un riche moullah qui, voyant que j'avais du vin, m'offrit civilement de la glace pour le rafraîchir. Je lui fis part en revanche de mon outre et, le lendemain au soir, je ne pus résister aux pressantes

sollicitations qu'il me fit d'aller passer la nuit dans sa maison qui se trouvait fort proche de la grande route. Elle était raisonnablement bien bâtie et enjolivée avec un jardin où il y avait de l'eau. Il me traita à souper à la mode du pays le mieux qu'il lui fut possible, et le lendemain, à mon départ, il me remplit mon outre d'assez bon vin. J'achetai même une mule de lui qui me coûta six tomans, de quoi je me trouvai bien, parce que mes chevaux étaient trop chargés et qu'un peu de soulagement leur était fort nécessaire.

Les jours suivants, il ne m'arriva rien qui soit digne d'être remarqué, et le pays en général est tel que je l'ai dépeint au commencement de ce chapitre.

Yezd est sur cette route dans une distance presque égale de Kerman et d'Ispahan, à 93 degrés 15 minutes de longitude et à 33 degrés 45 minutes de latitude<sup>2</sup>. C'est une grande village au milieu des sables qui s'étendent deux lieues à la ronde, et en sortant d'Yezd il faut prendre un guide, parce qu'au moindre vent le sable se porte de côté et d'autre, et, couvrant tous les chemins, on court risque de tomber dans des trous qui semblent être d'anciennes citernes ou des ruines de vieux bâtiments. Entre les sables et la ville, il y a un peu de bonne terre qui produit d'excellents fruits, et surtout de bons melons de différentes espèces ; les uns ont la chair verte, les autres l'ont jaune et vermeille, et il y en a dont la chair est ferme et dure comme celle d'une pomme de rainette. Il s'y recueille aussi de bons raisins et en quantité ; mais les habitants en font peu de vin parce que le gouverneur ne le permet pas ; ils en font sécher une partie, et de l'autre ils en font de la résinée. Ils ont aussi abondance de figues qui sont fort grosses et de très bon goût. Ils font grande quantité d'eau rose, et d'une autre sorte d'eau dont ils se servent comme de teinture, pour se rougir tantôt les mains et tantôt les ongles, et ils la tirent d'une certaine racine appelée *hina*. Il y a dans cette ville trois caravanseras

---

2. Yazd, à l'ouest du grand désert iranien. Les longitudes et latitudes sont toujours approximatives.

et plusieurs grands bazars ou marchés qui sont des rues couvertes et voûtées autour des places, de même qu'aux autres villes de Perse. Ces rues sont remplies de boutiques de marchands et d'artisans, et il n'y a d'ordinaire dans chacune qu'une même sorte de marchandise. Il se fait à Yezd plusieurs étoffes de soie mêlées d'or et d'argent que l'on appelle *zerbafte*, d'autres de pure soie appelées *daraï*<sup>3</sup> qui sont comme nos taffetas unis et rayés. On en fait aussi de moitié soie et moitié coton, et d'autres de pur coton qui approchent de nos futaines. On y fait encore des serges d'une laine particulière, qui est si fine et si délicate que cette étoffe est plus belle et plus chère que si elle était de soie, et j'en ai fait mention au chapitre précédent.

Quoique je n'eusse rien à faire à Yezd, je m'y arrêtai trois jours, parce que j'y trouvai quelques Arméniens de ma connaissance qui ne voulurent pas me laisser partir sans me régaler. D'ailleurs, j'eus la curiosité de considérer avec un peu de loisir si ce que j'avais ouï-dire en bien des lieux des femmes d'Yezd était véritable, et je ne trouvai en effet qu'on leur faisait justice de les estimer les plus belles femmes de la Perse. On ne fait point de festin qu'il n'y en ait toujours cinq ou six qui viennent danser pour donner du divertissement aux conviés, et ces femmes-là ne sont pas d'ordinaire des moins agréables. Quoi qu'il en soit, ce proverbe est commun parmi les Persans que, « pour vivre heureux, il faut avoir une femme d'Yezd, du pain d'Yezdecas<sup>4</sup> et du vin de Schiras ».

---

3. « Ils appellent le brocart *zerbafte*, c'est-à-dire tissure d'or, il y a le simple, qui est de cent sortes, le double qu'on appelle *douroye*, c'est-à-dire à deux faces, parce qu'il n'a point d'envers » (Chardin).

4. Yazd-e-Khvast, sur la route d'Ispahan à Chiraz.

## DES CARVANSERAS ET DE LA POLICE DES CARAVANES

Les carvanseras sont les hôtelleries des Levantins, bien différentes des nôtres, et qui n'en ont ni les commodités ni la propreté. Ils sont bâtis en carré à peu près comme des cloîtres et n'ont d'ordinaire qu'un étage, et il est fort rare d'y en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la cour, et au milieu de chacun des trois autres côtés, en face, à droite et à gauche, il y a une salle ou grande chambre pour les gens les plus qualifiés qui peuvent passer. A côté de cette salle sont plusieurs petites chambres où chacun se retire en particulier. Ces logements sont relevés comme en parapet le long de la cour de la hauteur de deux ou trois pieds, et les écuries les touchent derrière, où le plus souvent on est aussi bien que dans les chambres. Il y en a plusieurs qui aiment mieux s'y retirer en hiver, parce qu'il y fait chaud, ces écuries étant voûtées de même que les salles et les chambres. On pratique dans ces écuries, devant la tête de chaque cheval, une niche avec une petite fenêtre qui répond à une chambre, d'où chacun peut voir comme on traite son cheval. Dans chacune de ces niches, deux ou trois personnes se peuvent ranger, et c'est où les valets vont d'ordinaire faire la cuisine.

Il y a deux sortes de carvanseras. Les uns sont rentés, où on est reçu charitablement comme dans nos hôpi-

taux ; les autres ne le sont pas, et on y paie ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guère des premiers que depuis Bude jusqu'à Constantinople, et il n'est permis d'en bâtir de cette sorte qu'à la mère et aux sœurs du Grand Seigneur, ou aux vizirs et bachas, qui se sont trouvés trois fois en bataille contre les chrétiens. Dans ces sortes de carvanseras qui d'ordinaire sont bâtis de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux passants, et quand ils partent, ils n'ont qu'à remercier le concierge sans rien débourser. Mais, depuis Constantinople jusqu'en Perse, les carvanseras ne sont point rentés et on ne vous y offre que des chambres toutes nues. C'est à vous à vous pourvoir de matelas et d'ustensiles pour la cuisine, et vous achetez à assez bon compte, ou du concierge ou des paysans, du beurre et des fruits selon la saison. On y trouve aussi de l'orge et de la paille pour les chevaux, à la réserve de quelques lieux que j'ai marqués dans les routes. On ne paie rien à la campagne pour le louage des chambres des carvanseras ; mais on paie dans les villes, et ce qu'on paie est fort peu de chose. D'ordinaire, les caravanes n'y entrent point, parce qu'ils ne pourraient contenir tant d'hommes et de chevaux, et il n'y peut guère loger commodément que cent cavaliers. Dès qu'on est arrivé, chacun a droit de prendre sa chambre, le pauvre comme le riche ; car on n'a nul égard en ces lieux-là à la qualité des gens. Quelquefois, par honnêteté ou par intérêt, un petit mercier cédera la place à un gros marchand ; mais il n'est pas permis de débusquer qui que ce soit de la chambre qu'il a prise. La nuit, le concierge ferme la porte et doit répondre de tout, et il y a toujours quelqu'un de garde autour du carvansera.

Pour ce qui est des carvanseras de Perse, j'ai remarqué ailleurs qu'en général ils sont plus commodes et mieux bâtis que ceux de Turquie, et que dans des distances raisonnables on en trouve presque par tout le pays. Il est aisé de voir par cette description des carvanseras que s'ils ne sont pas si commodes pour les riches que nos hôtelleries d'Europe, ils le sont plus

pour les pauvres qu'on ne refuse pas là de recevoir, et qu'on ne constraint pas de boire et manger plus qu'ils ne veulent, étant permis à chacun de régler sa dépense selon sa bourse.

On peut voyager en Turquie et en Perse de plusieurs manières, ou en caravane, ou en compagnie de dix ou douze hommes, ou avec un guide seul. Pour moi qui ai passé six fois en Asie, et qui l'ai croisée en bien des lieux, j'ai été obligé de voyager de toutes façons dans toutes les routes du Levant. Le plus sûr est de se joindre à une caravane ; mais le voyage est plus long parce qu'elles marchent lentement, particulièrement celles de chameaux. Car il faut remarquer d'abord que dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent, sans aucun embarras de marchandise, font en un jour ce que les caravanes de chevaux ne font qu'en deux et les caravanes de chameaux en quatre.

Les caravanes sont comme des grands convois composés de quantité de marchands, qui s'assemblent en certains temps et en certains lieux pour être en état de se défendre contre les voleurs qui courrent souvent par grosses bandes dans des pays qu'il faut traverser, et qui la plupart sont fort déserts. Ces marchands élisent entre eux un chef que l'on appelle caravan-bachi, et c'est lui qui ordonne la marche, prescrit les journées, et qui avec les principaux de la caravane juge les différends qui peuvent survenir sur le chemin. Il n'y a guère d'honnête homme qui ambitionne cette charge, parce que le caravan-bachi devant acquitter de certains petits droits le long de la route, de quelque manière qu'il se conduise, il est toujours soupçonné de peu de fidélité. Quand les marchands turcs font le plus grand nombre dans la caravane, le chef qu'on élit est turc ; et quand il y a plus d'Arméniens que de Turcs, le caravan-bachi est arménien.

Il y a de deux sortes de caravanes. Il y en a de chameaux qui sont les plus ordinaires, parce que c'est la voiture qui coûte le moins, les chameaux, comme je dirai plus bas, étant de peu de dépense, et portant

la charge les uns de trois chevaux, les autres de quatre ou cinq. Mais, dans ces caravanes de chameaux, il y a aussi des chevaux et des mules que les marchands achètent pour leurs personnes, la voiture du chameau pour l'homme étant incommode quand il ne va que le pas ; car s'il allait toujours le grand trot, elle est assez douce. Il y a aussi des caravanes qui ne sont que de chevaux, et si les marchands n'en veulent pas acheter, ils trouvent des gens dans la caravane qui leur en louent. Les valets montent sur les chevaux de bagage qui sont les moins chargés, et on trouve à Smyrne quantité de bons chevaux à un prix raisonnable depuis trente jusqu'à soixante écus. Pour ce qui est des gens qui n'ont pas la volonté ou le moyen de faire de la dépense, ils prennent un âne, et il n'en manque pas en ces pays-là. Surtout, il faut nécessairement dans les caravanes de chameaux se pourvoir de chevaux de bât pour porter du vin ; car les chameliers qui sont presque tous mahométans, par une étrange superstition, ne permettent pas qu'on en charge sur les chameaux, parce que cet animal est particulièrement consacré à Mahomet qui a défendu si étroitement le vin. On le porte dans des outres qui sont faites de peau de bouc, le poil en dedans et bien poissé. Il y a de ces peaux à qui on ôte le poil ; mais elles ne sont pas si bonnes et il s'y fait toujours quelque petit trou.

Ces chameliers sont gens insolents, et dont on ne pourrait venir à bout si on ne trouvait moyen de les châtier. Il y en eut un qui fit le méchant et qui me fâcha sur la route de Smyrne à Tauris ; mais, étant arrivé à Erivan, je fus me plaindre au kan qui lui fit donner sur-le-champ cent coups de bâton. C'est de cette manière qu'on met cette canaille à la raison, surtout quand on arrive à Smyrne ou aux autres lieux où les Francs ont des consuls, qui, sur les plaintes qu'ils font au cadi, obtiennent d'abord justice. L'exemple de plusieurs de ces chameliers qui ont été châtiés tient les autres en bride, et ils se sont rendus plus traitables depuis quelque temps.

C'est la coutume dans le Levant de faire les journées

d'une traite, soit qu'on marche en caravane, soit que l'on voyage seul. Mais ces journées ne sont pas égales, elles sont tantôt de six heures de marche, tantôt de dix et tantôt de douze, et c'est la commodité de l'eau qu'on ne trouve pas partout qui les doit régler. En tout temps, la caravane marche plus de nuit que de jour ; en été pour éviter la chaleur, et dans les autres saisons pour arriver en plein jour au lieu où l'on doit camper. Car si on arrivait aux approches de la nuit, on ne pourrait dans l'obscurité bien disposer toutes choses, dresser les tentes, panser les chevaux, faire la cuisine et pourvoir à tout ce qui est nécessaire à un campement. Il est vrai qu'au cœur de l'hiver et dans les grandes neiges on ne part guère qu'à deux ou trois heures après minuit, et quelquefois même on attend jusqu'à la pointe du jour. Mais en été, selon la traite que l'on a à faire, on part à minuit ou une heure après le soleil couché. A mon dernier voyage, en partant de Smyrne, notre caravane était de six cents chameaux et presque d'un pareil nombre de gens de cheval. Elles se trouvent quelquefois beaucoup plus grosses, et les chameaux n'allant qu'à la file, comme je dirai bientôt, une caravane paraît une armée et, soit dans la marche, soit quand elle campe, elle occupe beaucoup de terrain. De ce qu'on marche ainsi la nuit dans l'Asie, il s'ensuit que l'air n'y est pas malsain ; et en effet les voyageurs, qui la plupart couchent toujours dehors sur un tapis étendu par terre, ne s'en trouvent point incommodés.

Les chameaux qui vont en Perse par les provinces septentrionales de la Turquie ne marchent qu'à la file, et de sept en sept. Ils sont attachés l'un à l'autre par une corde de la grosseur du petit doigt et d'une brasse de long, laquelle tient au derrière du bât du chameau qui va devant, et qu'on noue à l'autre bout avec un petit cordon d'une espèce de laine qu'on passe dans une boucle qui pend aux narines du chameau qui suit. Ces petits cordons que les chameliers s'amusent à faire en marchant sont aisés à rompre et sont faits exprès de cette façon, afin que si le chameau de devant vient à s'abattre ou à tomber dans quelque fossé, le chameau

qui suit n'en souffre pas. Car alors le cordon se rompt et laisse le chameau en liberté ; au lieu que si la corde qui est forte passait dans la boucle, elle l'entraînerait sur l'autre chameau qui est tombé ou qui a fait un faux pas et lui emporterait une pièce du nez. Et afin que le chamelier qui marche à la tête de sept chameaux, tenant le premier par une corde qui passe sur son épaule, sache si tous les six chameaux suivent, le dernier a une sonnette pendue au col, et dès qu'elle ne se fait plus entendre, c'est une marque que quelqu'un de ces petits cordons est rompu et que les chameaux sont arrêtés. Le septième est celui qui d'ordinaire porte les provisions. Car il faut remarquer que si un marchand a dans la caravane six chameaux chargés, on lui en doit un septième pour porter son bagage et sa cuisine ; s'il n'en a que trois, on lui doit une demi-charge de chameau ; et s'il en a neuf ou douze, on lui porte à proportion sans rien payer des provisions de bouche, et toute autre chose qu'il lui plaît. Chaque marchand avec ses valets se tient dans la marche proche des chameaux chargés de ses marchandises, et particulièrement dans les nuits obscures, parce qu'il y a quelquefois de subtils voleurs qui avec de bons tranchants viennent couper adroitemment les deux cordes qui attachent le chameau devant et derrière et le détournent sans bruit dans des sentiers écartés, parce que le chameau n'ayant point de corne, et par conséquent ne pouvant être ferré, on ne l'entend pas marcher. Les uns et les autres, tant marchands que valets et chameliers, pour se désennuyer ou s'empêcher de dormir, s'amusent ou à fumer du tabac, ou à chanter, ou à s'entretenir de leurs affaires ; mais une heure ou deux avant le jour, lorsque le sommeil abat d'ordinaire et saisit les yeux, on n'entend pas le moindre bruit dans toute la caravane. Il arrive assez souvent, dans ce sommeil qu'il est difficile de surmonter, que l'on tombe de cheval ; mais, dans les pays où on ne craint pas les voleurs, les maîtres par petites bandes prennent le devant et vont dormir à leur aise au lieu qu'ils trouvent le plus commode sur le grand chemin. Quelques-uns ont soin

de porter un coussinet sur la selle, lequel leur sert de chevet, d'autres se contentent d'un caillou, et pendant qu'ils dorment, ils ont chacun au bras la bride de leur cheval. Ils reposent de la sorte jusqu'à l'arrivée de la caravane, et ceux qui passent les derniers prennent le soin de les réveiller.

La caravane campe dans les lieux qu'on sait être les plus propres, et surtout proche des eaux. Quand le soleil est couché, des chaoux<sup>1</sup>, qui sont de pauvres gens ou turcs ou arméniens, ont soin de faire la garde autour du camp et de veiller sur les marchandises. Ils se promènent partout et crient l'un après l'autre en arabe ou en arménien : « Dieu est un, il est miséricordieux », et de temps en temps ils ajoutent : « Prenez garde à vous. » Quand ils voient que l'heure s'approche qu'il faut partir, ils en avertissent le caravan-bachi, qui leur donne ordre de crier que l'on selle les chevaux, et demi-heure après ils crient qu'on charge. C'est une chose à admirer qu'au second cri des chaoux tout est prêt en un moment, et la caravane commence à marcher en grand ordre et en grand silence. Chacun a soin dès le soir de se tenir prêt, parce qu'il est dangereux de demeurer derrière, surtout dans les pays que les voleurs fréquentent. Pour le paiement de ces chaoux, on prend un quart de piastre par balle depuis Smyrne jusqu'à Erivan.

Quand les traites sont longues, et qu'on juge qu'on n'arrivera qu'à neuf ou dix heures du matin, d'ordinaire une heure après le soleil levé, huit ou dix marchands de compagnie prennent le devant, chacun portant derrière soi sa petite valise en forme de deux sacs qui pendent de côté et d'autre de la croupe du cheval. Dans l'un des sacs il y a une bouteille de vin, et dans l'autre quelque chose à manger ; et, arrivés au lieu où ils trouvent à propos de déjeuner, ils étendent par terre un grand tapis sur lequel chacun met sa petite

1. Tchaouch : à l'origine, huissiers au service du souverain ou des gouverneurs. Le nom désigne aujourd'hui un sergent. Dans le texte, il a la signification générale de gardien.

provision en commun, le repas se faisant joyeusement. Les valets en font autant de leur côté, et ils ont quelquefois l'adresse de détourner une bouteille de vin qu'ils boivent sans bruit.

Quand on part de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep pour se mettre en caravane, il faut s'ajuster selon la mode des pays où on doit passer, en Turquie à la turque, en Perse à la persienne, et qui en userait autrement passerait pour ridicule et quelquefois même aurait de la peine à passer en bien des lieux, où la moindre chose donne de l'ombrage aux gouverneurs qui prennent aisément les étrangers pour des espions. Toutefois, ayant par les chemins une veste d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'on eût dessous un habit à la française, on peut sans rien craindre passer partout. Pour porter le turban, il faut nécessairement se faire raser la tête, parce qu'il glisserait et ne pourrait tenir avec les cheveux. Pour ce qui est de la barbe, on n'y touche point dans la Turquie, et celles qui sont les plus grandes sont les plus belles, mais en Perse on se fait raser tout le menton et on garde la moustache ; les plus grosses et les plus longues sont les plus estimées, et je me souviens d'avoir vu un portier du roi de Perse qui en avait une si grande qu'il la pouvait lier derrière la tête, ce qui lui avait fait obtenir double pension. De plus, il faut se pourvoir de bottes à la mode du pays : elles sont de maroquin jaune, rouge ou noir, et doublées d'une toile, et comme elles ne passent pas le genou, elles sont aussi commodes à marcher que des souliers. Pour des éperons, on ne s'en sert point, parce que le fer du dessous de l'étrier qui est carré sert à piquer le cheval, d'autant plus aisément qu'on ne tient point les jambes plus basses que le ventre du cheval, comme on le pratique dans toute l'Asie.

Il faut encore avant le départ se pourvoir de plusieurs ustensiles de ménage, et particulièrement de bouteilles qu'on appelle matares, qui sont faites de bon cuir de Bulgarie. Chacun porte la sienne pendue à l'arçon de la selle, ou à une boucle de fer mise exprès au côté de la selle par derrière, ce qui ne peut incommoder le

cheval. Il faut de plus acheter des outres dont j'ai parlé plus haut, et il n'y a rien de plus commode, parce qu'elles ne sont pas sujettes à se rompre et qu'il y en a qui tiennent jusqu'à cinquante pintes. Les plus petites servent d'ordinaire à tenir l'eau-de-vie, ce qui est fort nécessaire aux voyageurs. Pour les matares ou bouteilles de cuir, on les emplit d'eau, et le cuir dont elles sont faites a cela de propre que l'eau s'y tient fraîche. Il faut penser ensuite aux provisions de bouche et prendre du riz et du biscuit jusqu'à Tocat ; car, pour des poules, des œufs et autres choses de cette nature, on en trouve presque partout, comme aussi de la provision pour les chevaux et du pain frais en quelques endroits. Enfin, il faut porter une tente et tout ce qui sert à la dresser, un matelas et des couvertures pour couvrir les chevaux la nuit, particulièrement dans les grandes neiges où on les trouve comme ensevelis le matin.

Quand la caravane approche du lieu où elle doit s'arrêter, chaque marchand prend le devant pour se saisir s'il peut d'un lieu un peu éminent pour y poser les ballots qui lui appartiennent, afin que s'il vient à pleuvoir, l'eau ait du penchant pour s'écouler. Ils ont même soin en ce cas-là de mettre des pierres sous les ballots et un tapis par-dessus de peur qu'ils ne soient mouillés. C'est aussi alors que les valets font promptement un fossé autour de la tente, où si on la dresse, on la plie dès qu'on a soupé, afin que tout soit plutôt prêt quand il faut marcher, et qu'on puisse voir plus aisément autour de soi pour se garder des voleurs qui pourraient venir des villages circonvoisins. Mais quand il y a apparence de mauvais temps, on laisse la tente jusqu'au premier cri que font les chaoux. C'est au-devant de la tente qu'on attache les chevaux à des cordes qui tiennent à des clous de fer, et on les lie par les pieds de derrière à d'autres cordes qui les empêchent de se remuer loin de leur place. Quand la caravane arrive, si ce n'est plus la saison de manger l'herbe que les valets vont couper, on achète des paysans qui viennent au camp de la paille et de l'orge

pour les chevaux, n'y ayant point d'avoine ni dans la Turquie ni dans la Perse.

Pour ce qui est de la cuisine, on suit la coutume du pays en faisant un trou en terre pour mettre le feu dedans et la marmite dessus. C'est où on fait cuire le pilav de la manière que je l'ai décrit dans la *Relation du serrail*, et c'est la nourriture ordinaire de tout le Levant.

Mais je n'ai pas encore touché une des plus grandes incommodités que les voyageurs souffrent dans les caravanes, et c'est lorsque l'on arrive aux eaux, qui sont ou des sources, ou des puits, ou des citernes, et où deux ou trois seulement peuvent puiser à la fois. Car d'ordinaire, depuis qu'on est arrêté, les marchands languissent après de l'eau deux heures durant, parce que ceux à qui appartiennent les bêtes de voiture ne permettent à qui que ce soit de prendre de l'eau, que leurs chameaux, leurs chevaux, leurs mules et leurs ânes n'aient été abreuvés. A mon dernier voyage d'Asie, je ne fus pas sujet à cette incommodité et j'avais toujours de l'eau de bonne heure, sans quoi on ne peut faire du pain ni faire cuire le riz. J'étais favorisé de la sorte par le moyen de mon neveu âgé de dix ou onze ans, lequel je menais avec moi pour lui faire apprendre plus aisément dans ce bas âge les langues d'Orient et l'accoutumer à la fatigue des voyages que j'avais dessein de lui faire continuer. Comme il était fort jeune, je ne lui avais acheté qu'un âne, dont l'allure était douce et qui rendait autant de service qu'un cheval. C'était lui qui allait d'ordinaire à l'eau avec deux ou trois pots, et les voituriers, voyant un petit garçon qui leur en demandait de bonne grâce, ne pouvaient le refuser et lui emplissaient aussitôt ses pots. Comme chacun des gens qu'on mène avec soi a son office quand la caravane vient à camper, que l'un fait un trou en terre pour la cuisine, que l'autre coupe du bois, et qu'il y en a qui vont dans les villages et aux montagnes voisines pour chercher les provisions nécessaires tant pour les hommes que pour les chevaux, l'office de mon neveu était de nous pourvoir d'eau,

parce qu'un valet que j'aurais pu y envoyer n'aurait pas été bien reçu des chameliers, qui ne lui auraient permis d'en prendre qu'après que toutes les bêtes auraient été abreuvées. Quand on voyage de la sorte avec plusieurs gens qui mettent tous la main à l'œuvre et s'aident les uns les autres, quelques mauvaises journées que l'on puisse avoir, on peut dire que l'on voyage assez agréablement. Voilà quelle est la difficulté d'avoir de l'eau de bonne heure, et quand on en veut venir à la force contre les chameliers et les muletiers, comme ce sont des gens rustres, il en arrive souvent des meurtres, comme je le montrerai par un exemple qui doit suffire pour tous.

Etant parti du Bander-Abassi pour Ispahan avec un marchand de Babylone, comme nous fûmes arrivés au caravansera de la première couchée qui s'appelle Guet-chy<sup>2</sup>, le marchand commanda à un de ses esclaves qui était un Cafre des côtes de Mozambique de lui aller quérir de l'eau fraîche à la citerne pour boire ; le Cafre y fut et revint sur ses pas sans en apporter, disant à son maître que les chameliers et muletiers qui étaient en grand nombre l'avaient voulu battre et ne lui avaient pas voulu permettre d'approcher de la citerne. Le marchand, mal avisé ou ignorant de la coutume, le renvoie en colère et lui ordonne de frapper sur ceux qui voudraient l'empêcher de tirer de l'eau. Le Cafre retorna à la citerne et, y trouvant de la résistance comme la première fois, il dit des injures aux uns et aux autres, ce qui porta un des muletiers à le frapper. Le Cafre en même temps tira sa cangiare et, lui en donnant dans le ventre, le jette mort sur la place ; toute cette canaille se jette aussitôt sur lui, on le lie, on le ramène au Bander-Abassi afin que le gouverneur le fît mourir. Le maître du Cafre accompagné de plusieurs marchands furent représenter au gouverneur l'insolence de ces gens-là, et comme la chose s'était passée, se plaignant de leur méchanceté à empêcher qu'on ne pût avoir de l'eau, et qu'ils avaient les premiers maltraité le Cafre.

---

2. Voir tome II, livre cinquième, chapitre x, note 29.

Le gouverneur de son autorité ôta ce misérable d'entre leurs mains et le fit garder, ensuite de quoi, ayant ordonné qu'on se saisit de dix ou douze de ces muletiers, il leur fit donner des coups de bâton pour n'avoir pas voulu laisser prendre de l'eau au valet d'un marchand. Il en fit mettre aussi quelques autres en prison, qui furent après relâchés à la prière de ceux dont ils voituraient les marchandises et qui en avaient besoin. Le gouverneur traînait l'affaire en longueur afin que ces gens-là se retirassent, ce qu'ils firent enfin à la réserve de deux qui étaient frères du mort. Quelques jours après, le gouverneur leur dit que, pour ce qui était de lui, il ne pouvait leur faire justice, parce que le mort était des terres du gouvernement de Schiras et que tout ce qu'il pouvait faire était d'y envoyer le criminel, ce qu'il fit en même temps. Le maître du Cafre était fort riche et aimait cet esclave, parce qu'il l'avait toujours très bien et fidèlement servi. Il fut en diligence à Schiras pour prévenir le kan et lui dire de quelle manière la chose s'était passée. Je me souviens qu'étant à deux journées de Schiras je trouvai en chemin quantité de pauvres gens parents du mort, qui attendaient là le Cafre pour le conduire devant le kan et lui demander justice. Je rencontrais encore à trois lieues de Schiras le père et la mère du défunt avec sa femme et deux petits enfants, qui, en me voyant passer, se jetèrent par terre et me contèrent toutes leurs doléances. Je leur fis dire par mon kalmachi<sup>3</sup> que s'ils me croyaient, le plus court pour eux, et le plus avantageux, était de prendre une somme d'argent du maître du Cafre et de mettre fin à cette affaire. Cette proposition, qui aurait été acceptée par bien des gens dans la Chrétienté, fut rejetée bien loin par ces pauvres mahométans ; le père s'arrachait la barbe, les femmes les cheveux, criant de toute leur force que si les Franquis vendaient le sang de leurs parents, ils n'en faisaient pas de même, et qu'ils ne seraient pas contents qu'ils n'eussent bu le sang du meurtrier. Les autres parents

---

3. Interprète.

du mort étant arrivés à Schiras avec le Cafre, le kan fit tout ce qu'il put pour obliger la veuve à prendre de l'argent ; mais, n'ayant pu l'y faire résoudre, il fallut enfin remettre le Cafre entre les mains des parents pour en faire à leur volonté, et je partis de Schiras à la même heure pour Ispahan sans avoir su comment ils le traitèrent.

Voilà en peu de mots tout ce qui regarde la police des caravanes. Il ne reste plus qu'à dire quelque chose en particulier de la nature du chameau, de ses diverses espèces, et de la manière dont on élève cet animal qui rend un si grand service à l'homme.

DE QUELLE MANIÈRE ON ÉLÈVE LE CHAMEAU,  
DE SA NATURE ET DE SES DIFFÉRENTES ESPÈCES

La femelle du chameau porte son fruit onze mois, et son lait est un remède souverain pour guérir l'hydro-pisie. Il faut en boire tous les jours une pinte pendant trois semaines, et j'ai vu des exemples de cette guérison, à Balsara, à Ormus et en d'autres lieux du golfe Persique, en plusieurs matelots anglais et hollandais qu'on faisait sortir des vaisseaux pour prendre de ce lait qui les remettait en bon état.

Dès que le chameau est né, on lui plie les quatre pieds sous le ventre et on le couche dessus ; après, on lui couvre le dos d'un tapis qui pend jusqu'à terre, sur les bords duquel on met quantité de pierres afin qu'il ne se puisse lever, et on le laisse en cet état l'espace de quinze ou vingt jours. On lui donne cependant du lait à boire, mais peu souvent, afin qu'il s'accoutume à boire peu. C'est aussi pour les accoutumer à se coucher quand on les veut charger qu'on leur plie les jambes de la sorte, et ils sont si prompts à obéir que la chose est digne d'être admirée. Dès que la caravane arrive au lieu où elle doit camper, tous les chameaux qui appartiennent à un même maître viennent se ranger d'eux-mêmes en cercle et se coucher sur les quatre pieds, de sorte qu'en dénouant une corde qui tient les ballots ils coulent et tombent doucement à terre de

côté et d'autre du chameau. Quand il faut recharger, le même chameau vient se recoucher entre les ballots et, étant attachés, il se relève doucement avec sa charge, ce qui se fait en très peu de temps sans peine et sans bruit. Après que les chameaux sont déchargés, on les laisse aller à la campagne pour chercher quelque broussaille à brouter et, demi-heure avant que le soleil soit couché, ils reviennent d'eux-mêmes, si ce n'est que d'aventure quelqu'un s'égare, et on le rappelle aisément par un certain cri. Quand ils sont de retour, ils se rangent tous en rond et on leur jette à chacun deux pelotes de farine d'orge pétrie, chacune de la grosseur de deux poings. Le chameau, quoiqu'il soit grand et qu'il travaille beaucoup, mange fort peu et se contente de ce qu'il trouve dans quelques bruyères, où il cherche particulièrement du chardon qu'il aime beaucoup. Mais il y a bien plus de quoi admirer la patience avec laquelle ils souffrent la soif, et la dernière fois que je passai les déserts, d'où la caravane ne put sortir en moins de soixante-cinq jours, nos chameaux furent une fois neuf jours sans boire, parce que pendant neuf jours de marche nous ne trouvâmes point d'eau en aucun lieu. Ce qui est encore bien plus admirable est que, quand le chameau est en chaleur, il demeure jusqu'à quarante jours sans manger ni boire, et il est alors si furieux que si on n'y prend garde, on court risque d'être mordu. Partout où ils mordent, ils emportent la pièce, et il leur sort de la bouche une écume blanche avec deux vessies des deux côtés grosses et enflées comme une vessie de pourceau.

Au printemps, tout le poil tombe au chameau en moins de trois jours. La peau lui demeure toute nue, et alors les mouches l'importunent fort. Le chamelier n'y trouve point de remède qu'en lui goudronnant le corps, et il n'est pas bon alors de s'en approcher.

Il est juste de panser le chameau aussi bien que le cheval ; mais le chamelier n'a pour toute étrille qu'une petite baguette dont il frappe sur le chameau, comme on bat un tapis pour en ôter la poussière. Si le chameau est blessé, et qu'il se soit fait quelque trou ou quelque

écorchure sous le bât, ils ne font que l'étuver avec de l'urine et n'y apportent point d'autre façon.

Il y a principalement deux sortes de chameaux, les uns qui sont propres pour les pays chauds et les autres pour les pays froids.

Les chameaux des pays chauds, comme sont ceux qui vont d'Ormuz jusqu'à Ispahan, ne peuvent marcher si la terre est mouillée et glissante, et ils s'ouvriraient le ventre en s'écartelant par les jambes de derrière. Ce sont de petits chameaux qui ne portent que six ou sept cents livres ; mais aussi ils sont de peu de dépense et souffrent longtemps la soif. On ne les lie point à la queue l'un de l'autre comme dans les pays froids, mais on les laisse aller à leur gré comme des troupeaux de vaches. Le maître chamelier les suit en chantant et en donnant de temps en temps un coup de sifflet : plus il chante et siffle fort, et plus les chameaux vont vite, et ils s'arrêtent dès qu'il cesse de chanter. Les chameliers pour se soulager chantent tour à tour, et quand ils veulent que les chameaux pendant une demi-heure cherchent quelque chose à brouter par la campagne, ils s'amusent à fumer une pipe de tabac, après quoi, se remettant à chanter aussitôt, les chameaux marchent. Les chameaux des déserts sont à peu près de même nature ; ils sont beaux mais délicats, et il les faut traiter doucement, ne leur faisant pas faire de longues traîtes. En revanche, ils mangent et boivent moins que les autres et supportent la soif plus patiemment.

Les chameaux des pays froids, comme sont ceux de Tauris jusqu'à Constantinople, sont de grands chameaux qui portent de gros fardeaux et se tirent de la boue. Mais, dans les terres grasses et chemins glissants, il faut, comme j'ai dit ailleurs, étendre des tapis, et quelquefois jusqu'à cent de suite, afin qu'ils passent dessus, autrement ils seraient en danger de s'écarteler par les jambes de derrière. Quand les derniers chameaux ont passé, on prend les derniers tapis pour les étendre devant ; mais si le chemin où on craint que le chameau ne glisse se trouve trop long, il faut nécessairement attendre qu'il sèche. Ces chameaux portent d'ordinaire

jusqu'à mille livres pesant ; mais quand les marchands sont d'intelligence avec les chameliers, en approchant des douanes, particulièrement de celle d'Erzerom qui est la plus rude, on donne à chaque chameau jusqu'à quinze cents, et de trois charges on n'en fait que deux. Le marchand cherche en cela son profit, et quand le douanier qui se doute de la chose demande pourquoi il y a tant de chameaux à vide, on lui répond que ce sont des chameaux qui ont porté des provisions ; mais il fait rarement cette demande et il ferme les yeux à cette économie du marchand, de peur de perdre sa chalandise et de l'obliger à prendre d'autres chemins.

Il y a de la fourberie entre les marchands de chameaux comme entre nos maquignons. Je me souviens qu'étant à Casbin, au retour de mon quatrième voyage de Perse, un marchand persien, croyant avoir acheté huit beaux chameaux, fut trompé de quatre qui lui avaient paru les meilleurs : ils semblaient être gras et en bon état, mais la tromperie fut aussitôt découverte, et il se trouva qu'ils étaient soufflés. Ces gens-là ont l'adresse de leur faire une ouverture près de la queue, à quoi l'acheteur ne prend pas garde, et laquelle ils savent subtilement refermer : c'est par où ils soufflent le chameau, et de maigre qu'il est ils lui donnent une belle apparence, qui trompe souvent les yeux les plus clairvoyants, surtout dans la saison que le poil lui tombe, et quand on l'a frotté de goudron qui cache encore la tromperie.

## DES MONNAIES DE PERSE

Je dois parler dans mes relations des monnaies d'or et d'argent qui ont cours dans la Turquie, dans la Perse et dans les Indes, parce que cet article est un des plus nécessaires au voyageur qui veut être instruit. J'ai traité dans ma *Relation du serrail* des espèces d'or et d'argent qui ont cours dans tout l'Empire ottoman ; et il me faut parler dans ce volume, où je m'arrête particulièrement à la description de la Perse, des monnaies qui ont cours dans ce royaume, comme celles des Indes se verront dans le volume suivant.

Il faut remarquer, en premier lieu, qu'on ne bat point de pièces d'or en Perse que lorsque les rois viennent au trône pour faire des libéralités au peuple, et il en demeure toujours quelques-unes dans le Trésor. Ainsi ce n'est point une monnaie courante. Quand le triomphe est passé, ceux qui ont de ces pièces n'ont pas la curiosité de les garder comme nous garderions une médaille, et ils les portent au changeur qui leur en rend la valeur en espèces courantes du pays. Ces pièces d'or peuvent valoir environ cinq francs et sont au titre de nos ducats d'Allemagne. J'en ai reçu autrefois dix mille en paiement d'un marchand, mais ce fut après avoir accordé de la valeur ; car, quoiqu'elles aient leur taxe, on les fait valoir tantôt plus et tantôt moins. Mais enfin il s'en voit rarement, et on

n'en trouve guère que chez les changeurs qui profitent de quelque chose en les achetant.

En second lieu, il faut observer que toute sorte d'argent est bon en Perse, en barre, en vaisselle ou en monnaie, et on le prend pour son titre. Car on est obligé en entrant dans le royaume, soit à Erivan, soit à Tauris où on bat monnaie, de déclarer tout l'argent qu'on porte pour être fondu et battu au coin du roi, à peine d'une grosse amende aux contrevenants si on peut les découvrir. Mais si les affaires d'un marchand ne lui permettent pas de s'arrêter ni à Erivan ni à Tauris, et qu'il lui soit plus commode de porter son argent à la monnaie d'Ispahan, il n'a qu'à prendre un billet du maître de la monnaie d'Erivan ou de Tauris, par lequel il atteste comme il a fait dûment sa déclaration.

Ceux qui peuvent adroitement faire passer leur argent à Ispahan, quand c'est la saison d'aller aux Indes, ont un grand bénéfice sur la réale, et les marchands qui passent aux Indes leur en donnent jusqu'à treize chayets et demi et jusqu'à quatorze. Je dirai un peu plus bas ce que vaut le chayet. Mais il y a peu de marchands qui portent leur argent jusqu'à Ispahan, parce que les maîtres des monnaies des frontières leur font présent d'un flacon d'argent, ou de quelque autre chose de cette nature, pour les obliger à faire battre à Erivan ou à Tauris.

Ceux qui vont en Guilan pour le négoce des soies vont passer à Teflis, où le maître de la monnaie leur donne deux pour cent de bénéfice de leur argent. La raison est que celui qu'on leur rend est un peu altéré, mais il passe partout dans le Guilan.

En troisième lieu, il faut remarquer que sur les espèces d'argent, tant pour le droit du roi que pour la fabrique de la monnaie, cela va à sept et demi pour cent. Mais sur la monnaie de cuivre il n'y a qu'un demi pour cent, ou un au plus. D'où vient que le plus souvent, quand un ouvrier a besoin de cuivre, pour ne pas perdre le temps à en aller acheter, il aime autant fondre des casbekés dont je vais parler, comme si nous fondions

nos doubles pour en faire une marmite, à quoi nous ne trouverions pas notre compte parce que la chose n'est pas égale.

Voici les noms et la valeur de chaque espèce d'argent. Il y en a quatre : les abassis, les mamoudis, les chayets et les bistis. Mais, pour les bistis, il s'en trouve peu à présent.

Les pièces de cuivre s'appellent casbeké, et il y en a de simples et de doubles.

Le simple casbeké vaut cinq deniers et une maille de notre monnaie.

Le double vaut onze deniers.

Les quatre simples ou les deux doubles valent un bifti.

Les dix simples casbekés ou les cinq doubles valent un chayet.

Deux chayets font un mamoudi.

Deux mamoudis font un abassi.

La réale ou l'écu de France vaut trois abassis et un chayet, et, à compter la réale à soixante sols, l'abassi vaut dix-huit sols six deniers. A compter les choses justes, sur les trois abassis et un chayet, il y a trois mailles de plus que l'écu.

Toutes ces espèces d'argent sont rondes, hormis le bisti qui est en ovale, de même que les casbekés ; et ces casbekés ne sont pas plus grands que nos doubles, mais ils sont bien plus épais.

Pour ce qui regarde les marques des monnaies, les espèces d'argent n'ont point, comme en Europe, ni les armes ni l'effigie du roi. On voit seulement écrit d'un côté le nom du roi sous le règne duquel la pièce a été battue, et de l'autre le nom de la ville avec l'année de l'hégire de Mahomet.

Pour ce qui est de la monnaie de cuivre, d'un côté il y a un lion avec un soleil sur son dos, de l'autre côté le nom de la ville où elle a été fabriquée.

Quoiqu'à Ormus et en d'autres ports du golfe qui sont au roi de Perse, comme en l'île de Bahren où se fait la pêche et la vente des perles, on fasse les

paiements en abassis, on n'y parle toutefois que de larins.

Le larin est une ancienne monnaie de Balsara et d'Arabie, et qui a cours jusqu'à l'île de Ceylon, où l'on ne parle que de larins. Cette monnaie est un fil d'argent plié en deux de la grosseur d'un tuyau de plume ordinaire, et long de deux travers de doigt ou environ. Sur ce fil d'argent ainsi plié, on voit le nom du prince dans le pays duquel cette monnaie a été fabriquée. Les huit larins font un or, et les quatre-vingts larins un toman.

Un or n'est pas le nom d'une espèce, mais seulement une manière de compter entre les négociants ; et un or fait cinq abassis.

Un toman n'est pas non plus une espèce de monnaie, mais seulement une manière de compte, et l'on ne parle en Perse dans les paiements que par toman et par or. Quoiqu'on dise ordinairement qu'un toman fait quinze écus, il fait en effet compter juste quarante-six livres un denier et demi.

Pour ce qui est des espèces d'or, le marchand ne se charge que de ducats d'Allemagne, des dix-sept provinces ou de Venise, et est tenu de les porter à la monnaie en entrant dans le royaume ; mais s'il peut les cacher adroitement pour les vendre à des particuliers, il en a plus de profit. En sortant du royaume, il est obligé de déclarer les espèces d'or qu'il emporte, et les gens du roi prennent un chayet par ducat et quelquefois davantage. Mais s'il en emporte sans les déclarer, et qu'il vienne à être découvert, il n'en va pas comme des marchandises où l'on en est quitte en payant le double de douane, et tous ses ducats lui sont confisqués.

Le ducat ordinairement vaut deux écus, et ce serait en Perse à raison de vingt-six chayets ; mais il n'y a point en ce pays-là de prix fixé pour les ducats et ils valent plus ou moins selon les rencontres. Car quand on sait qu'un marchand en a apporté, et que c'est la saison de passer aux Indes, ou que la caravane part pour la Mecque, tant les marchands que les pèlerins qui cherchent des ducats qui sont aisés à porter, les

font monter jusqu'à vingt-sept et à vingt-huit chayets, et quelquefois même à davantage.

Voilà tout ce qui se peut dire de plus particulier de toutes les monnaies de Perse.

FIN DES ROUTES DE PARIS A ISPAHAN  
PAR LES PROVINCES SEPTENTRIONALES DE LA TURQUIE

*Livre second*

---

*Des diverses routes qu'on peut tenir  
pour se rendre de Paris à Ispahan,  
ville capitale de la Perse,  
par les provinces septentrionales  
de la Turquie et par le désert*



DU SECOND VOYAGE DE L'AUTEUR DE PARIS A ISPAHAN,  
ET PREMIÈREMENT DE SON EMBARQUEMENT  
A MARSEILLE POUR ALEXANDRETTE

Mon premier voyage en Perse fut par la route de Constantinople à Erivan, que j'ai amplement décrite avec toutes les autres que l'on peut prendre par les provinces septentrionales de la Turquie. Il faut maintenant parler des provinces du midi et de celles du désert où il y a plusieurs émirs ou princes arabes dont quelques-uns sont puissants. Il y en a qui ont sur pied jusqu'à trente mille chevaux, et j'ai parlé à cinq de ces princes à qui je fis de petits présents, et qui en revanche m'envoyèrent du riz, des moutons, des cabas de dattes et du sorbet qui ne me manquaient point tandis que je fus auprès d'eux, et j'en faisais largesse à ceux de ma compagnie parce que cette boisson ne se peut garder longtemps. C'est par cette route du désert qu'à mon second voyage, que je commençai en 1638, je me rendis d'Alep à Ispahan. Ce fut une année très glorieuse à la France par la naissance du roi, dont j'eus l'honneur de porter les premières nouvelles en plusieurs villes de Turquie, de Perse et des Indes, et le plus loin qu'on allait alors par terre, s'étant fait partout de grandes réjouissances comme je dirai dans la suite de mes relations. Mais il faut parler premièrement de mon

embarquement à Marseille pour Alexandrette, ce qui fera la matière de ce chapitre.

Je m'embarquai à Marseille le 13 septembre 1638 sur un vaisseau hollandais de quarante-cinq pièces de canon. Nous étions aux îles et sur le point de lever les ancras lorsque, de la part des consuls, il vint un ordre au capitaine de ne point partir sans nouvel avis. Le lendemain, les mêmes consuls envoyèrent à bord porter la nouvelle de la naissance du roi, ce qui remplit de joie tout notre vaisseau, et tandis qu'on chanta le *Te Deum* à Marseille et qu'on y fit de grandes réjouissances, nous donnâmes de notre côté toutes les marques qu'il nous fut possible de la part que nous prenions tous à cette grande nouvelle. Ainsi nous ne fîmes voile que deux jours après l'ordre reçu des consuls, qui, sachant que nous prenions la route de Malte, envoyèrent au capitaine des lettres pour le grand maître.

Toute notre navigation jusqu'à Alexandrette fut assez heureuse, et les premiers jours nous découvrîmes seulement vis-à-vis de Piombin un vaisseau qui faisait mine de nous vouloir aborder. Nos matelots jugèrent aussitôt que c'était un corsaire de Barbarie et ne se trompèrent pas, comme on le reconnut avec des lunettes d'approche quand nous en fûmes près. Il y avait dans notre bord plusieurs chevaliers de Malte, qui obtinrent du capitaine qu'on envoyât au corsaire trois volées de canon, pour lesquelles il nous en renvoya une en poursuivant son chemin. Tous ceux du vaisseau furent fâchés de ne l'avoir pu joindre, et particulièrement nos chevaliers, quoiqu'il y en eût une partie que la mer avait rendus malades ; mais s'il en eût fallu venir aux mains, ils auraient été bientôt guéris. A la pointe méridionale de Corse, nous aperçûmes deux galères qui prirent d'abord la fuite.

Comme nous fûmes arrivés à Malte, les lettres pour le grand maître furent mises aussitôt entre les mains du sieur de Colbron qui avait la charge de capitaine du port, et avec lequel j'avais fait le voyage de Vienne à Constantinople. Nous demeurâmes douze jours à Malte pour épalmer le vaisseau selon la coutume, afin

qu'il courût plus vite, et nous y prîmes aussi quelques rafraîchissements. Comme il y a dans cette île une prodigieuse quantité de cailles dans la saison, nous en fîmes provision de plus de deux mille que nous mêmes dans les galeries du vaisseau ; mais en deux ou trois jours il s'en trouva cinq ou six cents de mortes, que des rats ou d'autres insectes qui s'engendrent dans les vaisseaux avaient tuées.

De Malte, nous fîmes voile à Larneca, qui est une bonne plage de l'île de Cypre au couchant de Famagouste qui n'en est éloignée que d'une journée par terre. Comme nous voulions gagner la côte sur les deux ou trois heures après minuit, l'obscurité étant fort grande, nous aperçûmes tout d'un coup un vaisseau sur nous, et chacun de part et d'autre commença à crier dans la crainte qu'ils ne vinssent à heurter l'un contre l'autre. Mais le vaisseau passa outre, et notre capitaine, qui voulait lui envoyer une volée de canon, en fut dissuadé puisqu'il ne nous disait mot.

Le matin, l'ancre fut jetée et nous descendîmes à terre. Il y a une grande demi-lieue de la plage de Larneca jusqu'au lieu où demeurent les consuls et marchands des trois nations française, anglaise et hollandaise, et ce lieu-là n'est qu'un très méchant village. Il y a toutefois une petite maison de capucins qui desservent la chapelle du consul de France, et une autre de religieux italiens qui dépendent du gardien de Jérusalem. Nous ne demeurâmes que deux jours à Larneca, notre capitaine n'y ayant autre chose à faire qu'à s'informer s'il y aurait quelque chose à charger à son retour, comme d'ordinaire on y charge des cotons filés et à filer et de grosses laines pour des matelas.

De trois consuls qui ont accoutumé d'être à Larneca, il n'y en avait alors que deux, et le consul français faisait la fonction du consul hollandais dont la place était vacante. Dans toutes les échelles du Levant, c'est la coutume que, lorsqu'il manque un consul de quelque nation qu'il soit, le consul français remplit sa place jusqu'à ce que la nation y ait pourvu. Pendant le peu de séjour que nous fîmes en ce lieu-là, le consul fran-

çais et le consul anglais nous traitèrent le mieux qu'il leur fut possible, et autant que le temps et le lieu le purent permettre, et nous donnâmes tous à l'envie les uns les autres des marques de notre joie pour la naissance du roi.

De Larneca jusqu'à la vue des côtes de Syrie, nous eûmes toujours le vent favorable ; mais sur la fin, s'étant rendu un peu contraire, au lieu de nous porter à Alexandrette, il nous jeta au nord deux ou trois lieues plus haut vers une ville nommée les Païasses<sup>1</sup> sur la côte de Cilicie. A une demi-lieue de cette ville, il y a en mer une grosse roche et, entre cette roche et la terre, il y a une grande hauteur d'eau ; et c'est en cet endroit où les gens du pays croient que la baleine rejeta Jonas, quoique la commune opinion veuille que ç'ait été au port de Jaffa dans la Palestine. Le long de cette côte depuis Alexandrette jusqu'aux Païasses et au-delà, le chemin est si étroit et si pressé par la montagne qu'en bien des endroits il faut que les chameaux et les chevaux mettent le pied dans la mer ; il faut toutefois de nécessité passer par là en venant des côtes de Syrie pour aller à Constantinople. Ce fut entre Alexandrette et les Païasses que le chevalier Paul, monté sur un vaisseau de trois cents hommes, faillit à surprendre la caravane qui porte tous les ans à Constantinople le tribut d'Egypte, lequel ne s'envoie plus par mer de peur des Maltois. Ce chevalier avait déjà mis ses gens à terre et les avait fait cacher ; mais, par malheur pour lui, son dessein fut découvert, et la caravane qu'il aurait pu aisément enlever se tint sur ses gardes.

Nous étions assez près de la côte lorsque nous vîmes arriver un esquif avec quinze ou seize Turcs, qui venaient de la part de celui qui commandait quatre galères de Rhodes demander à notre capitaine le présent accoutumé. Ces galères étaient encore à l'ancre aux

1. Payas était, depuis l'époque de Marco Polo, le point de départ de la route d'Orient en cet endroit. Evliya Tchélebi, qui donne une bonne description une dizaine d'années plus tard, y compte sept cent cinquante feux. Pour l'itinéraire jusqu'à Alep voir carte II.

Païasses et y avaient déchargé des munitions de guerre pour Bagdat que le Grand Seigneur allait assiéger. C'est la coutume que, lorsque les galères du Grand Seigneur sont en mer et qu'il passe quelque vaisseau étranger, on lui demande un présent qu'il faut que le capitaine donne de gré ou de force. Quand le bacha de la mer, qui est le grand amiral de la Turquie, est en personne sur les galères, le vaisseau qu'il rencontre n'en est pas quitte pour deux mille écus ; et quand elles partent de Constantinople pour aller en course, les vaisseaux des Francs qui en ont avis font ce qu'ils peuvent pour les éviter. Il y en a eu qui dans ces rencontres ont voulu se sauver à la vue des galères, mais ils s'en sont mal trouvés ; et il arriva un jour que, le vent ayant cessé, elles abordèrent un vaisseau marseillais dont le capitaine et l'écrivain furent saisis et châtiés sur-le-champ. On leur donna à l'un et à l'autre tant de coups de bâton que leurs corps en furent tout meurtris, et il s'en fallut de peu qu'ils n'en mourussent, sans que ce rude supplice les dispensât de donner l'argent qu'on leur demandait. Soit que notre capitaine ignorât cet exemple, soit que de son naturel il eût le sang un peu chaud, il se mit peu en peine des mauvaises suites que son procédé pouvait attirer non seulement à tout le vaisseau mais à tous les Francs. Il se moqua de ceux qui venaient lui demander un présent et leur dit brusquement qu'ils se retirassent, et qu'il n'avait que des boulets de canon à leur donner. Ainsi ils s'en retournèrent tous honteux vers les galères, qui nous délivrèrent bientôt en quelque sorte de la juste crainte où nous étions que la brusquerie de notre capitaine ne nous attirât une très méchante affaire. Pendant que nous tenions la mer le long de la côte pour voir quelle serait la contenance des Turcs, les galères levèrent les ancrès et tournèrent la proue vers l'île de Rhodes. Mais, avant que de s'éloigner, elles nous envoyèrent une volée de canon, et notre capitaine, quoique nous lui puissions dire, leur en renvoya une autre, ce qui nous rendait plus criminels. Car les Turcs prétendent que, lorsque l'armée navale est en mer, ou seulement

une escadre, et qu'un vaisseau étranger est à la vue, il est tenu d'approcher autant que le vent le lui permet, sans donner la peine de l'aller chercher, laquelle lui est chèrement comptée. Les consuls et les marchands d'Alep, qui surent comme la chose s'était passée, blâmèrent fort le capitaine de son procédé et craignirent avec beaucoup de raison que la chose n'allât plus loin ; mais, par bonheur, elle s'étouffa d'abord et il ne s'en parla plus.

Le même jour sur le soir, le vent s'étant tourné à l'ouest-nord-ouest, nous arrivâmes à la plage d'Alexandrette, où on jeta l'ancre environ à un quart de lieue de terre. Sur les avis qu'on a de la Chrétienté de la charge des vaisseaux, dès que ceux d'Alexandrette en découvrent un et qu'ils en ont reconnu le pavillon, le vice-consul de la nation d'où est le vaisseau ne manque pas d'en avertir aussitôt le consul d'Alep par un billet qui lui est porté en quatre ou cinq heures, quoiqu'il y ait plus de deux journées de cheval. On attache ce billet sous l'aile d'un pigeon qu'on a instruit à faire promptement ce voyage, et qui va droit au lieu d'où il a été apporté. Pour plus de sûreté, on en envoie d'ordinaire deux, que si l'un s'égare quand l'air est obscur, ce qui est arrivé quelquefois, l'autre puisse suppléer à ce défaut.

Alexandrette<sup>2</sup> n'est qu'un amas confus de méchantes maisons habitées par des Grecs, qui tiennent cabaret pour les matelots et autres petites gens ; car, pour les marchands, ils vont loger chez les vice-consuls de leur nation. Il n'y en a que deux, un vice-consul français et un vice-consul hollandais, et ils ont chacun un logis assez commode. Ce ne sont guère que des gens intéressés, et qui aiment fort l'argent, qui acceptent ces charges où il y a grand profit. Car l'air d'Alexandrette,

---

2. L'actuelle Iskenderun. Evliya confirme la description de Tavernier. Kinneir découvre, au début du xixe siècle, un petit port de pêcheurs comptant environ quatre-vingt-dix familles dont deux tiers de Grecs.

de même que celui d'Ormuz, est si extraordinairement mauvais, surtout en été, auquel temps il est dangereux d'y arriver, que ceux qui n'en meurent pas ne peuvent éviter de fâcheuses maladies. S'il s'en trouve quelques-uns assez robustes pour pouvoir résister trois ou quatre ans et s'accoutumer à ce méchant air, ils font bien d'y demeurer ; car s'ils peuvent passer en quelque autre lieu où l'air est bon, ils courrent risque d'y mourir bientôt. Le sieur Philippe, vice-consul anglais, a été le seul qui a vécu vingt-deux ans à Alexandrette ; mais il faut remarquer que c'était un homme gai et de bonne chère, et que cela est dû à l'excellence de son tempérament ; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eût aucune partie de son corps où il ne fût contraint d'avoir un cautère. Ce qui contribue le plus à ce mauvais air est un amas de plusieurs marais dans les plaines voisines qui s'étendent au levant et au midi ; et dès que les grandes chaleurs approchent, la plupart des habitants d'Alexandrette vont les passer à la montagne prochaine dans un village appelé Belan<sup>3</sup>, où il y a de bonnes eaux et d'excellents fruits. On y vient même d'Alep quand il y a quelque bruit de peste dans la ville, et toutefois il y a peu de gens dans ce village qui ne soient attaqués d'une sorte de fièvre qui leur rend les yeux jaunes et battus, ce qui leur demeure toute leur vie.

Environ à une demi-lieue d'Alexandrette, à la droite du grand chemin et vis-à-vis du marais qui est de l'autre côté, il y a une tour où on voit encore les armes de Godefroy de Bouillon. Selon les apparences, elle a été bâtie pour défendre le chemin, qui de côté et d'autre est bordé de ces grands marais dont les exhalaisons sont si dangereuses.

Il n'y a que trois petites journées de cheval d'Alexandrette à Alep, et quelques-uns qui ont été bien montés en ont fait le chemin en deux. Il n'est pas permis aux

---

3. Belen, une petite ville florissante d'après Kinneir, de trois mille habitants selon Evliya.

Francs d'y aller à pied, ce qui semble étrange, et en voici la raison en peu de mots. Avant cette défense, comme le chemin est court, quelques matelots qui se trouvaient un petit fond de cent écus plus ou moins couraient à pied à Alep et s'y rendaient aisément en trois jours avec très peu de dépense. N'ayant que peu d'argent à employer, et étant bien aises d'expédier leurs affaires, ils ne se souciaient pas de quatre ou cinq pour cent de plus des marchandises qu'ils achetaient, ce qui était de très dangereuse conséquence pour les marchands. Car il faut remarquer que, quand les vaisseaux arrivent, le premier qui, par précipitation ou par ignorance, d'une marchandise qui ne vaut qu'un écu en donne deux sols de plus est celui qui y met le prix et qui est cause que toute la marchandise suit de même ; de sorte que les marchands qui font des achats jusqu'à dix ou douze mille écus ont grand intérêt que de petits matelots ne prennent pas le devant pour faire enchérir les marchandises. Cette même coutume est aussi exactement pratiquée dans toutes les Indes, et particulièrement aux mines de diamants, comme je dirai en son lieu.

Pour remédier donc à ce désordre, les marchands obtinrent qu'il serait ordonné qu'à l'avenir les étrangers ne pourraient plus aller à pied d'Alexandrette à Alep, mais qu'ils seraient tenus de prendre des chevaux et de payer six piastres pour chaque cheval, et autant pour le retour ; de sorte qu'à présent, en comptant les autres frais tant du chemin que du séjour à Alep, le voyage ne se peut faire à moins de trente piastres, ce qui mangerait tout le profit qu'un pauvre matelot pourrait faire sur la petite somme qu'il veut employer.

On demeure d'ordinaire à Alexandrette trois ou quatre jours, tant pour se délasser de la mer que pour faire quelques petites provisions pour le voyage d'Alep. Car, quoiqu'on rencontre tous les soirs d'assez bons gîtes, les janissaires qui vous conduisent sont bien aises que vous ayiez de quoi manger et boire par les chemins. Pendant ces jours-là, nous renouvelâmes avec les vice-consuls nos réjouissances accoutumées pour la nais-

sance du roi, et à l'envi l'un de l'autre ils nous firent de grande chère.

En sortant d'Alexandrette, on marche près de deux heures dans une plaine jusqu'au pied d'une haute montagne que l'on appelle Belan. Il y a au milieu une grande ouverture qui donne passage au vent de nord-est, et quand il souffle avec véhémence, il agite de sorte la plage d'Alexandrette, qui d'ailleurs est très bonne, qu'il n'y a point de vaisseau qui puisse tenir. Tous ceux qui s'y trouvent alors lèvent promptement les ancrès et gagnent la mer, autrement ils se mettraient en grand danger de périr. Presque au-dessus de la montagne, on trouve un caravansera ; mais, quoiqu'il soit bon et bien bâti avec de belles fontaines à l'entour, les marchands ne s'y arrêtent guère et vont d'ordinaire un peu plus loin chez un Grec qui parle italien et qui traite assez bien pour le pays. En partant, on lui donne un écu pour le repas, ce qui se pratique aussi aux autres gîtes, par une certaine coutume que les Francs ont eux-mêmes établie et qui ne se change point.

En descendant la montagne, on découvre au sud-est la ville d'Antioche bâtie sur un coteau. On prenait autrefois le chemin par cette ville ; mais depuis quelques années, les janissaires du lieu voulant exiger une piastre de chaque personne, on a quitté cette route. Antioche n'a plus fait de bruit dans le monde et est tombée en ruine depuis que le canal qui allait de la ville à la mer, et où les galères pouvaient entrer, a été bouché par la quantité de sable qui s'y est jeté de temps en temps.

Quand on est au bas de la montagne, on découvre du côté du nord et à demi-lieue du grand chemin un château élevé sur un côteau détaché, d'où l'on peut voir une partie de la plaine d'Antioche. Elle a environ quinze lieues de long et trois de large à l'endroit de la route où il faut la traverser. A peu près à la moitié du chemin, on trouve une longue chaussée entrecoupée de plusieurs ponts, à cause des ruisseaux qui la traversent, et sans cela on aurait bien de la peine à se tirer du chemin. Les fréquentes révoltes de Bagdat et de Balsara que le Grand Seigneur a été souvent obligé

d'aller assiéger portèrent le grand vizir sous le règne d'Achmet<sup>4</sup> d'entreprendre cette chaussée, qui avec les ponts fut achevée en moins de six mois, ce qui passa pour une merveille. Ce fut pour faire passer toute l'artillerie et les autres munitions de guerre qu'on tirait de la Roumanie et de la Grèce pour le siège de Bagdat, ce qui était d'une difficulté presque insurmontable avant que ce grand ouvrage eût été fait. Au bout de cette chaussée, il y a un pont fort long et solidement bâti, sous lequel passe une rivière qui, avec les autres ruisseaux qui serpentent dans la plaine, forme un lac vers le midi que l'on appelle le lac d'Antioche<sup>5</sup>. Il est de grand revenu à cause de la pêche des anguilles qui s'y fait d'ordinaire deux mois avant le carême, afin qu'on ait le temps de les transporter à Malte, en Sicile et autres lieux d'Italie.

Cette plaine est remplie de quantité d'oliviers, ce qui produit le grand commerce de savon qui se fait à Alep, d'où on le transporte dans la Mésopotamie, dans la Chaldée, dans la Perse et dans le désert ; cette marchandise étant un des plus agréables présents qu'on puisse faire aux Arabes. On leur fait aussi beaucoup de plaisir de leur donner de l'huile d'olive, et dès qu'on leur en présente, ils ôtent leur toque et s'en frottent la tête, le visage et la barbe en levant les yeux au ciel et criant en leur langage « grâces à Dieu ». Ils n'ont rien perdu en cela de l'ancienne coutume des Orientaux, et il en est assez souvent fait mention dans l'histoire sainte.

Environ une lieue et demie par-delà la plaine, on trouve une grande roche, sous laquelle il y a un petit étang profond où l'on prend quantité de poisson qui ressemble à nos barbeaux. J'en tuai un avec mon fusil et le trouvai de bon goût, mais à Alep on n'en fait point de cas.

Deux heures après, on passe à gué une rivière appe-

4. Ahmet I<sup>er</sup> (1603-1617).

5. Il s'agit du lac d'Amik au nord-est d'Antioche (l'actuelle Antakya). Le chemin suivi par Tavernier passe à travers les marécages se trouvant au nord du lac.

lée Afrora<sup>6</sup>, mais s'il arrive qu'il ait beaucoup plu, il faut attendre que les eaux soient écoulées. De la rivière, au bord de laquelle on fait halte pour manger et faire repaître les chevaux, on vient coucher à un méchant village appelé Chaquemin<sup>7</sup> où il y a un caravansera. Ce sont les paysans du lieu qui donnent à manger aux passants ; et, soit qu'on mange ou que l'on ne mange pas, il en coûte à chacun une piastre par une coutume que les Francs, comme j'ai dit, ont établie, et dont les gens du pays prétendent de faire un droit. Depuis que l'on a quitté la plaine d'Antioche jusqu'à Chaquemin, les chevaux en été sont si fort tourmentés d'une sorte de grosses mouches qu'il serait impossible de passer trois ou quatre heures de chemin si l'on ne prenait à droite ou à gauche dans la campagne, qui est remplie de cette sorte de chardons longs dont se servent les cardeurs de laine. Comme ils sont hauts et qu'ils montent jusqu'à la croupe du cheval, ils empêchent que les mouches ne la piquent et que le cavalier ne soit fatigué.

En quittant le village de Chaquemin, on marche pendant sept heures parmi des pierres et, à la moitié de ce fâcheux chemin, on ne voit à deux ou trois lieues à la ronde que des ruines d'anciens monastères. Il y en a encore quelques-uns qui sont presque entiers bâties de pierre de taille et, environ à une demi-journée de la route tirant au nord, on voit le monastère de saint Siméon Stylite<sup>8</sup>, avec un reste de sa colonne si renommée qui est encore sur pied. Les Francs qui vont à Alep se détournent d'ordinaire pour aller voir ce lieu-là. Ce que je trouve de plus entier et de plus beau entre les ruines de ces monastères, ce sont des citernes voûtées de pierre de taille et que le temps n'a guère endommagées.

---

6. La rivière d'Aafrin qui se jette au lac d'Amik.

7. Le nom n'a pas été repéré. Il devait se trouver près de la frontière turco-syrienne du côté turc.

8. Qalaat Semaan (château de Siméon), immédiatement à l'est de la frontière.

De ChaqueMIN, on vient dîner à un village appelé Angare<sup>9</sup>, où on est traité pour chacun sa piastre comme aux gîtes précédents. Il y a dix heures de marche d'un village à l'autre, et trois heures seulement d'Angare à Alep. Nous fûmes descendre au logis du consul français qui était alors M. de Bremon<sup>10</sup>. Les douaniers vinrent d'abord visiter nos hardes, après quoi nous fûmes à la Quaisserie, qui est un lieu où les étrangers se mettent en pension à demi-écu par jour, et un quart pour le valet. On y est raisonnablement traité, et on n'y est pas plutôt arrivé que les autres nations vous viennent rendre visite.

---

9. Andjara, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'Alep.

10. Il faudrait lire Bremond. La famille Bremond, marseillaise, avait fourni au courant du XVII<sup>e</sup> siècle plusieurs consuls de France au Levant, notamment des consuls au Caire.

## DESCRIPTION D'ALEP, QUI EST AUJOURD'HUI LA VILLE CAPITALE DE LA SYRIE

Alep est une des plus célèbres villes de la Turquie, tant pour sa grandeur et sa beauté que pour la bonté de son air, accompagnée de l'abondance de toutes choses, et pour le grand commerce qui s'y fait par toutes les nations du monde qui y abordent. Elle est au 71<sup>e</sup> degrés 45 minutes de longitude et au 36<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude, dans un assez bon terroir. Quelque recherche que j'aie pu faire, je n'ai pas bien su comme elle s'appelait anciennement. Les uns veulent que ce fût Hiérapolis, et les autres Beoraea<sup>1</sup>; et les chrétiens du pays sont de cette dernière opinion. Les historiens arabes qui marquent sa prise la nomment Aleb, sans faire mention d'aucun autre nom. Sur quoi il faut remarquer que si les Arabes appellent cette ville Aleb, et les autres Alep, cela peut venir de ce que les Arabes n'usent point la lettre *p* dans leur langue et qu'elle manque dans leur alphabet. Cette ville fut prise par les Arabes l'an 15 de l'hégire de Mahomet, qui est

---

1. La ville s'appelle bien Halap depuis le temps des Hittites, mais la colonisation grecque de l'époque séleucide avait amené un contingent de colons de la ville de Berroea en Macédoine, lui conférant passagèrement ce nom.

environ l'an 637 du christianisme, sous le règne d'Heraclius, empereur de Constantinople.

Cette ville est bâtie sur quatre collines, et le château est sur la plus haute qui fait le milieu d'Alep, et qui est soutenue par des voûtes en quelques endroits de peur que la terre ne s'éboule. Le château est grand et peut avoir cinq ou six cents pas de tour. Ses murailles et ses tours, quoique de pierre de taille, son. de peu de défense. Il n'y a qu'une porte pour y entrer du côté du midi sans pont-levis, et on s'y rend sur quelques arcades qui traversent le fossé profond d'environ six ou sept toises. Il n'y en a guère que la moitié où l'eau se puisse arrêter, et même est-ce une eau croupie qui ne coule point. Le reste du fossé est sec, et en général le lieu ne saurait passer pour une bonne place. Il y vient de l'eau par un canal des fontaines de la ville, et on y tient d'ordinaire une grosse garnison.

La ville a plus de trois milles de circuit et plus de la moitié est sans fossé, ce qu'il y en a n'étant pas profond de plus de trois toises. Les murailles sont assez bonnes et toutes de pierre de taille, avec plusieurs tours carrées distantes les unes des autres d'environ soixante-dix ou quatre-vingts pas, entre lesquelles il y en a d'autres plus petites. Mais ces murailles ne sont pas partout égales et il y a bien des endroits où la hauteur n'excède pas quatre toises. On entre dans la ville par dix portes qui n'ont ni fossés ni pont-levis, et sous l'une desquelles il y a un lieu que les Turcs ont en vénération : ils y tiennent des lampes allumées et disent que c'est l'endroit où le prophète Elisée a demeuré quelque temps.

Il ne passe point de rivière dans Alep, et il n'y en a qu'une petite hors la ville que les Arabes appellent Coïc<sup>2</sup>. Quoique ce ne soit proprement qu'un ruisseau, on ne laisse pas d'en tirer une grande utilité, parce qu'il sert à arroser tous les jardins où il croît des fruits en abondance, et particulièrement des pistaches plus grosses et d'un goût plus relevé que celles qui viennent proche de Casbin. Mais s'il ne passe point de rivière

---

2. Le nahar Quoeïq.

dans Alep, il y a d'ailleurs beaucoup de fontaines et de réservoirs d'eaux qu'on fait venir de deux lieues loin de la ville.

Les édifices tant publics que particuliers ne sont beaux que par dedans, les murailles sont revêtues de marbre de différentes couleurs et les lambris enrichis de feuillages et écritures en or. Tant dedans que dehors la ville, il y a environ six vingt mosquées, dont il y en a six ou sept assez superbes avec de beaux dômes, et il y en a trois couverts de plomb. La principale et la plus grande de toutes était une église de chrétiens que l'on appelait Alhha, c'est-à-dire ouïe<sup>3</sup>, et qu'on croit avoir été bâtie par sainte Hélène. Dans un des faubourgs, il y a une mosquée qui a été aussi autrefois une église de chrétiens. On y voit une chose remarquable. Dans le mur qui est à côté droit de la porte, il y a une pierre de deux à trois pieds en carré, où il se trouve une figure bien faite d'un calice et d'une hostie au-dessus de la bouche du calice, avec un croissant qui couvre l'hostie, et dont les deux pointes descendent justement sur les bords de la bouche du calice. On croirait d'abord que ces figures se feraient de pièces rapportées comme les peintures à la mosaïque ; mais tout y est naturel comme je l'ai éprouvé avec quelques Français, ayant gratté la pierre avec un ferrement hors de la vue des Turcs. Il y a eu plusieurs consuls qui l'ont voulu acheter, et il en a été offert par quelques-uns jusqu'à deux mille écus ; mais les bachas ou gouverneurs d'Alep n'ont jamais voulu la vendre. A demi-lieue de la ville, il y a un coteau agréable qui est la promenade des Francs. On y voit une grotte où les Turcs disent que Haly a demeuré quelques jours, et parce qu'il y a une figure assez mal faite d'une main imprimée dans le roc, ils croient que c'est celle de Haly qui a voulu laisser de ses marques dans cette grotte.

Il y a deux ou trois collèges dans Alep, mais peu d'écoliers, quoiqu'il y ait des gens de lettres gagés pour enseigner la grammaire, une espèce de philosophie et les

---

3. L'oratoire de Helawié.

choses qui concernent leur religion, qui sont les sciences où ils s'appliquent le plus.

Les rues de la ville sont toutes pavées, hormis celles des bazars qui sont des rues où les marchands et les artisans tiennent leurs boutiques comme je l'ai dit ailleurs. Les principaux artisans, et qui font le plus grand nombre, sont les ouvriers en soie et ceux qui font le camelot de poil de chèvre.

Soit dans la ville, soit dans les faubourgs, il y a environ quarante caravanseras et cinquante bains publics, tant pour les hommes que pour les femmes chacun à son tour. Ce sont des délices pour les femmes que d'aller aux bains, et elles épargnent toute la semaine pour y porter la collation et se réjouir ensemble.

Les faubourgs de la ville sont grands et peuplés, et presque tous les chrétiens y ont leurs maisons et leurs églises. Il y a à Alep quatre sortes de chrétiens levantins : des Grecs, des Arméniens, des jacobites ou suriens et des maronites. Les Grecs y ont un archevêque et sont environ quinze ou seize mille ; leur église est dédiée à saint Georges. Les Arméniens ont un évêque qu'ils appellent vertabet<sup>4</sup> et sont à peu près douze mille âmes ; leur église est dédiée à la Vierge. Les jacobites ont aussi un évêque et ne passent pas dix mille ; leur église est de même sous le titre de la Vierge, comme celle des Arméniens. Les maronites dépendent du pape et ne sont guère plus de douze cents ; leur église est dédiée à saint Elie. Les catholiques romains ont trois églises servies par des religieux, qui sont les Capucins, les Carmes déchaussés et les Jésuites. Le consul français avait alors un cordelier pour son chapelain. On fait compte en tout, tant dans la ville que dans les faubourgs d'Alep, d'environ deux cent cinquante mille âmes.

Il se fait grand trafic à Alep d'étoffes de soie et de camelots de poil de chèvre ; mais principalement de

---

4. Le titre de vardapet est généralement conféré aux échelons supérieurs de la hiérarchie cléricale arménienne, et en particulier aux évêques.

noix de galle et de valanede qui est la coque du gland, sans quoi les courroyeurs ne peuvent bien préparer leurs cuirs. Il s'y fait aussi grand négoce de savon, et de plusieurs autres marchandises, et il s'y rend des négociants de tous les endroits du monde. Sans parler des Turcs, des Arabes, des Persans et des Indiens, il y a toujours à Alep quantité de Français, d'Italiens, d'Anglais et de Hollandais, chaque nation ayant son consul pour le soutien de ses intérêts et de ses droits.

Ce commerce ne se fait pas, comme quelques-uns ont écrit, par la commodité des deux rivières de l'Euphrate et du Tigre, par lesquelles ils disent que les marchandises se transportent en descendant et en montant. Si cela était, je ne serais pas venu de Bagdat à Alep en traversant le désert, et une autre fois, pour me rendre d'Alep à Balsara<sup>5</sup>, je n'aurais pas encore passé le désert, où, par une aventure que je dirai ailleurs, je demeurai en chemin soixante-cinq jours. Pour ce qui est de l'Euphrate, il est constant que la grande quantité de moulins qu'on y a bâtis pour tirer l'eau, afin d'arroser les terres, en empêchent la navigation et la rendent dangereuse.

J'ai vu, je l'avoue, en 1638 descendre sur l'Euphrate une partie de l'armée du Grand Seigneur, et plusieurs munitions de guerre, quand il fut mettre le siège devant Babylone<sup>6</sup>; mais il fallut alors ôter tous les moulins qui sont sur cette rivière, ce qui ne se fit pas sans peine et sans de grands frais. Pour ce qui est du Tigre, il n'est guère navigable que depuis Bagdat jusqu'à Balsara, où on le monte et on le descend avec des barques. En descendant, on fait d'ordinaire le chemin en neuf ou dix jours. Il y a cela d'incommode qu'au moindre village ou pavillon d'Arabes que l'on trouve sur le bord il faut aller raisonner et y laisser quelque argent. Il est vrai que les marchands de Moussul et de Bagdat, et autres qui viennent de la Chaldée pour négocier à Balsara, font remonter leurs marchandises jusqu'à Bag-

---

5. Basra.

6. Bagdad.

dat ; mais comme il n'y a que des hommes qui tirent, les barques demeurent quelquefois en chemin jusqu'à soixante et dix jours. Sur ce pied-là, on peut juger du temps et de la dépense qu'il faudrait faire pour faire monter les marchandises par l'Euphrate jusqu'au Bir<sup>7</sup>, où on les débarquerait pour Alep. N'était la digue qui traverse le Tigre à deux journées au-dessous de Moussul, on pourrait aussi remonter de Bagdat jusqu'à cette ville ; mais cela ne se peut comme je dirai ailleurs.

Enfin, quand on aurait la commodité du Morat-sou<sup>8</sup> (c'est ainsi que les Turcs appellent l'Euphrate) et qu'on pourrait transporter toutes les marchandises par cette rivière, les marchands ne prendraient pas encore cette route, parce que, les caravanes n'allant d'ordinaire que l'été, elles pourraient rencontrer souvent des princes arabes, qui en ce temps-là viennent camper sur les bords de l'Euphrate avec toute leur suite et tout leur bétail pour y trouver l'eau et les herbages qui leur manquent alors dans le désert, et il n'y en a pas un qui ne fît payer aux marchands le tribut qu'il lui plairait.

J'en vis un exemple en venant un jour de Babylone à Alep. Nous ne rencontrâmes dans toute la route qu'un seul de ces princes qui se tenait à Anna<sup>9</sup>, et il fit payer à la caravane quarante piastres pour chaque charge de chameau. Le pis fut qu'il nous retint là plus de cinq semaines, afin que son peuple nous vendant ses denrées reçut quelque argent de nous. La dernière fois que je passai le désert, nous y trouvâmes un de ces princes arabes avec son frère qui étaient tous deux fort jeunes, et il ne voulut jamais nous laisser passer qu'il n'eût eu de nous deux cent mille piastres en espèce pour des larins, qui est une monnaie du pays dont je parlerai ailleurs. Il nous força de les prendre, malgré tout ce que les marchands qui ne trouvaient pas leur compte à cet échange purent dire pour s'en dégager. La dispute

---

#### 7. L'actuelle Birecik en Turquie.

8. Le nom de Murat-su est donné uniquement à l'Euphrate inférieur, l'Euphrate supérieur étant appelé Karasu, et l'Euphrate lui-même, après la réunion des deux bras, Fîrat.

9. Anah, en Irak, près de la frontière syrienne.

dura inutilement vingt-deux jours, il fallut en passer par là, le bon droit ne pouvant rien où prévaut la force. On peut juger par là ce que feraient les autres princes arabes qui ne sont pas plus traitables, et si les marchands feraient de grands profits à prendre la route de l'Euphrate. C'en est assez pour ce qui regarde le commerce d'Alep, je viens au gouvernement.

La ville est gouvernée par un bacha qui commande à toute la province depuis Alexandrette jusqu'à l'Euphrate. Sa garde est pour l'ordinaire de trois cents hommes, et depuis quelques années il a été fait vizir. Il y a aussi un aga ou capitaine de cavalerie tant dedans que dehors la ville qui commande environ quatre cents maîtres. Un autre aga qui a sous lui sept cents janissaires est maître des portes de la ville, dont on lui apporte les clefs tous les soirs, et il ne relève point du bacha. Le château est aussi sous un autre commandant envoyé immédiatement de Constantinople ; et il a sous lui deux cents mousquetaires, et tout le canon en son pouvoir. Il y en a vingt-cinq ou trente pièces, huit grosses et les autres fort petites. Il y a encore un aga ou capitaine de la ville qui commande trois cents arquebusiers, et de plus un soubachi, qui est comme un prévôt des maréchaux ou un chevalier du guet, faisant la ronde la nuit avec ses officiers par la ville et les faubourgs. C'est lui qui fait mettre à exécution la sentence du bacha quand il a condamné quelqu'un à mort.

Pour ce qui regarde le civil et la police, il y a un cadi ou président qui est sans assesseurs. Il juge seul toutes les causes tant civiles que criminelles, et quand il condamne quelqu'un à mort, il l'envoie après au bacha avec son procès, et le bacha en use comme il lui plaît. Ce cadi fait tous les contrats de mariage et les dissout ; tous les actes de ventes et d'achats se passent en sa présence ; et c'est lui qui crée les maîtres jurés de chaque métier, lesquels font leur visite afin que l'on ne fraude point le travail. La recette des droits du Grand Seigneur est faite par un teftedar ou trésorier général, qui a sous lui des receveurs particuliers en divers départements.

Pour ce qui est enfin de la religion, le moufti est le chef et interprète de la loi, tant en ce qui concerne les cérémonies que les causes civiles qui y pourraient survenir. Il y a encore entre les gens de la loi un chieke<sup>10</sup> ou docteur, ordonné pour instruire tous les nouveaux convertis au mahométisme et leur en apprendre les maximes et les coutumes.

A notre arrivée à Alep, les premiers scins du consul français furent de donner des marques publiques de la joie que lui causa la nouvelle que nous lui apportâmes de la naissance du roi. Il en demanda la permission au bacha selon la coutume, laquelle ayant obtenue il fit un festin magnifique, où les principaux des nations anglaise et hollandaise furent invités, et on tira plusieurs boîtes, ce qui fut suivi de toutes les marques de réjouissance qu'il était possible de donner en ce lieu-là.

Trois jours après mon arrivée à Alep, le Grand Seigneur Sultan Amurat y fit son entrée et allait joindre son armée qui était en marche pour assiéger Bagdat. Je ne m'amuserai point à faire la description de cette cérémonie, où il n'y eut rien de fort extraordinaire, et je me contenterai de remarquer seulement une chose qui est assez singulière et dont il y a lieu de s'étonner. Il y a proche d'Alep, du côté du levant, une maison de dervis qui a été autrefois un beau couvent de l'ordre de Saint-Basile. Il est encore en bon état, et toutes les salles, les chambres et les galeries sont revêtues de marbre. Tous ces dervis furent à une demi-lieue de la ville au-devant du Grand Seigneur jusqu'au mont Ozelot, et, le supérieur à la tête de sa communauté ayant fait la harangue à Sa Hautesse, deux de ces dervis vinrent lui faire la révérence en particulier ; après quoi, depuis ce lieu-là jusqu'au château d'Alep, pendant une demi-heure de ce chemin, ils marchèrent devant le cheval du Grand Seigneur en tournant incessamment de toute leur force, tant que l'écume leur sortait de la bouche et que les yeux de ceux qui les regardaient étaient éblouis. Il y a de ces dervis qui tournent de la

---

10. Cheikh.

sorte deux heures de suite sans aucune relâche et tirent vanité d'une chose à qui nous donnerions le nom de folie.

Pendant que le Grand Seigneur fut à Alep, le bacha du Caire y arriva suivi de deux mille janissaires. Il ne se pouvait rien voir de plus leste ni de mieux en ordre. Chacun d'eux avait le haut-de-chausse d'écarlate qui lui descendait jusqu'au coup du pied, avec la robe à la turque de drap d'Angleterre et la camisole de toile de coton piquée de différentes couleurs. La plupart avaient des boutons d'or et de soie et, tant la ceinture que le sabre, tout était garni d'argent. Le bacha marchait à la tête de cette magnifique infanterie avec un habit modeste ; mais le harnais de son cheval était d'autant plus riche qu'il s'était négligé pour sa personne, et dans cette belle occasion il n'avait rien épargné pour paraître devant le Grand Seigneur dans un superbe équipage.

Deux ou trois jours après l'arrivée de l'empereur, les consuls des Francs envoyèrent demander s'ils pourraient avoir audience de Sa Hautesse, et l'ayant obtenue le consul de France y fut le premier, et ils lui firent les présents accoutumés.

C'est une nécessité de faire quelque séjour à Alep, tant pour disposer ses affaires que pour attendre que la caravane soit assemblée, quand on ne veut pas se hasarder d'aller seul avec un guide, ce que j'ai fait pourtant plus d'une fois. Mais on n'a pas lieu de s'ennuyer dans une si grande et si belle ville, qui est assurément, après Constantinople et Le Caire, la plus considérable de tout l'Empire des Turcs. Mais enfin il faut se mettre en chemin pour la Perse, où on peut se rendre par diverses routes, que j'ai toutes tenues en plusieurs voyages en allant et en revenant.

DES DIVERSES ROUTES EN GÉNÉRAL POUR SE RENDRE  
D'ALEP A ISPAHAN, ET PARTICULIÈREMENT DE LA ROUTE  
DU GRAND DÉSERT

Il y a cinq routes principales pour aller d'Alep à Ispahan, lesquelles, jointes aux deux autres que j'ai décris par la Natolie, sont les sept routes que l'on peut tenir pour se rendre en Perse, en partant de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep.

La première de ces cinq routes, en partant d'Alep, est sur la gauche vers l'orient d'été par Diarbek et Tauris. La seconde en tirant droit au levant dans la Mésopotamie par Moussul et Amadan. La troisième en prenant à droite à l'orient d'hiver par Bagdat et Kengavar. La quatrième en tirant plus au midi, et au travers du petit désert que l'on passe d'ordinaire, par Anna, Bagdat et Balsara. La cinquième par le grand désert, qui est une route extraordinaire et où on ne passe qu'une fois l'année, quand les marchands de Turquie et d'Egypte y vont pour acheter des chameaux. C'est de ces cinq routes dont je dois traiter séparément et en différents chapitres ; et je parlerai premièrement en celui-ci de la route du grand désert, qui est celle que j'ai tenue en mon second voyage d'Asie.

Les caravanes qui vont à Balsara par cette route ne se mettent point en chemin que les pluies ne soient tombées pour trouver de l'eau dans le désert, et elles

ne cessent d'ordinaire que dans le mois de décembre. C'est ce qui m'obligea de faire à Alep un séjour de sept semaines, pour attendre que la caravane fût en état de partir.

Cependant, je donnai ordre pour mes provisions de riz, de beurre, de fromage, d'amandes, de noisettes, de figues et d'autres sortes de fruits secs, de boutarde, de caviar, de langues de bœuf et de cervelats qu'il faut manger en cachette, parce qu'autrement on courrait le risque d'être maltraité des Turcs, à qui le pourceau est défendu. Je fis aussi remplir quelques outres de bon vin et je n'oubliai pas de prendre de l'huile et du savon pour régaler les Arabes, à qui on ne peut rien donner qui leur soit plus agréable.

La caravane partit le jour de Noël, mais je ne la suivis que deux jours après, parce que je savais qu'elle en passerait trois ou quatre à une demi-journée d'Alep, en un lieu où la plupart de ceux qui la compossaient, et entre autres le caravan-bachi, avaient toutes leurs tentes. D'ailleurs, M. de Bremon, notre consul, avait souhaité que je demeurasse encore deux jours auprès de lui, et à mon départ il me donna deux bédouins qui sont des gens du pays pour me conduire jusqu'à la caravane. Ayant monté à cheval le soir, je la joignis le lendemain au lever du soleil et je la trouvai qui se réjouissait et faisait bonne chère sur son départ. Elle était composée d'environ six cents chameaux et de quatre cents hommes tant maîtres que valets, le seul caravan-bachi étant à cheval pour aller devant découvrir les eaux et choisir les lieux propres pour camper. Car il faut remarquer qu'on ne se sert point de chevaux dans les caravanes qui marchent lentement pour traverser les déserts, parce qu'on est quelquefois trois jours entiers sans trouver de l'eau et que les chevaux ne peuvent souffrir la soif comme les chameaux.

Quand je dis que je montai à cheval pour joindre la caravane, il faut aussi observer que dans toute la Turquie il n'y a que les seules villes de Constantinople, de Smyrne et d'Alep où, par tolérance et en faveur du commerce, les Francs peuvent tenir des chevaux à

l'écurie et les monter soit pour aller à la chasse, soit pour leurs affaires. Cette liberté est encore plus grande à Alep qu'à Constantinople ni à Smyrne ; mais en d'autres lieux, comme à Damas, à Seyde et au Caire, hors les consuls des nations qui sont personnes publiques, il n'y a point de Franc qui ose aller à cheval. Comme Le Caire est une très grande ville, il leur est seulement permis de tenir un âne ou d'en louer, y en ayant toujours plusieurs dans les places et carrefours pour la commodité du public.

Le lendemain, on décampa dès la pointe du jour, et sur le midi nous arrivâmes à un lieu où il y a trois puits distants l'un de l'autre de cinq cents pas. L'eau en est excellente, et parce qu'on n'en trouve pas de si bonne plus avant, on en remplit les autres de toute la caravane. Sur les quatre heures du soir, elle campa dans un lieu où il n'y avait point d'eau.

Le jour suivant, il n'était guère que midi quand nous trouvâmes deux puits, dont l'eau n'est guère bonne, et il n'y eut que les chameaux qui en burent. Nous campâmes en ce lieu-là et ne fîmes pas plus longue traite, parce qu'on voulut voir si les bâts ne blessaient point les chameaux et si les charges étaient bien égales sans peser plus d'un côté que d'autre. Il y avait dans la caravane un padre Carlos, Napolitain religieux carme déchaussé, qui allait visiter les maisons de son ordre qui sont à Balsara, en Perse et aux Indes. Le chameau qui le portait était fort blessé, parce que, outre que le religieux était fort puissant, il avait rempli le dessous de son cajava de quelques autres de vin et d'autres provisions qui pesaient beaucoup, et dont il ne voulait pas qu'on eût connaissance. Ces cajavas sont comme des cages couvertes en demi-rond de toile cirée, et pour les dames de belle écarlate ; et il y a au-dessous une espèce de petite armoire qui ferme, où on peut mettre les choses dont on a le plus souvent besoin dans le voyage. On met deux cajavas de côté et d'autre du chameau, dans chacun desquels un homme est assez commodément assis, et quand il y a lieu que de mettre un cajava, on donne au chameau une balle de l'autre

côté pour faire le contrepoids. Le chameau du religieux étant donc blessé, le caravan-bachi, jugeant que c'était par trop de charge, pria civilement le père carme de vouloir que ce qu'il avait mis sous son cajava fût chargé sur un autre chameau, à quoi il ne voulut jamais consentir, quelque raison que l'on lui pût apporter et quelque prière qui lui en fût faite. Cette opiniâtreté qui n'était pas bien fondée fâcha enfin notre caravan-bachi, d'autant plus que le religieux s'emportait en le menaçant de retourner à Alep pour faire ses plaintes aux consuls. Il se mit même en chemin, quoiqu'on lui eût représenté qu'il n'irait pas loin, et qu'il se mettait au hasard que l'on lui coupât la gorge. Un Arabe eut la charité de courir après lui pour le ramener, mais il ne le put atteindre, et l'ayant perdu de vue, parce que la colère donne des ailes et que le père carme marchait de toute sa force, il revint une heure après sans pouvoir nous en dire des nouvelles. Le soleil se couchait lorsque j'aperçus de loin un homme seul qui venait à grands pas du côté d'Alep, et quand il fut proche, je reconnus que c'était notre religieux. Il avait fait réflexion sur le danger que nous lui avions exposé et, étant revenu à soi, il vit bien que le meilleur parti était de rejoindre la caravane. Quoiqu'il eût déjà de l'âge, il était encore un peu novice pour ces sortes de voyages et, me croyant en cela un peu plus savant que lui, je lui fis comprendre que le caravan-bachi avait raison, et toutes choses allèrent après au gré de l'un et de l'autre. Je rendis au père carme pendant le voyage tout le service dont j'étais capable, et de son côté il me témoigna qu'il avait en moi une entière confiance. Je lui donnai aussi à Balsara des marques de l'estime que je faisais de sa probité en lui confiant une horloge de prix, dont je crois qu'il fit présent au prince de Balsara et dont il promit de m'envoyer le paiement de Goa, à quoi il ne manqua pas.

Puisque nous avons déjà marché deux jours dans le désert, avant que d'aller plus loin, j'en ferai la description en peu de mots. On commence à y entrer à deux ou trois lieues d'Alep, où peu à peu on ne trouve

plus que des tentes au lieu de maisons. Il s'étend à l'orient d'hiver le long de l'Euphrate jusqu'à Balsara et au rivage du golfe Persique ; et du côté du midi jusqu'à la chaîne de montagnes qui le sépare de l'Arabie Pétrée et de l'Arabie Heureuse. Ces déserts sont presque partout des plaines de sable, qui en quelques endroits est plus fin et plus délié qu'en d'autres, et il est très difficile de les passer qu'après que les pluies sont tombées et que le sable s'est rendu ferme. C'est rarement qu'on rencontre dans ces déserts quelque coteau ou quelque vallon où il y a d'ordinaire un peu d'eau, et quelques petites broussailles qui servent à faire cuire le riz. Car dans tout le désert on ne trouve point de bois, et quelques petites bûches avec un peu de charbon qu'on charge d'ordinaire sur les chameaux en partant d'Alep ne peuvent guère durer que huit ou dix jours. Sur quoi il faut remarquer que, de six cents chameaux qui passent le désert, à peine y en a-t-il cinquante chargés de marchandises, qui sont d'ordinaire de gros draps, quelque peu de quincaillerie et principalement des toiles teintes en noir et en bleu, dont se servent les Arabes qui les usent sans les blanchir. Tous les autres chameaux ne sont chargés que de provisions de bouche, et il n'en faut pas en petite quantité pour un long voyage dans des pays tout à fait déserts, où il ne se trouve rien de ce qui est nécessaire pour le soutien de la vie.

Pendant les quinze premières journées de notre marche dans le désert, nous ne trouvâmes de l'eau que de deux jours l'un, et quelquefois de trois en trois jours. Le vingtième jour de notre départ d'Alep, la caravane vint camper auprès de deux puits dont l'eau était bonne. Chacun fut bien aise de pouvoir laver son linge, et le caravan-bachi faisait son compte de s'arrêter là deux ou trois jours. Mais une nouvelle que nous apprîmes dès le soir même nous obligea de décamper avant le jour, pour éviter une rencontre qui nous aurait été tout à fait préjudiciable. A peine avions-nous mis ordre à notre cuisine pour le souper que nous vîmes arriver un courrier avec trois Arabes, chacun monté sur un dromadaire, lequel portait la nouvelle de la prise

de Bagdat à Alep et en d'autres villes de l'Empire. Ils s'arrêtèrent aux puits pour faire boire leurs bêtes, et d'abord notre caravan-bachi et les principaux de la caravane lui firent présent d'un peu de fruits secs et de quelques grenades, de quoi il témoigna nous savoir bon gré. Il eut la charité de nous avertir que, les chameaux qui portaient le bagage du Grand Seigneur et de sa suite étant fatigués, on ne manquerait pas de se saisir des nôtres pour les soulager si on venait à nous rencontrer ; et il nous conseilla de nous éloigner d'Anna, ville située sur l'Euphrate, de peur que si l'émir de ces quartiers-là avait le vent de notre marche, il ne nous fit arrêter.

Sur cette nouvelle, notre caravan-bachi fit partir la caravane sur les trois heures après minuit et, tirant droit au midi, nous nous enfonçâmes dans le désert.

Huit jours après, nous vîmes camper auprès de trois puits accompagnés de trois ou quatre maisons, où nous trouvâmes des dattes à acheter, et quelques gens de la caravane y firent du pain. Nous y avions été deux jours à prendre de l'eau, et nous étions sur notre départ quand nous vîmes arriver trente cavaliers fort bien montés, qui venaient de la part d'un des émirs de ces déserts dire au caravan-bachi qu'il voulait nous voir et lui ordonner d'arrêter la caravane. Nous l'attendîmes trois jours avec grande impatience, et, étant enfin venu, notre caravan-bachi fut le saluer à l'ordinaire, c'est-à-dire en lui portant un présent. Il lui donna une pièce de satin et une demi-pièce de drap d'écarlate, avec deux grandes chaudières de cuivre, chacune de la grandeur d'un demi-muid. Il portait ces chaudières à Balsara, et, étant propre à faire cuire le riz, ce présent ne pouvait être que très agréable à ce prince arabe qui n'en avait peut-être pas de si belles dans sa cuisine. Toutefois, il témoigna qu'il n'était pas content de si peu de chose et il exigea de plus quatre cents écus. Nous contestâmes en vain pendant sept ou huit jours pour nous défendre de lui donner cette somme. En tous lieux il faut céder à la force, chacun de nous se cotisa selon ses moyens, et, la somme lui étant payée, il traita les principaux de la caravane avec du pilav,

du miel et des dattes et leur donna en les quittant cinq ou six moutons bouillis.

Trois jours après que nous eûmes quitté ce prince arabe, nous trouvâmes deux puits auprès de quelques vieilles masures de brique cuite au soleil. Car dans tout le désert, et généralement dans toutes ces régions méridionales, il n'y a point de bois de chauffage et on ne trouve que des broussailles en quelques endroits dont on se sert à faire cuire le riz. L'eau de ces deux puits est si amère que nos chameaux n'en voulurent point boire ; mais cela ne nous empêcha pas d'en emplir nos outres qui étaient vides, dans la pensée que nous eûmes qu'en la faisant bouillir avec quelques broussailles que nous pourrions rencontrer elle perdrat son amer-tume et servirait à faire cuire le riz. Mais nous éprouvâmes la vérité de ce qui se dit d'ordinaire, que de ce qui ne vaut rien de soi on n'en peut jamais rien faire de bon ; et cette eau fut une charge inutile tant pour les chameaux que pour les hommes.

De ces deux puits qui ne nous servirent de rien, nous marchâmes encore près de six journées sans trouver de l'eau, lesquelles jointes aux trois précédentes font neuf jours dont j'ai parlé ailleurs, et que nos chameaux passèrent sans boire. Ce ne fut pas sans beaucoup souffrir, et la soif ne tourmenta pas moins les hommes dans une si longue traite. Enfin, au bout de neuf jours, nous traversâmes un pays de collines qui dure trois lieues, et il y a trois de ces collines où au pied de chacune se trouve une grande mare. Nos chameaux, qui sentirent l'eau d'une demi-lieue loin, se mirent à aller leur grand trot qui est leur manière de courir et, entrant à la foule dans ces mares, en rendirent d'abord l'eau épaisse et bourbeuse, qui aurait gâté nos outres si nous les en eussions remplies. C'est ce qui fit résoudre notre caravan-bachi et nos principaux marchands à s'arrêter là trois jours, tant pour donner lieu à chacun de laver son linge que pour attendre que l'eau se fût éclaircie afin d'en faire provision. Nous fûmes aussi bien aises de nous prévaloir de quantité de broussailles qui étaient autour de ces mares et dans ces coteaux pour

faire cuire du riz, où nous mêmes des raisins, des abricots secs et des amandes ; car nous n'avions rien mangé de chaud depuis notre départ d'auprès du prince arabe, pendant les neuf jours de marche que nous avions faits sans eau et sans bois. Mais surtout on fut ravi d'avoir le moyen d'y faire du pain, et voici toute la cérémonie qu'on y apporte. On fait un trou rond en terre de demi-pied de profond et de deux ou trois de diamètre, dans lequel on jette de cette broussaille où on met le feu, et au-dessus des cailloux qui deviennent rouges et chauffent bientôt à la place. Cependant, sur le sofra ou cuir rond qu'on étend à terre, et qui sert tout ensemble de table et de nappe pour manger, on prépare la pâte, et on n'a point dans le désert d'autre instrument pour pétrir. Le trou étant chaud autant qu'il est nécessaire, on ôte les cendres et les cailloux et on le nettoie proprement pour y mettre la pâte qu'on couvre des mêmes cailloux, et on la laisse cuire de cette sorte à loisir du soir au matin. Le pain qui sort de ce trou est de très bon goût, épais seulement de deux doigts, et de la grandeur ordinaire des gâteaux que nos boulangers donnent la veille des Rois aux bonnes maisons qu'ils ont coutume de servir.

Pendant le séjour que nous fîmes aux trois mares, je me divertis à tuer quelques lièvres et quelques perdrix dont il y en a quantité en ce lieu-là, et dont nous fîmes le meilleur repas que nous eussions fait dans toute la route. Car il faut remarquer que si dans le désert on trouvait partout du bois, on trouverait partout au voisinage des eaux de quoi faire bonne chère, vu la quantité de daims, de lièvres et de perdrix, et surtout de lièvres qui viennent passer entre les pieds des chameaux, et que les chameliers assomment souvent à coups de bâton. Mais sans bois la cuisine ne peut être que très froide et le gibier que très mutilé, ne servant alors que de divertissement à la vue sans que le ventre s'en puisse sentir. La veille de notre départ, nous remplîmes nos outres de l'eau de ces mares, qui était bonne et fort claire et qui avait eu le temps de se rasseoir. Ce n'est que de l'eau de pluie qui s'assemble et se conserve dans des

cavités pendant les mois d'octobre et de novembre, et dès que l'été et la chaleur commencent, elles sont à sec.

Mais le caravan-bachi, voyant que nous avions passé neuf jours sans trouver de l'eau, résolut de ne plus continuer la marche vers le midi, mais de tirer droit au levant et, si on ne trouvait point d'eau dans deux ou trois jours, de prendre au nord-est ou à l'orient d'été pour trouver l'Euphrate. Deux jours après que nous eûmes changé de route, nous passâmes entre deux petites collines où nous trouvâmes une mare, auprès de laquelle étaient deux Arabes ayant chacun leur femme et leurs enfants avec un troupeau de chèvres et de moutons. Ils nous dirent qu'ils allaient vers Moussul et nous enseignèrent la meilleure route pour trouver de l'eau ; et en effet, depuis ce lieu-là jusqu'à Balsara, nous ne marchâmes jamais plus de trois jours sans en rencontrer.

Cinq jours après que nous eûmes quitté ces deux familles arabes, nous découvrîmes un grand palais<sup>1</sup> tout de brique cuite au feu ; et il y a apparence que le pays a été autrefois semé et que les fourneaux où on a cuit cette brique ont été chauffés avec du chaume ; car, à quinze ou vingt lieues à la ronde, il n'y a pas une broussaille ni un brin de bois. Chaque brique est d'un demi-pied en carré et épaisse de six pouces. Il y a dans ce palais trois grandes cours et, dans chacune, de beaux bâtiments avec deux rangs d'arcades qui sont l'un sur l'autre. Quoique ce grand palais soit encore entier, il est toutefois inhabité, et les Arabes fort ignorants de l'antiquité ne me surent apprendre par qui il a été bâti, ni d'autres singularités dont je m'informai et dont j'aurais bien voulu qu'ils m'eussent instruit. Devant la porte de ce palais, il y a un étang accompagné d'un canal qui est à sec. Le fond du canal est de brique, de même que la voûte qui est à fleur de terre, et les

1. Il s'agit probablement des ruines d'Ukhaidir, situées à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Kerbelâ dans le désert.

Arabes croient que ça a été un conduit par lequel on faisait passer l'eau de l'Euphrate. Pour moi, je ne saurais qu'en juger et ne puis comprendre comme on pouvait faire venir l'eau de si loin, l'Euphrate étant éloigné de ce lieu-là de plus de vingt lieues.

De ce palais, nous tirâmes au nord-est et, après une marche de quatre jours, nous arrivâmes à un méchant bourg, autrefois nommé Cufa et à présent Meched-Ali<sup>2</sup>, où est la sépulture d'Ali, gendre de Mahomet, dans une mosquée qui n'est pas fort belle. Il y a d'ordinaire quatre flambeaux allumés autour du tombeau, et quelques lampes qui brûlent au-dessus attachées à la voûte. Quoique les Persans aient beaucoup de vénération pour Ali, ils viennent rarement en pèlerinage à son tombeau, parce que, n'y ayant point d'autre chemin pour s'y rendre que par Bagdat qui est sous la domination du Grand Seigneur, on y exige huit piastres de chaque pèlerin, ce qui ne plaît pas au roi de Perse. Cha-Abas, qui ne voulait pas que ses sujets fussent tributaires des Turcs, tâcha de les détourner de ce pèlerinage au tombeau d'Ali par une autre dévotion qu'il établit à Mechéed<sup>3</sup> sur la route de Tauris à Candahar, et les rois ses successeurs se sont montrés difficiles à accorder à leurs sujets la permission d'aller à cette sépulture de leur prophète Ali, parce qu'ils tiennent pour affront le tribut que le Grand Seigneur leur fait payer. C'est la cause pourquoi on néglige d'enrichir cette mosquée où il vient peu de Persans, et, outre les flambeaux et les lampes qui brûlent continuellement auprès du tombeau, il y a seulement deux moullahs qui lisent dans l'Alcoran selon la coutume. Il n'y a dans ce bourg que trois ou quatre méchants puits dont l'eau est comme à demi-salée, et un canal à sec qu'on dit que Cha-Abas fit faire pour y conduire de l'eau de l'Euphrate pour la commodité des pèlerins.

---

2. Il s'agit de Najaf, qui se trouve à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Kufa.

3. Machad en Khorassan.

Nous ne trouvâmes en ce lieu-là que des dattes, des raisins et des amandes qu'on nous vendit chèrement. Quand il vient des pèlerins, ce qui est fort rare, et qu'ils n'ont pas de quoi se nourrir, le schek leur fait distribuer à midi du riz cuit avec de l'eau et du sel, et un peu de beurre par-dessus. Car il n'y a point là de pâturage pour nourrir du bétail, et par conséquent on n'y trouve point de viande, et le pis est qu'on n'y trouve point de bois.

Nous poursuivions notre route lorsqu'à deux journées du bourg d'Ali, sur les neuf heures du matin, nous vîmes arriver deux jeunes seigneurs arabes qui prennent entre eux le nom de sultan. C'étaient deux frères, l'un âgé de dix-sept ans et l'autre de treize, et comme nous étions encore campés, ils firent dresser leurs tentes proche de nous. Elles étaient d'un beau drap d'écarlate, et comme elles sont au-dedans séparées en plusieurs chambres, il y en avait une qui faisait comme un second pavillon au-dessous du grand et qui était tendue d'un velours rouge avec un large galon d'argent. Dès qu'ils furent dans leurs tentes, notre caravan-bachi fut les saluer et je l'accompagnai en cette visite. Ayant appris qu'il y avait des Francs dans la caravane, ils me firent demander si je n'avais point de curiosités à leur vendre, à quoi je répondis que je n'avais rien qui fût digne d'eux. Mais ils ne me voulurent pas croire et ils ordonnèrent au caravan-bachi de faire apporter nos coffres qu'il fallut ouvrir en leur présence. Le grand écuyer de l'un d'eux ne voulut pas permettre qu'aucun de leurs gens demeurât auprès des coffres tandis qu'ils furent ouverts, afin que nous ne perdissions rien ; car s'il y a des Arabes qui font métier de voler, il y en a aussi qui ont de la bonne foi et des sentiments d'honnêteté comme parmi les nations de l'Europe. J'avais amené avec moi un jeune peintre qui avait dans son coffre plusieurs tailles-douces enluminées, paysages et figures, et entre autres plusieurs portraits de courtisanes à demi-corps. Ces deux jeunes seigneurs ne prirent que vingt de ces courtisanes qui leur plurent, et dont je voulus leur faire présent ; mais ils me témoignèrent qu'ils entendaient

me les payer, et particulièrement le jeune qui paraissait le plus généreux. J'avais aussi avec moi un chirurgien, et le plus jeune des deux, qui avait les dents gâtées, fut ravi qu'il les lui nettoyât, ce qu'il fit à son gré avec la lime. Pendant ce temps-là, on fit leur cuisine, et ils envoyèrent à manger pour le caravan-bachi, pour moi et ma suite de ce qu'ils avaient de meilleur. Le caravan-bachi leur fit présent de la moitié d'une pièce d'écarlate et de deux pièces de brocart d'or et d'argent. Allant prendre congé d'eux après souper, le jeune sultan s'avança vers moi et voulut absolument que je prisse douze ducats pour les tailles-douces ; et nous ne fûmes pas plutôt de retour à la caravane qu'ils nous envoyèrent deux cabas de dattes, les plus belles et les meilleures que nous eussions trouvées depuis le départ d'Alep.

Sur le minuit, ces princes décampèrent et prirent la route de l'Euphrate du côté du nord. Nous partîmes bientôt après eux et tirâmes aussi vers l'Euphrate, mais du côté du levant. Après quatre jours de marche, un des plus puissants émirs d'Arabie qui tirait du sud au nord vint croiser le chemin que nous suivions. Il était âgé environ de cinquante ans, bien fait et de grande mine, et n'avait alors avec lui que deux mille chevaux, de vingt-cinq ou trente mille qui avaient passé, à ce qu'on nous dit, quelques jours auparavant. Les deux mille chevaux qui l'accompagnaient étaient suivis de cinquante chameaux chargés de femmes, et leurs cajavas étaient couverts de drap d'écarlate avec des franges de soie. Au milieu de ces chameaux, il y en avait six entourés d'eunuques, et les franges des cajavas étaient de soie mêlée d'or et d'argent. Les Arabes ne témoignent pas d'être si jaloux de leurs femmes comme en Turquie et en Perse, et ils conduisaient ces chameaux le long de notre caravane sans nous faire retirer comme on le pratique ailleurs. Ils furent camper à un quart de lieue de là, au même endroit où nous croyions nous poster, pour la commodité de trois ou quatre mares d'eau dont il nous fallut priver. Ce prince arabe avait quantité de beaux chevaux avec de riches harnais ; mais il y en avait aussi beaucoup sans selle et sans bride, le cavalier avec

une simple baguette faisant aller aisément le cheval de côté et d'autre, et, quand il court, n'ayant qu'à le prendre par le crin pour l'arrêter. Il y a de ces chevaux qui sont d'un prix excessif comme je dirai ailleurs, et il faut remarquer qu'on ne les ferre point et qu'ils peuvent demeurer vingt-quatre heures sans boire.

Notre caravan-bachi, jugeant bien qu'il ne sortirait pas bague sauve d'avec un seigneur si puissant, pensa au présent qu'il lui pourrait faire. Il se trouva un marchand dans la caravane qui avait apporté de Constantinople une riche selle avec la bride et les étriers, le tout bien garni d'argent massif, et il avait de plus un carquois en broderie avec les flèches et la rondache, le tout à ce qu'on pouvait juger revenant à onze ou douze cents livres. Le caravan-bachi joignit à cela une pièce d'écarlate, avec quatre pièces de brocart d'or et de soie et six autres d'argent et de soie, et fit porter tous ces articles au prince pour lui en faire présent. Mais il ne voulut rien prendre de tout cela et témoigna seulement qu'on lui ferait plaisir, sans que cela, dit-il, nous pût incommoder, de lui donner deux cent mille piastres pour des larins, puisque c'était la monnaie courante au pays où nous allions. Cet échange étant fort à son avantage, et nullement à celui des marchands, il y eut grande dispute ; mais enfin, considérant qu'il aurait pu nous arrêter et nous faire périr là, on tâcha au moins d'avoir quelque composition et d'en être quitte en lui donnant la moitié de ce qu'il demandait. Quoi qu'il eût témoigné qu'il ne voulait point de présent, il ne laissa pas de prendre la selle, la bride et les étriers, avec le carquois, les flèches et la rondache ; et peut-être aussi n'aurait-il rien pris si on lui pût donner les deux cent mille piastres. On fut deux jours tant à les compter qu'à les peser, pendant lesquels ce prince envoya suffisamment des vivres pour les principaux de la caravane, et à notre départ il nous fit présent de douze cabas de dattes et de quatre jeune chameaux qui pouvaient valoir chacun trente-cinq ou quarante écus.

Deux jours après, nous rencontrâmes un schek, qui parmi les Arabes est chef de la loi : il allait traverser une

partie de l'Arabie Heureuse<sup>4</sup> pour gagner La Mecque et son train était de dix ou douze chameaux. Il passa la nuit avec nous, et, un de ses valets ayant été dangereusement blessé depuis deux jours d'un coup de mousquet, mon chirurgien le pansa et lui donna de l'onguent et des tentes, de quoi le schek me sut bon gré. Il m'envoya à souper un grand bassin de pilav, et le lendemain à son départ un mouton. Notre caravan-bachi lui fit présent de deux aunes d'écarlate.

Le lendemain, il ne nous arriva rien de considérable ; mais, le jour suivant, nous rencontrâmes un autre émir âgé d'environ vingt-cinq ans, qui venait du côté de l'Euphrate et prenait sa route vers l'Arabie Heureuse. Il avait avec lui près de cinq cents chevaux et trois cents chameaux chargés de femmes. Il envoya d'abord reconnaître la caravane et, ayant appris qu'il y avait des Francs et entre autres un chirurgien, il fit prier le caravan-bachi de suivre la caravane jusqu'au lieu où il allait camper, ce qui ne nous éloignait pas de notre chemin. Nous n'avions pas fait notre compte d'aller si loin ce jour-là ; mais cette rencontre nous fut favorable et nous trouvâmes au lieu où il nous mena la meilleure eau de tout le désert. La tente du prince étant dressée, il envoya quérir mon chirurgien, et je fus avec lui pour voir de quoi il était question. Il avait au bras gauche une dartre avec une vilaine croûte de la grandeur d'un écu, et cette dartre s'en allait et revenait toutes les années en de certains temps. Ayant demandé si on pouvait le guérir, mon chirurgien lui dit que cela n'était pas impossible pourvu qu'il eût les remèdes nécessaires, et que peut-être il les trouverait à Balsara dont nous n'étions éloignés que de deux journées. Car s'il eût répondu absolument qu'il le pouvait guérir, sans ajouter qu'il n'avait pas alors les remèdes nécessaires, je courrais risque de perdre mon chirurgien que cet émir aurait emmené avec lui sans grande cérémonie. Il lui voulut faire donner aussitôt cinq cents écus pour acheter ce

---

4. Tavernier confond apparemment l'intérieur de la péninsule arabe avec l'Arabie Heureuse qui est le Yémen.

qu'il jugerait à propos pour sa guérison ; mais je lui fis dire par mon chirurgien que cela ne coûterait pas tant d'argent, et que s'il trouvait ce qui serait nécessaire, il en ferait très volontiers les avances. Le prince, content de cette réponse, nous donna un Arabe des principaux de sa maison pour venir avec nous à Balsara et ramener mon chirurgien avec les remèdes. Il y demeura trois jours, pendant lesquels, pour nous défaire honnêtement de l'Arabe, nous fûmes avec lui en plusieurs boutiques demander de certaines drogues que nous jugions bien que nous n'y trouverions pas, et cela nous servit d'excuse pour le renvoyer en lui faisant comprendre que la présence du chirurgien serait inutile sans les drogues que nous ne pouvions trouver.

La marche du lendemain, après que le prince arabe nous eut quittés, fut encore tout entière en pays inhabité. Mais le jour suivant, qui fut la soixante-cinquième et dernière journée tant de notre marche que de notre séjour dans le désert, nous trouvâmes pendant quelque temps de grandes masures et, de côté et d'autre du chemin, des ruines de maisons, ce qui fait juger que c'était des rues et qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville.

Enfin, nous arrivâmes à Balsara, dont je ferai la description avec celle de Bagdat lorsque je prendrai ma route par l'Euphrate. Le père visiteur dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre ne voulut jamais souffrir que je fusse descendre ailleurs qu'à la maison des Carmes où je demeurai trois jours, après quoi je pris logis dans la ville pour moi et pour ma suite.

Dès le lendemain de notre arrivée, je renouvelai avec les Francs qui étaient à Balsara les réjouissances qui se faisaient dans toutes les villes de ma route aux nouvelles que j'y apportais de la naissance du roi. Les pères carmes et les pères augustins, quoique les premiers fussent italiens et les autres portugais, ne laissèrent pas d'en célébrer le matin la solennité dans leurs églises, et le soir nous soupâmes tous ensemble, ces religieux ayant d'excellent vin qui leur avait été envoyé de Goa par les vaisseaux portugais.

Pendant mon séjour à Balsara qui fut environ de trois semaines, il y arriva un ambassadeur du Grand Mogol, qui venait de Constantinople et s'était rendu à Bagdat pour féliciter le Grand Seigneur de la prise de cette ville dont il s'était rendu maître en peu de temps. Sa Hautesse lui fit présent de très beaux chevaux et d'une petite horloge fort bien travaillée, dont la boîte était toute couverte de rubis et d'émeraudes. L'ambassadeur, qui ne connaissait pas encore bien comme il fallait manier cette petite machine, voulut entreprendre de la monter et la monta à rebours, ce qui fit rompre la corde. Comme c'était un présent du Grand Seigneur, il fut fort affligé de cet accident et, croyant que les Francs sont savants en toutes choses, il envoya incontinent en la maison des Carmes pour les prier de remettre son horloge en bon état. Car il craignait qu'il n'y allât de sa tête si, à son retour auprès de son maître, il ne lui montrait point cette pièce en son entier. Les religieux, qui n'entendaient rien à l'horlogerie, et qui à m'en ouïr parler jugeaient bien que je ne l'ignorais pas entièrement, me conjurèrent de rendre ce bon office à l'ambassadeur du crédit duquel ils pouvaient avoir besoin. J'ai toujours fort aimé l'horlogerie, et j'ai pris souvent plaisir à défaire une montre, à en bien connaître toutes les pièces et à les rassembler, pour pouvoir moi-même, dans les pays où il n'y a point d'horlogers, remédier aux défauts des montres que je portais avec moi, soit pour mon usage, soit pour faire des présents. Je m'offris donc volontiers à la prière des pères carmes de remettre une corde à l'horloge de l'ambassadeur, qui, ayant su à qui il était redévable de ce service qu'il prisait beaucoup, quoiqu'à mon égard il fût fort petit, et apprenant en même temps que j'avais fait dessein de passer en Perse et aux Indes, voulait absolument me mener avec lui et me fit des offres tout à fait honnêtes que je ne pus accepter. On craignait alors que le Grand Seigneur ne vint prendre Balsara, parce qu'il avait eu principalement en vue de se rendre maître de cette ville qui est très riche, ce qu'il ne pouvait faire sans avoir pris auparavant Bagdat. Dans cette

appréhension, les pères carmes et augustins me témoignèrent que je leur ferais plaisir de prier l'ambassadeur d'obtenir en leur faveur une sauvegarde du grand vizir, afin que si les Turcs prenaient Balsara, leurs maisons et leurs églises fussent conservées. Je m'acquittai incontinent de cette commission, et l'ambassadeur obtint ce qu'il désirait par une lettre qu'il en écrivit au grand vizir. Mais le dessein des Turcs sur Balsara ne fut pas exécuté, parce qu'ils apprirent que le roi de Perse avançait, et que d'ailleurs on entrait dans la saison des pluies où il était impossible de tenir la campagne, jusque là que huit jours plus tard le Grand Seigneur aurait été contraint de lever le siège de Bagdat.

J'ai parlé plus haut de la bonté de chevaux arabes, et il y en a qui montent jusqu'à un prix excessif. L'ambassadeur du Mogol, en ayant acheté quelques-uns de trois, de quatre et de six mille écus pièce, en offrit d'un autre extraordinairement beau jusqu'à huit mille écus. On ne le lui voulut jamais laisser à moins de dix mille, et bien que son dessein fût de l'acheter pour le roi son maître, il ne voulut pas en donner tant d'argent et le laissa. A son retour aux Indes, après avoir présenté au Grand Mogol les chevaux qu'il amenait pour son écurie, et qui furent trouvés parfaitement beaux, il lui dit qu'il avait offert huit mille écus d'un autre cheval qui passait tous les autres en beauté et en bonté ; mais que, le vendeur s'étant tenu ferme à en vouloir dix mille, il s'était opiniâtré de son côté à n'en donner pas plus de huit et le lui avait laissé. Le Mogol, irrité de ce que l'Ambassadeur ne lui avait pas amené ce bon beau cheval, et qu'il s'était tenu à peu de chose pour un grand roi, le plus riche de l'Asie, lui reprocha aigrement cette honteuse lésine et le bannit pour jamais de sa présence en le reléguant dans une province éloignée de la cour. Le roi fit aussitôt écrire aux Anglais pour ce cheval, qui fut acheté et amené à Surate où le gouverneur du lieu paya l'argent. Mais, par malheur, il mourut à Brampour entre Surate et Agra, soit par le changement de climat, soit par le changement de nourriture.

Il ne faut pas que j'oublie de remarquer que, pendant que je fus à Balsara, il y passa par deux fois une si prodigieuse quantité de sauterelles, qui paraissaient de loin comme un gros nuage, que l'air en fut entièrement obscurci. Il en passe d'ordinaire quatre ou cinq fois l'an à Balsara et, le vent les jetant par-dessus l'Euphrate, elles vont tomber dans le désert, où apparemment elles meurent toutes. Si ces sauterelles ne passaient de la sorte, il ne demeurerait rien sur la terre en plusieurs endroits de la Chaldée. Il y en a quantité le long du golfe Persique, et quand les vaisseaux se rendent à Ormus dans la saison, il y a de petites boutiques où on vend de ces sauterelles frites au beurre pour ceux qui aiment cette sorte de ragoût. J'eus un jour la curiosité d'ouvrir le ventre à une de ces sauterelles longue de six pouces et j'y en trouvai dix-sept petites qui remuaient toutes ; d'où l'on peut juger comme cet insecte multiplie, particulièrement dans les pays chauds.

Il part fort souvent d'Ormus des barques chargées de dattes pour en fournir les deux côtés du golfe Persique, où il ne se mange ni pain ni riz. Je m'accordai avec le patron d'une de ces barques et mis dans mon marché qu'elle ne serait chargée qu'à moitié, parce que d'ordinaire on les charge trop et que, survenant un mauvais temps, on est souvent contraint de jeter une partie de la charge dans la mer pour sauver le reste.

De Balsara jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, on compte vingt lieues d'eau douce et on les dévale dans une marée, parce qu'elles sont fortes en ces quartiers-là. Nous demeurâmes sept jours entiers à attendre le vent et, s'étant enfin rendu favorable, nous passâmes au Bander-Ric<sup>5</sup> en quarante-huit heures. C'est l'endroit où il faut aborder pour aller en Perse, à moins que de vouloir descendre jusqu'à Ormus. Il n'y a au Bander-Ric que cinq ou six méchantes huttes de pêcheurs, et ces huttes ne sont que deux claires dressées l'une contre l'autre sous lesquelles ils se retirent avec leur

---

5. Bandar Rig, sur le littoral iranien du Golfe, au nord de Bushehr. Voir carte V.

famille. On trouve en ce lieu-là des ânes qui viennent charger les dattes, et au défaut de chevaux il m'en fallut pour moi et mes gens et pour mon bagage.

Nous fûmes six jours en chemin jusqu'à Cazerom. C'est un pays de montagnes et on y trouve des bois en quelques endroits ; mais il faut camper tous les soirs et il n'y a ni villages ni caravanseras dans cette route. Le chemin est assez agréable en quelques lieux, et on marche le long de plusieurs petits ruisseaux où on trouve une grande quantité de tourterelles. Nous en tuâmes beaucoup et en mangeâmes partie en pilav au lieu de poules, partie à la broche, une petite branche d'arbre en faisant l'office. Car nous avions fait bonne provision de riz, de beurre et de farine, et tous les soirs je faisais faire du pain de la manière qu'on le fait dans le désert.

Cazerom<sup>6</sup> n'est qu'une petite ville très mal bâtie, et où il n'y a qu'un méchant caravansera qui ne donne point d'envie aux voyageurs de s'y retirer.

De Cazerom à Schiras, il y a cinq journées de chemin. On marche presque toujours dans des montagnes très rudes, et on ne pourrait passer en bien des lieux sans les soins d'Ali-couli-Kan<sup>7</sup>, gouverneur de Schiras, dont je parlerai ailleurs, et qui a fait tant de bruit en Perse. Il fit faire des chemins où il n'y en avait point et joindre des montagnes par des ponts, sans quoi il aurait été impossible de traverser ce pays qui était inaccessible. Au milieu de ces montagnes, il y a une grande ouverture où s'étend une plaine de quinze ou vingt lieues de circuit. Elle n'est habitée que par des Juifs, qui travaillaient en étoffes de soie, et qui nous apportèrent d'excellent vin dont je fis provision jusqu'à Schiras. Dans toutes ces montagnes, on ne rencontre que des

6. L'actuelle Kazerun : « Kazerun est une ville qui a plusieurs maisons, mais toutes si misérables qu'en notre pays le plus grand honneur qu'on pourrait lui faire serait de l'appeler un bourg » (Thévenot). Trois à quatre mille habitants au début du xix<sup>e</sup> siècle selon Kinneir.

7. Il faudrait lire Imam-couli-Kan, gouverneur de Schiras de 1613 à 1633.

tentes de pâtres, qui viennent de la Chaldée pour y chercher la fraîcheur et les pâturages pendant l'été.

Je donnerai la description de Schiras lorsque je viendrai à la route d'Ispahan à Ormus, et je dirai seulement ici qu'après y avoir demeuré quatre jours au logis des Pères Carmes je pris des chevaux pour Ispahan où j'arrivai en neuf jours. Le pays qu'on traverse entre ces deux villes est un pays mêlé de montagnes et de plaines, de terres en friches et de terres cultivées. A trois journées de Schiras, on passe la montagne de Mayen<sup>8</sup>, petite ville où il n'y a rien de remarquable. Deux journées au-delà, on entre dans les plaines de la province de Cusczar, où le roi de Perse tient ses haras. Le lendemain, j'arrivai à Yesdecas, où se fait, comme j'ai dit ailleurs, le meilleur pain de la Perse. C'est une petite ville sur une roche où il y a un très beau caravansera. Il y a une petite rivière qui passe au pied et de là coule dans un vallon où il vient d'excellent blé, qui fait le bon pain que l'on mange en cette ville.

En trois jours, je me rendis d'Yesdecas à Ispahan, où je remplis d'abord de joie tous nos Français par la nouvelle que je leur portai de la naissance du roi. Ils furent tous ensemble la faire savoir au roi de Perse, qui était alors Cha-Sefi, petit-fils du grand Cha-Abas. Les Français étant tout à fait bien venus à Ispahan, il ne fallut pas demander permission comme en Turquie pour les réjouissances qu'ils voulaient faire. Plusieurs Arméniens de ceux qui avaient été en France se mirent de la partie, on fit des feux de joie qui furent suivis de plusieurs festins ; et quelques jours après, ayant été voir le roi, il me dit qu'il avait appris que nous nous étions fort réjouis de la naissance d'un fils qu'avait eu le roi de France. Dans mes relations des Indes, je dirai jusqu'où je portai cette heureuse et importante nouvelle, et de quelle manière elle fut reçue dans chaque province de ce grand empire.

---

8. Pour les étapes de cet itinéraire, voir volume II, cinquième livre, chapitre VIII.

DE LA ROUTE D'ALEP A ISPAHAN  
PAR LA MÉSOPOTAMIE ET PAR L'ASSYRIE,  
QUI EST CELLE QUE L'AUTEUR A TENUE  
DANS SON TROISIÈME VOYAGE

Je partis de Paris pour mon troisième voyage d'Asie le 6 décembre 1643 et me rendis à Ligourne, où je trouvai la flotte hollandaise qui faisait voile en Levant. Le vaisseau sur lequel j'embarquai paraissait plutôt un vaisseau de guerre qu'un vaisseau marchand et était monté de trente-cinq pièces de canon, le capitaine et le canonnier étant assez braves de leurs personnes. Nous passâmes par le canal de Messine, où nous demeurâmes quatre jours à l'ancre devant cette ville. De là, ayant passé la Morée, nous entrâmes ensemble dans l'archipel, où les vaisseaux commencèrent à se séparer et prendre chacun la route du lieu où il était destiné. Celui où j'étais tira droit au levant pour gagner Alexandrette, et, notre navigation ayant été jusqu'alors assez heureuse, elle fut retardée de quelques heures par la rencontre que nous eûmes d'un corsaire à la pointe orientale de Candie. Nous avions eu toute la nuit un vent favorable et, le jour paraissant, nous nous vîmes environ à une lieue l'un de l'autre. La mer se rendant calme, le vaisseau corsaire qui paraissait grand, et qui à ce que nous pouvions juger portait quarante ou quarante-cinq pièces de canon, mit incontinent ses deux chaloupes

en mer pour tâcher de nous approcher jusqu'à la portée du canon. Pour ce qui est de nous qui ne croyions pas être les plus forts, nous tâchions de reculer à mesure que les autres avançaient ; mais, quoique notre vaisseau pût se servir de rames et que les gens de notre chaloupe que nous avions aussi mise en mer tirassent de toutes leurs forces, nous ne pouvions faire que peu de chemin. Les corsaires gagnaient davantage, et après une heure et demie de travail, voyant qu'ils étaient à peu près à la portée de notre canon, ils retirèrent leurs chaloupes qui couraient risque d'être renversées, notre canonnier ayant épié une heure durant l'occasion de tirer dessus, ce qu'il aurait fait s'il eût jugé que le canon eût pu porter jusque-là. Cependant, nous avions mis des palissades de drap rouge autour du vaisseau, et chacun apporta son matelas pour garnir l'endroit où il était posté. Les corsaires, voyant qu'ils ne pouvaient nous aborder, nous envoyèrent quatre ou cinq volées de canon, qui passèrent au-dessus de notre vaisseau sans que nous en reçussions aucun dommage. Notre canonnier leur en renvoya autant, dont l'une démonta leur mât de proue, et, de trois autres volées qu'il redoubla courageusement, il y en eut une à ce que nous pûmes juger qui donna dans la chambre de proue et leur tua quelques gens.

Dans ce moment, celui de nos matelots qui était de garde au haut du grand mât cria : « Vaisseau qui vient du côté du sud. » Nous vîmes en même temps que le corsaire tourna son bord pour aller vers ce vaisseau, de quoi nous ne fûmes pas fâchés ; car si son mât de proue n'eût pas été rompu, et qu'un peu de vent lui eût permis de nous aborder, il nous aurait assurément donné de la peine. Car, en comparaison de ces corsaires qui pouvaient bien être trois ou quatre cents tous bien armés, nous n'étions que peu de gens, et s'ils eussent pu nous accrocher, il nous eût bientôt fallu céder au nombre.

Voilà toute l'aventure que nous eûmes dans notre navigation de Ligourne à Alexandrette, où nous arrivâmes heureusement, et de là, sur des chevaux, je me

rendis avec mes gens à Alep par la même route que j'ai décrite au chapitre précédent.

J'étais en état de partir d'Alep dès le vingtième de février avec la caravane qui était prête ; mais les pères capucins me prièrent instamment de la faire retarder pour attendre deux religieux de leur ordre qui devaient arriver du Caire dans peu de jours. La caravane n'étant presque composée que de chrétiens, j'eus moins de peine à la faire résoudre à différer son départ que si le nombre des Turcs se fût trouvé le plus grand ; et d'ailleurs, le carnaval approchant, la plupart ne furent pas fâchés de le passer à Alep et d'avoir occasion de se réjouir avant leur départ.

Les deux pères capucins arrivèrent à Alep le dimanche gras, qui est le dernier jour que ces religieux, et même les Arméniens, mangent de la viande. Nous leur laissâmes tout le lendemain pour donner ordre à leurs affaires et, le propre jour du mardi gras, nous nous mêmes en chemin avec la caravane, qui n'était que de chevaux et de mules dont le nombre pouvait monter à trois cents.

Le 6 mars 1644, je partis d'Alep en la compagnie des deux pères capucins ; l'un vit encore à Ispahan et s'appelle le père Raphaël<sup>1</sup>, de qui j'aurai l'occasion de parler souvent ; l'autre s'appelait le père Yves et est mort aux Indes, à Surate, où je lui fis faire un tombeau avec une épitaphe. Il y avait aussi dans la caravane un Vénitien nommé Dominico de Santis, dont je parlerai bientôt et dont l'histoire est assez particulière.

D'Alep au Bir où l'on passe l'Euphrate, il y a quatre journées de caravane à cheval. Le pays qu'on traverse est assez bon et la plupart des terres bien cultivées. Nous

---

1. Le père Raphaël du Mans, de son nom séculier Jacques Dutertre (1612-1696). Installé à Ispahan depuis 1644 jusqu'à sa mort et devenu supérieur du couvent des Capucins, il fut un des premiers Français à contribuer aux relations franco-persanes ainsi qu'à la connaissance de la Perse en Occident. Auteur d'un ouvrage sur la Perse, il a fourni un grand nombre de matériaux pour la rédaction des récits des voyageurs français : Tavernier, Thévenot et Chardin.

fûmes au gîte ce soir-là à Arabkoüi<sup>2</sup>, petit bourg avec un carvansera.

Le septième, une grosse pluie nous empêcha de faire la traite ordinaire et nous ne pûmes gagner Telbechar<sup>3</sup>, autre bourg où il n'y a point de carvansera. Nous fûmes contraints de nous arrêter à une lieue au-deçà et d'aller à une grotte où il peut tenir près de trois mille chevaux. C'est un lieu où se retirent souvent les bédouins ou pâtres des environs qui vivent à la mode des Arabes, et qui n'ont d'autres maisons que des rochers et des huttes. Cette grotte a été creusée de temps en temps et on y voit des niches comme de petites chambres. Notre caravan-bachi, craignant quelque embûche, usa de précaution et prit le devant pour reconnaître le lieu. L'ayant trouvé vide, nous y passâmes la nuit, et le lendemain huitième mars nous regagnâmes la lieue que la pluie nous avait fait perdre et fûmes au gîte à Mezara<sup>4</sup>. Ce n'est qu'un village sans carvansera et il ne se voit rien sur cette route de fort remarquable. Je dirai seulement qu'auprès de la grotte qui est dans la montagne il y a de fort bonne eau, et qu'autrefois il y a eu une forteresse dont on voit encore quelques vestiges. De dessus la montagne, on découvre des plaines de tous côtés autant que la vue se peut étendre, et en bien des endroits ce sont de bonnes terres arrosées par des canaux où on fait passer l'eau de l'Euphrate. Tous les ruisseaux qu'on passe depuis Alep jusqu'au Bir viennent de la même rivière, dont ils sont coupés pour donner de l'eau à tout le pays, qui sans cela ne pourrait rien rapporter.

Le quatrième jour de notre départ d'Alep qui fut le neuvième mars, nous arrivâmes au bord de l'Euphrate. Le Bir étant de l'autre côté, et les marchandises

2. Cet Arapköy (village arabe) n'a pas pu être retrouvé sur les cartes. Pour cet itinéraire voir carte II.

3. Tell Basher d'après la carte de H. Kiepert (1844). Ainsworth y voit en 1838 les ruines d'un château des croisés.

4. Thévenot parle d'un grand village appelé Mazar. Il figure sous la forme Misar sur la carte de H. Kiepert, aux environs de l'actuelle frontière turco-syrienne.

ne pouvant pas quelquefois se décharger toutes en un jour, il y a deçà le fleuve un beau et grand caravansera qui ferme bien, à cause des courses des bédouins qui viendraient inquiéter les marchands et les voler s'ils n'étaient en un lieu sûr et bien clos de toutes parts.

On passe l'Euphrate dans de grands bacs, et dès qu'on est de l'autre côté, le maître de la douane accompagné de ses commis vient compter toutes les balles et écrire le nom des marchands à qui elles appartiennent. La caravane n'entre point dans la ville qui est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne fort raide, mais elle passe à côté par un chemin très fâcheux pour gagner un caravansera qui est au-dessus de la montagne. Il y a tout autour plusieurs chambres pratiquées dans le roc, où, quand le caravansera est plein, ceux qui n'y ont pu trouver place vont se retirer. Sur le soir, le douanier vient prendre ses droits, qui sont deux piastres pour chaque charge de marchandise, soit de cheval, soit de mule, quoique les mules portent beaucoup plus que les chevaux, et demi-piastre pour chaque bête qui porte les provisions. Pour ce qui est des chevaux ou mules de selle, le douanier ne prend rien.

Le Bir, ou Berygeon<sup>5</sup> comme les gens du pays l'appellent, est une assez grande ville pour le Levant, assise comme j'ai dit, sur la pente d'une montagne. Il y a au bas, le long de l'Euphrate, un château qui marque fort son antiquité. Il tient en longueur la moitié de la ville, mais il est étroit et sans défense, sinon que d'une tour qui bat sur la rivière et où il y a huit ou neuf méchantes couleuvrines. Au lieu le plus éminent de la ville, il y a un château où demeure le gouverneur, qui est un aga et que quelques-uns appellent le bacha, qui a pour sa milice environ deux cents janissaires et quatre cents spahis. La ville est mal bâtie, comme la plupart des villes de Turquie ; mais il y a abondance de toutes choses nécessaires à la vie, d'excellent pain, de bon vin,

---

5. La ville de Birecik. Evliya Tchélebi, cinq ans plus tard, compte neuf cents maisons de bois couvertes de terre et note que les boutiques sont bien achalandées.

de beaux fruits et quantité de poisson des meilleures sortes.

Le dixième mars, après avoir marché onze heures dans les premières terres de la Mésopotamie, qui s'étend entre les deux rivières de l'Euphrate et du Tigre, et qu'à présent on appelle le Diarbek<sup>6</sup>, nous arrivâmes le soir à Charmely<sup>7</sup>. C'est un bon village avec un fort beau caravansera et des bains autour. A deux portées de mousquet, on voit une montagne détachée des autres, comme est Montmartre auprès de Paris. Tout autour ce sont des plaines, et au-dessus il y a une forteresse avec une garnison de deux cents spahis, parce que les Arabes passent quelquefois l'Euphrate et viennent faire des courses de ce côté-là. L'an 1631, un grand vizir revenant de Bagdat qu'il n'avait pu prendre, et où il avait perdu une grande partie de l'armée du Grand Seigneur, craignant pour sa tête s'il retourna à Constantinople et considérant qu'il avait beaucoup de crédit parmi les soldats de son armée, prit résolution de se cantonner sur cette montagne et d'y bâtir une forteresse où il pût être à l'abri de l'orage qu'il appréhendait. Il n'y a point de doute que s'il eût pu l'achever, il se serait rendu maître de la Mésopotamie et aurait donné de la peine au Grand Seigneur<sup>8</sup>. Car pour se rendre à Alep, soit de Tauris, soit de Moussul, soit de Bagdat, à moins que de passer par le désert, il faut de nécessité tomber à Charmely et reconnaître cette forteresse, les voyageurs qui cherchent les eaux et les rafraîchissements ne pouvant prendre d'autre chemin. L'ouvrage était presque à hauteur de défense, et le vizir avait déjà fait

---

6. Diyarbakır (le pays du cuivre).

7. Çar Melik d'après Evliya, qui parle d'une petite forteresse de peu d'utilité et de cent feux.

8. Le grand vizir ici mentionné est ce même Hüsrev Pacha que Tavernier avait rencontré à l'entrée de Tokat (voir p. 54). Mais Hüsrev Pacha, après l'échec de sa tentative contre Bagdad, avait passé l'hiver de 1631-1632 dans la région de Mardin, bien plus à l'est. D'ailleurs, Thévenot mentionne Dilaver Pacha, gouverneur de Diyarbakır en 1621, comme bâtsisseur du château afin de protéger les caravanes des voleurs.

clore toute la montagne avec le carvansera d'une muraille épaisse de près de vingt pieds et de trois toises de haut, lorsqu'il fut étranglé par ceux en qui il se confiait le plus et que le Grand Seigneur sut gagner par menaces ou par adresse.

Le lendemain onzième mars, après dix heures de marche, nous fûmes au gîte à Ourfa, où la caravane s'arrête d'ordinaire huit ou dix jours, parce que c'est le lieu d'où sont ceux qui louent les mules et les chevaux et qu'ils y ont toujours quelques affaires. Nous fûmes loger au carvansera qui est éloigné de la ville de trois ou quatre cents pas du côté du nord. Quand il y a trop de monde, on peut se retirer dans des grottes qui sont proches et où l'on est assez bien. Le douanier vient d'abord compter les ballots qu'il n'ouvre point ; mais si on a quelque sac, il faut payer pour demi-charge, sinon il le faut ouvrir pour voir s'il n'y a point quelque marchandise ; car s'il s'y en trouve, elle doit payer.

Ourfa est la ville capitale de la Mésopotamie, bâtie au lieu où l'on croit qu'Abraham a demeuré, et où était l'ancienne Edesse où ceux du pays disent que le roi Abagarus faisait sa résidence ordinaire. On voit encore les ruines du château d'où ils ajoutent que ce roi envoya prendre le portrait de Jésus-Christ et lui offrir ses terres et toutes ses forces pour le défendre contre les Juifs qu'il avait appris être ses ennemis. Les Chroniques des Arméniens portent qu'Abagarus était de leur nation, et que de ce temps-là ils commencèrent à être chrétiens et à recevoir le baptême des mains de l'Apôtre que Jésus-Christ envoya à ce prince après sa résurrection. Ce château n'est toutefois pas si ruiné qu'on n'y voie encore une grande salle, avec trois ou quatre chambres assez belles et quelques restes de peintures à la mosaïque. J'eus la curiosité de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. On me mena d'abord à une grande fontaine qui ressemble à un vivier, dont la source est au fond de la principale mosquée de la ville qui a été bâtie à l'honneur d'Abraham. Les chrétiens du pays disent que c'est le lieu où il se mit à genoux pour faire sa prière avant que de se mettre

en devoir de sacrifier son fils, et que de dessous ses genoux sortirent deux sources d'eau de la grotte où il était, lesquelles entretiennent le vivier qui est près de la mosquée. Il est revêtu de pierre de taille, et si plein de poissons qu'ils suivent le monde qui se promène le long du bord et qui leur jette du pain<sup>9</sup>. On n'oserait y toucher, les Turcs ayant de la vénération pour ce poisson qu'ils appellent poisson d'Abraham ; et même ils couvrent de beaux tapis plus de vingt pas en largeur la place qui est autour du vivier, dont l'eau se va répandre par toute la ville et se rendre dans une petite rivière qui passe au pied des murailles. Pour ce qui est de la grotte où sont les deux sources, qui que ce soit n'y peut entrer que déchaussé, et c'est avec de grandes difficultés que les chrétiens en peuvent avoir la vue. Je trouvai toutefois le moyen d'y entrer avec les deux pères capucins, et ma curiosité me coûta six piastres. Je vis aussi l'église sous le portail de laquelle on dit que saint Alexis passa dix-sept ans pour y mener une vie cachée. Elle est au milieu d'un cimetière sur la plus haute éminence de la ville, et ce sont les Arméniens qui la possèdent. Mais leur principale église est à un quart d'heure de la ville et elle fut bâtie par saint Ephren qui y est enterré. Le monastère est encore en son entier et clos de belles murailles. Je vis dans l'église une grosse bible en caractères arméniens. La sépulture de saint Ephren est dans une grotte sous la montagne, où il y a une petite chapelle dans laquelle on entretient deux ou trois lampes allumées et où on dit la messe tous les huit jours. Il y a encore d'autres grottes autour de celle-là, où l'on trouve des sépulcres de chrétiens qui sont fort antiques. La ville d'Ourfa est assise dans une campagne fertile et bien cultivée et elle s'étend à perte de vue du côté de l'orient. Il y a quantité de beaux jardins proches des murailles, et ils reçoivent l'eau de plusieurs petits ruisseaux que l'on y conduit. Le terroir produit aussi de bon vin, et on peut faire à Ourfa aussi

---

9. Le bassin et la coutume persistent toujours.

bonne chère qu'en aucun lieu de la Turquie. Pendant le séjour que nous fûmes obligés d'y faire, je passai le temps dans ces jardins à tuer des grives qui passent à grandes troupes, et tout le pays en général est bien fourni de gibier. Les murailles de la ville sont de pierre de taille avec leurs créneaux et leurs tours, ce qui pourrait faire croire qu'anciennement les Français y ont mis la main<sup>10</sup>. Mais au-dedans ce ne sont que de petites maisons mal construites et la plupart ruinées, et on y voit de grands vides ; ce qui donne moins à Ourfa l'image d'une ville que d'un désert.

La ville est gouvernée par un bâcha qui commande cent cinquante janissaires et six cents spahis, ayant plus besoin de cavalerie que d'infanterie parce que les Arabes font souvent des courses dans la plaine, particulièrement lorsque l'on coupe les grains. Enfin, Ourfa est une des trois villes où se font les beaux maroquins, comme j'ai remarqué au premier livre quand j'ai parlé de Tocat, et ce sont les eaux qui sont particulières à chaque pays qui leur donnent ce beau lustre. Le jaune se fait à Ourfa, le bleu à Tocat, le rouge à Diarbequir, et on n'en peut faire de si beaux en aucun autre lieu de la Turquie.

Le vingtième de mars, nous partîmes d'Ourfa et, après une marche de six heures, nous vîmes camper auprès d'un méchant village dont le caravansera est tout rompu. Il y a auprès une belle source d'eau, et c'est tout l'avantage de ce lieu-là ; car d'ailleurs on n'y trouve aucune chose à manger.

Le vingt-deuxième, nous marchâmes neuf heures et vîmes camper auprès de plusieurs cavernes qui sont fort profondes, et où on trouve à l'entrée comme de petites chambres. C'était anciennement, à ce que l'on peut juger, la demeure des gens du pays qui y tenaient leurs troupeaux. Il y a de l'eau de pluie dans quelques concavités du rocher. A moitié chemin de cette journée, il y a environ une lieue de rochers à passer, où il est

---

10. Urfa fut effectivement le siège du comté croisé d'Edesse de 1097 à 1144.

presque impossible et très dangereux de se tenir à cheval.

Le vingt-deuxième, après une marche de onze heures, nous prîmes encore notre gîte auprès d'une caverne et passâmes à gué la rivière qui coule au pied. Il y a des deux côtés d'autres grandes grottes où les passants se retirent, et les gens du pays y apportent tout ce qui est nécessaire pour les hommes et les chevaux. Les douaniers, qui viennent d'un fort éloigné de cette caverne de deux ou trois lieues, font payer par charge de cheval ou de mule deux piastres et demie et visitent les sacs pour voir si on n'y a point caché de marchandise. Environ à moitié chemin de cette journée, on trouve les ruines d'une ville que les habitants ont désertée et, un quart d'heure durant, on marche entre des tombeaux de pierre, où il y a une croix au milieu avec quelques caractères arméniens<sup>11</sup>.

Le vingt-troisième, nous fîmes une traite de onze heures et vînmes au gîte à Dadacardin<sup>12</sup>. On voit que ça a été un gros bourg ; mais il est tout ruiné, et il n'y est resté qu'un pont de pierre fort long et très bien bâti, sur lequel on passe une rivière qui est fort large quand elle vient à se déborder. Les paysans du lieu n'ont point d'autre habitation que le creux des rochers et ils apportent aux passants des poules, du beurre, du fromage et autres denrées qu'ils donnent à bon marché.

Le vingt-quatrième, la traite fut de neuf heures et nous vînmes au gîte à un village appelé Cara<sup>13</sup> bâti sur une colline. La caravane logea dans le caravansera qui est au bas ; mais, pour les pères capucins et moi, nous

11. Il s'agit probablement de l'actuelle Viranşehir, située sur des anciennes ruines, d'où son nom (ville ruinée).

12. Il figure sur le nom de Dadahkardin sur la carte de Kinneir (début xix<sup>e</sup>) et de Darahkardin sur celle de H. Kiepert. Il disparaît ensuite.

13. C'est probablement le Karameskok de la carte de R. Kiepert (1907). Ainsworth parle en 1838 d'un grand village appelé Mesko. Ce serait l'actuel Meskoksagir sur la route allant de Birecik à Nusaybin, via Urfa, qui est celle suivie par Tavernier.

fûmes passer la nuit chez un chrétien, tout le village étant habité par des nestoriens, à la réserve de quelques familles turques qui les commandent. Comme il y avait encore quelques heures de soleil, notre hôte nous mena à l'église où était le vertabet de Merdin, c'est-à-dire l'évêque, qui était venu à ce village pour quelques affaires. C'est une très pauvre église, et nous ne vîmes que quatre bâtons plantés en terre pour soutenir deux méchantes planches qui servaient d'autel. Ils n'oseraient y laisser aucun ornement, et quand le prêtre a achevé le service, il faut qu'il ait soin de tout ôter, et les aix, et le parement d'autel qui n'est que de toile peinte, parce que le premier Turc qui passe quand il fait mauvais temps rompt la porte de l'église, met ses chevaux dedans, brûle l'autel et prend tout ce qu'il y trouve.

A la sortie de l'église, l'évêque nous mena souper chez un paysan où il logeait ; mais le repas aurait été maigre si nous n'y eussions pourvu d'ailleurs, et nous eûmes soin surtout d'envoyer acheter du vin à une lieue de là dans un village dont tous les habitants sont aussi nestoriens.

Il y a dans le village où nous étions un étang tout bordé de grandes pierres de taille, qui ont été tirées des églises chrétiennes et des tombeaux qui étaient aux environs. Entre autres, il y en a une fort grande avec une épitaphe en gros caractères latins, par laquelle l'on connaît que ça a été le tombeau d'un gentilhomme normand qui était capitaine d'infanterie. L'évêque nous dit qu'ils apprennent par leurs histoires que les François ont été longtemps en ce pays-là du temps que les chrétiens étaient maîtres de la Syrie. Ce pays est une grande plaine qui a environ vingt lieues de long et qui pourrait être presque partout cultivée, n'était la tyrannie des Turcs et les courses des Arabes qui réduisent ces pauvres chrétiens à la dernière misère.

Le vingt-cinquième, après avoir marché huit heures, nous campâmes à un village appelé Cousasar<sup>14</sup> où il

---

14. Thévenot parle d' « un grand village appelé Kodgiasar » ; Ainsworth de « l'ancienne ville musulmane appelée Koch

n'y a point de caravansera. Il y avait autrefois trois grands monastères à un quart de lieue l'un de l'autre. Les Turcs en ont ruiné deux, à la réserve des tours des églises qui y sont encore. Le troisième et le plus beau est en son entier et sert de mosquée. On a fait des boutiques autour du cloître, au milieu duquel il y a une belle source d'eau.

Le vingt-sixième, nous nous arrêtâmes à Cousasar, parce que c'est là où il faut payer la douane pour Diarbekir qui n'en est qu'à deux journées, à savoir deux piastres et un quart pour chaque charge de marchandise.

Merdin<sup>15</sup> n'est qu'à deux lieues de Cousasar. C'est une petite ville assise sur une montagne avec de bonnes murailles et une belle fontaine qui vient du château. Ce château est du côté du nord dans un lieu encore plus élevé d'où il commande la ville ; et il y a un bacha qui a sous lui deux cents spahis et quatre cents janissaires. Merdin est le lieu d'où est sortie la signora « Maani Gioerida, première femme de Pietro della Valle », assez connu par ses fameux voyages.

Ce ne fut qu'à mon quatrième voyage que je fus voir cette ville, et à notre retour de Cousasar je trouvai les douaniers qui faisaient la visite des marchandises. Quand ils surent qu'il y avait des Francs dans la caravane, ils nous demandèrent six piastres par tête ; mais enfin, après une longue contestation et les menaces que nous leur fîmes d'écrire à Constantinople à l'ambassadeur de France s'ils ne se contentaient pas de prendre ce qui leur est dû sur les marchandises sans s'attaquer aux personnes, les marchands turcs soutenant d'ailleurs notre parti, nous en fûmes quittes chacun pour trois quarts de piastre et nous demeurâmes bons amis. Le soir, ils nous envoyèrent secrètement du bon vin et nous firent prier que nous ne le montrassions à personne.

---

Hisar qui est actuellement réduite à un simple village ». C'est l'actuel Kiziltepe, à une vingtaine de kilomètres au sud de Mardin.

15. Mardin, chef-lieu actuel du département du même nom.

Avant que de partir de Cousasar, il faut remarquer que ce village qui est assez grand est habité pour la plus grande partie par des chrétiens arméniens et nestoriens. Les Arméniens font le service en leur langue, et les nestoriens en langue chaldaïque. Ces derniers me montrèrent deux bibles en grand volume dans la même langue chaldaïque, écrites sur du vélin et dont toutes les lettres capitales sont d'or et d'azur. Elles paraissent fort anciennes, et un de leurs prêtres me dit qu'il y a neuf cent trente-sept ans que l'une est écrite, mais que pour l'autre il n'y a que trois cent soixante-quatorze ans. Dès que le service est achevé, ils les enferment dans un coffre et ils le cachent sous terre. Je voulus donner deux cents piastres de la plus vieille de ces deux bibles ; mais ils n'osèrent me la vendre, parce qu'elle appartenait à l'église et qu'ils n'étaient pas en droit d'en disposer.

Le vingt-septième, après une marche de neuf heures, nous arrivâmes au gîte à Karasera<sup>16</sup>, qui a été autrefois une grande ville, et sans doute habitée par des chrétiens, comme on peut juger par sept ou huit églises qu'on y voit encore à moitié rompues et dont les clochers ne sont pas gâtés. Elles sont assez éloignées les unes des autres, et au nord d'une de ces églises il y a une belle galerie, au bout de laquelle on trouve une petite porte par où on descend un escalier d'environ cent marches dont chacune a dix pouces de haut. Venant sous cette église, on en trouve une autre plus grande et plus haute de voûte, laquelle est soutenue par plusieurs piliers. Le bâtiment est fait avec tant d'art qu'on y voit plus clair que dans celle de dessus ; mais, depuis quelque temps, la terre a bouché plusieurs fenêtres. Le grand autel est dans la roche, et au côté droit on y voit une chambre qui reçoit le jour de plusieurs petites fenêtres pratiquées dans le roc. Sur la porte de l'église d'en haut, on voit une grande pierre de taille où il y a plusieurs lettres qu'on ne peut pas connaître. Au nord

---

16. Kara Dara d'après Ainsworth. Il s'agit des ruines de Dara, l'ancienne Anastasiopolis.

de la même église, il y a deux grandes citernes sous terre, chacune d'environ quatre cent cinquante pas de long, avec deux grandes arcades soutenues de plusieurs piliers. Tous les ans, on les emplit d'une eau qui descend de la montagne prochaine et fait une petite rivière. A un quart de lieue de cette église, on descend huit ou neuf cents pas parmi des roches et on n'y trouve de côté et d'autre que de petites chambres creusées dans le roc. Sur chaque porte il y a une croix, et dans chaque chambre comme une table, un banc et une petite place un peu creusée de la longueur d'un homme, avec une forme de chevet au bout comme une manière de lit, le tout taillé dans le roc. Au fond de ces roches, on trouve une grande salle, autour de laquelle est entaillé un banc pour s'asseoir. Ce qui sert de plancher d'en haut est tout uni et non pas voûté, et au milieu il y a un trou qui perce jusqu'au-dessus de la montagne. Comme il ne donne point de clarté, il y a apparence qu'il n'a été fait que pour laisser sortir la fumée s'ils y faisaient la cuisine, ou bien pour attirer la fraîcheur, comme j'ai vu en plusieurs villages le long du golfe Persique. Sur la porte de cette dernière grotte, on voit entaillée dans la roche la figure d'un feu, où sont représentées plusieurs personnes au milieu des flammes. Au-dessus de la plus haute de ces montagnes, il y a un méchant village d'où on peut tirer des vivres. Mais avant que la caravane arrive, quelques marchands vont s'informer des pâtres s'il n'y a point de voleurs dans les grottes où ils se viennent souvent cacher. L'an 1638, Sultan Amurat allant assiéger Bagdat passa par ce même lieu, tant pour voir ces ruines que pour faire raser un fort qui était à deux lieues de Karasera et qui servait de retraite aux voleurs du pays. Il fit nettoyer en même temps quatre journées de chemin, qui était très incommodé à cause d'une prodigieuse quantité de pierres qu'il fit ôter et accumuler par monceaux d'espace en espace, ce qui servait à montrer le grand chemin. Il fit bâtir aussi un pont pour passer la rivière, et le passage du Grand Seigneur dans ces quartiers-là fut avantageux aux voyageurs.

Le vingt-huitième, nous marchâmes huit heures et arrivâmes à Nesbin<sup>17</sup>, anciennement Nisibis. Deux ou trois heures au-deçà, il y a assez proche du chemin une espèce d'ermitage. C'est une petite chambre dans un enclos de murailles, et dont la porte est si basse qu'il se faut presque traîner sur le ventre pour y entrer. A mon quatrième voyage, ayant pris la même route jusqu'à Moussul, trois ou quatre Juifs de notre caravane s'avancèrent vers cet ermitage pour y aller faire leur dévotion, parce qu'ils croient que c'est le lieu où est enseveli le prophète Elisée.

Le pays qui s'étend depuis Cousasar jusqu'à Nesbin est une large campagne et, la première journée, on ne voit autre herbe sur la terre que de la pimprenelle, dont la plante est si grosse qu'il s'en trouve d'un pied et demi de diamètre. La journée suivante, la campagne est couverte d'une grande feuille verte et épaisse, dont l'oignon est gros comme un œuf d'oie. On y voit aussi quantité de fleurs jaunes, rouges et violettes, des tulipes de différentes couleurs et des anémones et narcisses simples. En général, la plus grande partie de la Mésopotamie est infertile et en friche, et il n'y a que peu de bons endroits, qu'on pourrait rendre meilleurs en y apportant plus de travail et d'industrie.

Nesbin n'est plus que l'ombre de l'ancienne Nisibis, et ce n'est à présent qu'un gros village dont la plupart des habitants sont chrétiens arméniens et nestoriens. Notre caravane fut camper à une demi-lieue plus loin dans un cimetière qui touche l'église des Arméniens. Le lendemain à la pointe du jour, entendant chanter, j'eus la curiosité d'entrer dans l'église, où je vis un évêque arménien avec sa mitre et sa crosse qui n'était que de bois, accompagné de plusieurs prêtres et de beaucoup de gens qui assistaient à la messe. Les pères capucins étaient avec moi, et l'évêque voyant que nous étions francs, dès que l'office fut achevé, nous vint faire

---

17. L'actuelle ville de Nusaybin, sur la frontière turco-syrienne. Kinneir, au début du xix<sup>e</sup> siècle, n'y trouve qu'un petit village.

civilité et s'offrit de nous faire voir ce qu'il y avait de remarquable en ce lieu-là. Il nous mena sous l'église dans une chapelle, où il nous montra le sépulcre de saint Jacques, évêque de Nisibi<sup>18</sup>. Il y a dans leur cimetière une pierre d'un pied d'épaisseur et haute de six ou environ, sur laquelle nous vîmes appliquées plusieurs chandelles de cire et de suif, que ces pauvres gens vont offrir dans leurs besoins, et particulièrement dans leurs maladies. Ils croient que cette pierre a servi de piédestal à la statue d'un saint qui était dessus et que les Turcs ont abattue, et ils rendent les mêmes honneurs à la pierre qu'à la figure du saint. On y voit bien encore quelques caractères romains, mais à demi effacés et interrompus en quelques endroits, de sorte qu'on n'en peut tirer aucun éclaircissement certain pour savoir à l'honneur de qui la statue avait été élevée. A une grande demi-lieue de Nesbin, du côté du levant, il passe une assez belle rivière qu'on traverse sur un pont de pierre. On voit sur le chemin plusieurs pans de muraille avec une grande arcade, d'où l'on peut juger qu'anciennement la ville s'étendait jusqu'à la rivière. A deux portées de mousquet du pont, vers le couchant, le long de cette même rivière, on trouve une pierre à moitié enterrée sur laquelle sont écrits quelques mots latins, qui font connaître qu'elle a servi de couverture au tombeau d'un général d'armée qui était français, mais dont on ne peut lire le nom que le temps a effacé. Le même évêque nous apprit qu'autrefois, les Mores ayant assiégié la ville, une étrange multitude de moucherons étant venue en une nuit tourmentèrent si furieusement et les hommes et les chevaux qu'ils furent contraints de lever le siège. On paie à Nesbin la douane comme aux autres lieux, c'est-à-dire deux piastres et demie par charge de mule ou de cheval. Nous y demeurâmes trois jours entiers, pendant lesquels nous nous fournîmes des provisions nécessaires jusqu'à Moussul, éloigné de Nesbin de cinq journées, le pays étant presque partout désert et inhabité. On ne trouve de l'eau qu'en deux

---

18. Saint Jacques de Nisibis, mort en 338.

endroits, laquelle n'est pas trop bonne, et de temps en temps quelques pauvres pâtres qui habitent sous des tentes.

Le premier jour d'avril, nous partîmes de Nesbin et, après avoir marché onze heures, nous vînmes camper auprès d'un ruisseau où quelques bergers nous apportèrent des poules.

Le second, nous fûmes dix heures à cheval et vînmes au gîte auprès d'un méchant village où il ne se trouva rien à manger.

Le troisième, la traite fut de treize heures, et nous nous arrêtâmes proches d'une méchante fontaine dont à peine l'eau était bonne pour nos chevaux.

Le quatrième, nous marchâmes dix heures et vînmes camper auprès d'une petite rivière, où on voit les ruines d'un pont et d'une forteresse qui l'accompagnait.

Le cinquième, il fallut marcher onze heures pour arriver à Moussul qui est peu éloignée de l'ancienne Ninive.

Moussul<sup>19</sup> est une ville qui paraît belle au-dehors avec de hautes murailles de pierre de taille ; mais au-dedans elle est presque toute ruinée et n'a que de petits bazars borgnes, avec un petit château sur le Tigre qui est la demeure du bacha. En un mot, il n'y a rien de curieux à voir à Moussul, et le lieu n'est considérable que par le grand abord des négociants, surtout des Arabes et des Curdes qui habitent l'ancienne Assyrie qu'on appelle aujourd'hui Kurdistan, où il se fait une grande récolte et un grand commerce de noix de galle. Il y a dans la ville quatre sortes de chrétiens : des Grecs, des Arméniens, des nestoriens et des maronites. Les Capucins y avaient une petite maison le long du Tigre ; mais, le bacha leur ayant fait une avanie parce qu'ils voulaient un peu l'accroître, ils ont été contraints de l'abandonner. La ville est gouvernée par un bacha, qui entretient pour sa milice, tant de janissaires que de spahis, près de deux mille hommes.

Il n'y a que deux méchants caravanseras dans Moussul,

---

19. Lire Mossoul.

et s'étant trouvés pleins à notre arrivée, je fis dresser ma tente dans le Meydan qui est la grande place du marché. Notre caravan-bachi appelé Cogia Sapha, arménien de religion et né à Ispahan, ayant passé souvent à Moussul et étant connu du maître du caravansera, y obtint deux chambres. Il ne voulut pas dresser la tente comme nous, pour n'être pas obligé de faire garde la nuit ; mais il eut lieu de s'en repentir le lendemain par le peu de sûreté qu'il trouva dans un lieu où il la croyait entière. Quoique le caravansera ferme bien toutes les nuits, il ne laissa pas d'être volé fort subtilement. Comme il ne voulait demeurer là que deux ou trois jours, il se contenta de mettre en pile ses balles de marchandises auprès de sa chambre ; mais il ne s'aperçut pas qu'un côté du caravansera donnait sur la muraille de la ville et que quelque canaille s'était laissée enfermer exprès le soir dans le caravansera, ce qu'il est malaisé de reconnaître parmi tant de monde. Sur le minuit, des voleurs se tenant sur la muraille jetèrent une corde avec un crochet au bout à leurs camarades qui étaient en bas et, enlevant les balles en haut, les ouvrirent à la hâte et en tirèrent ce qu'il y avait de meilleur. Leur vol fut particulièrement de martes zibelines, et ils en prirent environ pour mille écus de dix mille que les balles pouvaient valoir. Ils en avaient déjà enlevé quatre, et à la cinquième qui tomba avec bruit un valet du caravan-bachi s'éveilla et mit d'abord l'alarme dans tout le caravansera. Chacun courut aussitôt aux armes et, nous qui étions sous nos tentes dans la place où répond la porte du caravansera, nous tirâmes en même temps en l'air quelques coups de pistolet et d'arquebuse. Le bacha, surpris de ce bruit, sortit aussitôt avec plusieurs janissaires pour y mettre ordre et, s'étant informé du fait, nous envoya avertir de sa venue avec commandement de ne plus tirer. Quelque recherche que l'on pût faire cette nuit-là et les jours suivants, on ne put avoir aucune nouvelle des voleurs ; et il y a bien de l'apparence que le bacha eut sa part du vol, soit qu'il fût du complot, soit qu'il fermât les yeux après avoir découvert l'affaire.

Avant que de passer la rivière pour aller voir l'ancienne Ninive, je dirai ce que j'ai remarqué en général du Tigre et de l'Euphrate touchant la différence de leur cours et de leurs eaux. L'eau de l'Euphrate me parut rougeâtre et moins rapide que celle du Tigre, qui semble blanchâtre comme celle de la Loire. Le cours de l'Euphrate est beaucoup plus long que celui du Tigre, et j'ai parlé de sa source au livre précédent. Dans la suite de mes relations, j'aurai lieu de dépeindre plus particulièrement le cours et la nature de ces deux rivières, et pour cette heure je passerai le Tigre sur un pont de bateaux pour aller voir les tristes ruines d'une ville qui a fait tant de bruit et qui n'a conservé presque aucune marque de son ancienne splendeur.

Ninive, qui était bâtie sur la rive gauche du Tigre du côté de l'Assyrie, n'est à présent qu'une confusion de vieilles mesures qui s'étendent environ une lieue le long du fleuve. On y voit quantité de voûtes ou cavernes inhabitées, sans qu'on puisse bien juger si ces voûtes servaient de demeure aux habitants ou s'il y a eu au-dessus quelque chose d'élevé, la plupart des villages de Turquie étant comme enfoncés dans la terre ou ne venant guère qu'au premier étage. A une demi-lieue du Tigre, il y a une petite colline entourée de plusieurs maisons, et au-dessus une assez belle mosquée. C'est où ceux du pays disent que le prophète Jonas est enterré<sup>20</sup>, et ce lieu-là leur est en si grande vénération qu'il n'y a point de chrétien qui puisse y entrer, si ce n'est secrètement par une faveur particulière et en donnant de l'argent. Ce fut de la sorte que j'y entrai avec les deux pères capucins ; mais il nous fallut attendre la nuit et nous déchausser selon la coutume. Au milieu de la mosquée, on voit un sépulcre couvert d'un beau tapis de Perse de soie et d'argent et, aux quatre coins, quatre grands chandeliers de cuivre avec des cierges, outre plusieurs lampes et œufs d'autruche qui pendent au plancher. Nous vîmes quantité de Mores

---

20. La colline de Nabi Yunus (prophète Jonas), également visitée par Ainsworth.

hors de la mosquée, et dedans il y avait deux dervis qui lisaiient l'Alcoran.

On voit hors de Moussul, à la portée du mousquet vers l'occident d'été, un grand monastère ruiné avec un clos de hautes murailles dont la plus grande partie est encore debout.

Nous demeurâmes huit ou dix jours à Moussul et, tout étant prêt pour continuer notre voyage, nous nous mêmes joyeusement en chemin. Mais, ayant à faire une histoire assez particulière au sujet d'un Vénitien qui se mit avec nous à Alep dans la caravane, j'ai cru à propos de laisser prendre haleine au lecteur et de lui faire un chapitre à part de ce qui nous arriva dans la suite du voyage depuis Ninive jusqu'à Ispahan.

SUITE DE LA MÊME ROUTE DEPUIS NINIVE  
 JUSQU'A ISPAHAN, AVEC L'HISTOIRE D'UN AMBASSADEUR  
 NOMMÉ DOMINICO DE SANTIS

Après avoir passé le Tigre, nous ne fûmes camper qu'à trois quarts d'heure de Ninive pour attendre quelques marchands qui venaient grossir la caravane. La route que nous voulions tenir n'est pas la route ordinaire pour gagner la Perse ; mais il y a moins de douanes à essuyer de ce côté-là, et même le chemin est plus court, la caravane n'ayant mis que cinquante-huit jours pour aller d'Alep à Ispahan. Du bord de la rivière jusqu'au lieu où nous campâmes ce soir-là, ce sont de continues ruines, ce qui nous persuade assez que c'est le même lieu où était située l'ancienne Ninive.

Nous demeurâmes campés deux jours assez proche de la mosquée où est le sépulcre de Jonas selon la tradition des Turcs, et on fit choix d'un des principaux marchands curdes pour être notre caravan-bachi, quoique ces peuples soient naturellement larrons et qu'il faille toujours avec eux être sur ses gardes. Mais il fallut user de politique, parce que nous allions traverser leur pays qui est, comme j'ai dit, l'ancienne Assyrie, connue aujourd'hui sous le nom de Curdistan, et que le langage de cette province est un langage tout particulier.

Les deux premières journées, nous passâmes plu-

sieurs petits ruisseaux qui viennent des montagnes et se vont rendre dans le Tigre. Notre premier gîte fut en rase campagne proche d'un petit ruisseau ; et, le second soir, nous vîmes camper au bord d'une grande rivière qui sort des montagnes du côté du nord et court au midi se décharger dans le Tigre. Elle s'appelle Bohrus<sup>1</sup> et est fort rapide, et, entre la quantité de poisson que l'on y trouve, il y a surtout d'excellentes truites. La caravane fut deux jours à passer cette rivière, à cause qu'il n'y a point de bateaux. On lie de longues perches ensemble cinq ou six l'une sur l'autre comme un train de bois flotté, ce qu'en leur langue les gens du pays nomment un *kilet*<sup>2</sup>. Ils le font carré et ils mettent au-dessous environ cent peaux de bouc pleines de vent, afin que le kilet qui en est supporté soit plus haut sur l'eau. Il faut que le marchand ait soin d'étendre dessus de gros feutres épais qu'il porte avec lui, afin que l'eau ne puisse percer et que les balles de marchandise qui font enfoncer le kilet ne soient pas mouillées. Il y a quatre perches aux quatre coins qui servent de rames, et qui ne peuvent pas faire grand effet pour surmonter la rapidité de l'eau ; de sorte qu'on est contraint de remonter du côté de deçà environ quatre cents pas et de dévaler autant de l'autre en-dessous du lieu où on doit aborder, tant l'eau est forte principalement après la pluie qui fait enfler la rivière. Quand on a gagné l'autre bord, il faut à force d'hommes remonter le kilet jusqu'au lieu où les marchandises doivent être déchargées. Toutes les balles étant à terre, on tire le kilet hors de l'eau, tant pour rhabiller les autres que pour le remonter plus aisément à force de mules sur lesquelles on le charge. Pour ce qui est des chevaux, des mules et des ânes qui portent tant les hommes que les marchandises, dès que les pâtres qui sont dans

---

1. La rivière s'appelle Khazir-su, elle se jette dans le Grand Zab, lui même affluent du Tigre. L'origine du nom donné par Tavernier n'est pas claire.

2. *Kilek* : moyen de transport fluvial, toujours utilisé dans la région.

les montagnes voisines découvrent une caravane ou quelques gens à cheval, ils viennent promptement au bord de la rivière pour les passer. Ils n'ont qu'un sac de toile ou de poil de chèvre qui leur sert d'habit, et quand il faut passer, ils tirent ce sac au-dessus de leur corps, et se l'entortillent autour de la tête comme un turban. Chacun d'eux se lie une peau de bouc enflée sur l'estomac, et deux ou trois des plus experts, montant sur pareil nombre des meilleurs chevaux qui sont bridés, entrent les premiers dans l'eau, et d'autres se mettent à la nage pour chasser devant eux les chevaux et les mules. Ils prennent d'une main la queue de l'animal et de l'autre ils le frappent, et s'ils en reconnaissent quelqu'un de faible, ils lui attachent une outre enflée sous le ventre pour le soulager. Par ces difficultés qui se trouvent à passer cette rivière, il est aisément de juger qu'une caravane de cinq ou six cents chevaux y emploie plus d'un jour.

Toute la caravane ayant heureusement gagné l'autre bord, elle poursuivit sa route pendant deux ou trois jours par un chemin très fâcheux. La première journée, les chevaux furent continuellement dans l'eau jusqu'à mi-jambe et, la journée suivante avec une partie de la troisième, nous marchâmes dans une campagne fort déserte, où il se trouva toutefois un peu d'herbe pour les chevaux et quelques broussailles pour faire cuire du riz. Ce mauvais chemin étant passé, nous vîmes à une autre rivière appelée la Grande Zarbe<sup>3</sup> et nous la passâmes sur un pont de vingt-neuf arcades de pierre de taille. On croit que ce pont a été fait par Alexandre le Grand pour passer son armée quand il marchait contre Darius. A un quart de lieue de ce pont vers l'occident d'été, il y a deux rivières qui s'assemblent et qui vont se rendre dans le Tigre. Du pont, nous vîmes à une petite ville appelée Chirezoul<sup>4</sup>, qui

---

### 3. Le Grand Zab.

4. Tavernier suit depuis Birecik, à travers Urfa, Nusaybin et Mossoul, la route actuelle. L'étape ici décrite est donc Arbil et la description donnée correspond à celle de Kinneir.

est sur une éminence et a comme trois redoutes. Il y a un bacha à qui il fallut faire un petit présent pour laisser passer la caravane, et nous demeurâmes là deux jours campés au bord d'un petit ruisseau. De là, nous marchâmes une journée entre des montagnes arides sans trouver de l'eau, et le lendemain nous entrâmes dans une belle plaine où il y a quantité d'arbres fruitiers. C'est la plaine d'Arbèles où Alexandre défit Darius, et elle a bien près de quinze lieues de tour. Elle est arrosée de quantité de ruisseaux, et environ au milieu de la plaine s'élève une petite montagne de demi-lieu de circuit. Elle est couverte des plus beaux chênes que l'on puisse voir, et il y a au-dessus des ruines d'un château qui a toutes les marques d'avoir été un bel édifice. Ceux du pays disent que c'est le lieu où Darius était quand il donna la bataille contre Alexandre. A trois lieues de là, près d'une grande montagne du côté du nord, on voit encore les ruines d'un autre château et de plusieurs maisons, où ils ajoutent que Darius avait une partie de ses femmes quand il perdit la bataille, et ce château est assis en une admirable vue. Du pied de cette montagne, il sort une source qui à un quart de lieue de là fait une rivière qui pourrait porter de grands bateaux. Elle va serpentant autour des montagnes qui sont au midi et, à deux journées de là, vient passer près d'une ville appelée Cherazoul<sup>5</sup> où il y a un beau pont de pierre de dix-neuf arcades, dont le grand Cha-Abas en fit rompre trois après qu'il eut pris Bagdat. Cette ville de Cherazoul est construite d'une autre manière que les autres villes, étant toute pratiquée dans le roc escarpé l'espace d'un quart de lieue, et on monte aux maisons par des escaliers de quinze ou vingt marches, tantôt plus et tantôt moins selon l'assiette du roc. Ces maisons n'ont pour toute porte qu'une manière de meule de moulin, qu'on n'a qu'à rouler pour l'ouvrir le jour et la fermer la nuit,

---

Il y a seulement confusion du nom avec celui d'une des étapes ultérieures.

5. Shahr-i Zor, l'actuelle Sulaimanya. A partir de ce point voir carte III.

les jambages de la porte étant taillés au-dedans pour recevoir la pierre qu'on roule, qui est alors au niveau du roc. Au-dessus des maisons qui sont comme des niches dans la montagne, on a creusé des caves où les habitants retirent leur bétail ; ce qui fait juger que ce lieu-là a été une forte retraite pour défendre la frontière contre les courses des Arabes et des bédouins de la Mésopotamie.

Nous arrivâmes à Cherazoul la veille de Pâques et nous demeurâmes trois jours pour nous rafraîchir après le carême que nous avions passé tous ensemble assez maigrement. Le jour de Pâques, je fis étendre un tapis proche de quelques sources qui sortent à gros bouillons et invitai à manger les deux pères capucins. Mais, m'ayant prié d'attendre qu'ils eussent achevé leur office, l'impatience me prit et, ayant mangé un morceau de pain, je me fis verser un verre de cette eau avec un peu de vin, ce qui lui donna une pointe d'aigreur telle que l'ont d'ordinaire les eaux minérales. J'en bus un second verre et, quelques moments après, je sentis tout à coup du désordre dans mon ventre, deux verres de cette eau produisant le même effet qu'une forte purgation. Je n'eus presque pas le temps de me reconnaître et, ayant la curiosité de savoir si cette eau ferait un aussi prompt effet sur d'autres que sur moi, j'ordonnai à un valet d'en verser aussi aux pères quand ils mangeraient. Ils n'en eurent pas plutôt bu que je m'aperçus qu'elle faisait déjà son opération ; mais ils en furent travaillés un peu moins que moi, n'ayant pas voulu qu'ils en bussent un second verre. Ces sources bouillonnent sur le bord d'une rivière nommée Altun-sou<sup>6</sup>, ou rivière d'or, qui se jette dans le Tigre environ à trois journées au-deçà de Bagdat.

Le lendemain, nous vîmes au gîte à un méchant village sur la frontière de Turquie et de Perse.

Le jour suivant, qui fut le cinquième de notre départ de Ninive, nous passâmes quantité de marais et des eaux chaudes qui font la séparation des deux empires.

---

6. Il s'agit probablement du Petit Zab.

A cette entrée de la Perse, on trouve d'abord une haute montagne pleine de beaux chênes qui portent la noix de galle, et la caravane ne peut gagner le dessus en moins de quatre heures. En montant, et surtout quand nous fûmes au sommet, nous ouîmes tirer plusieurs coups de mousquet et ne pûmes nous imaginer autre chose, sinon que les gens du village d'où nous étions partis le matin étaient à la chasse des porcs sauvages dont ces marais sont remplis et des cerfs et des biches qui courent par troupes dans ces montagnes. Je me souviens que ces paysans ne nous voulaient rien vendre que pour de la poudre et du plomb, et que notre caravan-bachi nous avait avertis de ne leur en point donner de peur qu'ils ne s'en servissent contre nous-mêmes. Les coups étant trop fréquents et trop gros pour être des chasseurs, nous étions dans l'incertitude de ce que ce pouvait être ; ce qui nous obligea à nous tenir sur nos gardes, et nous aurions sans doute doublé le pas si nous eussions su le malheur dont nous étions menacés, comme nous l'apprîmes dans la suite. Ayant passé la montagne, nous entrâmes dans une fort belle plaine entrecoupée de plusieurs ruisseaux et, la nuit approchant, nous fîmes dresser nos tentes, ne craignant plus rien, parce que nous étions sur les terres du roi de Perse où l'on voyage avec une entière sûreté. Nous envoyâmes nos valets aux tentes des paysans qui étaient aux environs pour chercher des vivres ; mais presque tout le pain qu'ils nous apportèrent n'était que de gland, une partie de ces pauvres gens n'en mangeant pas d'autre. Ce gland est de la grosseur de nos noix, et je pris plaisir dans un autre voyage d'en apporter à Alep une branche où il y avait trente glands et vingt-trois noix de galle, de quoi je fis présent à Monseigneur notre consul.

La province où nous marchions alors fait la plus grande partie de l'ancienne Assyrie, et celui qui en était gouverneur s'appelait Soliman Kan. J'ai dit qu'en partant d'Alep un Vénitien appelé Dominico de Santis se mit dans la caravane, et j'en ferai l'histoire à mesure que nous approcherons d'Ispahan. Il avait des lettres

de créance du pape, de l'empereur, du roi de Pologne et de la république de Venise pour le roi de Perse et était passé dans la caravane sur les terres du Grand Seigneur sans qu'on sût qui il était ni le sujet de son voyage ; mais dès qu'il fut hors de la Turquie, il se déclara ouvertement et, n'ayant plus rien à craindre, prit la qualité d'ambassadeur de la république de Venise.

De la plaine où nous avions campé, il y a deux bonnes journées de chemin jusqu'à un gros bourg accompagné d'une petite forteresse de brique cuite au soleil. C'est où le gouverneur de la province tient un lieutenant, qui a environ deux mille chevaux sous son commandement pour garder cette frontière. La forteresse est à la droite vers le midi, éloignée de trois heures du grand chemin, et le caravan-bachi fut selon l'ordre donner avis à ce lieutenant que la caravane était arrivée, et pour lui faire savoir aussi quelles sortes de gens et de marchandises il y avait. Ce Vénitien, comme je dirai ailleurs, était un très petit génie qui répondait mal à la qualité d'ambassadeur, et, l'ayant vu autrefois aux Indes en très pauvre état au service d'un ecclésiastique noir que le pape honora depuis d'un évêché, je crus que la charité m'obligeait à lui donner de bons avis en cette rencontre, comme je l'avais assisté de ma bourse en d'autres. Sans les pères capucins et moi, il aurait été souvent fort embarrassé, et je voulus bien qu'il se servît d'ordinaire de mon truchement. Mais j'avais lieu de m'étonner de ce que de si grands princes et une si sage république envoyoyaient un homme de cette sorte en ambassade pour une affaire de l'importance de celle dont il s'agissait alors. Le Grand Seigneur avait porté ses armes dans la Candie, et il était question de porter le roi de Perse à lui déclarer la guerre pour détourner cet orage de dessus la Chrétienté. Je représentai donc à l'ambassadeur qu'il était à propos de faire savoir son arrivée au commandant de la forteresse, afin qu'il en pût donner avis à Soliman Kan, gouverneur de la province, et Soliman Kan au roi selon qu'il se pratique d'ordinaire. Il me remercia de mon conseil et me pria

d'envoyer mon truchement, ce que je lui accordai très volontiers. C'était un jeune homme de Bagdat, qui parlait six langues et ne manquait pas d'esprit. Un peu après minuit, la caravane commençant à marcher, le caravan-bachi et mon truchement prirent le chemin de la forteresse, faisant leur compte de nous venir joindre le soir où la caravane devait camper. Mais le caravan-bachi et mon truchement ne revinrent que le lendemain avec le sous-commandant du fort, qui vint faire compliment à l'ambassadeur de la part du commandant, et à moi ensuite, nous priant l'un et l'autre de ne point passer sans manger avec lui. Il ne priait point les pères, parce qu'on lui avait dit qu'ils étaient indisposés ; mais il leur envoyait des vivres qui ne leur furent pas fort nécessaires. Car dès qu'on est dans la Perse, les pâtres tant des montagnes que de la plaine, qui vivent tous sous des tentes, apportent aux caravanes quantité de vivres, le pays étant bon en cet endroit, soit pour le bétail, soit pour la chasse.

L'ambassadeur et moi, suivis de mon truchement et de quelques marchands arméniens qui parlaient un peu italien, partîmes avec le sous-commandant et marchâmes environ trois heures dans les montagnes. A moitié chemin, nous passâmes un bois où nous ouïmes siffler, sans savoir ce que ce pouvait être. Le sous-commandant, qui vit que cela nous surprit, nous fit passer au lieu d'où venait ce sifflement, et nous trouvâmes que c'était un serpent de la grosseur d'une cuisse d'homme et de douze pieds de long, dont la tête s'était prise entre deux branches, ce qui lui causait de la douleur. De ces montagnes, nous entrâmes dans une agréable plaine, où le commandant de la forteresse nous attendait sous sa tente. Il l'avait fait dresser au bord d'une rivière entre plusieurs gros noyers qui donnaient de l'ombre, et étant assis sur un grand tapis de soie, dès que nous parûmes, il se leva et nous salua d'une manière tout à fait civile. Il nous dit que nous étions les bienvenus, et qu'assurément Cha-Abas son maître serait ravi de voir que les monarques chrétiens lui envoyoyaient un ambassadeur, qu'il en allait écrire à

Soliman Kan, gouverneur de la province, et qu'en cette qualité c'était à lui à la faire savoir au roi. Pendant qu'il écrivit, on nous apporta des fruits nouveaux et des confitures sèches et liquides, avec des melons de l'année précédente, qui étaient aussi frais que si on fût venu de les prendre sur la plante. La lettre étant écrite, il fit partir son courrier et lui donna ordre de dire à un *daroga*<sup>7</sup> ou juge d'un lieu par où nous devions passer qu'il nous donnât des vivres pour nous et pour nos montures jusqu'à ce que nous fussions auprès de Soliman Kan. Le courrier étant parti, le commandant nous fit plusieurs questions touchant la guerre entre le Grand Seigneur et les Vénitiens, combien de milliers d'hommes le Turc pouvait avoir tant par mer que par terre et quel était le nombre de ses galères et de ses vaisseaux ; sur quoi nous satisfîmes selon la connaissance que nous en avions. Pendant cet entretien, on étendit le *sofra* sur le tapis où nous étions assis, et il fut aussitôt couvert de grands plats de pilav et de quelques autres viandes assez bien apprêtées pour le pays. Il nous fit donner de très bon vin, mais il n'en voulut pas boire. Quand nous nous levâmes de table, il était environ onze heures de nuit, et sans de grands compliments nous remerciâmes le commandant et prîmes congé de lui. Pendant que nous mangions, on avait eu soin de nos chevaux que nous trouvâmes sellés et bridés, et le même sous-commandant qui nous avait amenés revint nous conduire. Sur les trois heures après minuit, nous arrivâmes à la caravane où tout le monde dormait et nous demeurâmes au même lieu tout le long du jour pour faire nos provisions de bouche tant pour les hommes que pour les chevaux. Nous envoyâmes à quelques villages pour avoir du vin ; car du lieu où nous étions campés jusqu'à Sneirne<sup>8</sup>, qui est la ville où le gouverneur demeure,

7. Mot dérivé du mongol *daru* (presser, sceller). Sous les Safevides le nom de *darughâ* était employé pour désigner le personnel des grands services du gouvernement.

8. Le Sneirne de Tavernier ne peut être que la ville de Sehnah, l'actuelle Sanandadj dans le Kurdistan iranien.

il y a quatre journées de chemin par un pays assez rude. Il n'est habité que par des pâtres, que dans le pays on appelle Turcomans, qui viennent dans les montagnes avec leurs troupeaux pour manger l'herbe six mois de l'année. Nos valets revenus avec les provisions nécessaires, nous décampâmes sur les dix heures du soir, et le sous-commandant, ayant pris six soldats aux villages circonvoisins, nous dit qu'il avait ordre de ne point nous quitter qu'il ne nous eût conduits jusqu'à Sneirne et remis entre les mains de Soliman Kan.

Le second jour, nous vîmes camper entre des collines proches de plusieurs tentes de ces pâtres. C'était le lieu où le commandant avait ordonné par son courrier que nous fussions bien traités par le daroga. Un daroga est, comme j'ai dit, un juge de village ; mais celui-ci était chef de plusieurs familles, dont quelques-unes sont de la Mésopotamie et d'autres de l'Arabie. Ce sont tous des pâtres qui n'habitent point dans des maisons, mais qui se retirent avec leurs troupeaux dans le creux des rochers, soit que la nature les ait creusés de la sorte, soit que l'art et le travail des hommes aient contribué à leur rendre ces petites habitations commodes.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, quatre bons vieillards vinrent nous prendre, l'ambassadeur et moi, et nous menèrent à la tente du daroga. Elle était fort grande, et on y voyait comme plusieurs chambres et une salle au milieu couverte de beaux tapis. On nous fit asseoir sur des carreaux et on nous présenta d'abord à chacun une pipe de tabac, avec de l'eau pour nous laver les pieds. Une heure après, on apporta le pilav et quantité d'autres viandes, et à notre départ qui fut sur le minuit, ayant voulu présenter quelque chose au fils du daroga, le père s'en fâcha fort et nous témoigna qu'il croirait faire un crime de prendre quelque chose des hôtes du roi, surtout des personnes étrangères qui venaient de pays éloignés.

Le lendemain, nous vîmes camper entre des collines où il y avait une prodigieuse quantité de lys de plusieurs

couleurs dont la terre était toute couverte. Il n'y en a point de blancs, mais ils sont tous ou d'un beau violet, avec une raie rouge au milieu de chaque feuille, ou d'un beau noir qui les fait plus estimer. Ils sont de la forme de nos lys, mais beaucoup plus grands ; et, en buvant pendant quinze jours de l'eau où on fait infuser l'oignon de ces lys, c'est un remède souverain et infaillible pour guérir le mal vénérien. Nous voulions nous remettre en marche dès le soir pour arriver le matin à Sneirne ; mais notre conducteur nous pria d'attendre que l'ordre du gouverneur fût venu. Quelques heures après, nous vîmes un homme de bonne mine qui paraissait arabe, mais qui parlait persien, et que Soliman Kan envoyait à l'ambassadeur pour lui faire compliment. Il nous accompagna jusqu'à la tente que ce gouverneur avait fait dresser pour l'ambassadeur dans un jardin proche de la ville, où il fit aussi donner un logis aux pères capucins. L'ambassadeur envoya complimenter le kan par mon truchement, et, l'heure étant venue que nous devions l'aller voir, il envoya six de ses capitaines de cavalerie pour conduire l'ambassadeur qui me priait toujours de l'accompagner. La maison où il demeure est une des plus belles de Perse<sup>9</sup>, et nous le trouvâmes dans une galerie qui donne sur un jardin, de laquelle le pavé était couvert de tapis d'or et de soie, avec de grands carreaux de brocart de même nature qui étaient rangés le long du mur. Après quelque entretien touchant l'état des affaires de l'Europe, on servit le souper, où il y eut quantité de viandes, mais on ne nous donna point de vin et nous n'eûmes qu'une espèce de sorbet et du jus de grenade à la glace, avec du sucre pour ceux qui en voulaient mettre, les Turcs croyant que le sucre dissipe les vents que cause cette boisson. On demeura fort longtemps à manger, parce que c'est la coutume en Perse que, quand l'un se lève après avoir achevé de manger, un autre prend incontinent sa place, et le maître du festin a la patience

---

9. « Le gouverneur habite dans un palais somptueux » (Kinneir).

d'attendre que plusieurs de suite aient pris leur refec-  
tion, après quoi on fait tout lever sans cérémonie.  
Il arriva à l'ambassadeur de faire une action indécente  
durant le repas, et ce fut sa précipitation qui en fut  
cause. On ne se sert point en Perse de cuillers d'or  
ni d'argent comme en notre Europe, mais seulement  
de longues cuillers de bois qui peuvent atteindre de  
loin. Comme il y avait un certain brouet dans une  
grande porcelaine creuse qui garde longtemps la cha-  
leur, l'ambassadeur ayant avancé sa cuiller pour la  
remplir et avalé tout d'un coup ce qui s'y trouva, il ne  
put jamais en supporter la chaleur et, après plusieurs  
grimaces, il fut contraint de rejeter le tout avec la main  
en présence de toute la compagnie.

Après avoir demeuré cinq jours à Sneirne, le cara-  
van-bachi voulut poursuivre sa route, de quoi nous  
fûmes bien aises, et les pères capucins et moi accom-  
pagnâmes l'ambassadeur pour aller prendre congé du  
kan, à qui il fit présent d'une montre et d'une paire  
de pistolets. En revanche, le kan lui envoya le soir,  
quand il fut retiré dans sa tente, un beau cheval et un  
poulain de deux ans. Le lendemain, nous décampâmes  
à trois heures du matin et suivîmes notre route vers  
Amadan qui est éloignée de Sneirne de trois journées.

Amadan<sup>10</sup> est une ville des plus grandes et des plus  
considérables de la Perse, assise au pied d'une mon-  
tagne d'où il sort une infinité de sources qui vont arro-  
ser tout le pays. Son territoire est fertile en blé et en  
riz, dont il fournit la plupart des provinces voisines ;  
et c'est pour cette raison que plusieurs tiennent qu'il  
n'est point du tout avantageux au roi de Perse d'avoir  
Bagdat, parce qu'il lui coûte des sommes considérables  
à entretenir et qu'il tire d'Amadan ce qui est nécessaire  
aux autres provinces. Au contraire, le Grand Seigneur,  
par le voisinage de la Mésopotamie et de la Chaldée,  
le cours de rivières et les Arabes, ennemis des Perses,  
peut aisément entretenir Bagdat, tous les vivres étant  
à grand marché en ce pays-là et les paysans ne sachant

---

10. Hamadan.

où les aller débiter quand le roi de Perse en est maître.

Nous demeurâmes à Amadan environ dix jours à cause des pluies qui tombèrent, durant lesquelles les caravanes ne peuvent marcher. Pendant ce temps-là, nous reçumes plusieurs visites de riches marchands, principalement de quelques chrétiens de Babylone qui viennent tous les ans faire leurs emplettes tant à Amadan qu'à Ispahan. Ils furent ravis de nous voir là dans la crainte qu'ils avaient eue qu'on ne nous eût menés liés au bâcha de Bagdat, suivant l'ordre qu'il en avait donné au bâcha de Karkou et au bey de Charassou<sup>11</sup> qui commande la frontière de Turquie, comme ils l'avaient appris avant leur départ. La mousqueterie que nous ouïmes dans la montagne était de gens qui nous cherchaient pour nous faire un méchant parti, et si ce malheur nous fut arrivé, on aurait dû en rejeter toute la faute sur l'ambassadeur vénitien et sur la malice d'un rabbi qui partit avec nous d'Alep dans la caravane. Ce rabbi, voyant le temps court pour célébrer en Perse la fête des tabernacles qui approchait, et que nous avions encore un long chemin à faire pour nous rendre à Ispahan, nous quitta à Ninive pour aller passer la fête avec les Juifs de Babylone dont il était bien plus proche. Pour se faire de fête, il fut donner avis au bâcha qu'il avait laissé dans la caravane un Fringuis<sup>12</sup> qui portait la mine d'un espion, et d'un envoyé en Perse de la république de Venise, parce qu'il n'avait point de balles comme les autres marchands, mais seulement trois grands coffres où il y avait de fort belles hardes. Car le Vénitien les ouvrait quelquefois par vanité ou par imprudence, et exposant aux yeux de chacun des habits de satin et de brocart, des miroirs et autres nippes, le rabbi qui avait tout remarqué mit dans l'esprit du bâcha que c'était pour faire des présents à la cour de Perse. En effet, lorsque nous fûmes hors de Turquie, il se déclara ouvertement et

11. Il faudrait lire le pacha de Kirkouk et le bey de Shahr-i Zor.

12. Un Franc, c'est-à-dire un Européen.

mit au jour, comme j'ai dit, tout ce qui était dans ses coffres. Mais, avec le caractère d'ambassadeur, il n'en avait pas les qualités. Il se montrait si resserré et si chiche en toutes choses que s'il fallait quelquefois reconnaître le serviteur d'un kan ou des paysans qui nous apportaient quelques rafraîchissements, il ne mettait jamais la main à sa bourse. Il fallait que tout sortît de la mienne tandis qu'il en recevait tout l'honneur, ce qui me fit résoudre de faire bande à part, lui laissant mon truchement avec les deux pères capucins.

Après avoir demeuré quelques jours à Amadan, je partis avec trois valets et un guide pour Ispahan, où on se peut rendre à cheval le neuvième jour, la caravane qui marche lentement y employant le double.

N'ayant pas dessein de faire long séjour à Ispahan et voulant passer promptement aux Indes, les Hollandais ne voulurent pas permettre que je prisse d'autre logis que le leur. Le nazar ou grand maître de la maison du roi, ayant appris que l'ambassadeur que j'avais laissé dans la caravane devait arriver dans peu de jours, me pria de lui en faire le portrait. Pour l'honneur de notre Europe, je ne voulus pas lui dire ce que j'avais reconnu de son humeur mesquine et je feignis de n'avoir pas fait grande habitude avec lui. La veille de son arrivée, le nazar selon la coutume fit avertir tous les Francs de la part du roi qu'ils eussent à aller au-devant de l'ambassadeur, ce qui fut fait, et nous le conduisîmes d'abord à la porte d'Ali qui touche le palais du roi. C'est la coutume que tous les ambassadeurs aillent saluer cette porte, à cause d'une pierre de marbre blanc faite en dos d'âne et qui sert de marche, laquelle on tient pour avoir été anciennement apportée de l'Arabie où ce prophète faisait sa demeure. Lorsqu'on a enjambé cette pierre sans la toucher, ce qui serait un crime, on entre dans une espèce de galerie où d'un côté on voit plusieurs chambres qui servent d'asile et de lieu de franchise aux criminels, le roi même ne les en pouvant tirer. Le jour que le nouveau roi reçoit en cérémonie les marques de la royauté, il va enjamber cette même pierre, et si par mégarde il la

touchait, il y a quatre gardes à la porte qui feraient semblant de le repousser rudement. Le maître des cérémonies voulut ensuite mener le Vénitien dans un logis que le roi donne d'ordinaire aux ambassadeurs selon la qualité du prince qui les envoie, et le bruit courait que celui-ci était envoyé de la part de trois grands monarques et d'une puissante république. Mais il le remercia et, pour des raisons qu'il eut, il aimait mieux aller loger chez le sieur Pietro Pentalet, de race vénitienne, chez lequel le maître des cérémonies le conduisit et y fit porter le dîner, quoique Pentalet y eût déjà pourvu de son côté. Comme nous fûmes au milieu du repas, j'eus la curiosité de savoir de combien de sortes de langues on y parlait, et il s'y en trouva jusqu'à treize. On y parlait latin, français, allemand, anglais, hollandais, italien, portugais, persien, turc, arabe, indien, syrien et malais, qui est la langue des doctes depuis le fleuve Indus jusqu'à la Chine et au Japon, et dans la plus grande partie des îles d'Orient, comme le latin dans notre Europe, sans compter le petit moresque ou jargon du pays. Il est malaisé de cette sorte de remarquer ce qui se dit dans une compagnie, parce que le même discours qui sera commencé dans une langue sera poursuivi dans une autre et achevé dans une troisième ; car, à cause de ce mélange de nations, il n'y a guère de Turcs ou d'Arméniens qui ne sachent trois ou quatre langues.

La civilité des Persans est grande, et le maître des cérémonies dit à l'ambassadeur que si la cuisine de Perse ne lui plaisait pas, il avait ordre de l'athemat-doulet<sup>13</sup>, qui est comme le grand vizir en Turquie, de lui offrir de l'argent au lieu de vivres pour se traiter à sa mode et faire apprêter les viandes selon son goût. L'ambassadeur, qui était extraordinairement avare, accepta l'offre de tout son cœur, et deux heures après on lui apporta un sac de cinquante tomans qui sont environ huit cents écus. Tous les Francs, scandalisés de cette sordide avarice, ne firent plus d'état de l'am-

---

13. *Itimad-ed dowla* : le support, ou la confiance, de l'Etat.

bassadeur et lui laissèrent faire seul sa cuisine qui était fort froide, se contentant souvent d'une rave ou d'un oignon et ayant été élevé dans cette mesquinerie. Quelques jours après, il eut audience du roi, à qui il présenta ses lettres de créance. Il en avait, comme j'ai dit, du pape, de l'empereur, du roi de Pologne et de la république de Venise. Celles des trois derniers Etats furent bien reçues, parce qu'elles avaient des sceaux d'or avec plusieurs enjolivements de feuillages d'or au papier, et comme on le pratique envers les princes, et particulièrement en Asie, mais celles du pape furent rejetées avec dédain, parce qu'elles n'avaient que des sceaux de plomb, comme on en met d'ordinaire aux bulles, et n'étaient écrites que sur une simple feuille de papier. Car les rois de Perse, qui sont délicats sur cet article, veulent que les choses frappent la vue, ce qu'autrement ils prennent pour un mépris. Dominico de Santis eût beaucoup mieux fait de se contenter de la qualité d'envoyé, sans prendre celle d'ambassadeur qu'il savait si mal soutenir, et qui lui fut contestée par un véritable ambassadeur de Pologne qui arriva à Ispahan quelque temps après et qui en usa bien mieux que lui. Tous les Francs furent au-devant de lui, le maître des cérémonies le mena dans un beau logis et, lui ayant fait les mêmes offres qu'au Vénitien ou de vivres ou d'argent, il répondit galamment que, quoi que ce fût que le roi lui envoyât à manger, il le tiendrait pour un grand honneur, et que s'il eût été question de manger de l'or, le roi de Pologne son maître lui en aurait donné la charge de trente mulets. C'est de ces sortes de gens qui font les choses dans l'ordre et de bonne grâce, dont les princes chrétiens se doivent servir dans leurs ambassades du Levant, et particulièrement pour celle de Perse, où les esprits sont plus raffinés et les plus politiques de toute l'Asie.

Pourachever l'histoire du Vénitien, il en faut joindre le commencement avec la fin, et je ferai en peu de mots le portrait du personnage. Un Indien qui avait naturellement beaucoup d'esprit, ayant embrassé le christianisme et la profession d'ecclésiastique, fut à

Rome pourachever ses études qu'il avait commençées à Goa, où ensuite le pape qui l'avait pris en affection le renvoya pour vicaire. Dominico de Santis qui était alors à Rome se mit à son service et le suivit jusqu'aux Indes, où je le vis la première fois en assez mauvais état. A son retour à Venise, où auparavant il n'était en nulle considération, il fit accroire qu'il entendait parfaitement le négoce de l'Asie, et quelques particuliers lui confièrent de la marchandise qui fut perdue à Seïde par un naufrage. Dénué de toutes choses, il retourna à Goa, où il reçut huit cents écus de quelques contributions charitables. Puis il se rendit à Ispahan, où il trouva le père Rigordi, jésuite avec lequel il fit bientôt connaissance. D'Ispahan, ils passèrent ensemble en Pologne, où, Dominico de Santis s'étant vanté à la cour d'avoir acquis de belles lumières en Asie et d'en connaître parfaitement bien l'état présent, le roi le chargea de la commission dont j'ai parlé pour la cour de Perse. L'empereur suivit son exemple, la Sérénissime République de Venise en fit autant, et ces trois puissances, pour rendre son ambassade plus solennelle et lui donner plus de poids, y firent joindre le pape. Mais ce Dominico de Santis et autres de sa sorte qui vont en Asie sans être forcés, et sans avoir le génie à faire les choses de bonne grâce, ne font que s'attirer du mépris et prostituer la réputation des princes qui les emploient. Ce fut le même père Rigordi qui, ayant été envoyé pour missionnaire à Seïde, en partit sans ordre de ses supérieurs avec un jeune marchand de Marseille à qui on avait fait toucher trois ou quatre mille écus pour négocier. Il lui fit accroire qu'il deviendrait grand seigneur par son crédit ; mais, étant arrivé à Goa sans pouvoir montrer d'obéissance, les Portugais, qui n'aiment guère les religieux d'une autre nation que de la leur, lui donnèrent bientôt son congé et il se rendit à Ispahan. Comme il ne pouvait vivre que d'intrigue, il s'insinua à la cour par la proposition qu'il osa y faire du mariage du roi de Perse qui était jeune et bien fait avec Mademoiselle d'Orléans. Sous ce prétexte, il fut bien reçu du roi, qui lui ordonna un bon traitement

et lui fit quelques présents ; et Mademoiselle, ayant su à Paris la folie et la témérité du personnage, ne fit qu'en rire avec ceux qui lui en firent le conte.

Pour ce qui est du Vénitien, il n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il savait qu'on avait des avis de sa personne et qu'on l'épiait à son passage. L'athemat-doulet, qui était bien aise de s'en décharger, pria un ambassadeur de Moscovie qui retournait en son pays de le recevoir en sa compagnie, ce que celui-ci ne put honnêtement refuser. Mais quand ils furent sur le point de s'embarquer sur la mer Caspienne pour Astrakan, le Moscovite fit entendre au Vénitien qu'il ne pouvait le mener plus loin ; de manière qu'il fut contraint de rebrousser chemin à Ispahan, et de là à Goa où les Portugais le firent embarquer par charité pour Lisbonne. Ensuite, il se rendit à Venise, où, bien loin d'être bien reçu, il s'en manqua peu que le Sénat mal satisfait de sa négociation n'en fît un châtiment très sévère.

DE LA ROUTE QUE L'AUTEUR A TENUE  
DANS SON QUATRIÈME VOYAGE D'ASIE POUR SE RENDRE  
DE PARIS A ORMUS, ET PREMIÈREMENT DE LA NAVIGATION  
DE MARSEILLE A ALEXANDRETTE

Ayant résolu de passer pour la quatrième fois en Asie, je partis de Paris avec M. d'Ardilière, fils de M. du Jardin, le 18 juin 1651. Nous arrivâmes à Lyon le vingt-neuvième et prîmes une barque pour Avignon, où nous nous rendîmes le deuxième juillet. Le lendemain, nous prîmes des chevaux pour Marseille où nous arrivâmes le sixième, et, n'y trouvant aucune commodité pour le Levant, il nous y fallut demeurer jusqu'au vingt-cinquième d'août, jour de saint Louis. Nous nous embarquâmes aux îles sur un vaisseau nommé *Sainte Crispine*, commandé par le capitaine Glaize, marseillais. Le vingt-sixième, nous fîmes voile avec un vent de nord-ouest qui continua le vingt-septième et le vingt-huitième, mais qui devint si faible qu'enfin, le vingt-neuf et le trentième, le vent étant nord-nord-est, nous prîmes notre route pour découvrir l'île de Sardaigne. Le premier septembre, nous tîmes le même chemin, mais sans avancer beaucoup à cause du calme. Le second, au lever du soleil, nous nous trouvâmes proche de la côte de Sardaigne qui regarde le couchant et, environ à six milles de terre où le calme nous prit, nous aperçûmes un vaisseau qui commença à fuir à force

de rames. Sur le midi, le vent s'étant remis au nord-ouest, nous reprîmes notre route et, le troisième, nous vîmes sur la côte d'Afrique l'île appelée Galita<sup>1</sup>. Le quatrième, nous découvrîmes l'île de Zambino<sup>2</sup>, qui est devant Tunis, et sur le soir le cap Bon, qui est la pointe la plus septentrionale de l'Afrique. Le cinquième, nous eûmes la vue de l'île Pantalaria et des côtes de Sicile. Le sixième, nous aperçûmes l'île de Goze et, le septième, le château qui porte le même nom. Le vent s'étant tourné à l'ouest, nous ne pûmes aborder à Malte et nous tîmes la mer le long du jour. Sur le soir, un chevalier capitaine du port vint à notre bord avec un esquif et prit nos patentés. Sur le minuit, le vent s'étant mis à l'est nous poussa dans le port, où nous entrâmes le huitième à quatre heures du matin, jour de la Nativité de la sainte Vierge.

Le vingtième, sur les dix heures du matin, nous fîmes voile avec un vent ouest-sud-ouest, qui dura jusqu'au vingt-deux ; mais sur le soir, étant venu sud-sud-ouest et assez fort, cela fut cause que, le vingt-troisième, nous vîmes la côte de la Morée, dont même nous approchâmes assez près pour reconnaître le terrain qui était Navarin. Sur le soir, nous vîmes la ville de Coron<sup>3</sup>, où il se fait grand négoce d'huile d'olive. C'est de ce port-là que l'armée des Turcs sortit l'an 1645, quand elle alla en Candie.

Le vingt-quatrième, sur le minuit, nous eûmes le vent est-nord-est. Le matin, nous découvrîmes le cap de Matapan, qui est une pointe de la Morée et la plus méridionale de toute l'Europe ; et à midi l'île de Cerigo<sup>4</sup>, où nous aperçûmes trois vaisseaux qui nous donnèrent la chasse plus de trois heures, tenant la même route que nous, ce qui nous fit croire qu'ils étaient corsaires ; mais ils nous quittèrent, voyant que nous étions meilleurs voiliers qu'eux.

1. Les îles de la Galite, au large du cap Serrat en Tunisie.

2. L'île de Zembra, au nord-est du golfe de Tunis.

3. Le golfe de Navarin et la ville de Koroni, à l'extrémité sud-ouest du Péloponnèse (la Morée).

4. L'île de Cythère.

Le vingt-cinquième, nous avançâmes vers l'île de Candie et, le vingt-sixième, nous vîmes une montagne de cette île appelée la Cameliere et quelques pointes de terre qui regardent le midi.

Le vingt-septième au matin, nous aperçûmes cinq vaisseaux, dont deux nous donnèrent la chasse environ six heures. Dès que nous les eûmes découverts, nous fîmes force de voile vers le sud, parce qu'ils avaient le vent sur nous ; mais quand ils virent qu'ils ne nous pouvaient joindre, ils nous quittèrent, et nous reprîmes notre chemin quand nous les eûmes perdus de vue.

Depuis le vingt-septième jusqu'à Alexandrette, nous trouvâmes la mer toute couverte de pierre ponce, et cela provenait d'un tremblement de terre qui quelque temps auparavant avait abîmé la moitié de l'île de Santorini<sup>5</sup>. On croit que cela arriva à cause du soufre dont la terre était pleine et auquel le feu se mit, ce qui causa la mort de sept cent cinquante de ces insulaires, tant de ceux qui furent accablés dans les ruines que de ceux qui moururent de frayeur. Ceux qui restèrent devinrent noirs comme du charbon, et la vapeur qui sortit de cet abîme ne noircit pas seulement ceux de l'île, mais même jusque dans Constantinople elle noircit tout l'argent qui s'y trouva, et on entendit le bruit de ce tremblement jusqu'à Smyrne.

Le vingt-huitième au matin, nous vîmes un vaisseau, mais chacun tint sa route et bientôt nous le perdîmes de vue.

Le vingt-neuvième, à la pointe du jour, nous découvrîmes l'île de Cypre. Nous tirâmes vers le nord pour reconnaître le port où nous voulions aller, mais la bonace nous en empêcha. Sur les cinq heures du soir, le vent vint est-sud-est qui nous remit dans notre route et, vers le minuit, nous aperçûmes un vaisseau au clair de la lune. Parce qu'il ne changeait point son chemin, nous crûmes que c'était un corsaire et nous nous tîmes prêts pour nous défendre ; mais quand

5. Il s'agit de l'explosion du volcan de Santorin le 29 septembre 1650.

il fut proche, nous reconnûmes que c'était un car-mousali<sup>6</sup> grec qui prenait la route d'Alexandrette.

Le trentième, ayant eu bonace jusqu'à midi, il nous vint un vent d'est-sud-est, avec lequel nous tirâmes toujours vers terre.

Le premier octobre, sur les huit heures du matin, nous mouillâmes devant Les Salines<sup>7</sup>, qui est un port de Cypre où sont nos consuls.

Le deuxième, nous fûmes à terre pour visiter le consul français, qui nous reçut bien. Je m'informai de plusieurs chrétiens du pays que je trouvai là, comment ils pouvaient vivre et payer leur carage. Ils me dirent que c'était avec beaucoup de peine, parce que, cette île étant fort dénuée d'argent, ils ne pouvaient rien gagner, et que cela était cause que depuis trois ou quatre mois il y avait plus de quatre cents chrétiens qui s'étaient rendus mahométans pour ne pouvoir payer leur carage, qui est le tribut que le Grand Seigneur lève sur tous les chrétiens de ses Etats. Il exige tous les ans des plus pauvres six piastres par tête ; mais il y en a qui en paient jusqu'à cent et cent cinquante, et ils doivent le tribut dès l'âge de dix-huit ans. Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs descriptions de l'île de Cypre dans les relations des voyageurs ; mais cela ne me doit pas dispenser de donner mes remarques sur l'état présent de cette île, dont j'ai eu soin de m'instruire toutes les fois que j'ai eu l'occasion de m'y arrêter.

L'île de Cypre est une des plus considérables de la mer Méditerranée, et plus au levant que toutes les autres, portant titre de royaume, et d'environ cinq cents milles de circuit. Sa largeur est inégale, et dans sa figure elle forme comme un triangle dont les côtés sont aussi fort inégaux. Elle a plusieurs caps ou promontoires, dont les principaux sont Sant' Epiphanio<sup>8</sup> qui

6. Petit bateau dont le nom vient de Karamürsel, bourgade du golfe d'Izmit, dans la mer de Marmara.

7. La ville de Larnaka, au sud-est de l'île.

8. Appelé aujourd'hui cap Arnauti.

regarde le couchant, le cap de Gate qui s'avance vers le midi, le cap de Diegrega<sup>9</sup> qui envisage l'orient d'hiver, le cap de Cormachiti qui est vers le nord et le cap de Saint-André qui est la pointe la plus orientale de l'île. Ses plages principales sont celle des Salines ou de Larneca où demeurent les consuls des Francs, et de laquelle j'ai parlé ailleurs, celle de Papho et celle de Cerines ou de Cerigni<sup>10</sup>. Le havre de Famagouste ne vaut rien pour les grands navires, et il n'y a que les petits bâtiments qui y peuvent donner fond. Les Vénitiens y avaient autrefois un petit môle pour quelques galères, mais il est à présent tout ruiné. La plage de Cerines est celle où donnent fond les barques et galioles qui viennent de la Caramanie et des Païasses ; et c'est où se débarquent les bachas ou gouverneurs de l'île quand ils viennent de Constantinople pour entrer dans leur gouvernement. Nicosie est leur résidence ordinaire. Cette ville est presque au milieu de l'île ; et autrefois elle était fort grande, comme le témoigne l'enceinte de ses anciennes murailles dont on voit des restes. Les Vénitiens la firent fortifier, mais les bastions ne sont pas finis ni élevés comme ils devraient être selon le dessein. Les nouvelles murailles de la ville sont bien terrassées par le dedans, et en état de défense. Il y a trois portes : l'une qui regarde le levant et s'appelle de Famagouste, celle de Papho qui est au couchant et celle de Cerines qui est vers le nord. La ville n'est pas désagréable et les Vénitiens y ont bâti de fort beaux palais ; mais les Turcs les démolissent tous les jours, dans la pensée qu'ils pourraient y trouver quelque trésor caché, et ils vendent les pierres pour en faire des maisons nouvelles. Les Turcs se sont saisis de la cathédrale nommée Sainte-Sophie, qui est un bel édifice, pour en faire leur principale mosquée ; et ils en ont pris encore une autre qui était autrefois un monastère de l'ordre de Saint-Augustin. Les Grecs y ont quatre églises et les Francs deux, à savoir les

9. Le cap Greco.

10. La ville de Kyrenia, au nord de l'île.

Pères Capucins, missionnaires français, et les Soccollans, missionnaires italiens. Les premiers ont l'église qui se nomme Saint-Jacques, et les autres celle de Santa Croce. Les Arméniens en ont aussi une qui est assez belle, et qui du temps des Francs était un monastère de religieuses nommé la Cartudiane. C'est ce que montrent les tombeaux qu'on voit encore dans la cour de l'église, où il y a des figures gravées de religieuses, et particulièrement d'une abbesse avec une crosse à la main, l'écriture qui est gravée autour de la pierre étant en caractères français. L'assiette de la ville est à peu près au milieu de la campagne de l'île en un très bel endroit et bien tempéré, dans un terroir très fertile, et où il y a abondance d'eaux. Elle est plus longue que large et elle avait anciennement neuf milles de tour ; mais les Vénitiens, voulant la fortifier, la réduisirent à trois. Les travaux étaient si beaux et les proportions si bien observées en toutes choses que les plus fameux ingénieurs l'estimaient la plus belle et la meilleure forteresse du monde, quand le Grand Seigneur Selim II y envoya une armée sous la conduite de Mustapha, son grand vizir<sup>11</sup>.

Famagouste est une ville maritime du côté du levant, et la principale forteresse de cette île. Elle est bien entretenue, et le château qui est dedans est fait en forme de citadelle. Les Turcs ont converti en mosquée les églises des chrétiens, à qui il n'est pas permis de demeurer dans la ville. Ils ont seulement la liberté d'y venir le jour et d'y avoir des boutiques qu'ils ferment le soir, après quoi ils se retirent en leurs maisons qui sont dans les villages voisins. La ville est gouvernée par un bey indépendant du gouverneur de l'île, et qui est obligé d'entretenir une galère pour garder ses côtes.

Cerines est une autre ville fort petite et sans défense, et dont la plus grande partie des murailles tombent en ruine. Il y a une forteresse à la marine qui est assez bien bâtie, et où on tient une garnison. A trois lieues de cette

11. Lala Mustafa Pacha avait bien le titre de vizir pendant sa campagne de Chypre en 1570, mais il n'était pas grand vizir, c'est-à-dire premier ministre de l'Empire.

ville, il y a un beau monastère de religieux grecs, bâti en quelque manière à la française, et ils ont quelques cellules au bord de la mer où ils pêchent de bon poisson. Toute la campagne prochaine porte du coton, qui est le principal revenu du monastère. Il n'y a que cette forteresse de Cerines du côté du nord, parce que l'île est moins ouverte que du côté du levant ou du midi, où il y a, outre Famagouste, le fort des Salines et ceux de Limisso et de Papho. Les habitants de l'île sont grecs pour la plupart, surtout dans les villages. Ils sont tous vêtus à l'italienne, tant hommes que femmes, et les hommes portent le chapeau comme les Francs, retenant leurs coutumes autant qu'il leur est possible. Le commerce de Cypre est le coton en laine qui est le plus beau de tout le levant, et la soie qui n'est pas fort belle ni en abondance. L'île de sa nature est assez fertile, mais elle n'a pas assez d'habitants pour la cultiver. Les vivres, comme le pain, le vin, la viande, le fromage et le laitage, y sont à grand marché, et il s'y fait de l'huile d'olive autant qu'il en faut pour le pays. Mais, pour ce qui est du vin, il y en a en assez grande abondance pour en fournir les pays voisins et on le transporte en divers endroits, particulièrement aux lieux de négoce. Le meilleur croît au pied du mont Olympe<sup>12</sup>, du côté qui regarde le midi, et il est délicieux à boire. Les trois premiers mois après la vendange, il conserve une agréable douceur, qui après se tourne en force et devient violent. La campagne qui est entre Nicosie et Famagouste est celle d'où provient le plus de coton, et il y en a aussi en quantité aux environs de Paphos et de Limisso. Le principal lieu où se fait la soie s'appelle Cyterea<sup>13</sup>, gros village qu'arrose une petite rivière qui sort de la fontaine de Vénus. Elle fait moudre quantité de moulins, qui sont les principaux revenus du bacha de Cypre. Il se fait encore de la soie en d'autres villages entre Limisso et Papho ; et, sur le chemin, on en trouve

12. Il s'agit du sommet le plus haut des monts Troodos, au sud de l'île.

13. Kythrea, au nord-est de Nicosie.

un qui s'appelle Piscopi <sup>14</sup>, où il y a des aqueducs qui conduisent l'eau dans les chambres et magasins où on faisait autrefois le sucre ; mais à présent cela va tout en ruine. Depuis que l'île fut prise sur les Vénitiens, un bâcha qui y avait été envoyé pour gouverneur fit brûler toutes les cannes à sucre qui étaient dans une grande campagne. En tirant à la marine proche de Limisso, on voit un des plus beaux jardins de Cypre, que l'on appelle Chiti. Il est fort grand et accompagné d'une magnifique maison et d'une très belle orangerie. Ce fut l'ouvrage d'un riche Vénitien qui se plaisait en ce lieu-là et qui y avait acquis beaucoup de terres, où il vient encore des cotons. La pointe qui regarde l'orient d'hiver, où il y a une petite tour bâtie pour la garde de l'île, tire son nom de ce lieu voisin et s'appelle Chiti <sup>15</sup>.

Il se prend en Cypre une grande quantité de petits oiseaux comme une manière d'ortolans, surtout du côté de la montagne appelée Santa Croce. Aux mois de septembre et d'octobre, les paysans des villages circonvoisins font de petites huttes à la campagne, où ils savent qu'ordinairement ces oiseaux se viennent poser pour manger la graine d'une certaine herbe qui croît en l'île. Quand elle est sèche, ils l'entourent de gluaux et prennent les oiseaux de cette manière ; mais c'est lorsque le maestral règne et que l'air est froid, car avec le vent de midi ils n'en prennent point. Il y a des années qu'ils en prennent beaucoup et d'autres fort peu, et cette sorte d'oiseaux est une friandise pour les Vénitiens, qui ne font point de festins au carnaval sans en servir des bassins en pyramide. Ils ont soin d'en faire acheter tous les ans, et pour les transporter on les accommode de cette manière. Après leur avoir ôté la plume et les avoir fait bouillir deux ou trois bouillons, ils les mettent avec le sel et le vinaigre dans des barils. Quand on les veut manger, on les met entre deux plats

14. Episcopi, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Lemessos, au sud de l'île.

15. Le cap Kiti, au sud de Larnaka.

sur un réchaud, et ils sont si gras qu'ils font eux-mêmes la sauce. Il s'en transporte quelquefois hors de Cypré jusqu'à mille barils, et n'était ce négoce, les pauvres chrétiens de l'île verrait peu d'argent.

Sur la montagne appelée Santa Croce<sup>16</sup>, il y a une église qui lui donne ce nom, et ceux du pays disent que sainte Hélène revenant de Jérusalem laissa un morceau de la croix de Notre Seigneur aux chrétiens de Cypré, qui firent bâtir cette église de la libéralité de cette même princesse. Depuis ce temps-là, ceux du village de Leucara l'ont enlevée de ce lieu-là et portée dans leur église où je l'ai vue. Le morceau est grand comme la paume de la main et enchassé dans une grande croix de laiton à figures ciselées.

Le royaume de Cypré a un archevêque et trois suffragants. L'archevêque a son titre de Nicosie, d'où dépend Famagouste et le pays qui est entre Nicosie et Famagouste, qu'on appelle la Morée, avec le territoire de Nicosie et tous les villages des environs. Il a sa maison à une lieue de Nicosie, où il fait sa résidence ordinaire et où il a le meilleur de son revenu. Depuis quelques années, il a embelli l'église, ayant fait peindre et doré le grand autel dont la structure est fort belle. L'archevêque tient de la sorte sous sa juridiction le milieu de l'île avec la partie qui regarde le levant, et les évêques sont ceux de Papho au couchant de l'île, de Cerines au nord et de Larneca vers le midi.

Je ne dirai rien ici ni ailleurs de la religion des Grecs, parce que j'apprends que plusieurs en ont écrit et que c'est une chose assez connue. Je remarquerai seulement qu'ils sont fort attachés à leurs coutumes et à leurs anciennes cérémonies, que leur chant est musical et qu'ordinairement ils ne disent que de grandes messes qui sont fort longues. Ils se lèvent les dimanches et les fêtes entre une et deux heures après minuit pour chanter matines. Pour cet effet, un clerc va de porte en porte, qu'il frappe avec une crêcelle pour éveiller le monde,

---

16. Il s'agit de la partie est des monts Troodos, le village de Lefkara se trouvant sur les pentes sud-est de la montagne.

en criant en leur langue : « Chrétiens, allez à l'église ! » Les hommes et les vieilles femmes qui ont le plus de zèle ne manquent pas d'y aller ; mais, pour les filles et les jeunes femmes, elles ne sortent point la nuit à cause des Turcs et elles n'assistent qu'à la prière du matin et à la messe qui se dit ensuite. Il y a sept ou huit villages dont la plupart des habitants sont maronites, qui sont venus du mont Liban, et ils parlent entre eux arabe dans leurs maisons et grec avec les vrais insulaires. Ils suivent la religion romaine et ont leurs églises où ils officient en langue chaldaïque.

L'air de Cypre n'est pas fort sain, et l'île est si sujette à être tourmentée des sauterelles qu'il y a des années qu'elles mangent tous les blés en herbe et gâtent tous les jardins. Dans les chaleurs, elles s'élèvent en l'air et l'obscurcissent, comme si c'était un gros nuage ; mais quand le vent de nord vient à souffler, il les porte en mer où elles périssent.

Il se trouve en Cypre trois sortes de terre en couleur, savoir de gris-noir, de rouge et de jaune, et les Vénitiens en enlèvent quantité pour les grisailles et les peintures grossières. Il s'y trouve encore une mine d'alun de plume, qui est la pierre appelée *Damiantlius*<sup>17</sup>. On croit qu'anciennement on avait le secret de la réduire en une espèce de coton qu'on filait et qu'on préparait, en sorte qu'il s'en pouvait faire une toile qui ne se consumait point au feu mais au contraire qui s'y blanchissait parfaitement. Les Indiens ensevelissaient autrefois les corps morts de leurs rois dans des suaires de cette sorte de toile, puis, les jetant dans le feu, ils trouvaient après les cendres renfermées dans ce suaire qui n'était pas brûlé, et qu'ils mettaient ensuite dans le tombeau qui leur était préparé.

Quand le bacha de Cypre veut aller voir la forteresse de Famagouste, il envoie avertir le bey qui en est gouverneur. Il est au pouvoir du bey, s'il le juge à

---

17. Des tissus, ou feutres, fabriqués avec des fils d'amiante de Chypre étaient très prisés dans la cour ottomane, comme en témoigne Evliya Tchélebi.

propos, de lui en refuser l'entrée, ce qui s'est fait quelquefois. Le bacha Ali-Giorgi, beau vieillard âgé de cent et deux ans, étant parti de Nicosie dans sa litière avec deux cents cavaliers, comme il fut à une demi-lieue de Famagouste, le gouverneur de la place lui envoya son lieutenant avec cent cavaliers pour lui faire compliment et le conduire à la forteresse. Mais ils prirent d'abord possession de la litière du bacha, dont les gens se retirèrent en cédant la place aux autres, et il ne put retenir auprès de lui que huit ou dix de ses principaux officiers. Il fut ainsi conduit dans la place au bruit du canon et régala magnifiquement par le gouverneur. Mais le bacha n'y coucha point et, dès qu'il eut vu le lieu, il se retira, conduit par les mêmes cavaliers jusqu'au lieu où ils l'avaient pris le matin. Les salves furent réitérées, et comme il était tard, le bon vieillard fut coucher à un village de Grecs peu éloigné de la ville. Voilà en peu de mots ce que j'ai pu remarquer de l'état présent de l'île de Cypre. Poursuivons notre route et gagnons Alexandrette dont nous ne sommes pas loin.

Le troisième octobre, sur les trois heures du matin, nous fîmes voile avec le vent ouest-nord-ouest et, sur le midi, nous découvrîmes Famagouste, où on nous avait assurés pendant notre séjour en Cypre que nous ne pouvions avoir entrée à cause de la guerre d'entre les Turcs et les Vénitiens. A ce que je pus juger de loin, le port est de difficile accès et, pour ce qui est de la ville, je n'en pus rien discerner.

Le quatrième, à la pointe du jour, nous aperçûmes la côte de Syrie, le cap Canger<sup>18</sup> et le golfe d'Antioche. Sur le soir, nous arrivâmes à la plage d'Alexandrette. Aussitôt, notre vice-consul dépêcha à Alep ses messagers ordinaires et, de deux pigeons qu'il envoya, il n'y en eut qu'un qui put passer, l'obscurité ayant fait retourner l'autre. Nous fûmes souper et coucher chez le vice-consul anglais, et il n'y en avait point alors de

---

18. Hınzır, qui marque à l'est l'entrée du golfe d'Alexandrette.

hollandais dont le vice-consul français faisait l'office.

Le cinquième, notre vice-consul nous traita et, conjointement avec le vice-consul anglais, nous fournit toutes les provisions nécessaires pour le voyage d'Alep, où nous arrivâmes le septième, ayant fait diligence et rencontré de très bons chevaux.

Nous demeurâmes à Alep depuis le septième octobre jusqu'au trentième décembre, et nous en serions partis plus tôt sans la guerre qui était alors entre les Arabes et les Curdes qui habitent l'Assyrie. Ceux-ci, le plus souvent, passent le Tigre à la nage avec leurs chevaux de la manière que j'ai dit au chapitre précédent et viennent enlever les troupeaux des Arabes. Peu de temps auparavant, ils avaient volé deux caravanes, dans l'une desquelles qui était partie d'Alep il y avait trois Portugais et un franciscain qui allaient à Goa et qui furent dépouillés tous nus.

Le vingt-huitième décembre, nous fîmes marche de nos chevaux de voiture jusqu'à Moussul ou Ninive et, le trente-unième à quatre heures du matin, nous fûmes rejoindre la caravane, qui ne marcha ce jour-là que quatre ou cinq heures. Nous fîmes à peu près les journées que j'ai marquées dans mon troisième voyage et, sans aucune fâcheuse aventure, nous arrivâmes à Moussul le deuxième février. Nous y demeurâmes jusqu'au quinzième, parce que, voulant baisser le Tigre, il fallut attendre que les kilets ou bateaux du pays fussent en état. Nous en avions besoin de quatre, parce que nous étions beaucoup de monde, et les gens du lieu n'en tiennent point de prêts, se contentant de le faire quand ils voient les hommes et les marchandises qu'ils doivent charger. Il en était parti le jour de devant notre arrivée ; mais ils venaient de Diarbekir et portaient des munitions de guerre pour Babylone.

Il faut que j'achève de dépeindre ces kilets dont j'ai parlé au passage du Bohrus, à deux jours des ruines de Ninive. J'ai dit qu'ils sont faits de perches comme des trains de bois flottés ; mais il faut remarquer que ces perches, au lieu d'être rondes, sont carrées, et que le kilet entier est un carré de trente-six pieds. Ils le font

double de peur que les passagers et les marchandises ne se mouillent, et pour ce sujet ils élèvent comme un autre kilet de deux ou trois pieds de haut sur le premier. Mais pour laisser une place pour les rameurs, y en ayant un à chaque coin du kilet, celui d'en haut a deux pieds moins d'étendue à l'entour que celui de dessous, et par ce moyen il se trouve comme une galerie, sous laquelle sont attachées plusieurs autres se.on la grandeur du kilet et la charge qu'on met dessus. Il y en a quelquefois jusqu'à trois cents, et celui où j'étais alors en avait bien cent cinquante. Ces autres sont des peaux de bouc qu'on a soin d'enfler soir et matin, et on prend garde qu'il n'y en a point quelqu'une de crevée par des pierres aiguës ou des branches qui se peuvent rencontrer en descendant la rivière. Notre kilet portait trente passagers et soixante quintaux de marchandise, poids d'Alep, qui font trente-trois mille livres, poids de Paris. Ce fut sur de semblables radeaux que nous descendîmes le Tigre jusqu'à Babylone.

SUITE DE LA ROUTE QUE L'AUTEUR A TENUE  
 DANS SON QUATRIÈME VOYAGE D'ASIE,  
 ET PARTICULIÈREMENT DE SA DESCENTE SUR LE TIGRE  
 DEPUIS NINIVE JUSQU'A BABYLONE

Le quinzième février, nous sortîmes de Moussul et, ayant vogué six heures, nous vîmes coucher auprès d'un bain chaud<sup>1</sup> qui est à une portée de mousquet du Tigre. Il y avait alors quantité de malades qui y étaient venus pour recouvrer leur santé. Toute la nuit, nous fîmes le guet ; mais comme on couche sur le bord de la rivière où l'on a fait exprès des plates-formes, nous ne pûmes si bien prendre garde à nous que quelques Arabes ne vinssent la nuit comme entre deux eaux dérober deux couvertures à un marchand et l'habit d'un Turc de notre caravane qui était allé au bain. Dès qu'on se fut aperçu du vol, chacun prit ses armes et nous tirâmes deux ou trois coups de fusils. En même temps, nous ouîmes en plusieurs endroits du village comme un bruit de troupes de canards qui entrent dans l'eau, et c'était les Arabes que la peur de nos armes faisait fuir, et qui se jetaient à la nage pour se sauver et plongeaient entre deux eaux.

Le seizième, après que nos rameurs eurent travaillé

1. Hammam Ali, cité par Thévenot et par Kinneir comme un petit village chaldéen. A partir de ce point voir carte IV.

cinq heures, nous abordâmes auprès d'une digue qui traverse le Tigre d'un bord à l'autre<sup>2</sup>. Elle a deux cents pieds de large et fait faire à la rivière en descendant une cascade d'environ vingt brasses. Elle est bâtie de grosses pierres qui, par la succession du temps, se sont endurcies comme de la roche. Les Arabes disent que ce fut Alexandre le Grand qui la fit faire pour détourner la rivière, et d'autres veulent que ce fût Darius pour empêcher que les Macédoniens ne pussent descendre par là. Nous sortîmes tous du kilet, et il fallut faire ôter les marchandises pour les faire porter à une lieue de là sur des chevaux et des bœufs que les Arabes nous amenèrent.

Le passage de cette digue est une chose digne d'admiration. Car on ne peut voir sans étonnement la chute de ce kilet qui tombe tout d'un coup de la hauteur de près de six-vingt pieds, et qui, passant parmi les ondes qui bouillonnent entre les rochers, est soutenu des autres et demeure toujours sur l'eau. Les hommes qui le conduisent se lient à une perche courbée en demi-cercle, où ils ont aussi leur rame attachée de peur que les ondes ne les emportent. C'est de cette digue dont j'ai parlé au sujet du commerce d'Alep, et elle empêche absolument la navigation des barques sur le Tigre.

Notre kilet ayant abordé au lieu où nous l'attendions, nous rechargeâmes nos marchandises et couchâmes au même endroit sur le bord de l'eau où il nous fallut faire bon guet. Quand les Arabes voient qu'il n'y a que deux ou trois personnes sur le kilet, s'ils reconnaissent que les marchands qui sont proches soient endormis, ils coupent les cordes du kilet et, le laissant aller à vau-l'eau, ils le suivent à la nage avec les autres sous le ventre et vont prendre ce qu'ils peuvent.

Le dix-septième jour, après trois heures de chemin, nous trouvâmes la rivière appelée Zab<sup>3</sup>, qui se jette dans le Tigre du côté de la Chaldée. A demi-lieue au-dessus de cette rivière, il y a un beau château de brique bâti

2. Décrite par Kinneir sous le nom de digue de Nemrod.

3. Le Grand Zab.

sur une petite colline <sup>4</sup>, mais n'y ayant personne dedans il commence à se ruiner. Cette journée, nous fûmes douze heures sur l'eau et couchâmes en un endroit où il y a des bocages. Nous coupâmes du bois et fîmes grand feu autour à cause des lions qui se retirent d'ordinaire en ce lieu-là, et de temps en temps nous tirâmes nos arquebuses.

Le dix-huitième, nous voguâmes treize heures et couchâmes au bord de l'eau du côté de l'Assyrie. Le soir, les Arabes nous apportèrent des laitages et du beurre frais. Ils viennent à la nage de l'autre côté du Tigre, une outre attachée sous le ventre et une autre sur la tête où ils mettent ce qu'ils apportent, de quoi ils ne veulent point d'argent, mais il leur faut donner du tabac, ou du biscuit, ou du poivre.

Le dix-neuvième, après quatre heures de chemin, nous trouvâmes la rivière nommée Altun-sou <sup>5</sup>, c'est-à-dire rivière d'or. Elle vient des montagnes des Mèdes, et je l'ai côtoyée environ trois jours en venant de Tauris à Alep, et passant le Tigre à Mesia <sup>6</sup>. L'eau de cette rivière est très excellente et elle entre dans le Tigre du côté de l'Assyrie. Il y a aussi en cet endroit-là, le long du Tigre, quantité de sources d'où il sort du bitume et d'autres ruisseaux d'eau chaude qui sentent le soufre. Tout ce jour-là, nous ne vîmes qu'Arabes et Curdes qui marchaient le long du fleuve, les Arabes du côté de la Mésopotamie et les Curdes du côté de l'Assyrie. Ils étaient en guerre et marchaient en bon ordre tant d'un côté que de l'autre. La jeunesse allait devant avec l'arc et les flèches et quelques mousquets, et plusieurs portaient la demi-pique. On voyait suivre les femmes et

---

4. Thévenot et Kinneir mentionnent le château et l'appellent respectivement Kochaf et Sehaff.

5. Il ne peut s'agir que du Petit Zab.

6. Comme il doit s'agir de l'itinéraire passant par Amadia et Cizre, décrit au chapitre 4 du troisième livre, l'endroit en question serait Mushorah, là même où les frontières de la Syrie, de l'Irak et de la Turquie se rencontrent au sud de Cizre. Mais, dans ce cas, la rivière suivie n'est pas le Petit Zab mais le Grand.

filles et les petits enfants avec leurs troupeaux de bœufs et de moutons et quantité de chameaux, et les vieillards marchaient les derniers. Tant les Arabes que les Curdes envoyaient trois ou quatre cavaliers faire la découverte sur des éminences ; car, aussitôt qu'ils voient l'occasion de se jeter sur leurs ennemis, ils passent promptement la rivière à la nage avec leurs chevaux de la manière que j'ai dite auparavant. Comme nous ne voulions pas nous fier à ces gens-là, nous voguâmes dix-neuf heures de suite pour les éviter.

Le vingtième, nous fûmes onze heures sur le Tigre et vîmes coucher proche d'une ville appelée Tegrit<sup>7</sup>, du côté de la Mésopotamie. Il y a un château à moitié ruiné ayant encore quelques belles chambres de reste, et la rivière lui sert de fossé du côté du nord et du levant ; mais il en a un fort profond et revêtu de pierre de taille du côté du couchant et du midi. Les Arabes disent que ça a été autrefois la plus forte place de la Mésopotamie, quoiqu'elle soit commandée par deux éminences qui en sont fort proches. Les chrétiens avaient leur demeure à un quart de lieue de la ville, et on y voit encore les ruines de l'église et une partie du clocher qui témoignent que ça a été un grand édifice.

Le vingt-unième, après trois heures de chemin, nous trouvâmes un village du côté de l'Assyrie qu'on appelle Amet-el-tour<sup>8</sup>, du nom de celui qui y est enterré dans une mosquée et qu'ils tiennent pour un saint. C'est un lieu de dévotion parmi ces peuples et il y vient beaucoup de monde en pèlerinage. Ce jour-là, nous fûmes douze heures sur le Tigre et couchâmes au bord de l'eau.

Le vingt-deuxième, ayant vogué deux heures, nous trouvâmes un canal du côté de la Mésopotamie, qui a été coupé du Tigre pour arroser les terres, et il va jusque vis-à-vis de Bagdat où il rentre dans le Tigre.

---

7. L'actuelle Tikrit : « J'appris qu'autrefois c'était une grande ville, mais à présent il n'y a plus que des ruines et elle ne vaut pas un grand village » (Thévenot).

8. Thévenot parle d'Imam Mouhammed-dour et Kinneir d'Imam Dour. Il doit s'agir de l'actuel Daur.

Nous mêmes alors pied à terre du côté de l'ancienne Chaldée, à cause de quelques Turcs qui étaient avec nous et qui voulaient aller faire leur prière à une mosquée qu'ils appellent Samara<sup>9</sup>. Elle n'est qu'à une demi-lieue de la rivière, et il y vient en dévotion beaucoup de Mahométans, et surtout des Indiens et des Tartares, parce que, disent-ils, quarante de leurs prophètes y sont enterrés. Quand ils surent que nous étions chrétiens, ils ne voulurent jamais permettre même pour de l'argent que nous y missions le pied. A cinq cents pas de cette mosquée, on voit une tour fort ingénieusement bâtie. Elle a deux escaliers par dehors faits en limaçon, l'un desquels est plus enfoncé dans la tour que l'autre. Je l'aurais mieux considérée s'il m'eût été permis d'en approcher de plus près. Je remarquai seulement qu'elle est de brique et qu'elle marque fort son antiquité. A demi-lieue de là, on voit aussi trois grands portails qui semblent avoir été l'entrée de quelque palais. Il y a même de l'apparence qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville ; car, plus de trois lieues le long du fleuve, on ne voit que des ruines. Nous fûmes ce jour-là douze heures sur l'eau et couchâmes selon notre coutume au bord du Tigre.

Le vingt-troisième, comme nous ne descendîmes à terre que pour apprêter à manger, nous voguâmes vingt heures et, tout le jour, nous vîmes tant d'un côté que de l'autre de la rivière de méchantes huttes faites de branches de palmier, où logent de pauvres gens qui tournent des roues avec lesquelles ils tirent l'eau de la rivière pour arroser les terres voisines. Nous trouvâmes aussi ce jour-là une rivière appelée Odoine<sup>10</sup>, qui entre dans le Tigre du côté de l'ancienne Chaldée.

Le vingt-quatrième, nous fîmes chemin vingt-deux heures de suite sans sortir de dessus le kilet. La raison

---

9. Il s'agit de la célèbre ville et mosquée de Samarra, bâtie à l'époque abbasside. La tour décrite par Tavernier est le minaret de la mosquée qui subsiste toujours.

10. Le Nahr al-Idhaim, la troisième et dernière rivière que le Tigre reçoit sur sa gauche entre Mossoul et Bagdad.

est que, les marchands ayant ôté du kilet tout leur argent et la plupart de leurs marchandises, ils les donnèrent en garde aux paysans, qui les portent fidèlement à Bagdat en y allant vendre leurs denrées. Les marchands en usent de la sorte pour ne pas payer les cinq pour cent de douane en cette ville-là. Je leur confiai aussi quelque chose dont ils me rendirent bon compte aussi bien qu'aux autres, et pour leur peine ils se contentent de peu.

Le vingt-cinquième, sur les quatre heures du matin, nous arrivâmes à Bagdat, qu'on appelle aussi d'ordinaire Babylone. Ils ouvrirent les portes environ sur les six heures du matin, et les douaniers s'y trouvent pour visiter les marchandises et fouiller même les personnes. S'ils ne trouvent rien sur eux, ils les laissent aller ; mais s'ils ont quelque chose qui doive payer, ils les mènent à la douane où on écrit ce qu'ils ont, après quoi on les laisse aller en liberté. Toute la marchandise qui est sur les kilets y est aussi portée, et les marchands la vont reprendre deux ou trois jours après en payant la douane, ce qui se fait avec grand ordre et sans bruit.

J'avais déjà été une fois à Bagdat en 1632, et alors je n'y demeurai que cinq jours ; mais, dans le voyage dont je fais à présent la relation, je m'y arrêtai vingt jours entiers et je les employai à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, où je logeai chez les Pères Capucins.

Quoique Bagdat porte aussi vulgairement le nom de Babylone, elle est pourtant bien éloignée de cette ancienne Babylone dont je parlerai quand il sera temps. Voici quel est l'état présent de Bagdat, qui est l'ancien sujet des guerres que les Turcs ont eues avec les Persans.

Bagdat est une ville assise sur le rivage du Tigre du côté de la Perse, et séparée de la Mésopotamie par ce même fleuve. Elle est à 33 degrés 15 minutes d'élévation polaire. Les chroniques des Arabes disent qu'elle fut bâtie par un de leurs califes nommé Almansour en l'an de l'hégire de Mahomet 145 et du christianisme 762 ou

environ. Ils la nomment Dar-al-sani, c'est-à-dire lieu ou maison de paix. Quelques-uns disent qu'elle a tiré son nom d'un ermitage qui était dans un pré où à présent elle est bâtie, et qui fut donné à un certain ermite qui y faisait sa demeure, d'où elle fut appelée Bagdat, ce qui en persien signifie « jardin donné ». Il y a environ quarante ou cinquante ans qu'en creusant les fondements d'un caravansera on trouva dans une petite cave un corps entier vêtu à la façon d'un évêque avec un encensoir et de l'encens auprès de lui. Il paraissait encore en ce lieu-là quelques chambres de religieux, par où l'on peut croire ce que plusieurs historiens arabes rapportent, qu'au même lieu où Bagdat est bâti il y avait anciennement un grand monastère accompagné de quantité de maisons où habitaient des chrétiens. La ville a environ quinze cents pas de long et sept ou huit cents de large, ne pouvant avoir que trois milles au plus de circuit. Ses murailles sont toutes de brique et terrassées en quelques endroits, avec de grosses tours en forme de bastions. Sur toutes ces tours, il y a environ soixante pièces de canon, dont la plus grosse ne porte que cinq ou six livres de balle. Les fossés sont larges et profonds de cinq ou six toises. Il n'y a que quatre portes, trois du côté de terre et une sur la rivière, qu'on passe sur un pont de trente-trois bateaux éloignés l'un de l'autre de la largeur d'un bateau. Le château est dans la ville près d'une des portes appelée El-Maazan<sup>11</sup> du côté du nord. Il est en partie sur la rivière et n'est ceint que d'une simple muraille terrassée en peu d'endroits et garnie de petites tours, sur lesquelles il y a environ cent cinquante petites pièces de canon qui sont sans affût. Le fossé est étroit et profond seulement de deux à trois toises et il n'y a point de pont-levis à la porte. La garnison est de trois cents janissaires qui sont commandés par un aga. La ville est gouvernée par un bacha qui est ordinairement vizir. Sa maison est le long de la rivière et a assez d'apparence, et il a toujours prêts six ou sept cents

---

11. Imam-i Azam (le grand iman).

hommes de cheval. Il y a aussi un aga qui commande trois ou quatre cents spahis. Ils ont encore une autre sorte de cavalerie qui s'appelle ginguliler<sup>12</sup>, c'est-à-dire gens de courage, commandés par deux agas, et ils sont d'ordinaire trois mille tant à la ville qu'aux villages circonvoisins. Les clefs des portes de la ville et du pont sont entre les mains d'un autre aga, qui a sous lui deux cents janissaires. Il y a enfin six cents hommes de pied qui ont leur aga particulier, et environ soixante canonniers qui étaient alors commandés par un habile homme appelé signor Michaël, qui passait pour franc quoiqu'il fût né en Candie<sup>13</sup>. Il se donna au Grand Seigneur Sultan Amurat quand il alla assiéger Bagdat en 1638. Il eut le bonheur de l'emporter en peu de temps ; mais ce ne fut pas tant par la brèche faite par la batterie que le signor Michaël avait dressée que par la révolte qui arriva en même temps dans la ville, dont voici l'histoire en peu de mots.

Le kan qui au commencement soutenait le siège était originaire d'Arménie et se nommait Sefi-couli-Kan<sup>14</sup>. Il y avait longtemps qu'il commandait dans la ville, et l'avait même déjà défendue deux fois contre l'armée du Turc qui ne l'avait pu prendre. Mais, le roi de Perse ayant envoyé un de ses favoris pour commander en sa place, et étant entré dans la ville peu devant que le canon eût fait brèche, le vieux kan qui se vit dépossédé par les patentés du nouveau venu aima mieux mourir que de survivre à l'affront qu'on lui voulait faire. Il fit venir, en présence de ses officiers et de sa milice, sa femme et son fils et, prenant trois coupes pleines de

12. Evliya Tchélebi, qui donne une liste de la hiérarchie militaire de la ville, ne mentionne pas cette cavalerie, mais cite le *has* (grand fief militaire) de Tchengulé comme dépendant de Bagdad et destiné à lui fournir des soldats.

13. Evliya mentionne une artillerie « française » (il faudrait lire « franque », c'est-à-dire européenne) cantonnée dans la ville.

14. Les historiens et chroniqueurs turcs ne mentionnent ni ce nom ni l'histoire qui suit. Ils donnent comme gouverneur de Bagdad pendant le siège un certain Bektach Khan.

poison, dit à sa femme que si elle l'avait jamais aimé, elle lui en donnât des marques en mourant généreusement avec lui. Il fit la même exhortation à son fils, et en même temps ils avalèrent chacun une coupe de poison, ce qui fut suivi d'une prompte mort. Les soldats, qui aimaient ce gouverneur, ayant vu un si funeste spectacle et sachant que le Grand Seigneur se préparait à un assaut général par la brèche qui était fort avancée, ne voulurent point obéir à leur nouveau kan et se portèrent aussitôt à la révolte. Ils traitèrent avec le Turc à condition qu'ils sortiraient armes et bagage ; mais on ne leur tint pas parole. Car dès que les Turcs furent dans la ville, les bachas remontrèrent au Grand Seigneur que, pour affaiblir le roi de Perse son ennemi, il fallait mettre au fil de l'épée tous les soldats qui étaient dans la ville, sur lesquels en effet on fit main basse, et il y en eut bien vingt-deux mille de tués. Les Turcs s'étaient emparés du logis des Capucins ; mais le signor Michaël, chef des canonniers, le leur fit restituer. Les Capucins par reconnaissance en écrivirent en France au père Joseph, qui pria le cardinal de Richelieu d'obtenir du roi des lettres de noblesse pour ce signor Michaël, lequel a encore empêché plusieurs fois que ces religieux n'aient été chassés de la ville.

Je viens au gouvernement civil de Bagdat. Il n'y a qu'un cadi ou président qui fait tout et même la charge de moufti, avec un chiekelaslan ou tefterdar<sup>15</sup> pour recevoir les revenus du Grand Seigneur. On y voit cinq mosquées, deux desquelles sont assez belles et ornées de grands dômes couverts de tuiles vernissées de différentes couleurs. Il y a dix caravanseras assez mal bâties, à la réserve de deux qui paraissent assez commodes. En général, la ville est très mal bâtie, et on n'y voit rien de beau que les bazars qui sont tous voûtés, parce que sans cela les marchands n'y pourraient

15. Le mot *Chiekelaslan* est obscur. S'il s'agit d'un cheikh-ul islam, ce titre est homonyme de mufti, haut personnage de la hiérarchie religieuse, et non du defterdar qui est un fonctionnaire des finances.

pas durer à cause de la chaleur. Il faut même les arroser deux ou trois fois le jour, et quantité de pauvres gens sont payés pour ce service qu'ils font au public. La ville est fort marchande, mais non pas tant que lorsqu'elle était au roi de Perse ; car quand le Turc la prit, la plupart des riches marchands furent tués. On y vient pourtant de tous côtés, soit pour le négoce, soit pour la dévotion, et tous ceux qui suivent la secte d'Ali croient qu'il a demeuré à Bagdat. D'ailleurs, quand ils veulent aller à La Mecque par terre, ils sont obligés de passer par là et chaque pèlerin paie au bâcha quatre piastres. Il faut remarquer que, dans Bagdat, il se trouve deux sortes de mahométans : les uns que l'on nomme rafedis<sup>16</sup>, c'est-à-dire hérétiques ; les autres qu'on appelle observateurs de la loi, qui sont tous égaux en leur manière d'agir à ceux de Constantinople. Les rafedis ne veulent manger ni boire en aucune sorte avec les chrétiens, ni même avec les autres mahométans qu'avec grande difficulté. S'il leur arrive de boire dans un même vase qu'eux, ou de les toucher, ils se vont aussitôt laver, se croyant immondes. Les autres ne sont pas si scrupuleux et ils conversent, mangent et boivent indifféremment avec tout le monde. En 1639, après que le Grand Seigneur eut pris Bagdat, un porteur d'eau qui était du nombre de ces rafedis refusa de donner à boire à un Juif qui lui en demandait dans le marché et lui dit quelques injures. Le Juif alla s'en plaindre au cadi, qui envoya incontinent querir le porteur d'eau avec sa tasse et son outre. Quand il fut en sa présence, il demanda sa tasse et, l'ayant prise, il y fit boire le Juif, et lui-même y but aussi ; après quoi il fit donner des coups de bâton au rafedi, en lui remontrant, pendant qu'il le faisait châtier, que nous sommes tous créatures de Dieu, tant mahométans que chrétiens et juifs. Cela les empêche maintenant de faire si fort paraître leur superstition, quoiqu'ils soient en grand

---

16. Rafedhis, du verbe arabe *rafadha* (rejeter) : ceux qui rejettent les trois premiers califes, successeurs de Mahomet. Le terme englobe l'ensemble des chiites.

nombre et qu'ils fassent la plus grande partie des habitants de la ville. Je ne dirai rien des opinions de leur secte, parce qu'il y a peu de différence de celles des autres mahométans et que plusieurs en ont amplement écrit. Je rapporterai seulement ce que j'ai remarqué de particulier dans leurs funérailles.

Quand le mari est mort, la femme se décoiffe, laissant ses chevaux épars, et se va noircir le visage au cul d'un chaudron, après quoi elle fait des sauts et des gambades plus capables de faire rire les gens que de les faire pleurer. Tous les parents et amis et le voisinage entier s'assemblent dans la maison du défunt et se retirent à part en attendant qu'on fasse les funérailles. Mais les femmes à l'envie les unes des autres font mille singeries, se frappent les joues, crient comme des bacchantes, et puis tout d'un coup se mettent à danser au son de deux tambours qui sont à peu près comme des tambours de Basque, et que des femmes battent pendant un quart d'heure. Cependant, il y en a une d'entre elles accoutumée à ce badinage qui entonne des airs lugubres, et les autres femmes lui répondent en redoublant leurs cris, de sorte qu'on les entend de bien loin. Il serait alors inutile d'entreprendre de consoler les enfants du défunt ; car ils paraissent tellement hors d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent rien entendre, et ils sont obligés d'agir de la sorte à moins qu'ils ne veuillent encourir le blâme de n'avoir point eu d'amitié pour leur père. Quand on porte le corps en terre, quantité de pauvres s'y trouvent avec des bannières et des croissants qu'ils portent au bout de grands bâtons comme des piques, et ils chantent en marchant quelques airs funèbres. Les femmes n'assistent point à l'enterrement ; car elles ne peuvent sortir de la maison que le jeudi qu'elles vont au sépulcre prier pour les trépassés. Et comme par la loi le mari est obligé de coucher avec sa légitime épouse, particulièrement la nuit du jeudi au vendredi, les femmes vont aussi le vendredi matin aux bains pour se laver, se jetant quantité d'eaux de senteur sur le corps et sur la tête. Elles peuvent encore sortir quelquefois quand le mari leur donne permission d'aller

voir leurs parents ; mais, allant par la ville, elles se couvrent depuis les pieds jusqu'à la tête d'un linceul qui a deux trous à l'endroit des yeux pour voir à se conduire, et on ne peut reconnaître une femme en cet équipage, non pas même le mari s'il la rencontrait par les rues. Il faut remarquer en passant que, dans la Perse, les femmes demeureraient plutôt toute leur vie à la maison, à moins que d'être bien pauvres, que de sortir sans être à cheval. Et il y a une marque par laquelle on peut aisément discerner une honnête femme d'avec une courtisane ; c'est que la courtisane met toujours le pied dans l'étrier, et l'honnête femme ne le met jamais que dans les courroies auxquelles l'étrier est attaché. Les femmes de Bagdat sont à leur mode fort superbement vêtues ; mais il y aurait parmi nous quelque chose de bien ridicule. Car elles ne se contentent pas de porter des joyaux aux bras et aux oreilles, elles portent encore un collier autour du visage et se font percer les narines où elles attachent des anneaux. Les femmes arabes se contentent de se faire percer l'entre-deux des narines, où elles passent un anneau d'or de la grosseur d'un tuyau de plume, lequel est creux pour épargner l'or et pour la légèreté ; car il y en a qui en ont de si grands que l'on y passerait presque le poing au travers. De plus, pour une plus grande beauté, elles se noircissent le tour de l'œil avec un certain noir, et tant les hommes que les femmes dans le désert s'en mettent même dans les yeux, pour se conserver, disent-ils, la vue contre l'ardeur du soleil.

Il me reste à parler des chrétiens qui sont dans la ville de Bagdat. Il y en a de trois sortes : des nestoriens qui ont leur église, des Arméniens et des jacobites qui n'en ont point, et qui viennent chez les pères capucins qui leur administrent les sacrements. Les chrétiens vont souvent en dévotion à un petit quart de lieue de la ville, où il y a une chapelle dédiée à un saint qu'ils nomment Keder Elias<sup>17</sup>, et pour en avoir l'entrée ils

17. Figure issue de l'unification de deux personnages : Khidr, issu de saint Georges ou des modèles préchrétiens de

paient quelque peu de chose aux Turcs qui en tiennent les clefs. A deux journées de la ville, il y a une église ruinée avec un méchant village, et ils tiennent que saint Simon et saint Jude ont été martyrisés et enterrés en ce lieu-là. Si un chrétien meurt, tous les autres viennent à son enterrement, et au retour le souper est prêt à la maison du défunt où tous ceux qui s'y trouvent sont bien reçus. Le lendemain, ils retournent prier sur la fosse du défunt, et dérechef le troisième jour, auquel on prépare le dîner à tous venants. Il s'y trouve quelquefois jusqu'à cent ou cent cinquante personnes. Ils réitèrent les mêmes cérémonies le septième, le quinzième, le trentième et le quarantième, ayant une grande dévotion pour les trépassés, pour lesquels ils prient très souvent. Cette coutume de festiner est très désavantageuse aux pauvres, parce que, voulant imiter les riches et ne pouvant fournir à tant de dépense, ils s'engagent tellement que, quand il leur faut payer leurs dettes ou leur carage, ils sont contraints de vendre leurs enfants aux Turcs pour s'acquitter.

Il y a aussi des Juifs dans Bagdat, et tous les ans il en arrive quantité qui viennent en dévotion au sépulcre du prophète Ezéchiel qui est à une journée et demie de la ville. Enfin, depuis la prise de Bagdat par Sultan Amurat, le nombre des habitants ne peut guère monter qu'à quinze mille âmes, ce qui montre assez que la ville n'est pas peuplée selon sa grandeur.

Il faut ajouter ici ce que j'ai pu remarquer de ce que le vulgaire croit des restes de la tour de Babylone, de laquelle on donne aussi d'ordinaire le nom à Bagdat, quoique cette ville en soit éloignée de plus de trois grandes lieues. On voit donc à une journée et demie de la pointe de la Mésopotamie, et dans une distance presque égale du Tigre et de l'Euphrate, environ à dix

---

celui-ci, et Elias, issu du prophète Elie, l'élément retenu étant principalement sa disparition dans le ciel et son immortalité qui en découle. Elle constitue une des représentations fondamentales de la mythologie musulmane en englobant plusieurs éléments comme l'immortalité et la renaissance de la nature à chaque printemps.

milles d'Italie de part et d'autre, une grosse motte de terre qu'on appelle encore aujourd'hui Nemrod. Elle est au milieu d'une grande campagne et on la découvre de bien loin. Le vulgaire, comme j'ai dit, croit que ce sont les restes de la tour de Babylone ; mais il y a plus d'apparence à ce qu'en disent les Arabes qui l'appellent Agarcouf<sup>18</sup>, et qui tiennent que cette tour fut bâtie par un prince arabe qui y tenait un fanal pour assebler ses sujets en temps de guerre. Voici la description de cette tour dans l'état où je l'ai vue. Cette masse avait environ trois cents pas de circuit ; mais il n'est pas si aisè de juger de son ancienne hauteur, étant tombée en ruine, et ce qui reste sur pied ne pouvant avoir au plus que dix-huit ou vingt toises de haut. Elle est bâtie de briques qui ne sont pas cuites au four, mais séchées au soleil, et chaque brique a dix pouces de roi en carré et trois d'épaisseur. La fabrique était de cette manière. Sur un lit de cannes ou roseaux concassés et mêlés avec de la paille de blé de l'épaisseur d'un pouce et demi, il y a sept ordres ou rangs de ces briques les unes sur les autres, y ayant entre chacune un peu de paille. Après, il y a un autre lit ou couche de mêmes roseaux, sur lequel on met six rangs de brique, et cela continue ainsi en diminuant jusqu'au haut. Il est malaisé de juger de la forme du bâtiment, les pièces en étant tombées de tous côtés. Il semble pourtant qu'elle ait été plutôt carrée que ronde, et au plus haut de ce qui reste il paraît encore une fenêtre et un petit trou de demi-pied en carré, qui servait apparemment à faire écouler les eaux, si ce n'est que ce fût un trou qui servait à quelque échafaudage. Voilà tout ce que je puis dire de ce qui reste d'édifice appelé vulgairement tour de Babylone, et qui ne mérite pas qu'on prenne la peine de l'aller voir. Car enfin il n'y a nulle apparence que ce soient les restes de l'ancienne tour de Babylone, selon la description que Moïse nous en fait dans l'histoire de la Genèse.

---

18. Les ruines d'Aqarquf, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Bagdad. La construction et les matériaux utilisés sont décrits de la même façon par Evliya Tchélebi.

SUITE DE LA MÊME ROUTE DEPUIS BAGDAT  
JUSQU'A BALSARA, OÙ IL EST PARLÉ DE LA RELIGION  
DES CHRÉTIENS DE SAINT JEAN

Le quinzième de mars, nous prîmes une barque pour descendre sur le Tigre de Bagdat à Balsara. Ce fleuve au-dessous de Bagdat fait deux bras, dont l'un court le long de l'ancienne Chaldée et l'autre vers la pointe de la Mésopotamie, ces deux bras faisant une grande île traversée de plusieurs petits canaux<sup>1</sup>.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit de la séparation du Tigre, nous vîmes comme l'enceinte d'une ville qui pouvait avoir eu autrefois une grande lieue de circuit. Il y a des restes de murailles qui sont si larges qu'il y pourrait passer six carrosses de front. Elles sont de brique cuite au feu, et chaque brique est de dix pieds en carré et de trois épais. Les chroniques du pays disent que ce sont les ruines de l'ancienne Babylone<sup>2</sup>.

Nous suivîmes le bras du Tigre qui va du côté de la Chaldée, de peur de tomber entre les mains des Arabes

1. Le bras est du Tigre, emprunté par Tavernier, est celui de l'antiquité et de l'époque actuelle. Le bras ouest aujourd'hui disparu était le seul existant pendant la période arabe et jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

2. Il s'agit plutôt des ruines de Ctésiphon, celles de Babylone étant plus au sud, aux environs de Hilla.

qui avaient alors la guerre avec le bâcha de Bagdat, pour ne vouloir pas payer à l'ordinaire le tribut au Grand Seigneur. Nous demeurâmes dix jours en chemin pour venir de Bagdat à Balsara et couchâmes toujours dans la barque, y faisant notre cuisine. Quand nous trouvions des villages, nous envoyions nos gens pour acheter des vivres que l'on nous donnait à bon marché. Voici les noms des villages que nous trouvâmes le long de ce bras du Tigre : Amarat<sup>3</sup>, où il y a un fort de brique cuite au soleil, Satarat<sup>4</sup>, avec un fort tout semblable, Mansoury<sup>5</sup>, gros bourg, Magar<sup>6</sup>, Gazer<sup>7</sup> et Gorno<sup>8</sup>. C'est en ce dernier lieu où l'Euphrate et le Tigre se mêlent ensemble, et l'on y voit trois châteaux : l'un sur la pointe où les deux rivières se viennent joindre, qui est le plus fort des trois, et où le fils du prince de Balsara commandait alors ; le second est du côté de la Chaldée, et le troisième du côté de l'Arabie. Quoique la douane se paie là fort exactement, néanmoins on ne fouille pas les personnes. Les marées montent jusqu'à cet endroit, et, n'y ayant plus que quinze lieues jusqu'à Balsara, nous les fîmes en sept heures parce que nous avions vent et marée. Tout le pays qui s'étend entre Bagdat et Balsara est entrecoupé de digues comme en Hollande, et il y a environ cent soixante lieues d'une ville à l'autre. C'est un des meilleurs pays que le Grand Seigneur possède, et il n'y a presque partout que de grandes prairies et d'excellents pâturages où l'on nourrit quantité de bétail, particu-

---

3. Le trajet ici décrit n'est pas dans l'ordre et semble même comporter des villes qui ne sont pas sur le cours principal du Tigre. Amarat est l'actuelle Amara sur le Tigre.

4. Satarat ne peut être que Shatra qui se trouve sur la rivière Gharaf, parallèle au Tigre à l'ouest.

5. Mansuriyah sur l'Euphrate, à une trentaine de kilomètres de son confluent avec le Tigre.

6. Probablement Majarr al-Kebir au sud d'Amara, mais à une dizaine de kilomètres du bord du Tigre.

7. Probablement Al Uzayr sur le Tigre, entre Majarr et Qurna.

8. Qurna, à la jonction du Tigre et de l'Euphrate.

lièrement des cavales et des buffles. Les femelles des buffles portent jusqu'à douze mois et sont si abondantes en lait qu'il y en a qui en rendent par jour jusqu'à vingt-deux pintes. Il s'y fait une si grande quantité de beurre que, dans quelques-uns des villages que nous trouvions sur le Tigre, nous vîmes jusqu'à vingt et vingt-cinq barques chargées de beurre, qu'on va vendre le long du golfe Persique tant du côté de la Perse que de l'Arabie.

A moitié chemin de Bagdat et de Balsara, nous aperçûmes plusieurs pavillons tendus dans des prés le long du fleuve et, étant descendus pour voir ce que c'était, nous reconnûmes que c'étaient les tentes d'un tefterdar qui venait de Constantinople pour prendre les droits du Grand Seigneur dans ce pays-là. Je le fus voir et lui fis présent de trois aunes de drap d'Angleterre et d'un pistolet de poche. Il m'envoya civilement de son côté deux moutons, douze poules, du beurre et du riz, et fut bien aise que je m'arrêtasse quelques moments auprès de lui. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble, il me dit que, les buffles tant mâles que femelles depuis Bagdat jusque proche de Gorno, chaque tête lui devait une piastre et un quart par an, et que cela valait tous les ans au Grand Seigneur plus de cent quatre-vingt mille piastres. De plus, chaque cavale payait deux piastres et chaque mouton dix sols de notre monnaie, et que si les paysans ne le trompaient point, il emporterait cinquante mille piastres et au-delà plus qu'il ne faisait.

Après que nous eûmes quitté le tefterdar, le patron de notre barque, voyant que le temps était fort beau sur le soir et qu'il n'y avait point de danger sur la rivière, fit voguer toute la nuit et, le matin du vingt-cinquième de mars, nous arrivâmes à Gorno. C'est une bonne forteresse qui est à la pointe où se viennent rejoindre les deux rivières, et de côté et d'autre il y a un autre petit fort, de sorte que le passage est assez bien défendu. Nous trouvâmes au fort de la pointe, où il y a quantité de pièces de canon, le fils du prince de Balsara qui était gouverneur de ce pays-là, et c'est au même fort

où est le bureau de la douane. Bien que l'on y visite les barques avec une grande exactitude, nous fûmes traités avec assez de civilité et on ne fouilla point nos personnes. Comme entre les deux planches qui font l'épaisseur de la barque, et qui sont dans quelque distance l'une de l'autre, on pourrait cacher quelque pièce d'étoffe, parce que cet entre-deux est couvert par-dessus de fagots de cannes ou roseaux qui empêchent que la vague n'entre dans la barque, les douaniers ont de grands foires avec lesquels ils la percent par les côtés de dedans en dehors pour voir si on ne leur cache rien. Ils couchent les marchandises sur leur registre, mais on ne paie qu'à Balsara, où l'on examine si tout se rapporte à ce qui a été déclaré au bureau de la douane de Gorno.

Le même jour, en entrant dans le canal que l'on a fait venir de l'Euphrate dans Balsara, nous trouvâmes le chef des Hollandais qui est là pour leur négoce, et qui nous fit beaucoup de civilité. Il se promenait sur la rivière dans une petite barque couverte d'écarlate, et nous allâmes ensemble à Balsara, où, pendant le séjour que nous y fîmes, il ne voulut pas que nous prissions d'autre logis que le sien.

Ayant fait deux voyages à Balsara, le premier en 1639 où j'y demeurai trente-deux jours et celui-ci où j'y en passai quatorze, je pourrai dire quelque chose de certain de l'état de cette ville.

Balsara est du côté de l'Arabie déserte, à deux lieues des ruines d'une ville qui s'appelait autrefois Teredon<sup>9</sup> et qui était dans le désert, où on voit encore un canal de brique qui y apportait l'eau de l'Euphrate. Ces ruines témoignent que c'était une grande ville, et les Arabes y vont enlever des briques pour les vendre à Balsara où l'on en fait les fondements des maisons. La

---

9. Une ville hellénistique appelée Diriditis ou Térédon fut remplacée par une ville sassanide nommée Vahishtabadh Ardashir. Le tout était ruiné et appelé Al Kharayba (la ruine) au cours de la conquête arabe, quand la ville de Basra a été fondée.

ville de Balsara est à une demi-lieue de l'Euphrate, que les Arabes appellent en leur langue Scetel-areb<sup>10</sup>, c'est-à-dire rivière d'Arabie. Les habitants de Balsara en tirent l'eau par un canal de demi-lieue de long, et qui porte des vaisseaux de cent cinquante tonneaux ; au bout duquel il y a une forteresse qui empêche que l'on entre par force dans le canal. La mer en est éloignée de quinze lieues, mais le flux monte quinze autres lieues au-dessus jusqu'au-delà de la forteresse de Gorno. Tout le pays est si bas que, sans une digue qui règne le long de la mer, il serait souvent en danger d'être submergé. Elle a plus d'une lieue de long et est bâtie de bonne pierre de taille. Les quartiers sont si bien joints que les ondes ne la peuvent rompre, bien que la mer y soit rude comme étant le bout du golfe Persique.

Il y a environ cent ans que Balsara appartenait aux Arabes du désert et qu'elle n'avait point de commerce avec les nations de l'Europe. Ces peuples se contentaient de manger leurs dattes, en ayant une si grande quantité qu'ils ne vivent que de cela. Il en est de même tout le long du golfe de côté et d'autre, et depuis Balsara jusqu'au fleuve Indus, l'espace de six cents lieues, comme du côté de l'Arabie jusqu'à Mascate, le petit peuple ne sait ce que c'est que de manger du pain ni du riz et ne vit que de dattes et de poisson salé et séché au vent. Les vaches ne mangent point de verdure et, bien qu'on les laisse aller aux champs, elles n'y trouvent que très peu de chose qui leur soit propre parmi des broussailles ; mais, tous les matins avant que d'aller aux champs, et tous les soirs quand elles reviennent, on leur tient prêts pour leur nourriture des têtes de poisson et des noyaux de dattes qu'on fait cuire ensemble.

Les Turcs ayant eu guerre avec les Arabes prirent Balsara ; mais parce que les Arabes étaient tous les jours autour de la ville et pillaiient tout ce qu'ils pouvaient attraper, ils firent un traité avec eux et furent

d'accord que, jusqu'à une lieue proche de la ville, les Arabes posséderaient le désert et les Turcs demeuraient maîtres de la ville, où ils mirent un bacha pour gouverneur. Mais le traité ne dura pas fort longtemps ; car, ayant au milieu de la ville une forteresse appelée Auchel Bacha, c'est-à-dire cour du bacha, que les Turcs avaient bâtie, et la garnison étant de soldats turcs, les habitants qui étaient arabes ne pouvaient souffrir cette domination, ce qui les faisait quelquefois venir aux mains avec les Turcs. Les Arabes du désert venaient alors au secours des habitants et assiégeaient le bacha dans la forteresse. Enfin, parce qu'il ne pouvait faire aucun accord qui fût ferme, il y eut un bacha nommé Aiud qui, après plusieurs disputes et révoltes qu'il lui fallut essuyer, voulut se délivrer de tant de peine et vendit son gouvernement pour quarante mille piastres à un riche seigneur du pays, qui leva aussitôt grand nombre de soldats pour tenir le peuple en bride. Il se fit nommer Efrasias Bacha et était aïeul de Hussen Bacha, qui gouvernait dans Balsara lorsque j'y passai<sup>11</sup>. Cet Efrasias secoua d'abord le joug des Turcs et prit la qualité de prince de Balsara. Le bacha qui vendit son gouvernement ne fut pas plutôt arrivé à Constantinople qu'il fut étranglé ; mais celui qui l'acheta ne voulut plus, comme j'ai dit, reconnaître le Grand Seigneur et se rendit souverain du pays. Mais, depuis que Sultan Amurat a pris Bagdat, pour s'entretenir avec la Porte, le prince de Balsara lui envoie de temps en temps quelques présents qui consistent le plus souvent en chevaux, parce qu'ils sont très beaux en ce pays-là. Le

---

11. Le récit de Tavernier correspond en général aux faits. Après la première conquête de Bagdad par les Turcs en 1535, Emir Rachid, seigneur de Basra, s'est volontairement soumis au régime ottoman, aussi bien pour se protéger des Portugais que pour conserver le contrôle de la ville pour sa famille. En 1612, Afrasiyab Pacha acheta le gouvernorat au pacha local en fondant ainsi une nouvelle lignée. Son fils Ali lui succéda en 1624, lequel repoussa l'année suivante une tentative d'invasion safavide. A ce dernier succéda son fils Huseyin, l'année de la visite de Tavernier en 1652.

grand Cha-Abas, roi de Perse, ayant pris Ormus, envoya une puissante armée sous la conduite d'Iman-couli-Kan, gouverneur de Schiras, pour prendre Balsara ; mais le prince qui y commandait, se voyant faible pour résister aux Persans, s'avisa de faire accord avec les Arabes du désert, afin qu'ils allassent rompre la digue en quelques endroits par laquelle la mer est arrêtée. La chose ayant été faite, la mer entra dans le pays avec une telle impétuosité qu'elle monta quinze lieues jusqu'à Balsara, et plus de quatre au-delà ; ce qui obligea l'armée de Perse, qui se vit environnée d'eau, et qui apprit en même temps la nouvelle de la mort de Cha-Abas, de lever promptement le siège, laissant son canon devant la ville où je l'ai vu dans les voyages que j'ai faits. Cette inondation a été cause que plusieurs jardins et terres ne rapportent rien ou fort peu jusqu'à présent, à cause de la salure de la mer qui y est restée.

Le prince de Balsara a fait amitié avec plusieurs nations étrangères, et de quelque part qu'on y vienne, on y est bienvenu. La liberté y est si grande et l'ordre si bon qu'on peut aller la nuit dans la ville avec toute sûreté. Les Hollandais y viennent tous les ans et y apportent des épices. Les Anglais y apportent aussi du poivre et quelque peu de clous de girofle ; mais, pour le négoce des Portugais, il a tout à fait cessé, et les Pères Augustins qui étaient de leur nation s'en sont aussi retirés. Les Indiens apportent aussi à Balsara des toiles, de l'indigo et autres sortes de marchandises. Enfin, il se trouve souvent en même temps dans cette ville des marchands de Constantinople, de Smyrne, d'Alep, de Damas, du Caire et d'autres lieux de Turquie pour acheter ces marchandises qui viennent des Indes, et dont ils chargent de jeunes chameaux qu'ils achètent sur le lieu. Car c'est là où les Arabes les amènent pour les vendre et où s'en fait le plus grand négoce. Ceux qui viennent à Balsara de Diarbekir, de Moussul, de Bagdat, de la Mésopotamie et de l'Assyrie font remonter leurs marchandises sur le Tigre, mais avec beaucoup de peine et de dépense. Car, n'ayant pour tirer les barques que des hommes qui ne peuvent faire

au plus que deux lieues et demie par jour, et qui ne peuvent marcher lorsque le vent est contraire, ils ne peuvent se rendre de Balsara à Bagdat en moins de soixante jours, et il y en a eu qui sont demeurés plus de trois mois en chemin.

La douane de Balsara est de cinq pour cent et on a toujours quelque courtoisie du douanier ou du prince même, de sorte que l'on ne paie effectivement que quatre pour cent. Ce prince de Balsara fait si bien son compte qu'il peut mettre tous les ans en réserve trois millions de livres. Il tire ses principaux revenus de quatre choses : de la monnaie, des chevaux, des chameaux et des palmiers ; mais c'est ce dernier article qui fait sa principale richesse. Tout le pays depuis la jonction des deux fleuves jusqu'à la mer, l'espace de trente lieues, est couvert de ces arbres, et qui que ce soit n'ose toucher à une datté qu'il n'ait payé pour chaque palmier trois quarts de larin, qui reviennent à neufs sols en France. Le profit que le prince fait sur la monnaie vient de ce que les marchands de dehors sont obligés de porter leurs réales à sa monnaie, où on les bat et convertit en larins, et cela lui vaut près de huit pour cent. Pour ce qui est des chevaux, il n'y a point de lieu au monde où l'on en trouve de plus beaux et de meilleurs pour la fatigue, et il y en a qui peuvent marcher jusqu'à trente heures de suite sans manger ni boire, surtout les juments. Mais, pour revenir aux palmiers, c'est une chose digne d'être remarquée que, pour faire venir un de ces arbres, il faut beaucoup plus de mystère que pour les arbres communs. On fait un trou en terre, dans lequel on range deux cent cinquante ou trois cents noyaux de dattes les uns sur les autres en forme de pyramide, la pointe en haut qui finit par un seul noyau, ce qui étant couvert de terre le palmier en provient. Plusieurs du pays disent que, comme parmi les palmiers il y a mâle et femelle, il les faut planter l'un proche de l'autre parce qu'autrement la femelle ne porterait aucun fruit. Mais d'autres assurent que cela n'est pas nécessaire et qu'il suffit, quand ces arbres sont en fleur, de prendre de la fleur du mâle et d'en

mettre dans le cœur de l'arbre femelle par le haut de la tige, parce que sans cela tout le fruit tomberait avant qu'il eût la moitié de sa grosseur.

Il y a à Balsara comme en Turquie un cadi qui administre la justice, et qui y est établi sous l'autorité du prince qui y commande. On y voit de trois sortes de chrétiens : des jacobites, des nestoriens et des chrétiens de saint Jean. Il y a aussi une maison de carmes déchaussés italiens, et il y en avait une d'augustins portugais, qui ont quitté, comme j'ai dit, depuis que ceux de leur nation ont abandonné le négoce de cette ville.

Les chrétiens de saint Jean<sup>12</sup> sont en grand nombre à Balsara et dans les villes circonvoisines, et il y a des choses assez particulières dans leur religion pour m'obliger à en apprendre au lecteur les principales maximes.

Je commencerai par leur origine, et voici ce que j'en ai pu découvrir pendant le séjour que j'ai fait à Balsara. Les chrétiens de saint Jean habitaient anciennement le long du Jourdain où saint Jean baptisait, et d'où ils prirent leur nom<sup>13</sup>. Du temps que les mahométans conquirent la Palestine, quoique auparavant Mahomet eût donné de sa main à ces chrétiens des lettres favorables par lesquelles il ordonnait qu'on ne les molestât point, sans quoi à peine en fût-il resté un seul, néanmoins, après la mort de ce faux prophète,

---

12. Il s'agit des Mandéens, secte découverte par l'Europe au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et dont Tavernier fournit un des tous premiers récits. L'appellation de chrétiens de saint Jean, ici donnée et très souvent reprise, est impropre. On ne peut pas parler de chrétiens parce qu'il n'y a croyance ni à la Trinité, ni aux Evangiles ni à la divinité de Jésus. Quant à saint Jean-Baptiste, il apparaît presque incidemment à travers le rite du baptême. Il s'agit probablement d'une secte prochrétienne qui a fait couler beaucoup d'encre, surtout au début du XX<sup>e</sup> siècle, comme élément pouvant éclairer les origines du christianisme. De nos jours, il en reste quelques dizaines de milliers, dont un certain nombre épargnés dans les bidonvilles de Bagdad.

13. Cette information n'est pas confirmée.

ceux qui lui succédèrent résolurent d'abolir cette nation et pour cet effet ruinèrent leurs églises, brûlèrent leurs livres et exercèrent sur eux les dernières cruautés. C'est ce qui les obligea de se retirer dans la Mésopotamie et dans la Chaldée, et ils furent quelque temps soumis au patriarche de Babylone, duquel ils se séparèrent il y a cent soixante-dix ans ou environ. Ils vinrent s'habituer en Perse et en Arabie dans les villes qui sont aux environs de Balsara, et en voici les noms que j'ai eu la curiosité de marquer dans mes mémoires : Souster, Despoul, Rumez, Bitoum, Mono, Endecam, Calafabat, Aveza, Dega, Dorech, Masquel, Gumar, Carianous, Balsara, Onezer, Zech et Loza<sup>14</sup>. Ils n'habitent ni en ville ni en village qu'il n'y ait une rivière, et plusieurs de leurs évêques m'ont assuré que les chrétiens de tous ces lieux-là sont bien près de vingt-cinq mille maisons. Il y a parmi eux quelques marchands, mais la plupart sont gens de métier, comme orfèvres, menuisiers et serruriers.

Quant à leur créance, elle est remplie de quantité de fables et d'erreurs grossières. Les Persans et les Arabes les nomment Sabbi<sup>15</sup>, c'est-à-dire gens qui ont quitté leur religion pour en prendre une nouvelle. En leur langue, ils s'appellent Mendai Iahia, c'est-à-dire disciples de saint Jean, duquel ils assurent qu'ils ont reçu la foi, leurs livres et leurs coutumes. Tous les ans, ils célèbrent une fête l'espace de cinq jours, pendant lesquels, tant grands que petits, ils viennent à troupes vers leurs évêques qui les rebaptisent du baptême de saint Jean<sup>16</sup>.

Ils ne baptisent jamais que dans les rivières, et que le dimanche seulement. Avant que d'aller au fleuve, ils portent l'enfant à l'église, où se trouve un évêque

14. Certains de ces lieux sont identifiables. Il s'agit des villes situées actuellement en Iran sur le fleuve Karun et ses affluents : Shushtar (Souster), Dezful (Despoul), Khalafabad, Dawrak, Hoveyzeh (Avera), Bandar Mashur (Masquel) et Ramuz (Rumez).

15. D'où ils sont également connus sous le nom de Sabéens.

16. La fête de Panja (de *penj* : cinq), consacrée au renouvellement du baptême, est aussi une fête des morts.

qui lit quelques prières sur la tête de l'enfant, et de là ils le portent à la rivière accompagné d'hommes et de femmes qui entrent dans l'eau avec l'évêque jusqu'aux genoux. Alors l'évêque lit dérechef quelques prières dans un livre qu'il a entre les mains, après quoi il arrose l'enfant trois fois d'eau, répétant à chaque fois ces paroles : *Beesme-brad er-Rabi, Kaddemin, Akreri, Menhal el gennet Alli Koulli Kralek*, c'est-à-dire : « Au nom du Seigneur premier et dernier du monde et du paradis, le plus haut Créateur de toutes choses. » Ensuite, l'évêque recommence à lire quelque chose dans son livre, pendant que le parrain plonge l'enfant dans l'eau et le retire aussitôt ; et, enfin, ils s'en vont tous ensemble dans la maison du père de l'enfant où d'ordinaire le festin est préparé<sup>17</sup>. Quand on leur dit que la forme de leur baptême n'est pas suffisante, parce que les trois personnes divines n'y sont pas nommées, ils se défendent fort mal et n'apportent aucune bonne raison. Aussi n'ont-ils point de connaissance du mystère de la sainte Trinité, et ils tiennent seulement avec les mahométans que Jésus-Christ est l'esprit et la parole du Père éternel. L'aveuglement de ces pauvres gens est tel que de croire que l'ange Gabriel est le fils de Dieu engendré de lumière<sup>18</sup>, sans vouloir admettre la génération éternelle de Jésus-Christ en tant que Dieu. Ils avouent bien qu'il s'est fait homme pour nous délivrer de la coulpe encourue par le péché, qu'il a été conçu dans le ventre de la sainte Vierge sans opération d'homme, mais que ce fut par le moyen de l'eau d'une certaine fontaine dont elle but. Ils croient qu'il fut crucifié par les Juifs et qu'il ressuscita le troisième jour, et que, son âme montant au ciel, son corps qui était en terre resta ici-bas. Mais ils corrompent toute cette créance comme les mahométans et disent que Jésus-Christ disparut quand les Juifs le voulurent prendre

17. La description ici donnée est incomplète mais pas inexacte.

18. La croyance des Mandéens à dix anges gardiens du soleil n'a aucun rapport avec le christianisme.

pour le crucifier, et qu'il mit en sa place son ombre sur laquelle ils crurent exercer leur cruauté.

Pour ce qui est de l'eucharistie, quand ils veulent célébrer, ils se servent de pain fait de farine qu'ils pétrissent avec du vin et de l'huile, parce, disent-ils, que le corps de Jésus-Christ étant composé de deux principales parties, de chair et de sang, la farine et le vin les représentent parfaitement, ce que ne peut faire l'eau qui n'a aucune convenance avec le sang ; joint que Jésus-Christ faisant la Cène avec ses Apôtres n'usa que de vin, et non pas d'eau. Ils y ajoutent de l'huile pour représenter la grâce qui se donne en la réception du sacrement, et pour se souvenir de la charité qu'on doit avoir envers Dieu et le prochain. Pour faire leur vin, ils prennent des raisins cuits au soleil qu'ils appellent en leur langue *zebipes* et mettent de l'eau dessus, qu'ils y laissent pendant quelque temps. C'est de cette sorte de vin dont ils se servent pour la consécration du calice. Ils se servent de ces raisins secs parce qu'il leur est plus facile d'en avoir que non pas du vin, les Persans et principalement les Arabes, sous la domination desquels ils vivent en ces quartiers-là, ne leur permettant pas d'en avoir et y prenant garde de bien près. De tous les peuples qui suivent la loi de Mahomet, il n'y en a point de si contraires aux autres religions que ces Persans et Arabes du voisinage de Balsara. Les paroles de leur consécration ne sont autres que de certaines longues prières qu'ils font pour louer et remercier Dieu, bénissant en même temps le pain et le vin en mémoire de Jésus-Christ, sans faire aucune mention de son corps et de son sang, cela, disent-ils, n'étant pas nécessaire parce que Dieu sait leur intention. Après toutes ces cérémonies, le prêtre prend une partie de ce pain qu'il consomme et il distribue le reste aux assistants<sup>19</sup>.

---

19. Il n'y a pas d'eucharistie chez les Mandéens, ni de vin utilisé pendant les cérémonies. La mixture décrite par Tavernier et appelée *hamm* est utilisée comme symbole de fertilité dans les mariages et les cérémonies des morts.

Pour ce qui est de leurs évêques et de leurs prêtres, quand il en meurt un, s'il a un fils, ils l'élisent à sa place et, s'il n'en a point, ils prennent un de ses plus proches parents qui leur paraît le plus capable et le mieux instruit de leur religion. Ceux qui font cette élection disent quantité de prières sur celui qui est nommé évêque ou prêtre. Si c'est un évêque, après qu'il est reçu et qu'il veut ordonner d'autres prêtres, il jeûne six jours entiers, pendant lesquels il récite incessamment des prières sur celui qui est fait prêtre, lequel de son côté jeûne et prie pendant ce temps-là. En disant qu'un fils succède à son père dans la dignité de prêtre et d'évêque, c'est assez dire que parmi ces chrétiens-là les évêques et les prêtres se marient comme le reste du peuple et qu'en cela ils ne diffèrent en rien du commun, sinon que, leur première femme étant morte, ils ne peuvent se remarier qu'à une vierge. Il faut que ceux qui sont reçus aux charges ecclésiastiques soient de race d'évêques ou de prêtres et que leurs mères aient été vierges lorsqu'elles se sont mariées. Tous leurs évêques et prêtres portent les cheveux longs et une petite croix faite à l'aiguille<sup>20</sup>.

Je viens à leur mariage, dans lequel ils observent d'ordinaire ce qui suit. Tous les parents et conviés s'assemblent en la maison de la fille avec son futur époux. L'évêque s'y rend en même temps, lequel, s'approchant de la fille qui est assise sous un pavillon, lui demande si elle est vierge. Si elle répond qu'elle l'est, il le lui fait confirmer par serment, après quoi il retourne vers les assistants et envoie sa femme accompagnée de quelques autres qui ont la connaissance de cette sorte de chose pour visiter l'épouse. Si elle trouve qu'elle est vierge, la femme de l'évêque revient et en fait serment ; et alors tous ceux qui sont présents vont vers le fleuve, où l'évêque les rebaptise l'un et l'autre selon les cérémonies accoutumées. Cela fait, ils revien-

---

20. La prêtrise est héréditaire, mais plus que l'appartenance à une caste, c'est la pureté physique et morale de l'ascendance du candidat qui est visée.

nent à la maison et s'arrêtent lorsqu'ils en sont proches. Alors l'époux prend l'épouse par la main et, par sept fois, marche avec elle du lieu où la compagnie a fait halte jusqu'à la porte de la maison, l'évêque les suivant toujours et lisant quelque chose dans un livre qu'il a entre les mains. Enfin, ils entrent dans la maison, et l'époux et l'épouse vont prendre place sous le pavillon où ils se mettent les épaules l'un contre l'autre, et l'évêque lit quelque chose, leur faisant toucher la tête trois fois. Ensuite, il ouvre un livre qui traite des moyens de deviner et, cherchant dedans le jour qui sera le plus heureux pour la consommation du mariage, il en avertit les mariés. Mais si, après que la femme de l'évêque a visité la fille, il arrive qu'elle ne la trouve pas vierge, l'évêque ne peut en aucune façon assister au mariage, et si le jeune homme veut passer outre, il faut qu'il ait recours à un simple prêtre qui achève la cérémonie. Le peuple tient à grand déshonneur d'être marié par d'autres que l'évêque, et quand un prêtre marie, c'est une marque infaillible que la fille n'est pas vierge. Aussi, comme ils croient que c'est un grand péché à une fille de se marier n'étant pas vierge, les prêtres ne font ces mariages que par contrainte et que pour éviter les inconvénients qui en pourraient arriver. Car si on ne les mariait pas, de dépit ils iraient se faire mahométans. La raison pour laquelle ils veulent que la fille soit visitée est afin de maintenir le droit de l'époux qui serait trompé en s'imaginant de prendre une vierge qui ne le serait pas, et aussi pour tenir les filles en bride. Quelques-uns de ces chrétiens ont deux femmes par la corruption du pays.

Il faut toucher ensuite ce qu'ils croient de la création du monde. Ils disent que l'ange Gabriel, voulant créer le monde selon le commandement que Dieu lui en fit, prit trois cent trente-six mille démons et rendit la terre si fertile que, semant le froment au matin, on le recueillait le soir. Que le même ange enseigna à Adam la manière de semer et de planter les arbres, et tout ce qui est nécessaire pour la vie humaine. De plus, que cet ange fabriqua sept sphères ici-bas, dont la plus petite

va jusqu'au centre du monde, tout de même que les cieux, et fabriquées de la même sorte l'une dans l'autre. Que la matière de ces sphères est de divers métaux, et qu'à les prendre de bas en haut la première qui est proche du centre est de fer, la seconde est de plomb, la troisième d'airain, la quatrième de laiton, la cinquième d'argent, la sixième d'or, et la septième est la terre <sup>21</sup>. Que c'est elle qui contient toutes les autres et tient le principal lieu comme la plus féconde et la plus utile aux hommes, et la plus propre à la conservation du genre humain, au lieu que les autres semblent n'être que pour sa destruction. Ils croient qu'au-dessus de chaque ciel il y a de l'eau ; d'où ils concluent que le soleil nage sur cette eau dans un navire et que le mât du navire est une croix. Qu'il y a quantité d'enfants et de serviteurs proche des navires du soleil et la lune pour les conduire. De plus, ils dépeignent une barque qu'ils disent être d'un ange qui s'appelle Bacan <sup>22</sup>, lequel Dieu envoie pour visiter le soleil et la lune et voir s'ils marchent droit et s'acquittent de leur devoir.

Pour ce qui est de l'autre monde et de la vie à venir, voici quelles sont leurs opinions. Ils croient qu'il y a un autre monde que celui où sont les anges et les diables, et les âmes des bons et des méchants. Qu'il y a des villes, des maisons et des églises, et que les esprits immondes ont même des églises, où ils font leurs prières en chantant, en jouant des instruments et en mangeant comme nous faisons en ce monde. Que, lorsque quelqu'un est à l'agonie de la mort, il vient un nombre infini de démons avec leurs chefs et capitaines. Qu'il y en a trois cent soixante principaux qui assistent à la mort, et qu'aussitôt que l'âme est sortie du corps elle est conduite en un certain lieu, où il y a quantité de serpents, de chiens, de lions, de tigres et de diables. Que si cette âme est d'un méchant homme mort en

21. La Ginza, le livre sacré mandéen, ne contient pas moins de sept récits de création. L'ange identifié à Gabriel y est appelé Pthahil.

22. Peut-être Bahrûn, un des dix anges gardiens du soleil.

péché, elle est mise en pièces par ces animaux, qu'au contraire, si elle est d'un homme juste mort en la grâce de Dieu, elle passe sur le ventre des mêmes animaux jusqu'à ce qu'elle arrive en la présence de Dieu, qui est assis dans son siège de majesté avec ses ministres pour juger le monde. Qu'il y a aussi deux anges qui pèsent dans une balance les actions de chaque âme, laquelle étant jugée digne de la gloire y est introduite incontinent. Que parmi les anges et les diables il y a des mâles et des femelles comme parmi les hommes, et qu'ainsi ils engendrent des enfants. Que l'ange Gabriel est fils de Dieu engendré de sa lumière, et qu'il a une fille nommée Souret, laquelle a deux fils. Que cet ange Gabriel est capitaine de plusieurs légions de démons qui sont comme ses soldats, et d'autres comme ses satellites courent ça et là par toutes les places des villes pour voir s'ils trouveront quelques gens oisifs, ou qui commettent quelque méchante action dont ils ont charge de les châtier sévèrement<sup>23</sup>.

Pour ce qui est de leur créance touchant les saints, ils avouent que Jésus-Christ laissa douze Apôtres en sa place pour aller prêcher aux peuples. Que la glorieuse Vierge n'est pas morte, quoiqu'on ne sache pas où elle est. Que saint Jean après elle est le plus grand saint qui soit au ciel, puis Zacharie et Elizabet, dont ils racontent plusieurs miracles et choses fort apocryphes. Car ils croient qu'ils engendrent saint Jean par leurs seuls embrassements ; qu'étant devenu grand ils le marièrent, et qu'il eut quatre enfants qu'il engendra des eaux du Jourdain ; que, quand il voulait un enfant, il le demandait à Dieu qui le tirait de ces mêmes eaux, et que saint Jean le mettait dans les mains de sa femme qui ne lui servait à autre chose que pour le nourrir ; qu'il mourut de sa mort naturelle, mais qu'il commanda à ses disciples qu'ils le crucifiassent après

---

23. Les légendes des Mandéens à ce sujet sont beaucoup plus cohérentes que le récit que Tavernier en fait. Leur enfer a une fonction de purgatoire, l'objectif final étant le repos éternel.

sa mort pour être semblable à Jésus-Christ, duquel il était proche parent ; enfin, qu'il mourut dans la ville de Fuster<sup>24</sup>, et fut enterré dans un sépulcre de cristal apporté miraculeusement en ce lieu-là, et que ce sépulcre était dans une certaine maison proche du Jourdain.

Ils portent grand honneur à la croix et en font souvent le signe ; mais ils prennent bien garde que les Turcs ne le voient et, même pendant leurs cérémonies, ils mettent des gardes aux portes de leurs églises, de peur que les Turcs n'y entrent et ne prennent sujet de leur faire quelque avanie, ce que nous appelons parmi nous une injuste amende. Quand ils ont adoré la croix, ils la séparent en deux morceaux et ne les remettent ensemble que lorsque le service doit recommencer<sup>25</sup>. Ce qui est cause qu'ils ont tant de vénération pour la croix, est un livre qu'ils ont parmi eux intitulé le *Divan*. Entre les choses qui sont contenues dans ce livre, il est dit que, tous les jours de grand matin, les anges prennent la croix et la mettent dans le milieu du soleil, qui reçoit d'elle la lumière aussi bien que la lune. Ils ajoutent une autre semblable fable et disent que dans le même livre sont dépeints deux navires, l'un desquels se nomme le soleil et l'autre la lune, et que dans chacun de ces navires il y a une croix pleine de sonnettes. Que si dans ces deux navires il n'y avait point de croix, le soleil et la lune seraient privés de lumière et les navires feraient naufrage.

Les fêtes principales qu'observent les chrétiens de saint Jean sont les trois suivantes : l'une en hiver qui dure trois jours, en mémoire de notre premier père et de la création du monde<sup>26</sup> ; l'autre au mois d'août qui dure aussi trois jours, et qu'ils appellent la fête de Saint-

---

24. Shuster ? Mais la légende mandéenne place bien le tombeau de saint Jean sur les bords du Jourdain.

25. La croix mandéenne est un symbole solaire correspondant aux quatre points de l'horizon et n'a rien à voir avec le sacrifice et la rédemption.

26. C'est la fête mandéenne du nouvel an.

Jean<sup>27</sup> ; la troisième au mois de juin qui dure cinq jours, pendant lesquels ils se font tous rebaptiser avec la même cérémonie que j'ai dite plus haut. Ils observent le dimanche et ne font aucun travail ce jour-là. Ils ne jeûnent point et ne font aucune pénitence. Ils n'ont aucun livre canonique, mais bien quantité d'autres qui ne traitent que de sortilèges, avec lesquels ils assurent que leurs prêtres font tout ce qu'ils veulent et que les diables leur obéissent<sup>28</sup>. Ils disent que toutes les femmes sont immondes et qu'il ne leur est pas loisible d'entrer dans l'église.

Ils ont entre eux une cérémonie qu'ils appellent de la poule, dont ils font grand état et qui n'est permise qu'aux seuls prêtres nés d'une vierge lors de son mariage. Quand donc il est question de tuer une poule, le prêtre qui doit faire l'action quitte ses habits ordinaires et en prend d'autres destinés à cet effet. Il se couvre d'un linge et se ceint d'un autre, et en met un troisième sur ses épaules en façon d'étole. Puis il prend la poule, qu'il plonge dans l'eau pour la laver et la rendre nette ; après quoi il se tourne du côté de l'orient pour lui couper la tête avec un couteau, ne la quittant point de la main jusqu'à ce que le sang en soit tout sorti. Pendant que la poule saigne, le prêtre a toujours les yeux levés au ciel comme s'il était extasié et répète en sa langue les paroles suivantes : « Au nom de Dieu, que cette chair soit profitable à tous ceux qui en mangeront. » Ils observent la même cérémonie quand ils tuent des moutons. Ils nettoient premièrement avec grand soin le lieu où elle doit être faite, l'arrostant d'eau et le couvrant ensuite de rameaux, et une grande quantité de gens assistent à cette cérémonie comme si c'était un sacrifice solennel. Quand on leur demande pourquoi les séculiers n'ont pas la permission de tuer

---

27. La fête du retour de l'esprit de la lumière (Hibil Ziwa) du monde des ténèbres au monde des lumières.

28. La Ginza Raba, le principal livre sacré mandéen, est une compilation souvent contradictoire de plusieurs strates de textes à l'époque sassanide ou même après la conquête arabe.

des poules, ils disent qu'il ne leur doit pas être plus permis de consacrer et ne savent apporter aucune raison. Au reste, ils ne mangent d'aucune chose apprêtée par les Turcs, si ce n'est par une grande contrainte, ni même des animaux qu'ils auraient tués. Ils ont une telle haine contre eux qu'ils ne voudraient pas même boire dans un vase où aurait bu un Turc, et si un Turc leur demande à boire, dès qu'il a bu, ils rompent le vase, de peur qu'aucun des leurs ne vienne à y boire sans y penser et ne soit immonde. Enfin, leurs prêtres, pour leur donner plus d'horreur des Turcs, leur dépeignent Mahomet sous la forme d'un grand géant enfermé dans une prison de l'enfer avec quatre autres de ses parents et leur disent que tous les Turcs sont conduits en ce lieu rempli de bêtes immondes pour les dévorer.

La créance qu'ils ont de leur salut est telle. Ils prétendent être tous sauvés, et voici sur quoi ils se fondent. Après que l'ange Gabriel eut fait le monde par le commandement de Dieu, il lui tint le discours qui suit : « Seigneur Dieu, voilà que j'ai bâti le monde que vous m'avez commandé. J'ai eu beaucoup de peine pour ce sujet, et mes confrères aussi, qui m'ont aidé pour élever de si hautes montagnes qui semblent toucher et soutenir les cieux. Et qui pouvait sans grand travail avoir fait chemin aux rivières parmi ces montagnes et donner son lieu à chaque chose ? De plus, grand Dieu, par l'aide de votre bras tout-puissant, nous avons donné à ce monde une telle perfection que les hommes ne sauraient s'imaginer aucune chose pour leur profit qui ne s'y trouve. Cependant, pour la satisfaction que je devrais avoir d'avoir fait un si bel ouvrage, je ressens beaucoup d'affliction. » Que, Dieu lui demandant ce qui la pouvait causer, l'ange Gabriel continua de parler ainsi : « Mon Dieu et mon Père, je vous dirai ce qui me donne de la peine ; c'est que, après avoir fait le monde de la façon qu'il est et avec tant de travail, je prévois qu'il viendra un nombre prodigieux de Juifs, de Turcs, d'idolâtres et autres infidèles ennemis de votre nom, indignés de manger et de jouir du fruit de nos labeurs. » Que Dieu réplique pour lors à l'ange

Gabriel : « Ne te chagrine point, mon fils, il y aura au monde que tu as bâti des chrétiens de saint Jean qui seront mes amis et qui seront tous sauvés. » Que l'ange s'étonnant comment cela se pouvait faire : « Quoi, poursuivit-il en parlant à Dieu, n'y aura-t-il pas entre ces chrétiens-là quelques pécheurs et par conséquent vos ennemis ? » Que Dieu pour conclusion lui dit qu' « au jour du Jugement les bons feraient prière pour les méchants, et par ce moyen ils auraient tous rémission de leurs péchés et obtiendraient le salut ».

Avant que de finir le discours de la religion de ces chrétiens de saint Jean, il faut remarquer encore la grande aversion qu'ils ont pour la couleur bleue appelée indigo, jusque-là qu'ils ne la veulent pas même toucher. La raison qu'ils en donnent est que certains Juifs eurent en dormant une vision, qui leur fit entendre que leur loi devait être abolie par le baptême de saint Jean. Ce que les autres Juifs ayant appris, et voyant que saint Jean se préparait à baptiser Jésus-Christ, poussés de rage ils apportèrent quantité d'indigo qu'ils appellent *Nil* en langue du pays, et qu'ils jetèrent dans les eaux du Jourdain. Ils ajoutent que ces eaux restèrent immondes pour quelque temps, et qu'elles eussent empêché le baptême de Jésus-Christ, n'eût été que Dieu miraculeusement fit apporter par les anges un grand vase qu'il fit remplir des eaux prises du Jourdain, avant que les Juifs eussent jeté cet indigo, et qu'ils enlevèrent le vase au ciel ; et que, lorsque saint Jean baptisa Jésus-Christ, les mêmes anges apportèrent le vase où était l'eau, de laquelle saint Jean se servit pour le baptême ; en suite de quoi Dieu donna sa malédiction à cette couleur. Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de la religion des chrétiens de saint Jean.

SUITE DE LA MÊME ROUTE DEPUIS BALSARA  
JUSQU'A ORMUS

Le dixième avril, nous partîmes de Balsara pour le Bander-Congo<sup>1</sup> et, pour faire ce voyage, nous prîmes une terrade ou barque exprès, parce que celles où on transporte les dattes sont d'ordinaire si chargées, comme j'ai dit plus haut, qu'il y a du risque quand il s'élève un orage. Il faut remarquer, avant que de passer outre, que la sortie de la rivière de Balsara est très difficile et dangereuse à cause des sables dont elle est remplie, et il se trouve aussi plusieurs bancs le long du golfe qui en rendent la navigation fâcheuse. Des deux côtés du golfe qui sépare la Perse d'avec l'Arabie, ce sont de pauvres gens qui n'ont guère d'autre métier que de pêcheurs, et ils sont encore plus misérables du côté de l'Arabie, qui n'a sans doute été appelée heureuse qu'à l'égard des deux autres qui sont entièrement désertes et qui ne rapportent rien. Dans un voyage que je fis de Surate à Ormus, la saison étant contraire et fort avancée, nous fûmes contraints de gagner le cap de Raz-el-gate<sup>2</sup> pour prendre les vents de terre qui viennent de la côte de l'Arabie, tenant toujours le plus

1. Bandar-e Kong, à l'ouest de l'île de Qeshm, dans le golfe Persique.

2. Ras al-Hadd, la pointe sud-est de la péninsule d'Arabie.

proche de terre que nous pouvions. Ces pauvres pêcheurs ne manquaient point de venir tous les jours à notre bord, nous apportant quantité de poisson frais et salé, et la plus grande partie était de trois et quatre pieds de long. Quoique nous puissions faire, ils ne voulaient jamais prendre de l'argent de nous, mais il nous fallut leur donner du riz en paiement, et ils ne nous demandèrent autre chose. Le capitaine de notre vaisseau, ayant compassion de leur misère, voulut leur faire donner du plus beau riz qu'il avait ; mais il le refusèrent et demandèrent du riz rouge et grossier qu'ils avaient vu dans l'auge de la cage des poules, et qu'on donne d'ordinaire pour nourriture à cette volaille et aux cochons. Je crois qu'ils ne demandèrent de celui-là que parce qu'ils le voyaient plus gros et qu'ainsi ils en auraient davantage. Un jour, il vint sept ou huit barques de ces pêcheurs qui montèrent tous sur notre vaisseau avec quantité de beau poisson. Il y avait parmi eux des enfants et des vieillards, dont quelques-uns, pendant qu'on leur montrait le riz qu'on leur voulait donner pour leur poisson, le dos tourné contre les cages de nos poules, mettaient la main par derrière pour dérober quelques pincées de gros riz. Le capitaine, considérant cette grande pauvreté, fit signe aux matelots de les laisser faire, tout leur larcin ne pouvant passer deux livres de riz. J'eus pitié de leur misère et je priai le capitaine de m'en donner un sac de trente ou quarante livres que je leur distribuai, les exhortant à en faire bonne chère le soir quand ils seraient de retour chez eux. Mais un des vieillards me dit qu'ils se garderaient bien de le manger, qu'au contraire ils le conserveraient pour des malades ; ce qui fait voir la grande pauvreté de ces Arabes, et si le reste de l'Arabie Heureuse était de la sorte, ce serait assurément un pays très malheureux<sup>3</sup>.

Il y a plusieurs îles dans le golfe Persique ; mais

---

3. Pour l'extension de ce terme chez Tavernier, voir livre II, chapitre III, note 4.

la principale de toutes est l'île de Baharen<sup>4</sup> où se fait tous les ans la pêche des perles, de quoi je parlerai en son lieu. Dans toute cette île, l'eau est fort mauvaise, et voici quelque chose de surprenant. Ceux qui veulent avoir de bonne eau ont leurs plongeurs, qui vont le matin en mer à la portée de deux ou trois mousquets de l'île. Quand ils sont là, ils plongent au fond de la mer et remplissent quelques pots de terre de cette eau qui est douce et bonne, puis ils bouchent bien les pots et sortent ainsi du fond de la mer. Ils vont porter cette eau à ceux qui les ont envoyés, et elle est très excellente à boire ; ce qui ne se trouve en aucun lieu qu'auprès de cette île, m'en étant particulièrement informé dans tous mes voyages. Je dirai seulement (ce qui est encore digne de remarque) qu'au cap de Comorin<sup>5</sup> et le long des côtes de Coromandel et de Malabar où il n'y a point d'eau douce, et où ils ne s'amusent point à faire des étangs pour recevoir l'eau de pluie comme aux autres lieux des Indes, quand la mer est retirée, les femmes viennent avec des cruches et, le plus près de la mer qu'elles peuvent, elles creusent environ deux pieds dans le sable, où elles trouvent de l'eau douce et assez bonne dont elles emplissent leurs cruches avec une écuelle. On en fait de même le long de deux rivières que nous passons dans le royaume de Visapour avant que de nous rendre à la mine de diamants. L'eau de ces rivières étant fort mauvaise et comme salée, les habitants du lieu font aussi des trous dans le sable le plus proche de la rivière qu'il leur est possible et trouvent de bonne eau.

De Balsara jusqu'où l'Euphrate entre dans la mer, il y a une petite île où l'on jette l'ancre pour attendre le bon vent. Nous y demeurâmes quatre jours, et de là au Bander-Congo il nous en fallut quatorze et nous y arrivâmes le vingt-troisième avril. Ce lieu-là serait beaucoup meilleur pour les marchands que le séjour d'Ormus, qui est très malsain et très dangereux comme

---

4. Lire Bahrein.

5. L'extrême sud de l'Inde.

je dirai ailleurs. Mais ce qui empêche que le Bander-Congo ne l'emporte sur Ormus pour le commerce est que le chemin jusqu'à Lar est très mauvais, et qu'il n'y a que les chameaux qui y puissent aller, les passages difficiles et le manquement d'eau en bien des endroits rendant la route presque inaccessible pour les chevaux ; mais d'Ormus à Lar le chemin est tolérable. Nous demeurâmes deux jours au Bander-Congo, où il y a un facteur portugais qui prend la moitié des douanes, comme il est porté par l'accord entre les Portugais et le roi de Perse. Ce facteur nous reçut fort civilement et ne voulut jamais permettre que nous prissions d'autre logis que le sien, où il nous régala le mieux qu'il lui fut possible.

Avant que d'aller plus loin, il faut remarquer que les grands vaisseaux qui veulent entrer dans le golfe et aller d'Ormus à Balsara doivent de nécessité prendre des pilotes du pays, et qu'il faut avoir toujours la sonde à la main parce qu'il y a partout quantité de bancs.

Le trentième, nous prîmes une barque pour le Bander-Abassi et, sur les deux heures après midi, nous fîmes voile et vîmes reposer trois ou quatre heures à un village qui est sur le bord de la mer dans l'île de Kechmiche<sup>6</sup>.

Kechmiche est une île de trois lieues de tour, et à cinq ou six d'Ormus. Elle passe en fertilité toutes les îles de l'Orient où il ne croît ni froment ni orge ; mais à Kechmiche il y en vient en quantité, et sans cela on aurait de la peine à subsister à Ormus, parce que c'est de cette île d'où l'on tire la plus grande partie des provisions pour les chevaux. Il y a dans l'île une bonne source d'eau, et c'est pour sa conservation que les Persans y ont bâti une forteresse, de peur que les Portugais qui tenaient alors Ormus ne s'en puissent prévaloir. Car, comme je dirai dans la description de cette île que je ferai en un autre lieu, elle n'a point d'autre eau douce que celle qui se rassemble de la pluie dans

---

6. L'île de Qeshm, au nord du détroit d'Ormuz.

les citerne ; et comme elle vient à tomber sur une terre salée, il ne se peut faire qu'elle ne retienne quelque chose d'âcre qui lui donne un mauvais goût. Mais l'eau des citerne du Bander-Congo est beaucoup meilleure, et c'est en partie ce qui en rendrait le séjour plus propre pour le commerce, n'était, comme j'ai dit, les six journées de mauvais chemin de ce lieu-là jusqu'à Lar.

Pour retourner à l'île de Kechmiche, les Hollandais l'assiégèrent sur un différend qu'ils eurent en 1641 et 1642 avec le roi de Perse pour le négoce des soies<sup>7</sup>. Voici en peu de mots quelle en fut la cause. Les ambassadeurs du duc de Holstein étant arrivés en Perse, les Hollandais s'imaginèrent qu'ils venaient pour enlever toute la soie et, dans cette pensée, la haussèrent jusqu'à cinquante tomans, quoique le prix d'alors ne fût qu'à quarante-deux. Dès que les ambassadeurs furent partis, les Hollandais ne voulurent plus la payer qu'à quarante-quatre, qui était deux tomans de plus qu'ils n'étaient accoutumés. Le roi, piqué de ce qu'ils ne voulaient pas tenir leur parole, ne voulait plus aussi qu'ils vendissent leurs marchandises sans payer les douanes dont ils sont exempts en prenant les soies. Les Hollandais, voyant la résolution du roi, prirent aussi la leur et vinrent tenir la plage d'Ormus pour empêcher le négoce. Ils assiégèrent en même temps la forteresse de Kechmiche, dans l'espérance de se rendre maîtres de cette île ; mais la chaleur est si grande et si insupportable à Ormus depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre que, les vaisseaux croisant dans la plage, comme il faut avoir à toute heure la sonde à la main parce que la mer est basse en bien des endroits, à mesure qu'on changeait de bord, les matelots en sondant tombaient de défaillance sur le tillac. Ainsi ils perdirent une grande partie de leurs gens et quittèrent l'entreprise, ayant enfin obtenu après plusieurs présents faits aux grands de la cour qu'ils ne paieraient que quarante-six tomans de la soie.

---

7. Le siège lui-même date de 1645.

Larec<sup>8</sup> est une autre île plus proche d'Ormuz que Kechmiche, et qui est inhabitée. Le sieur Hollebrand, commandeur hollandais, y avait fait faire un jardin auprès d'une mare, où les cerfs et les biches de l'île venaient boire. Il y en a une telle quantité qu'en un jour nous en tuâmes quarante-cinq. Il y nourrissait des poules et des moutons et en avait fait un lieu de plaisir pour s'y aller divertir avec ses amis.

De Kechmiche, nous fîmes voile à Ormus, où nous arrivâmes le lendemain premier de mai entre neuf et dix heures du matin. Le commandeur hollandais envoya aussitôt prendre nos hardes qui étaient à la douane sans que nous payassions rien. Il est vrai que nous avions mis nos meilleures marchandises dans un coffre qui avait été cacheté par le capitaine hollandais qui était à Balsara, et qui avait écrit dessus : « Pour le commandeur hollandais qui est à Ormus. » Cet écrit en hollandais fit croire aux douaniers que c'était pour la Compagnie hollandaise, laquelle ne paie point de douane en ce pays-là. Les Hollandais nous firent bien des caresses pendant notre séjour à Ormus ; et je parlerai de cette ville quand je partirai d'Ispahan pour aller aux Indes.

La navigation des golfes est ordinairement plus dangereuse que celle des océans, parce que, dans les tempêtes qui surviennent, les ondes y sont plus courtes, et qu'on ne peut pas prendre le large comme en pleine mer. Surtout, il y a des risques à essuyer le long du golfe Persique ; car il y a des bas-fonds en plusieurs lieux, et quantité de langues de terre qui avancent en mer où il y a très peu d'eau ; ce qui oblige les vaisseaux qui entrent dans le golfe de prendre des pilotes à Ormus ou au Bander-Congo jusqu'à Balsara, et il en faut faire autant de Balsara à Ormus. Ces pilotes sont des pêcheurs qui n'ont que la seule routine de cette mer, et de laquelle ils connaissent tous les endroits qu'il faut éviter. Le golfe du côté de la Perse est bordé presque partout d'un pays aride et sablonneux où on ne

---

8. Larak, à l'est de Qeshm et au sud de l'île d'Ormuz.

trouve point d'eau, et il est impossible de se rendre par terre de ce côté-là de Balsara à Ormus. Les marchands auraient été bien aises de trouver un chemin du côté de l'Arabie pour gagner Mascate, d'où l'on peut faire aisément canal au Sindi, à Diu ou à Surate, qui sont les trois premiers ports des Indes. Le différend qui était survenu pour le prix des soies entre le roi de Perse et la Compagnie hollandaise à l'occasion des ambassadeurs du Holstein, porta l'émir de Vodana, prince d'Arabie dont je parlerai au dernier livre de mes relations, après qu'il eut pris Mascate sur les Portugais, à se rendre à Ormus pour proposer aux Hollandais qui croisaient dans la plage une route aisée par terre de Mascate à Balsara ; et les marchands de Balsara qui vont à Ormus pour le négoce des épicerie et à Elcatif<sup>9</sup> pour celui des perles auraient souhaité, comme j'ai dit, qu'elle eût été établie. L'émir offrait de fournir des chameaux jusqu'à Mascalat<sup>10</sup>, et l'émir de Mascalat en donnait d'autres jusqu'à Elcatif. Mais, les Hollandais considérant qu'en acceptant cette offre ils rompraient avec le roi de Perse, ce qui leur porterait un notable préjudice, ils remercièrent l'émir de Vodana de sa bonne volonté et lui firent connaître les raisons pour lesquelles ils ne pouvaient prendre cette route. En effet, le roi de Perse, pendant que le différend dura, fit savoir aux Hollandais que ses sujets se passeraient aisément de leurs épicerie, et qu'il avait dans son royaume une plante qui était aussi forte et aussi chaude que pouvaient être le poivre et le clou. Ainsi les Hollandais qui vendaient tous les ans en Perse pour quinze ou seize cent mille livres d'épicerie, de quoi ils payaient les soies, n'auraient pas trouvé leur compte à fâcher le roi en quittant Ormus pour s'établir à Mascate ; ce qui leur ôta entièrement la pensée de cette nouvelle route, qui toutefois aurait été très commode. Voici en peu de mots le chemin qu'on aurait pris.

9. El Qatif en Arabie saoudite, en face de Bahrein.

10. Le nom de Mascalat ne se retrouve ni sur les cartes actuelles ni sur celle de Niebuhr qui date de 1774.

De Balsara, on se serait rendu à Elcatif, ville maritime de l'Arabie Heureuse, auprès de laquelle il se fait une pêche de perles qui appartient à l'émir d'Elcatif ; car, pour la pêche de l'île de Baharen qui est vis-à-vis, elle est au roi de Perse. D'Elcatif, on aurait été à Mascalat, autre ville d'Arabie et résidence d'un autre émir ; et de Mascalat à Vodana<sup>11</sup>, qui est une assez bonne ville assise à la rencontre de deux petites rivières qui portent des barques jusqu'à la mer, et qui prennent ensemble le nom de Moyesur. Le terroir de Vodana ne produit point de blé et ne porte que très peu de riz ; mais d'ailleurs il abonde en fruits, et particulièrement en prunes et coings, qui n'ont pas l'âpreté des nôtres et qu'on mange comme des pommes. Il y a aussi de très bons melons et quantité de raisin, et comme les Juifs remplissent un grand quartier de la ville, l'émir leur permet de faire du vin. Depuis Vodana jusqu'au golfe, le pays de côté et d'autre est plein de dattiers, les dattes servant de nourriture ordinaire au peuple, qui n'a pas le moyen d'acheter du blé ni du riz qu'on apporte de loin et qui sont fort chers. De Vodana, il n'y a plus que quinze lieues jusqu'à Mascate, quoique les cartes géographiques qui ne sont pas fort justes marquent une distance bien plus grande entre ces deux villes.

L'émir de Vodana étant venu à Ormus pendant le différend des Hollandais avec le roi de Perse pour s'aboucher avec ce chef de la Compagnie, qui était alors M. Constant qu'on envoya en la place du sieur Obrechit, il lui montra une perle parfaitement ronde et transparente qui pesait dix-sept abas, c'est-à-dire quatorze carats et sept octaves. Car il faut remarquer que, dans tous les lieux d'Orient où se fait la pêche des perles, on ne parle que d'abas, et un abas fait sept octaves de carat. M. Constant, étant fort de mes amis, pria l'émir qu'il lui permit de me montrer la perle, ce qui lui fut accordé, et je la considérai avec loisir.

---

11. Il s'agit peut-être d'Al Udam, située dans le golfe d'Oman à l'ouest de Mascate.

D'Ormus, je passai aux Indes et, le gouverneur de Surate m'ayant demandé si je n'avais pas ouï parler de cette perle, je lui dis que non seulement j'en avais ouï parler mais aussi que je l'avais vue. Allant prendre congé de lui l'année suivante comme je retournais en Perse, il se souvint de la perle et me pria en repassant à Ormus d'en offrir pour lui jusqu'à soixante mille roupies. Dès que j'eus quitté le vaisseau, je fis dépêcher un Arabe à l'émir de Vodana de la part du chef des Hollandais, afin que son message fût mieux reçu, pour lui demander s'il voulait donner la perle pour trente mille piastres qui font soixante mille roupies. Mais il n'en voulut rien faire, disant qu'il l'avait refusée à plusieurs princes d'Asie qui lui en avaient offert beaucoup d'argent et qu'il la voulait garder. La feue reine mère me montra un jour une perle en poire de même nature, et qui pesait six ou sept carats.

## DU CINQUIÈME VOYAGE DE L'AUTEUR

Dans mes quatre premiers voyages, j'ai pris quatre différentes routes, dont je crois avoir fait assez exactement la description. Il me reste à parler des deux derniers, que j'ai faits par la même route que j'ai tenue dans le deuxième, à savoir par Smyrne et Tauris jusqu'à Ispahan.

Je partis donc de Paris pour mon cinquième voyage au mois de février de l'année 1657 et me rendis à Marseille, où je m'embarquai pour Ligourne dans un petit vaisseau marseillais. Ayant levé l'ancre de grand matin, nous découvrîmes après midi un corsaire qui venait fondre sur nous, et qui nous donna la chasse jusque proche de la côte. Nous la gagnâmes à force de voile et mîmes pied à terre à un petit havre entre La Cioutat et Toulon. J'avais pris sur moi tous mes joyaux et n'avais laissé dans le vaisseau que ce qui ne se pouvait aisément porter, et qui toutefois pouvait bien monter à vingt-cinq ou trente mille livres. Ni moi ni plusieurs de ma compagnie ne voulûmes pas nous hasarder de nous remettre sur le vaisseau, dans la crainte que nous eûmes que le corsaire ne nous attendît, et, ayant trouvé des chevaux au lieu où nous étions descendus, nous regagnâmes Marseille. Notre petit vaisseau où j'avais laissé un de mes gens se hasarda dès le lendemain de remettre la voile et, sans mauvaise

rencontre, le deuxième jour, se rendit à Ligourne avec un vent favorable.

Etant de retour à Marseille, nous vîmes arriver un vaisseau anglais qui venait d'Espagne et s'en allait à Ligourne. Il mouilla aux îles, et, pour l'obliger à expédier ses affaires et à partir quand il nous plairait, M. le baron d'Ardilière, deux fils de M. Thibaut, bourgmestre de Middelbourg, et moi fîmes entre nous une bourse de quarante pistoles dont nous fîmes présent au capitaine. Ainsi nous fîmes voile deux jours après l'arrivée du vaisseau et eûmes assez bon vent jusque vis-à-vis de Massa<sup>1</sup>, où s'étant changé nous fûmes contraints de nous approcher de l'île de Corse et d'aller enfin jeter l'ancre derrière la Gorgone, petite île à trois lieues de Ligourne. Nous y demeurâmes quatre jours entiers, non sans crainte des corsaires qui passent souvent entre ces deux îles, mais nous eûmes le bonheur de n'en voir paraître aucun.

Le vent s'étant rendu favorable, nous vîmes en quatre heures à Ligourne, où nous fûmes obligés de faire une espèce de quarantaine parce que la ville de Marseille était suspecte de contagion. Mais nous ne fûmes pas enfermés longtemps, et, pendant que la flotte se préparait pour le Levant, je fus passer quelques jours à Pise auprès du grand duc qui voulut que je l'entre-tinsse souvent de mes voyages, et qui à mon retour à Ligourne me fit l'honneur de m'envoyer des fruits, du fromage, des saucissons et d'excellent vin. Deux jours avant notre départ, je retournai à Pise pour prendre congé de Son Altesse et, le cardinal de Médicis m'ayant demandé si j'avais trouvé le vin de Florence bon, je lui dis que j'en avais fait part à ceux de ma compagnie et que nous l'avions trouvé si excellent qu'il ne nous en était point resté pour le voyage. Le cardinal me répartit en souriant qu'il m'entendait bien et le dit en même temps au grand duc, de sorte qu'étant de retour à Ligourne Son Altesse m'envoya le lendemain

---

1. Massa, ville d'Italie au sud de Carrare.

six grands caissons de vin et Son Eminence deux, et, après en avoir régale plusieurs honnêtes gens du vaisseau, j'en eus encore assez à mon arrivée à Smyrne de quoi en faire présent au consul français.

Nous partîmes de Ligourne sept vaisseaux de conserve, deux destinés pour Venise, un pour Constantinople, un pour Alep, trois pour Smyrne, et je montai sur un vaisseau hollandais. Nous touchâmes à Messine, et il ne nous arriva rien de particulier dans notre navigation jusqu'à Smyrne.

Toutes choses étant prêtes, nous prîmes la route de Tauris que j'ai amplement décrite, et il ne nous arriva rien dans le chemin qui soit digne d'être remarqué. Je dirai seulement que, lorsque nous fûmes à Tocat, les chaleurs étant fort grandes, nous laissâmes le chemin ordinaire du côté du nord pour prendre par les montagnes où il y a toujours de l'ombrage et de la fraîcheur. En bien des endroits, nous trouvâmes de la neige et quantité de très belle oseille ; et, sur le haut de quelques-unes de ces montagnes, on trouve aussi des coquillages comme sur le bord de la mer, ce qui est assez extraordinaire. D'Erzerom, nous fûmes passer à Kars ; et, de Kars, nous vînmes à Erivan. Le kan en était alors absent et s'était retiré pendant les chaleurs dans les montagnes à une journée de la ville. Son lieutenant qu'il y avait laissé m'ayant dit qu'il n'était pas de la bienséance de passer outre sans aller rendre mes devoirs au kan, je suivis son conseil et je le trouvai sous ses tentes dans un beau vallon où il y avait encore quantité de neige. Aux endroits où elle commençait à fondre, on découvrait plusieurs belles fleurs et l'on avait en ce lieu-là l'été et l'hiver tout ensemble. Le kan me fit un très bon accueil et à ceux qui m'avaient accompagné ; il nous donna un beau pavillon couvert d'écarlate et, pendant dix jours que nous demeurâmes auprès de lui, il nous envoya à manger de sa cuisine à tous les repas. Les deux premiers jours, il ne nous envoya point de vin pour nous faire croire qu'il était bon musulman ; mais, jugeant bien qu'il nous serait difficile de nous en passer, il ordonna à quelques cavaliers d'en aller prendre au

lieu le plus proche, et ils nous en apportèrent de deux sortes qui était très bon. Nous fûmes aussi régaleés de quantité de melons et de grenades, et pendant notre séjour en ce lieu-là je me divertis à la chasse. Je fis aussi quelques affaires avec le kan, mais je ne voulus pas lui montrer ce que j'avais de plus précieux, voulant que le roi en eût la première vue. Car ceci est à remarquer que, lorsqu'on a montré quelques marchandises à un kan ou gouverneur de province, il ne faut pas s'hasarder d'aller l'exposer aux yeux du roi qui sait tout ce qui se passe, et qui se sentirait offensé que l'on eût montré une chose à son esclave avant que de la lui faire voir. Non seulement la marchandise serait rebutée, mais encore le marchand courrait risque d'être maltraité. Il y a d'ailleurs un autre inconvénient pour le marchand ; car, après qu'il a montré au roi ce qu'il a de curieux, il n'y a personne de ceux qui le savent qui voulût rien acheter de lui dans le dessein de le présenter au roi, parce qu'on n'oserait lui faire présent d'une chose qu'il a vue.

Quand on a passé Erivan, on peut quitter quand on veut la caravane et, dès que l'on est en Perse, il n'y a plus de risque à courir sur le chemin. Ayant appris que le kan de Gengea<sup>2</sup> était homme à acheter pour quinze ou vingt mille écus de joyaux, je pris une partie de ceux que j'avais et, avec deux de mes gens, je me mis en chemin pour cette ville. Mais je changeai de dessein à la première journée ; car d'un côté le chemin me dégoûta de passer outre, étant excessivement mauvais, et ayant marché tout le jour dans des montagnes, où il n'y a que des roches, des précipices et de petits lacs où on court risque à toute heure de tomber, je jugeai à propos de retourner en arrière ; et d'autre côté je fis réflexion sur ce que je viens de remarquer, qu'en montrant au kan une partie de mes joyaux cela me pourrait faire tort pour l'autre qui était beaucoup plus considérable, et que je n'aurais plus rien osé montrer

---

2. Voir livre premier, chapitre II, note 61.

au roi sans encourir sa disgrâce. Le lendemain de cette rude journée, je tournai bride pour rejoindre le reste de mes gens que j'avais laissé dans la caravane et je la rencontrais à Naksivan, où elle se reposait pour continuer sa route jusqu'à Tauris où elle se devait rendre.

De Tauris à Ispahan, il ne m'arriva rien qui soit digne de remarque. Etant à la cour, je fus bien reçu du roi et je lui vendis pour soixante-deux mille écus de joyaux et autres précieuses marchandises. Il m'honorâ de la *calaate*<sup>3</sup>, et, ayant reçu les mêmes honneurs à mon sixième voyage, je réserve ces particularités pour la relation que j'en dois faire, ne voulant pas ennuyer le lecteur par des répétitions inutiles.

---

3. *Hilât* : robe d'honneur.

# Table



*Table des matières de l'édition originale (1676)*

(Sont mis entre parenthèses les chapitres non repris dans cette édition)

TABLE DES LIVRES ET DES CHAPITRES  
DE CETTE PREMIERE PARTIE DES VOYAGES  
FAITS EN TURQUIE ET EN PERSE

(Dessein de l'auteur : où il fait une brève relation de ses premiers voyages dans les plus belles parties de l'Europe jusqu'à Constantinople)

VOLUME I

LIVRE PREMIER : DES DIVERSES ROUTES QU'ON PEUT TENIR POUR SE RENDRE DE PARIS A ISPAHAN, VILLE CAPITALE DE LA PERSE, PAR LES PROVINCES SEPTENTRIONALES DE LA TURQUIE .....

37

1. Des routes que l'on peut prendre en partant de France pour aborder en Asie et aux lieux d'où l'on part d'ordinaire pour Ispahan .....
2. De la route de Constantinople à Ispahan, qui est celle que l'auteur a tenue dans son premier voyage de Perse .....
3. Suite de la route de Constantinople à Ispahan, depuis les premières terres de Perse jusqu'à Erivan .....

39

44

73

4. Continuation de la même route depuis Erivan jusqu'à Tauris .....	87
5. Suite de la grande route de Constantinople en Perse, depuis Tauris jusqu'à Ispahan par Ardeuil et Casbin .....	112
6. Suite de la route ordinaire de Tauris à Ispahan par Zangan, Sultanie et autres lieux ..	120
7. De la route de Smyrne à Ispahan par la Nato lie .....	135
8. D'un vol qui fut fait à l'auteur proche de Tocat ; et d'une sorte de laine très rare et très belle qu'il apporta le premier en France	159
9. Route de Kerman à Ispahan, et de la fortune du nazar Mahamed-Ali-Beg .....	165
10. Des caravanseras et de la police des caravanes	173
11. De quelle manière on élève le chameau, de sa nature et de ses différentes espèces .....	186
12. Des monnaies de Perse .....	190

LIVRE SECOND : DES DIVERSES ROUTES QU'ON PEUT TENIR POUR SE RENDRE DE PARIS A ISPAHAN, VILLE CAPITALE DE LA PERSE, PAR LES PROVINCES SEPTENTRIONALES DE LA TURQUIE ET PAR LE DÉSERT .....

195	
1. Du second voyage de l'auteur de Paris à Ispahan, et premièrement de son embarquement à Marseille pour Alexandrette .....	197
2. Description d'Alep, qui est aujourd'hui la ville capitale de la Syrie .....	209
3. Des diverses routes en général pour se rendre d'Alep à Ispahan, et particulièrement de la route du grand désert .....	218
4. De la route d'Alep à Ispahan par la Mésopotamie et par l'Assyrie, qui est celle que l'auteur a tenue dans son troisième voyage .....	238
5. Suite de la même route depuis Ninive jusqu'à Ispahan, avec l'histoire d'un ambassadeur nommé Dominico de Santis .....	258
6. De la route que l'auteur a tenue dans son	

quatrième voyage d'Asie pour se rendre de Paris à Ormus, et premièrement de sa navigation de Marseille à Alexandrette (partiellement repris) .....	276
7. Suite de la route que l'auteur a tenue dans son quatrième voyage d'Asie, et particulièrement sa descente sur le Tigre depuis Ninive jusqu'à Babylone .....	289
8. Suite de la même route depuis Bagdat jusqu'à Balsara, où il est parlé de la religion des chrétiens de saint Jean .....	303
9. Suite de la même route depuis Balsara jusqu'à Ormus .....	323
10. Du cinquième voyage de l'auteur, et des aventures de quatre Français (partiellement repris) .....	332

Cartes en début de volume.

## VOLUME II

LIVRE TROISIÈME : DU SIXIÈME ET DERNIER VOYAGE DE L'AUTEUR, ET DES ROUTES QU'ON PEUT TENIR POUR ENTRER EN TURQUIE ET EN PERSE PAR LES PROVINCES SEPTENTRIONALES DE L'EUROPE ; AVEC UNE RELATION PARTICULIÈRE DE PLUSIEURS PAYS VOISINS DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE .....	5
LIVRE QUATRIÈME : DESCRIPTION DE LA PERSE .....	83
LIVRE CINQUIÈME : DESCRIPTION POLITIQUE ET HISTORIQUE DE LA PERSE, AVEC LA ROUTE D'ISPAHAN A ORMUS .....	245

342

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 1981  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COR-  
BIÈRE ET JUGAIN A ALENÇON  
DÉPÔT LÉGAL : 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1981  
PREMIER TIRAGE : 10 000 EXEMPLAIRES  
ISBN 2-7071-1206-2





# Les six voyages en Turquie & en Perse - I

Introduction et notes de Stephane Yerasimos

Pendant la guerre de Trente Ans, un jeune protestant, fils d'un marchand de cartes géographiques à Paris, part pour faire fortune à travers l'Europe. Il s'embarque pour Constantinople et se joint à une caravane qui l'amène à Ispahan, capitale de la Perse. A ce premier voyage s'en ajouteront cinq autres qui mèneront Jean-Baptiste Tavernier, en trente-six ans, à travers le Proche-Orient et la Perse jusqu'aux Indes et à l'île de Java. Devenu riche en approvisionnant les Cours de Perse et des Indes en objets précieux, il sera également anobli par Louis XIV pour ses services rendus au commerce international de la France, à l'heure où Colbert fonde la Compagnie des Indes.

Etabli en Suisse, il publie en 1676-1679 ses trois gros volumes de voyages, dont le premier seulement, celui concernant la Turquie et la Perse, fait l'objet de la présente édition. A quatre-vingt-trois ans, frappé par la révocation de l'édit de Nantes et toujours hanté par la passion des voyages, il repart pour essayer de joindre les Indes en traversant la Russie; il meurt l'année suivante, en 1689, à Moscou.

Tavernier fut considéré à son époque, et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'un des plus grands voyageurs de son temps. Avec Chardin, il est notre premier informateur sur la Perse safévide du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses jugements sont souvent biaisés par l'assurance de la supériorité occidentale et superficiels en ce qui concerne ses descriptions du pouvoir en Perse; mais ils constituent l'une des bases de la réflexion occidentale sur l'Orient: Montesquieu les utilisera dans ses *Lettres persanes*. Ce texte, important par sa contribution au développement du concept du « despotisme oriental » et de la « supériorité innée » de l'Occident, est, en même temps, l'un des premiers guides des itinéraires de l'Orient.

Illustration de couverture : Portrait de Tavernier en Persan, par Largillièvre.

---

FRANÇOIS MASPERO, 1, PLACE PAUL-PAINLEVÉ, 75005 PARIS